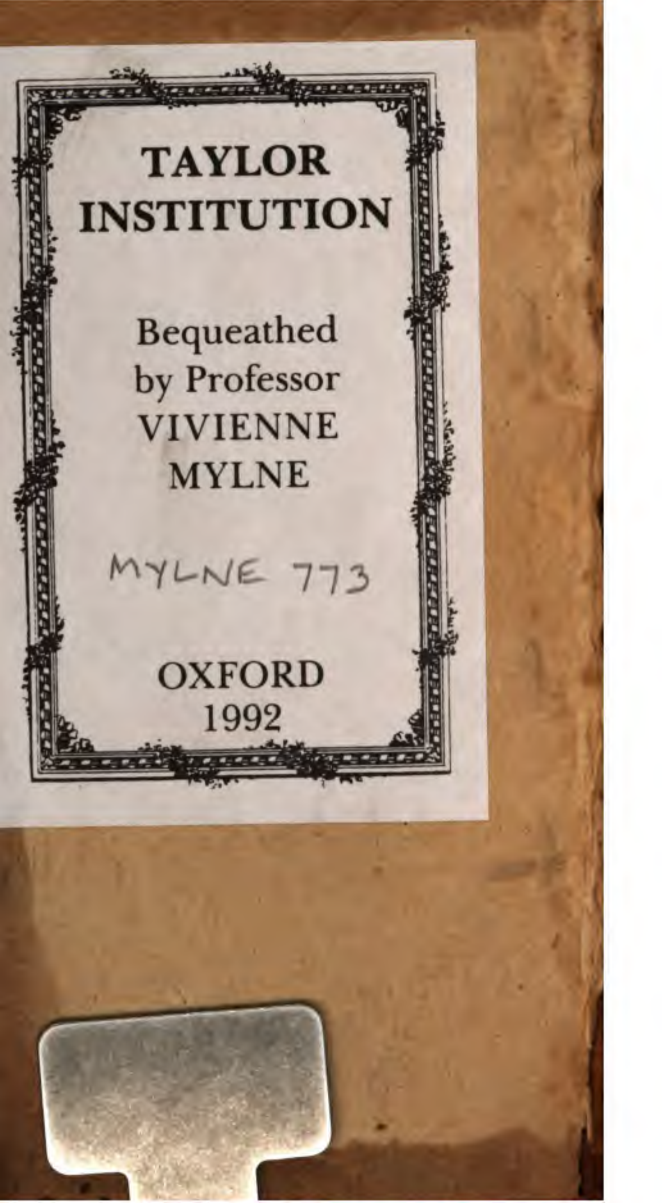


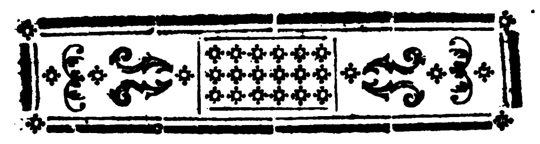

TAYLOR
INSTITUTION
Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE
MYLNE 773
OXFORD
1992

HISTOIRE

DU CHEVALIER

GRANDISSON.

HISTOIRE
DU CHEVALIER
GRANDISSON



HISTOIRE
DU CHEVALIER GRANDISSON.

LETTRE LVIII.

Miss BYRON *à Miss* LUCIE SELBY.

LE Docteur Barlet m'a demandé, quelles sont les circonstances de l'Histoire de Clementine dont je souhaite d'abord qu'il me communique le récit, & s'est engagé à me les transcrire. Je les lui ai marquées par écrit. Peut-être ai-je un peu d'affectation à me reprocher; car j'ai commencé par quelques endroits qui ne sont pas les plus intéressans, tels que l'Histoire d'Olivia, celle de Madame Bemont, les différens entre Sir Charles & le Seigneur Jeronino, &c. Mais les vraies circonstances, ma chere; celles que je suis impatiente de savoir, sont celles qui suivent:

La premiere conversation de Sir Charles avec Clementine, au sujet du Comte de Belvedere.

La conférence qu'on le pria d'avoir avec elle, à l'occasion de ses premiers accès de mélancolie.

Les moyens, par lesquels Madame Bemont parvint à tirer d'elle, l'aveu d'une passion qu'elle avoit si soigneusement cachée aux plus tendres Parens du monde.

L'accueil qu'on fit à Sir Charles, lorsqu'il arriva de Vienne.

Comment ses articles de conciliation, pour la Religion & la résidence, furent reçus de la Famille, & de Clementine en particulier.

La plus importante, chere Lucie, cette triste & derniere séparation ; ce qui la rendit nécessaire, ce qui est arrivé depuis à Boulogne, & quelle est aujourd'hui la situation de Clementine.

Si le Docteur s'explique nettement sur ce dernier article, nous saurons peut-être ce qui fait désirer le retour de Sir Charles à Boulogne, après une si longue absence, & pourquoi il paroît persuadé que sa complaisance ne sera utile à rien. O Lucie ! que de grands effets dépendent de cet article ! Mais point de délai, je vous en conjure Sir Charles Grandisson ! Point de délai, cher Docteur ! Mon cœur souffre, de la pensée du moindre délai. Il ne peut la soutenir.

N. (*Plusieurs Lettres contiennent ici les premiers détails que Miss Byron a demandés au Docteur Barlet. Ils sont d'une excessive longueur, qui oblige par conséquent d'en supprimer le plus grand nombre, parce qu'ils retardent trop le cours des événemens. Mais on se croit obligé aussi d'en conserver quelques-*

mes, pour soutenir le caractere de l'ouvrage; & peut-être placera-t-on les autres à la fin du dernier Tome, en forme de supplément.)

N. CONFERENCE de Sir Charles avec Clémentine, à l'occasion de ses premiers accès de mélancolie. On doit remarquer que Sir Charles ne se défioit point encore qu'il en pût être le sujet, quoiqu'elle eut rejetté l'ouverture qu'il avoit été chargé de lui faire en faveur d'un autre. C'est un extrait de ses Lettres, qu'on va donner. Ainsi c'est lui-même qui fait ce récit au Docteur.

LE MARQUIS, la Marquise & le Chevalier Grandisson se promenoient dans une allée du Jardin. Clémentine, à qui sa tristesse faisoit chercher la solitude, étoit assez loin d'eux dans une autre allée, avec Camille, sa Femme de Chambre, qui marchoit derriere, & qui s'efforçoit de l'amuser par son entretien. Quoiqu'elle l'aimât, elle ne lui répondoit point; elle se plaignoit d'être importunée par ses discours.

Chere Fille! me dit le Marquis, les larmes aux yeux. Voyez-la marcher, tantôt d'un pas lent, tantôt plus vîte, comme pour se défaire de la compagnie de Camille. Elle commence à se dégouter d'elle, parce qu'elle en est aimée. Mais qui paroît-elle voir avec plaisir? Hélas! me serois-je imaginé qu'une fille, qui faisoit les délices de mon cœur, en pût jamais faire le tourment? Cependant, elle n'en est pas moins aimable à mes yeux. Mais savez-vous, mon cher

Grandiſſon, que nous ne pouvons plus tirer d'elle que des *oui*, & des *non*? Il n'eſt plus poſſible de l'engager dans la moindre converſation, pas même ſur la nouvelle Langue que vous lui avez appriſe, & pour laquelle nous lui avons vu tant de goût. Eſſayez de la faire parler. Mettez-la ſur quelque ſujet.

Oui, Chevalier, me dit la Marquiſe; parlez-lui, faites naître quelque ſujet qui ſoit capable de l'attacher. Nous l'avons aſſurée que nous ne lui parlerions plus de mariage, juſqu'à ce qu'elle ſoit diſpoſée elle-même à recevoir nos propoſitions. Ses yeux en larmes nous en ont fait des remercimens. Elle nous remercie par une révérence, lorſqu'elle eſt debout; & par une inclination de tête, lorſqu'elle eſt aſſiſe; mais il ne ſort pas un mot de ſa bouche. Elle paroît inquiéte & gênée, lorſque nous lui parlons. Voyez! elle entre dans le Temple Grec. La pauvre Camille lui parle, & n'obtient pas de réponſe. Je ne crois pas qu'elle nous ait vus. Avançons-nous, par ce détour, juſqu'au petit bois de Myrthe, d'où nous pourrons entendre ce qui ſe paſſe.

En marchant, la Marquiſe me raconta que dans leur dernier voyage à Naples, un jeune Officier, nommé le Comte de Marcelli, homme aimable, mais ſans fortune, avoit aſpiré ſecrettement au cœur de leur Clémentine. Ils ne l'avoient ſu que depuis peu, par l'aveu de Camille, qui raiſonnant avec eux ſur la cauſe de cette profonde

mélancolie de leur fille, leur avoit dit que le Comte s'étoit adressé à elle, pour l'engager par de grandes offres à faire tomber une Lettre dans les mains de sa Maîtresse; qu'elle l'avoit rejetté avec indignation, & qu'il l'avoit conjuré de n'en rien dire au Général, dont toute sa Fortune dépendoit; que cette raison l'avoit portée à se taire; mais que depuis quelques jours, ayant entretenu sa Maîtresse de ce qu'elle avoit vu dans le voyage de Naples, elle lui avoit entendu nommer assez favorablement le Comte de Marcelli. Seroit-il impossible, ajouta la Marquise, qu'elle eût pris de l'inclination pour lui? A tout hazard, Chevalier, faites tomber la conversation sur l'Amour, mais d'une maniere éloignée; & gardez-vous bien de nommer Marcelli, parce qu'elle jugeroit que vous avez parlé à Camille. Ma fille a de la fierté. Elle ne pourroit supporter que vous lui crussiez de l'amour, surtout pour un homme au-dessous d'elle. Cependant, nous nous reposons sur votre prudence. Vous le nommerez ou ne le nommerez pas, suivant que vous le jugerez convenable à nos vues. Comptez, ma chere, interrompit le Marquis, que ce soupçon est sans vraisemblance. Il est vrai néanmoins que Marcelli étoit dernierement à Boulogne. Mais Clémentine est trop bien née pour s'engager dans un commerce clandestin.

Nous étions arrivés au petit Bois de Myrthe, qui est derriere le Temple, & d'où

nous entendîmes le Dialogue ſuivant :

Camille. Mais pourquoi, Mademoiſelle, pourquoi vouloir que je vous quitte? Vous ſavez combien je vous aime. Vous avez toujours pris plaiſir à converſer avec moi. Quelle offenſe ai-je commiſe? Je n'entrerai point dans ce Temple, ſi vous me le défendez; mais je ne puis, je ne dois point m'éloigner.

Clément. Affectation déplacée. Croyez-vous qu'il y ait un plus grand tourment pour moi que cette perſécution? Si vous m'aimiez, vous ne chercheriez qu'à m'obliger.

Cam. Je n'ai pas d'autre paſſion, ni d'autre ſoin, ma chere Maîtreſſe.

Clém. Laiſſez-moi donc, Camille. Je me trouve mieux lorſque je ſuis ſeule. Je me ſens plus tranquille. Vous me pourſuivez, Camille; vous vous attachez à moi comme une ombre. En vérité, vous n'êtes que l'ombre de l'obligeante Camille que vous étiez.

Cam. Ma très-chere Maîtreſſe! je vous ſupplie...

Clém. Allez-vous recommencer vos ſupplications? Encore une fois, laiſſez-moi ſi vous m'aimez. N'oſe-t-on me confier à moi-même? Quand je ſerois une vile créature, qu'on ſoupçonne de quelque mauvais deſſein, vous ne m'obſerveriez pas avec plus d'attention. Camille vouloit continuer cet entretien; mais un ordre abſolu l'obli-

gea d'y renoncer. Elles demeurerent toutes deux en silence. Camille paroissoit pleurer.

Il est tems, Chevalier, me dit le Marquis. Avancez. Faites-vous appercevoir. Mettez-là sur l'Angleterre, ou sur tout autre sujet. Il vous reste une bonne heure jusqu'au dîner. J'espere que vous nous la ramenerez plus gaie. Il faut qu'elle paroisse à table. Nos convives remarqueroient son absence. Le bruit se répand déja que sa tête est altérée. Je crains, répondis-je, que ce moment ne soit pas des plus favorables. Elle paroît agitée; & je ne sais si Camille, avec la meilleure intention du monde, ne feroit pas mieux, dans ces occasions, de se prêter un peu à l'humeur de sa Maîtresse. Alors, me dit la Marquise, il seroit à craindre que le mal ne se fortifiât, il peut devenir habituel. Non. Cherchez le moyen d'engager la conversation. Nous attendrons ici quelques minutes, pour vous en donner le tems.

Je m'écartai de quelques pas; & passant dans l'allée qui conduisoit au Temple, je m'approchai assez pour être apperçu: mais, la voyant assise, je me contentai de faire une profonde révérence. La Femme de Chambre étoit debout, entre deux Colonnes, son mouchoir aux yeux. Je doublai le pas, comme si j'eusse appréhendé de troubler leur solitude, & je passai assez vîte; mais, ensuite, je rallentis assez ma marche pour entendre ce qu'elles disoient. Clémentine se leva; & s'avançant à l'entrée du

Temple, elle jetta les yeux de mon côté. Il est passé, lui entendis-je dire. Apprenez, Camille, à garder un peu plus de discrétion. L'appellerai-je? lui dit cette fille. Elle répondit successivement : Non, oui, non; enfin, non, ne l'appellez point. Je veux faire un tour d'allée. A présent, Camille, vous pouvez me laisser. Il ne manque point de monde, au Jardin, pour veiller sur moi. Ou demeurez, si c'est votre intention. Peu m'importe par qui je sois observée. Seulement, ne me parlez point lorsque je vous ordonne de vous taire.

Elle prit une allée, qui traversoit celle où j'étois. Mais après un tour ou deux, me trouvant près d'elle, & dans le tems qu'elle en approchoit, je la saluai respectueusement; comme dans le dessein de me retirer, pour la laisser libre. Elle s'arrêta, & je l'entendis répéter à Camille; apprendrez-vous du Chevalier ce que c'est que la discrétion? Je lui dis alors : pardonnez, Mademoiselle... n'est-ce pas porter trop loin la liberté... Elle m'interrompit : Camille fait un peu l'officieuse aujourd'hui. Camille me tourmente. Les Poëtes de votre Pays, Monsieur, sont-ils aussi séveres que les notres, contre l'abus que les femmes font de leur langue?

Les Poëtes de tous les Pays, Mademoiselle, se vantent de la même inspiration. Les Poëtes, comme les autres hommes, écrivent ce qu'ils croyent sentir.

Oui? Monsieur. C'est un joli compliment que vous faites à mon sexe.

Les Poëtes, Mademoiſelle, ont l'imagination plus belle que les autres hommes, & par conſéquent le ſentiment plus vif: mais comme ils n'ont pas toujours le même droit de vanter leur jugement, car cette qualité va rarement de pair avec l'imagination, peut-être leur arrive-t-il quelquefois d'expliquer fort bien les cauſes, & de ſe donner trop de carriere ſur les effets.

Elle apperçut ſon Pere & ſa Mere entre quelques Orangers. Mon Dieu! me dit-elle, je me reproche de ne leur avoir pas rendu mes devoirs de tout le jour. Ne vous éloignez pas, Chevalier. Elle s'avança vers eux. Ils s'arrêterent. Vous paroiſſez, lui dit le Marquis, en converſation ſérieuſe avec le Chevalier Grandiſſon. Nous vous laiſſons, ma chere: votre Maman & moi, nous retournions au logis. Ils nous quitterent.

Jamais des Parens n'eurent tant de bonté, reprit-elle, en retournant vers ſon allée. Que je ſerois coupable de n'y pas répondre! Ne les aviez vous pas déja vus, Monſieur?

Je ne faiſois que les quitter, Mademoiſelle. Ils vous regardent comme la meilleure des filles; mais ils ſont fort affligés de votre triſteſſe.

Je reconnois leur extrême bonté; & mon chagrin ſeroit de leur cauſer quelque peine. Vous ont-ils témoigné de l'inquiétude, Monſieur? Vous êtes le confident de toute la famille; & votre conduite noble & déſintéreſſée vous rend cher à tout le monde.

Ce matin même ils ont déploré le triſte

état, dans lequel ils croyent vous voir. Ils l'ont déploré, les larmes aux yeux.

Camille, vous pouvez approcher. Vous entendrez plaider votre cause. Approchez, vous dis-je. Venez entendre ce qu'il semble que le Chevalier prépare. Il nous épargnera beaucoup de peines à toutes deux.

Mademoiselle, j'ai fini.

Non, Monsieur, je ne le puis croire. Si vous avez commission de mon Pere & de ma Mere, je suis prête, comme je le dois, à vous écouter jusqu'au dernier mot.

Camille s'approcha.

Mademoiselle ! repris-je d'un air attendri ; digne objet de tant d'inquiétudes ! que puis-je, que dois-je vous dire ? Mes vœux pour votre bonheur peuvent me rendre importun : mais comment espérer d'obtenir votre confiance, lorsqu'elle est refusée à votre Mere ?

Que veut-on, Monsieur ? Quelles vues a-t-on sur moi ? Je ne suis pas en bonne santé. J'étois vive ; j'aimois la conversation, le chant, la danse, le jeu, les visites, & je n'ai plus de gout pour tous ces amusemens. Il ne m'en reste que pour la solitude. Je suis contente avec moi-même. La compagnie m'est devenue à charge, & je ne suis pas libre de penser autrement.

Mais d'où peut venir ce changement, Mademoiselle, dans une personne de votre âge ? Votre famille n'en conçoit pas la raison, & c'est ce qui l'afflige beaucoup.

Je le vois, & j'en suis bien fâchée.

Aucun plaisir ne paroît faire impression sur votre ame. Vous êtes d'une piété exemplaire ; on n'a jamais eu plus de respect que vous pour la Religion ; cependant...

Vous, Monsieur ! Un Anglois, un Hérétique..., pardonnez si je vous donne ce nom ; mais n'est-ce pas ce que vous êtes ? Vous me parlez de piété & de Religion.

Nous ne toucherons pas, s'il vous plaît, à cet article. Ce que je veux dire, Mademoiselle....

Oui, Monsieur, j'entends ce que vous voulez dire, & j'avouerai que je suis quelquefois une créature fort mélancolique. Je ne sais d'où me vient cette altération, mais elle est réelle, & je ne saurois être plus à charge à personne que je le suis à moi-même.

Mais, Mademoiselle, ce mal doit avoir une cause. N'est-il pas étrange que vous ne répondiez que par des soupirs & des larmes à la plus tendre & la plus indulgente des Meres ? Cependant elle n'apperçoit rien dans vous qui marque de l'obstination ou de l'humeur ; c'est le même respect, la même douceur, la même complaisance qu'elle a toujours été charmée de trouver dans sa chere Clémentine. Elle n'ose forcer votre silence. Sa tendresse lui fait craindre de vous presser trop. Comment pouvez-vous donc, chere Sœur, (pardonnez cette liberté, Mademoiselle) comment pouvez-vous quitter une si bonne Mere, sans lui dire

un mot de consolation ? Comment pouvez-vous la voir souffrir elle-même, le cœur plein, les yeux mouillés de pleurs, n'ayant pas la force de s'arrêter, & ne sachant néanmoins où porter ses pas, parce qu'elle ne peut rien apprendre de consolant à votre Pere affligé ? Comment le secret d'une si fâcheuse altération demeure-t-il impénétrable pour eux, qui tremblent de voir tourner le mal en habitude, & dans un temps où vous deviez couronner toutes leurs espérances !

Elle versa quelques larmes. Elle pencha la tête vers Camille, & elle s'appuya un moment sur son bras. Ensuite se relevant vers moi, quelle peinture vous me faites de mon obstination & de la bonté de ma Mere ! Je souhaiterois... Oui je souhaiterois, de toute mon ame, que ma cendre fût jointe à celle de mes Ancêtres ! Je faisois la consolation de ma Famille, & je vois que je n'en serai plus que le tourment.

Ciel ! quel langage, Mademoiselle !

Ne me blâmez point. Rien ne me satisfait dans moi-même. Quel misérable Etre, que celui qui ne peut supporter son existence !

Je ne me flatte pas, Mademoiselle, que vous preniez assez de confiance à votre quatrieme Frere, pour lui ouvrir votre cœur. Ce que je vous demande uniquement, c'est de soulager celui de la meilleure des Meres, & de la mettre en état de rendre le même service au meilleur des Peres.

Elle a paru réflechir. Elle a détourné le visage. Elle a pleuré. Je l'ai crue à demi vaincue.

Chargez votre fidelle Camille, Mademoiselle, de déclarer vos peines à votre Mere.

Arrêtez, Monsieur (comme rappellant ses idées.) N'allez pas si vîte, je vous prie. Ouvrir mon cœur! Quoi donc? Qui vous a dit que j'aie quelque chose à révéler? Vous êtes insinuant, Monsieur. Vous m'avez presque persuadée que j'ai quelque secret qui me pese sur le cœur, & lorsque je l'ai voulu chercher, pour me rendre à vos instances, je n'ai rien trouvé. De grace, Monsieur... Elle s'est arrêtée.

Et de grace, Mademoiselle, (en prenant sa main) ne croyez pas que je me paye de cette défaite.

Vous êtes trop libre, Monsieur. (Sans retirer cependant sa main.)

Pour un Frere! Mademoiselle. Trop libre pour un Frere! (Et je quittai sa main.)

Hé bien, qu'est-ce donc que mon Frere demande de moi?

Il vous supplie, il vous conjure seulement de déclarer à votre tendre, à votre excellente Mere...

Arrêtez, Monsieur, je vous en supplie à mon tour. Quoi? Que voulez-vous que je déclare? Apprenez-moi donc vous-même, inventez un secret qu'il me convienne de déclarer; & s'il m'épargne la peine des recherches, peut-être parviendrai-je alors

à rendre au moins mes Freres plus tranquilles.

Ce badinage, Mademoiselle, commence à me donner quelque espoir. Continuez dans cette agréable disposition, & le secret touche de lui-même à sa fin. Les recherches deviendront inutiles.

Camille, que vous voyez ici, ne cesse pas de me tourmenter par la folle imagination que j'ai de l'amour. Une jeune personne de mon sexe ne peut être grave & se livrer un peu à la méditation, qu'on ne l'accuse aussi-tôt d'avoir de l'amour. Je me croirois digne de toute ma haine, si j'avois donné à quelque homme au monde le pouvoir de me causer la moindre inquiétude. Je me flatte, Monsieur, je me flatte que vous, qui prenez le nom de mon Frere, vous n'avez pas de votre Sœur une si méprisable idée.

Méprisable ! Je ne conviens point, Mademoiselle, que l'amour mérite du mépris.

Quoi ? lorsqu'il s'égare dans le choix de l'objet ?

Mademoiselle !

Qu'ai-je dit qui vous étonne ? Auriez-vous dessein ... Mais je n'ai pensé ici qu'à vous faire connoître que ce n'est pas d'aujourd'hui que je pénetre vos insinuations ; & que le jour, si vous vous en souvenez, où vous me lutes quatre Vers d'un de vos Poëtes, qui contenoient une peinture si forte de la mélancolie des Amans, je sup-

pose que vous aviez la malice de m'en faire l'application. Mais si vous avez eu cette vue, Chevalier, je vous assure qu'elle étoit sans fondement, comme l'importunité de ceux qui m'insultent & me tourmentent sans cesse, en attribuant ma maladie à quelque foiblesse d'amour.

Je vous proteste, Mademoiselle, que ce n'étoit pas alors mon intention.

Alors! Ni à présent, j'espere.

Je me souviens des Vers. Comment pourrois-je vous les appliquer? Le refus que vous avez fait de plusieurs Amans, l'aversion que vous marquez pour un homme du mérite & de l'importance du Comte de Belvedere, quoiqu'approuvé de toute votre Famille, sont des convictions...

Voyez, Camille, (en m'interrompant avec précipitation) le Chevalier est convaincu. Je vous prie, pour la derniere fois, de ne me plus insulter par vos questions & vos conjectures sur le même sujet. M'entendez-vous, Camille? Apprenez que pour le monde entier & pour toute sa gloire, je ne voudrois pas qu'on eût à me reprocher de l'amour.

Mais, Mademoiselle, si vous donniez quelque explication à votre Mere, sur la mélancolie qui a pris la place de votre enjouement naturel, ne vous épargneriez-vous pas des soupçons qui paroissent vous chagriner? Peut-être votre tristesse vient-elle du regret que vous avez de ne pouvoir

entrer dans les vues de votre Pere... Peut-être...

Des explications! interrompit-elle; entendrai-je toujours parler d'explications? Hé bien, Monsieur, je ne suis pas en bonne santé, je me déplais à moi-même; faut-il le redire?

Si votre inquiétude venoit de quelque scrupule de conscience, je ne doute pas, Mademoiselle, que votre Confesseur...

Il ne me rendroit pas plus tranquille. C'est un homme de bien, mais si sévere! [Ce dernier mot d'un ton fort bas, & regardant si Camille n'avoit pu l'entendre.] Il s'alarme quelquefois plus qu'il ne devroit. Et pourquoi? Parce que les bonnes qualités que je vous connois me portent à juger bien de vos principes, & que tout Hérétique que vous êtes, je crois voir une apparence de bonté dans vos sentimens.

Votre Mere, Mademoiselle, me demandera si vous m'avez honoré d'une partie de votre confiance. Son caractere, naturellement ouvert, lui persuade que tout le monde doit être aussi peu réservé qu'elle. Votre Pere, en me priant de vous exciter à m'ouvrir votre cœur, marque assez qu'il seroit charmé de me voir obtenir cette grace de vous, à titre de quatrieme Frere. M. l'Evêque de Nocera...

Oui, oui, Monsieur, je sais que vous êtes adoré dans ma Famille. J'ai moi-même une parfaite considération pour vous, & je

crois la devoir à un quatrieme Frere qui m'a ſi généreuſement conſervé le troiſieme. Mais, Monſieur, qui peut l'emporter ſur votre propre obſtination dans tous les points auxquels vous vous êtes une fois fixé ? Si j'avois quelque poids ſur le cœur, croyez-vous que ma confidence fût réſervée pour un homme qui eſt né dans l'erreur, & qui ferme les yeux à la lumiere ? Devenez Catholique, Monſieur, & je ne vous déguiſerai pas le moindre mouvement de mon cœur. C'eſt alors que vous ſerez mon Frere, & je délivrerai un des plus ſaints Hommes du monde, des alarmes dont il eſt rempli pour moi, lorſqu'il me voit dans un commerce familier avec un Hérétique auſſi obſtiné que vous. Alors, vous dis-je, je n'aurai point de ſecrets que je ne vous communique volontiers comme à mon Frere.

Mais rien ne vous empêche, Mademoiſelle, de les déclarer à votre Mere, à votre Confeſſeur, à M. l'Evêque de Nocera...

Oui, ſi j'en avois.

Au reſte j'admire que votre Confeſſeur s'alarme de la faveur avec laquelle je ſuis traité dans votre Famille. M'eſt-il jamais arrivé, Mademoiſelle, de vous parler de Religion ?

Je l'avoue, Monſieur, mais vous êtes d'une obſtination dans vos erreurs, qui ôte l'eſpérance de vous en convaincre. Je vous conſidere réellement, ſuivant l'ordre de ceux à qui je dois le jour, comme mon

quatrieme Frere : je souhaiterois que tous mes Freres fussent dans le sein d'une même Religion. Voulez-vous que le Pere Marescotti entre là-dessus en conférence avec vous ; & s'il leve tous vos doutes, promettez-vous de vous rendre à la conviction ?

Dispensez-moi, Mademoiselle, de toutes les disputes qui touchent la Religion.

Il y avoit long-tems, Monsieur, que je pensois à vous faire cette proposition.

Vous me l'avez fait quelquefois pressentir, Mademoiselle, quoique moins ouvertement qu'aujourd'hui. Mais je suis attaché à la Religion de mon Pays, & ma bonne foi me tient lieu de lumieres. Je respecte les honnêtes gens dans tous les partis.

Fort bien, Monsieur. Vous êtes un obstiné, c'est ce que je dois conclure de cette réponse. J'ai pitié de vous. Je vous plains du fond du cœur. Vous avez reçu d'excellentes qualités : je me suis dit quelquefois à moi-même, que vous n'étiez pas fait pour vivre & mourir dans la haine du Ciel. Mais retirez-vous, Chevalier, laissez-moi. Vous êtes le plus obstiné des hommes, & votre obstination est de la plus criminelle espece, puisque vous évitez la conviction.

Nous sommes si loin de notre sujet, Mademoiselle, que je prends le parti de vous obéir. Je vous quitte, & je vous demande pour unique grace...

Pas si loin, peut-être que vous vous l'imaginez, interrompit-elle, en tournant la

tête pour me cacher qu'elle rougissoit. Mais que demandez-vous de votre Sœur ?

Que pour répandre la joie dans toute sa Famille, elle paroisse à table avec un visage plus gai, sur-tout devant plusieurs Convives qui se promettent l'honneur de la voir. Qu'il ne soit pas question, Mademoiselle, de ce silence...

Vous devez trouver, Monsieur, que je ne l'ai pas trop gardé avec vous. Lirons-nous ce soir quelque Auteur Anglois ? Adieu, Chevalier. Je m'efforcerai d'être de bonne humeur à table. Mais si je l'étois moins qu'on ne le desire, que vos yeux ne m'en fassent point un reproche. Elle tourna dans une autre allée.

J'étois fort éloigné, mon cher Docteur, de former sur cette conversation toutes les idées qui pouvoient naître du tour qu'elle avoit pris. Mais je ne m'en crus pas moins obligé, par la justice que je devois à cette Famille de hâter ma séparation ; & lorsque je fis connoître à Clémentine que je me disposois à partir, je ne fus pas peu satisfait de l'air de froideur avec lequel je lui vis recevoir cette nouvelle.

Miss Byron fait les réflexions suivantes sur cet endroit, & sur celui de la premiere conférence qui regardoit la recherche du Comte de Belvedere.

Ne concluez-vous pas de ce détail, chere Lucie, comme des explications prélimi-

res que j'ai reçues dans la Bibliotheque ; que j'aurai bientôt le plaisir de vous embrasser tous en Northampton-Shire ? Oui, oui, n'en doutez pas.

Mais n'est-il pas étrange, ma chere, qu'un Pere, une Mere, des Freres, aussi jaloux qu'on nous représente les Italiens, aussi fiers qu'on doit supposer une Famille de leur rang, aient pu donner un accès si libre au plus aimable de tous les hommes, auprès de leur fille, dont il paroît que l'âge ne passe pas dix-huit ou dix-neuf ans ? Lui faire apprendre la Langue Angloise ! N'admirez-vous pas cette discrétion dans un Pere & une Mere ? Et le choisir pour disposer cette pauvre Fille en faveur de l'homme qu'ils souhaitoient de lui faire épouser ! Mais peut-être direz-vous que l'expédient de prêter l'oreille, dans un Cabinet voisin, à tout ce qui pouvoit se passer dans la premiere conférence, étoit une méthode assez sûre pour s'assurer de son intégrité, & qu'après cette épreuve, leur prudence étoit justifiée pour l'avenir. De tout mon cœur, Lucie. Vous êtes libre de les excuser. Mais, sans être en Italie, tout le monde auroit pu croire un tel Précepteur dangereux pour une jeune fille, & d'autant plus dangereux qu'il est homme d'honneur & de naissance. Un Précepteur, dans ce cas, est toujours celui qui oblige. On l'appelle Maître, comme vous savez, & ce nom renferme celui d'Ecoliere ou de servante. Quel est le

pays du monde où l'on ne cherche point pour cet office un homme marié, soit qu'il soit question de Danse, de Musique, de Langues, ou d'autres Sciences? Mais laissons-les payer le prix de leur indiscrétion.

Je quitte à ce moment le Docteur. Je n'ai pas manqué de lui insinuer, aussi adroitement que je l'ai pu, quelques-unes de mes observations. Il m'a dit que la Marquise avoit été élevée à Paris; que depuis quelque temps, d'ailleurs, les manieres étoient fort changées en Italie; que parmi les personnes de condition, la liberté Françoise commençoit à prendre visiblement la place de la réserve Italienne, & que le savoir, la politesse & le bon goût, qui sont communs aux Dames de cette Famille, leur faisoient donner particuliérement le nom de *Françoises*.

Vous remarquerez dans la seconde conférence, avec combien d'adresse (& combien d'honneur, à la vérité) Sir Charles rappelle à Clémentine la qualité de Frere, qu'on l'autorise à prendre avec elle. Avec quelle affectation il répete le nom de Sœur! Ah Lucie! Je suis aussi sa Sœur dans le même sens. Il est accoutumé à ce langage, & peut-être l'emploie-t-il comme un préservatif contre la passion des jeunes personnes de mon sexe. Cependant je vous ai fait l'aveu de la mienne, & j'en ai presque fait gloire. Ses Sœurs n'ont-elles pas trouvé aussi le moyen de me pénétrer? Que j'admire le

silence de Clémentine ! Mais, dans les circonstances où j'étois, auroit-elle été plus réservée ? Qu'elle s'y prend bien, dans cette seconde conférence, pour déguiser ses sentimens sous le voile du zele de Religion ! Il paroît assez que si ses instances avoient eu quelque succès, elle n'auroit pas caché longtemps la cause de sa mélancolie, sur-tout lorsqu'elle voyoit dans ses Parens autant d'indulgence que j'en trouve dans les miens.

Ma pitié pour cette noble Clémentine, commence à faire une forte impression sur mon cœur. Je ne m'occupe plus que de cette pensée. Que je suis impatiente de voir toute la suite des extraits !

N. CONFE'RENCE où Madame Bemont découvre le secret de Clémentine. M. Barlet avertit Miss Byron, qu'à la priere de la Marquise, Madame Bemont rendît compte par écrit à cette Dame de tout ce qui s'étoit passé à Florence depuis que Clémentine y étoit avec elle, & qu'il ne donne ici que la traduction de sa Lettre.

VOUS ME pardonnerez, Madame, d'avoir différé jusqu'aujourd'hui à vous écrire, lorsque j'aurai commencé par vous apprendre que c'est d'hier au soir seulement que je suis en état de vous donner quelque satisfaction sur l'entreprise que vous m'avez fait l'honneur de me confier.

Je suis parvenue à la connoissance du secret. Peut-être l'aviez-vous deviné. L'amour, mais un amour pur & louable, est

la maladie qui trouble depuis long-temps le repos de votre charmante Clémentine, & la joie de votre illustre Famille. J'ai le récit à vous faire d'une grandeur d'ame qui mérite également de la pitié & de l'admiration. Que cette chere Fille n'a-t-elle pas souffert, dans un combat sans relâche entre le devoir, la Religion & l'amour! J'appréhende néanmoins que cette découverte ne soit pas fort agréable à votre Famille. Mais la certitude ne laisse pas d'être préférable au doute. Si vous remarquez peut-être un peu de manege dans la conduite que j'ai observée, vous aurez la bonté de vous souvenir que c'est précisément la commission dont vous m'avez chargée. Vous m'avez ordonné aussi de n'oublier aucune circonstance dans la relation que vous desirez, pour vous mettre en état d'employer les remedes que vous jugerez convenables à la guérison du mal. J'obéis.

Les premiers jours qui ont suivi notre arrivée à Florence, se sont passés en amusemens, tels que nous avons pu les imaginer, pour faire régner la gaieté autour de l'aimable Clémentine. Mais voyant que la compagnie étoit un fardeau pour elle, & qu'elle ne s'y prêtoit que par politesse, j'ai dit aux Dames que je prendrois entiérement sur moi le soin de la divertir, & que tout mon temps seroit employé à son service. Elles y ont consenti. Lorsque je lui ai déclaré mon intention, elle m'en a marqué

de la joie ; & me faiſant l'honneur de m'embraſſer, avec toutes les graces dont le Ciel l'a ſi richement pourvue, elle m'a proteſté que ma converſation ſeroit un baume pour ſon cœur, s'il lui étoit permis d'en jouir dans la ſolitude. Je me diſpenſe d'ajouter que dans les premiers jours, je n'avois rien épargné pour obtenir ſon affection. Mes ſoins avoient eu tant de ſuccès, qu'elle m'avoit défendu de lui donner d'autre nom que celui de chere Clémentine. Ainſi je me flatte, Madame, que vous pardonnerez la liberté de mon ſtyle.

Hier au ſoir elle me pria de lui donner ce qu'elle nomme une Leçon, dans quelque bon Livre Anglois. Je fus ſurpriſe de ſes progrès dans la Langue de mon pays. Ah! ma chere, lui dis-je, quelle admirable méthode que celle de votre Précepteur, ſi j'en juge par la connoiſſance que vous avez acquiſe en ſi peu de temps, d'une Langue qui n'a pas la douceur de la vôtre, quoique pour la force de l'expreſſion elle ne le cede peut-être à aucune des Langues modernes? Je la vis rougir. Le croyez-vous? me dit-elle. Et je crus remarquer dans ſes yeux, comme ſur ſon viſage, qu'il n'étoit pas beſoin de la mettre à l'épreuve du côté de Marcelli, ni d'aucun autre homme.

Je commençai ſur le rayon de lumiere que je m'imaginois tirer de ce petit incident, à lui parler du Comte de Belvedere avec éloge. Elle me déclara nettement qu'elle

qu'elle n'auroit jamais de goût pour lui. Je lui représentai que le Comte paroissant plaire à toute sa Famille, il me sembloit qu'elle devoit expliquer un peu ses objections. En vérité, ma chere, ajoutai-je, vous n'avez pas sur ce point tout le respect que vous devez à l'indulgence de vos chers Parens.

Elle tressaillit. Ce reproche est dur, me répondit-elle. N'en conviendrez-vous pas, Madame?

Pensez-y bien, repliquai-je, & si vous le croyez injuste, après une heure de réflexion, je le croirai comme vous, & je vous en ferai des excuses.

Je crains en effet, reprit-elle, d'avoir quelque chose à me reprocher. J'ai les meilleurs & les plus tendres Parens du monde. Mais il y a des particularités, des secrets si vous voulez, qu'on n'est pas bien aise de divulguer. Peut-être aimeroit-on mieux se les voir arracher par la force de l'autorité.

Votre aveu, ma chere, est d'une ame extrêmement généreuse. Si je ne craignois d'être indiscrette....

Oh! Madame, interrompit-elle, ne me faites point de questions trop pressantes, je serois embarrassée à vous répondre.

Il me semble, ma chere Clémentine, que la communication des secrets est le vrai ciment de la sincere amitié. Arrive-t-il quelque chose d'intéressant? Se trouve-t-on dans quelque nouvelle situation? Un cœur fidele

n'a point de repos qu'il n'ait répandu son plaisir ou sa peine dans le cœur auquel il s'est associé, & cette ouverture mutuelle rend le lien encore plus étroit. Au contraire, dans quelle solitude, dans quelle tristesse & quelles ténebres ne tombe point une ame qui ne peut confier à quelqu'un ses pensées les plus intimes ? Le poids du secret, s'il est question d'une affaire intéressante, opprime nécessairement un cœur sensible ; la plus profonde mélancolie vient à la suite. Pour le monde entier, je ne voudrois pas avoir reçu du Ciel une ame incapable d'amitié ; & l'essence de ce divin sentiment n'est-elle pas la communication, le mêlange des cœurs, le plaisir de verser son ame dans celle d'un véritable Ami ?

J'en conviens ; mais vous avouerez aussi, Madame, qu'une jeune personne peut se trouver sans un véritable Ami ; ou quand elle auroit quelqu'un dont elle connoîtroit la fidélité, sa confiance peut être refroidie par les qualités personnelles, par la différence de l'âge, par celle des conditions, comme il m'arrive à l'égard de ma Camille, qui est d'ailleurs une excellente fille. Dans l'état où nous sommes nées, vous savez, Madame, que nous avons autour de nous plus de Courtisans que d'Amis. Le défaut de Camille est de me tourmenter continuellement, de toucher sans cesse la même corde, apparemment par l'ordre de ma Famille. Si j'avois quelque ouverture à

faire, je la ferois plus volontiers à ma Mere qu'à elle ; d'autant plus que pour l'effet, ce seroit la même chose.

Vous avez raison, ma chere ; & comme le Ciel vous a donné une Mere, qui est moins vôtre Mere que votre Sœur & votre Amie, il est surprenant pour moi, que vous l'ayiez laissée si long-tems dans l'incertitude.

Que puis-je vous dire ? Ah ! Madame... (elle s'arrêta.) Mais ma Mere est dans les interêts de l'homme que je ne puis aimer.

C'est revenir à la question. Vos Parens n'ont-ils pas droit de vouloir être informés de vos objections, contre l'homme dont ils épousent les intérêts ?

Je n'ai point d'objections particulieres. Le Comte de Belvedere mérite une meilleure femme que je ne puis l'être pour lui. Je le respecterois parfaitement, si j'avois une sœur à laquelle ses soins fussent adressés.

Hé bien, ma chere Clémentine, si je devine la raison qui cause votre éloignement pour le Comte de Belvedere, me promettez-vous cette candeur, cette franchise, que je crois essentielles à l'amitié ?

Elle hésita. J'attendis sa réponse en silence. Enfin, elle me dit, en levant les yeux sur les miens ; je vous crains, Madame.

Je ne m'en plains pas, ma chere, si vous me croyez indigne de votre amitié.

Que devineriez-vous donc, Madame ?

Que vous êtes prévenue en faveur de

quelque autre homme ; sans quoi vous ne pourriez souhaiter à votre sœur, si vous en aviez une, le Mari que vous croiriez indigne de vous.

Indigne de moi ! Non, Madame ; ce n'est pas l'opinion que j'ai du Comte de Belvedere.

Ma conjecture en reçoit donc une nouvelle force.

O Madame ! que vous êtes pressante !

Si vous me trouvez indiscrette, parlez, je me tais.

Non, non, je ne dis pas non plus que vous soyez indiscrette : cependant vous m'embarrassez.

Je vous causerois moins d'embarras, si je n'avois pas deviné juste ; & si l'objet n'étoit pas trop indigne de vous, pour être avoué sans honte.

O Madame ! Que vous me pressez ! Que puis-je répondre ?

Si vous avez quelque confiance en moi, si vous me croyez capable de vous aider de mes conseils....

J'ai toute la confiance que je vous dois. Votre caractere est si bien établi !

Hé bien, chere Clémentine, je vais deviner encore. Me le permettez-vous ?

Quoi donc ? que pouvez-vous deviner ?

Qu'un homme de vile naissance... sans fortune... sans mérite peut-être...

Arrêtez, arrêtez. Et me croyez-vous capable de m'avillir jusqu'à cet excès ? Pourquoi

me souffrez-vous un moment devant vos yeux ?

Je recommencerai donc à deviner. Un homme, apparemment, de naissance royale ; d'un génie supérieur, au-dessus de vos espérances.

O Madame ! Et ne devinerez-vous pas aussi quelque Prince Mahométan, tandis que votre esprit se donne carriere ?

Non, Mademoiselle ; mais je prens droit de cette ouverture même : & ne doutant point que ma chere Clémentine n'ait de l'amour, je suis persuadée que la Religion fait toutes ses difficultés. Les Catholiques zélés n'ont pas meilleure opinion des Protestans, que des Sectateurs de Mahomet ; & quoique Protestante, j'avoue que les personnes de ma secte ont aussi leurs préjugés. Le zele est toujours zele, quelque forme & quelque nom qu'il puisse prendre. On m'a dit qu'un jeune Avanturier avoit fait le passioné pour Clémentine....

Un Avanturier, Madame ! (d'un air de dédain.) Ne me croyez jamais capable...

N'en parlons donc plus. J'ai entendu nommer aussi un jeune Seigneur Romain, un Cadet de la Maison de Borghese ... Supposerai-je que c'est lui ?

De tout mon cœur, Madame. (Elle étoit à l'aise, pendant qu'elle me croyoit éloignée de la vérité.)

Mais si le Chevalier Grandisson (ce nom l'a fait rougir) lui a rendu de mauvais offices...

Le Chevalier Grandisson, Madame, est incapable de rendre de mauvais offices.

Etes-vous sûre, Mademoiselle, que le Chevalier ne soit pas artificieux? Il est homme d'esprit. Cette qualité doit quelquefois inspirer de la défiance. Les gens de son caractere ne frappent, que lorsqu'ils croyent leurs coups certains.

Il n'est point artificieux, Madame. Il est supérieur à l'artifice, il n'en a pas besoin. Il est adoré de tous ceux qui le connoissent; sa franchise est aussi admirable que sa prudence. Il est au-dessus de l'artifice, répéta-t-elle avec chaleur.

Je conviens qu'il mérite beaucoup d'égards de votre Famille, & je ne suis pas surprise qu'il y reçoive tant de caresses. Mais il me paroît bien surprenant que contre toutes les prudentes maximes du Pays, un jeune homme de cette figure ait été admis... Je m'arrêtai.

Comment donc? N'allez pas vous imaginer que je... que je... elle s'arrêta aussi, en hésitant avec un embarras fort remarquable.

La prudence, Mademoiselle, ne permet point d'exposer légerement l'honneur d'une Famille, & de donner occasion aux entreprises...

Assurément, Madame, vous vous êtes laissée prévenir contre lui. Il est le plus désintéressé des hommes.

Je crois avoir entendu dire à quelques

jeunes Filles, pendant le séjour qu'il a fait ici, que c'est un homme de fort bonne mine.

De bonne mine! je le crois bien. On ne voit gueres d'hommes de la figure de M. Grandisson. . . .

Et le trouvez-vous aussi merveilleux du côté de l'esprit & du caractere, que je me souviens de l'avoir entendu dire aussi? Je ne l'ai vu que deux fois. Il m'a paru qu'il faisoit un peu l'homme d'importance.

Oh! ne l'accusez pas, Madame, de n'être pas un homme modeste. Il est vrai qu'il sait distinguer les occasions de parler & de se taire; mais il n'a rien qui ressemble à la présomption.

Falloit-il tant de courage, pour secourir votre Frere, que la plupart lui en attribuent dans cette heureuse avanture? Deux domestiques bien armés avec lui, l'espérance de voir arriver quelques passans sur la même route, les Assassins en très-petit nombre, & troublés par leur propre conscience. . .

Chere, chere Madame Bemont, par qui vous êtes-vous laissée prévenir? Personne, dit-on, n'est Prophete dans son Pays: mais je vois que M. Grandisson n'a pas beaucoup de faveur à se promettre ici, d'une Dame du sien.

Je ne sais. . . . mais vous a-t-il jamais parlé d'un autre homme, dans des termes un peu favorables?

S'il l'a fait! Oui; il m'a parlé du Comte de Belvedere, & peut-être avec plus de chaleur. . .

Réellement ?

Oui, réellement ; avec plus de chaleur, qu'il me ſemble qu'il ne l'auroit dû.

Pourquoi donc ?

Pourquoi ? parce que... parce que.... Etoit-ce à lui... vous comprenez, Madame.

Je ſuppoſe qu'on l'avoit chargé de cette commiſſion.

Je me l'imagine auſſi.

Sans doute, ſans doute. Autrement, il n'auroit pas entrepris...

Je crois entrevoir, Madame, que vous n'aimez pas le Chevalier. Mais je puis vous aſſurer que vous êtes la ſeule perſonne que j'aye entendue parler de lui... je dis même avec indifférence.

Dites-moi, ma chere Clémentine; que penſez vous, ſincérement, de la figure & du caractere de M. Grandiſſon ?

Vous pouvez en juger parce que j'ai dit.

Qu'il eſt bel homme, généreux, prudent, brave, poli ?

En vérité, je le crois tel que vous dites; & je ne ſuis pas ſeule de cette opinion.

Mais il eſt Mahométan.

Mahométan, Madame ? Ah ! Madame Bemont.

Ah ! ma chere Clémentine. Et croyez-vous que je ne vous aye pas pénetrée ? Si vous n'aviez jamais connu M. Grandiſſon, vous n'auriez pas eu de répugnance à devenir Comteſſe de Belvedere.

Et pouvez-vous penser, Madame,...

Oui, oui, ma chere jeune Amie, je le pense.

Chere Madame ! vous ne savez point ce que j'allois dire.

Un peu de bonne foi, chere Clémentine. L'amour n'en aura-t-il donc jamais ?

Quoi, Madame ? Un homme d'une Religion différente ! Un homme obstiné dans ses erreurs ! Un homme, qui ne m'a jamais marqué le moindre sentiment d'amour ! Un homme, après tout, dont la naissance ne vaut pas la mienne. Un homme encore, dont toute la fortune, comme il le reconnoît lui-même, dépend de la bonté de son Pere ! & d'un Pere qui ne refuse rien à ses plaisirs ! Fierté, naissance, devoir, Religion, tout ne vous répond-il pas pour moi ?

Eh bien, je puis donc louer en sureté M. Grandisson. Vous m'avez accusée d'une injuste prévention contre lui. Je veux vous faire voir à présent, qu'un homme est quelquefois Prophete aux yeux des femmes de son Pays. C'est de tous ceux qui le connoissent, & que j'ai vus ou entendus, que j'emprunte les traits de son caractere : l'Angleterre, dans ce siécle, n'a produit personne qui lui fasse tant d'honneur. Il est honnête homme, dans le sens le plus étendu de ce terme. Si les vertus morales, si la Religion étoient perdues dans le reste du monde, on les retrouveroit en lui, sans

faste, sans ostentation. Dans quelque lieu qu'il paroisse, il est recherché des sages, des bons, de tout ce qu'il y a de gens distingués par les sentimens & les lumieres. Il exerce le bien, sans distinction d'états, de Sectes & de Nations. Ses compatriotes même font gloire de son amitié ; ils s'en servent pour établir leur crédit dans leurs voyages & dans leurs affaires, sur tout en France, où il n'est pas moins respecté qu'en Italie. Il est descendu des meilleures Maisons d'Angleterre par les deux lignes du sang, & fait pour les premiers honneurs de sa Patrie lorsqu'il y voudra prétendre. Je suis informée qu'on lui en offre déja quelques-unes des plus illustres Héritieres. S'il n'étoit pas né pour la fortune, il s'en feroit une à son gré. Vous convenez qu'il est généreux, brave, d'une figure charmante...

O chere, chere Madame Bemont ! C'est trop, c'est trop ! ... Cependant, je le reconnois à chaque trait de cette peinture. Il m'est impossible de vous résister plus long-temps. J'avoue, j'avoue, que je n'ai un cœur que pour M. Grandisson. A présent, comme je ne doute point que ce ne soient mes Parens qui vous ont chargée de tirer cet aveu de ma bouche, comment soutiendrai-je leurs regards ? Je ne puis désavouer que vous ne m'ayez arraché mon secret de bonne grace, & sans condition : mais qu'ils sachent, du moins, combien j'ai combattu contre une passion que je me reproche, &

qui convient si peu à une Fille de leur sang. Je vais vous mettre en état de les instruire :

Premierement, comme vous le savez, il a sauvé la vie au plus cher de mes Freres ; & ce Frere a reconnu que s'il avoit suivi les conseils d'un si fidele Ami, il ne seroit jamais tombé dans le danger dont il lui a l'obligation de l'avoir délivré. Mon Pere & ma Mere me l'ont présenté, avec ordre de le regarder comme un quatriéme Frere ; & je n'ai pas reconnu dès le premier moment ; que je n'en pouvois avoir que trois. Il s'est trouvé que le Libérateur de mon Frere étoit le plus aimable & le plus doux, comme le plus brave de tous les hommes. Tous mes Parens l'ont accablé de caresses. On a passé sur les formalités domestiques & sur celles de la Nation. Il s'est vu parmi nous, aussi libre, aussi familier, que s'il nous avoit appartenu. Mon Frere Jeronimo me témoignoit sans cesse, que tous ses desirs étoient de me voir à son Ami. Toute autre récompense sembloit être au-dessous de M. Grandisson ; & mon Frere, dans l'obligeante idée qu'il avoit de moi, me croyoit seule capable d'acquitter sa reconnoissance. Mon Confesseur, par ses craintes & ses invectives, a confirmé plutôt que refroidi mon estime, pour un homme qu'elles me paroissoient injurier. D'ailleurs, sa propre conduite, son désintéressement & son respect, ont beaucoup contribué à mon attachement. Il m'a toujours traitée comme une Sœur, dans

la plus grande familiarité de l'amitié, & lorsque sa bonté lui a fait faire avec moi l'office de Précepteur. Comment aurois-je pu m'armer, contre un homme dont rien ne pouvoit me donner de la défiance?

Cependant je n'ai commencé à connoître la force de mes sentimens que dans le tems où l'on m'a proposé le Comte de Belvedere, & d'un ton si sérieux que j'en ai pris l'alarme. J'ai considéré le Comte, comme la ruine de mes espérances. Et je n'ai pu répondre néanmoins aux questions de mes Parens, qui vouloient savoir la cause de mon refus. Quelle raison aurois-je pu leur apporter, lorsque je n'en avois point d'autre que ma prévention en faveur d'un autre homme? une prévention entiérement cachée dans le fond de mon cœur. Mais je me rendois témoignage que je mourrois plutôt, que d'être jamais la femme d'un homme, d'une Religion contraire à la mienne. Je suis zélée Catholique. Tous mes Parens ne le sont pas moins. Combien n'ai-je pas voulu de mal à cet opiniâtre Hérétique, comme je lui en donnois souvent le nom; le premier que mon cœur n'ait pas detesté, car je ne vous connoissois point encore, ma chere Madame Bemont. Je crois en effet, que c'est le plus obstiné Protestant qui soit jamais sorti d'Angleterre. Quel besoin avoit-il de venir en Italie? Que ne demeuroit-il dans sa Nation? ou s'il devoit venir ici, pourquoi s'y arrêter si long-tems, & persister

dans son opiniâtreté, comme pour défier ceux qui l'ont reçu avec tant d'amitié? Mon cœur lui faisoit secrettement ces reproches. Il m'a semblé d'abord, que je n'y prenois pas d'autre intérêt que celui de son salut. Mais ensuite, m'étant apperçue qu'il étoit nécessaire à mon bonheur, & toujours résolue néanmoins de renoncer à lui, s'il ne devenoit pas Catholique, j'ai tourné tous mes soins à sa conversion, dans l'espoir de tout obtenir de l'indulgence de mes Parens, & persuadée que de sa part il se feroit un honneur de notre alliance, si nous pouvions l'emporter sur ce point.

Mais lorsque j'ai désespéré de le fléchir, j'ai pris la résolution de tourner mes efforts sur moi-même, & de vaincre ma passion, ou de mourir. O Madame! qu'il m'en a coûté dans ce combat! Mon Confesseur m'a remplie d'épouvante par les menaces du Ciel. Ma Femme de chambre n'a pas cessé de me tourmenter. Mes Parens m'ont pressée en faveur du Comte de Belvedere. Le Comte m'a importunée par ses soins. Le Chevalier est venu augmenter la persécution, en me parlant pour le Comte. Juste Ciel! Que faire! A quoi me déterminer!. Pas un instant de repos, ni de liberté pour réflechir, pour déliberer, pour me rendre compte à moi-même de mes propres sentimens! Comment aurois-je pris ma Mere pour ma confidente? Mon jugement étoit en guerre avec ma passion, & j'espérois

toujours que la victoire seroit pour lui. J'ai combattu fortement. Mais chaque jour augmentant les difficultés, j'ai senti que le combat étoit trop violent pour mes forces. Que n'avois-je alors une Madame Bemont à consulter ! Il n'est pas surprenant que je sois devenue la proie d'une noire mélancolie qui m'a forcée au silence !

Enfin, le Chevalier prit la résolution de nous quitter. Quelle peine, & quel plaisir néanmoins, ne ressentis-je point de cette nouvelle ? J'espérai de bonne foi que son absence rétabliroit mon repos. La veille de son départ, je me fis un triomphe de la conduite que je tins avec lui devant toute ma Famille. Elle fut uniforme. Je parus gaie, tranquille, heureuse dans moi-même, & j'admirai la joie que je causois à mes chers Parens. Je fis des vœux pour le bonheur de sa vie ; je le remerciai du plaisir & de l'utilité que j'avois tirés de ses leçons ; & je lui souhaitai de n'être jamais sans quelqu'un, dont l'amitié lui fût aussi agréable que la sienne l'avoit été pour nous. Je fus d'autant plus contente de moi-même, que je ne me sentis point dans la nécessité de me faire violence, pour cacher les tourmens de mon cœur. J'en augurai bien pour l'avenir ; & mes adieux furent plus libres qu'il ne sembloit s'y attendre. Je crus voir pour la premiere fois dans ses yeux, un air d'intérêt, qui me donna pour lui-même une pitié, dont je me figurai que le besoin étoit

passé pour moi. Cependant j'eus un instant d'émotion à son départ. Lorsque la porte se ferma sur lui : elle ne se rouvrira donc jamais, dis-je en moi-même, pour recevoir cet agréable Etranger ! Cette réflexion fut suivie d'un soupir. Mais qui auroit pu le remarquer ? Je n'ai jamais vu partir mes Amis sans donner quelque marque de sensibilité à leur séparation. Mon Pere me serra contre son sein. Ma Mere m'embrassa. Mon Frere l'Evêque me donna mille noms tendres ; & tous mes Amis, ne pensant qu'à me féliciter de ma gaieté, me dirent qu'ils commençoient à reconnoître leur Clémentine. Je me retirai, pleine de la satisfaction que je venois de répandre dans une chere Famille, où j'avois fait régner long-temps la tristesse.

Mais hélas ! ce nouveau rolle étoit trop difficile à soutenir. Les plaies étoient trop profondes... Vous savez le reste, Madame ; & que toutes les douceurs de la vie sont perdues pour moi. Jamais, jamais, quand mon sort seroit entre mes mains, je ne ferai la femme d'un homme qui fait profession d'être l'Ennemi d'une Foi dans laquelle je n'ai jamais chancelé, & que je n'abandonnerois pas pour une Couronne, fût-elle sur la tête de l'homme que j'aime, & le refus que j'en ferois dût-il être vengé par une mort cruelle, dans la plus agréable saison de ma vie.

Un déluge de larmes l'empêcha de parler

plus long-temps. Elle cacha ſon viſage dans mon ſein. Elle ſoupira. Chere Clémentine! Qu'elle pouſſa de ſoupirs, & que j'en fûs attendrie!

Vous n'ignorez rien à préſent, Madame, de ce qui s'eſt paſſé entre votre aimable Fille & moi. Jamais il n'y eut de combat ſi noble entre le devoir & l'amour, quoique ſon cœur ſoit trop tendre, & le mérite de l'objet trop éclatant, pour vous laiſſer l'eſpérance d'une heureuſe révolution. Elle a paru craindre que je ne vous informaſſe de toutes ces circonſtances. Elle n'oſera lever les yeux, dit-elle, devant ſon Pere & ſa Mere. Elle appréhende encore plus, s'il eſt poſſible, qu'on n'informe ſon Confeſſeur de l'état de ſon ame & de la cauſe de ſa maladie. Mais je lui ai repréſenté qu'il étoit abſolument néceſſaire que ſa Mere n'ignorât rien, pour être en état de faire un bon choix du remede.

J'appréhende, Madame, que cette guériſon ne devienne impoſſible par toute autre voie que la ſatisfaction de ſon cœur. Cependant ſi vous parvenez à vaincre les objections de votre Famille, peut-être aurez-vous encore à combattre votre Fille même, c'eſt-à-dire, ſes ſcrupules de Religion, pour lui faire accepter le ſeul homme qu'elle puiſſe aimer. Vous prendrez conſeil de votre ſageſſe : mais quelque parti que vous embraſſiez, il me ſemble qu'elle doit être traitée avec beaucoup de douceur. Comme

elle n'a jamais reçu d'autre traitement, je ſuis perſuadée que dans une occaſion ſi délicate, où ſon jugement eſt en guerre avec ſon amour, une méthode oppoſée ſeroit au-deſſus de ſes forces. Puiſſe le Ciel, pour lequel votre reſpect eſt ſi connu, vous inſpirer les meilleures réſolutions! J'ajouterai ſeulement que depuis la révélation d'un ſecret qui a fait tant de ravages dans ſon charmant naturel, elle paroît beaucoup plus tranquille. Elle redoute néanmoins l'accueil dont elle ſe croit menacée à ſon retour. Elle me conjure de l'accompagner lorſqu'elle ſera rappellée par vos ordres. Mon ſecours, dit-elle, lui ſera néceſſaire pour ſoutenir ſes eſprits. Elle parle d'entrer dans un Couvent. Elle juge qu'il lui eſt également impoſſible, & d'être jamais la femme d'un autre homme, & d'accorder ſon devoir avec une paſſion qu'elle ne peut ſurmonter.

Un mot de conſolation de votre chere main, ſerviroit beaucoup, j'en ſuis sûre, Madame, à guérir ſon cœur bleſſé.

J'ai l'honneur d'être, &c.

HORTENSE BEMONT.

La Marquiſe fit à cette Lettre une réponſe où la reconnoiſſance maternelle éclatoit à chaque ligne. Elle y joignit un Billet pour ſa Fille, rempli de la plus tendre affection, pour la preſſer non-ſeulement de revenir à Boulogne, mais d'engager ſon Amie à faire

le voyage avec elle. Cet ordre étoit accompagné d'une promesse, au nom de son Pere & de ses Freres, de lui faire le plus indulgent accueil, & d'une assurance qu'on entreprendroit l'impossible pour la rendre heureuse suivant son propre goût.

N. *Accueil* qu'on fit au Chevalier Grandisson lorsqu'il arriva de Vienne.

Je fus reçu avec de vifs témoignages d'estime & d'amitié par le Marquis même & par le Prélat. Aussi-tôt qu'ils m'eurent laissé libre, Jeronimo, qui gardoit encore la chambre, m'embrassa tendrement. Enfin, me dit-il, l'affaire que j'ai depuis si longtemps à cœur est heureusement décidée. O Chevalier ! votre bonheur est certain. Clémentine est à vous. Vous serez à Clémentine. C'est à présent que j'ai le plaisir d'embrasser mon Frere. Mais je vous arrête. Allez voir mon heureuse Sœur. Vous la trouverez avec ma Mere. Elles vous attendent. Accordez quelque chose à l'embarras d'une Fille si tendre. Elle n'aura pas la force de vous exprimer la moitié de ses sentimens.

Camille parut alors pour me conduire au Cabinet de la Marquise. En chemin elle me dit d'une voix basse : avec quelle joie nous revoyons le meilleur de tous les hommes ! Tant de bonté méritoit bien cette récompense.

Je trouvai la Marquise à sa toilette, richement parée, comme en cérémonie, mais sans ses femmes autour d'elle ; &

Camille même se retira lorsqu'elle m'eut ouvert la porte. Clémentine étoit debout, derriere le fauteuil de sa Mere. Elle étoit mise dans le meilleur goût ; mais sa modestie naturelle, relevée par une aimable rougeur qui paroissoit venir des circonstances, lui donnoit plus d'éclat qu'elle n'en pouvoit tirer de la plus riche parure. La Marquise se leva. Je m'empressai de baiser sa main. Elle me félicita de mon retour. Elle me dit, vous êtes le seul, Chevalier, le seul de tous les hommes à qui je puisse faire ce compliment avec bienséance ; & se tournant vers sa Fille : Clémentine, ma chere, vous ne dites rien au Chevalier ? La charmante Clémentine tenoit les yeux baissés, avec quelques marques d'altération sur son teint. La voix lui manque, reprit cette indulgente Mere, mais je vous réponds de ses sentimens.

Jugez, cher Docteur, combien je dus être touché d'une si flatteuse réception, moi qui ne savois point encore ce qu'on avoit à m'ordonner. Epargnez-moi, chere Marquise, dis-je en moi-même ! N'exigez rien qui blesse mes principes, & prenez pour vous le monde entier, avec toute sa gloire & ses trésors, je serai assez riche si vous m'accordez votre Clémentine.

La Marquise plaça sa Fille dans son propre fauteuil. Je m'en approchai. Mais quel moyen de me livrer à ma reconnoissance, lorsque j'étois combattu par mes craintes ?

Cependant je m'expliquai avec assez d'ardeur, pour faire attribuer à mon respect une retenue dont il n'étoit pas la seule cause. Ensuite ayant avancé un fauteüil pour la Marquise, j'en tirai un pour moi par son ordre. Elle prit une des mains de sa Fille pour exciter sa confiance, & je me hazardai à prendre l'autre. L'aimable Clémentine baissa la tête en rougissant, mais elle ne se refusa point à cette hardiesse, comme elle l'avoit fait dans une autre occasion. Sa Mere me fit plusieurs questions indifférentes sur mon voyage, & sur les Cours que j'avois visitées depuis mon départ. Elle me demanda des nouvelles d'Angleterre, de mon Pere, de mes Sœurs; & ces dernieres questions furent accompagnées d'un air de complaisance & d'amitié, tel qu'on le prend pour s'informer des personnes qui doivent bientôt nous appartenir.

Quel mélange de peine & de plaisir ne ressentis-je point de toutes ces faveurs! Je ne doutois point qu'on ne me proposât un changement de Religion, & je doutois encore moins de mon invincible attachement à la mienne. Après une conversation assez courte, l'aimable Fille se leva, fit une profonde révérence à sa Mere, me salua d'un air de dignité, & sortit du Cabinet. Ah! Chevalier, me dit alors la Marquise, je ne m'attendois guere, lorsque vous nous avez quittés, à vous revoir si-tôt, ni pour le sujet qui nous rassemble. Mais vous êtes

capable de recevoir votre bonheur avec reconnoiſſance. Votre modeſtie ſert de frein à notre empreſſement.

Je ne répondis que par une profonde inclination. Que pouvois-je dire ?

Le Marquis & moi, continua-t-elle, nous laiſſerons certains points à régler entre vous & l'Evêque notre Fils. Vous aurez, ſi vous n'y mettez pas d'oppoſition, un tréſor dans Clémentine, & même un tréſor avec elle. Notre deſſein eſt de faire en ſa faveur tout ce que nous aurions fait ſi ſon affection s'étoit déclarée pour le Mari que ſon Pere avoit en vue. Vous pouvez juger que notre Fille nous eſt chere ... ſans quoi ...

J'applaudis à l'indulgence de leur affection.

Je ne puis douter, M. Grandiſſon, que vous n'aimiez Clémentine plus que toutes les autres Femmes.

Il eſt certain, mon cher Docteur, que je n'avois jamais vu de femme pour laquelle j'euſſe ſenti plus d'inclination. Je ne m'étois défendu que par la haute opinion que j'avois de leur rang, par des motifs de Religion, par la confiance que toute cette Famille avoit eue pour moi, & par la réſolution que j'avois formée, en commençant mes voyages, de ne me marier jamais avec une Etrangere.

J'aſſurai la Marquiſe que j'étois ſans engagement ; que n'ayant pas eu la préſomption d'aſpirer au bonheur qu'elle me faiſoit

envisager, à peine osois-je me flatter que ce fût à moi qu'il fût réservé. Elle répondit qu'elle m'en croyoit digne, que je connoissois toute l'estime dont sa Famille étoit remplie pour moi ; que celle de Clémentine n'avoit pas d'autre fondement que la vertu ; que c'étoit mon caractere qui faisoit mon bonheur ; que l'opinion du monde n'avoit pas laissé de leur causer quelque embarras, mais qu'ils s'étoient mis au-dessus de cette considération, & qu'ils ne doutoient pas que la générosité, autant que la reconnoissance, ne me fît faire aussi tout ce qui dépendoit de moi.

Le Marquis ne tarda point à paroître. Une profonde mélancolie étoit répandue dans tous ses traits. Cette chere Fille, dit-il en entrant, me communique une partie de son mal. Ce n'est pas toujours un bonheur, Chevalier, d'avoir des Enfans de la plus belle espérance. Mais n'en parlons plus. Clémentine est une excellente Fille. Dans les dispositions générales de la Providence, le mal des uns tourne à l'avantage des autres. L'Evêque de Nocera vous entretiendra des conditions.

J'ai fait entrevoir au Chevalier, interrompit la Marquise, ce que nous pensons à faire pour lui.

Comment votre Fille l'a-t-elle reçu, reprit-il ? Avec assez d'embarras, je m'imagine.

La Marquise lui dit qu'elle n'avoit osé

lever les yeux. Il répondit avec un profond soupir, c'est ce que j'avois prévu.

Pourquoi, me dis-je à moi-même, pourquoi m'a-t-on permis de voir cette excellente Mere, cette charmante Fille, avant que de m'avoir fait l'ouverture des conditions? Quels Parens, cher Docteur! Quelle indulgence! Et le monde a-t-il rien de comparable à leur Clémentine? Cependant ils ne sont pas heureux! Mais je crois l'être encore moins, moi qui essuyerois plus volontiers les dédains de vingt femmes, que de me voir forcé de refuser les offres d'une Famille à laquelle je dois tant de respect & d'attachement.

On vint m'avertir que l'Evêque souhaitoit de me voir dans une Salle voisine. Je demandai la permission de me rendre à ses ordres. Après quelques explications, il me déclara ouvertement ce qu'on attendoit de mes sentimens pour Clémentine, & de ma reconnoissance pour la Famille. Je ne m'étois pas trompé dans mes craintes: mais quoique j'eusse prévu cet étrange dénouement, la force me manqua pour lui répondre. Il reprit: Vous ne dites rien, mon cher Grandisson! Vous hésitez! Quoi? Monsieur, la Fille d'une des premieres Maisons d'Italie, une Clémentine, avec une dot qui feroit l'ambition d'un Prince, n'obtiendroit que le refus d'un simple Gentilhomme, d'un Etranger dont la fortune est encore dépendante? Est-il possible, Monsieur, que

vous demeuriez incertain sur mes offres?

Je répondis enfin que j'étois moins surpris qu'affligé de ses propositions; que j'en avois eu quelque pressentiment, sans quoi l'honneur qu'on m'avoit fait de me rappeller, & les témoignages de bonté avec lesquels on m'avoit reçu, ne m'auroient pas permis de modérer ma joie.

Il se jetta sur quelques points de Religion, dans lesquels je refusai long-temps de m'engager; & mes réponses furent moins celles d'un Théologien, que d'un homme d'honneur qui s'en tient à sa persuasion. Foible défense, repliqua-t-il, je ne m'attendois pas à vous trouver tant d'obstination dans l'erreur. Mais quittons un sujet que vous entendez si mal. Je regarderois comme une étrange infortune d'être réduit à la nécessité d'employer des raisonnemens pour engager un Particulier à recevoir la main de ma Sœur. Apprenez, Monsieur, que si je faisois connoître à Clémentine que vous eussiez seulement balancé.... Il commençoit à s'échauffer, & la rougeur lui étoit montée au visage.

Je lui demandai la permission de l'interrompre; & lui faisant remarquer un peu de chaleur dans ce reproche, je l'assurai que je ne pensois point à m'en défendre, parce que je ne devois pas m'imaginer qu'il me crût capable de manquer de respect, pour une personne qui méritoit celui d'un Prince. Je lui dis que je n'étois à la vérité

qu'un

qu'un Particulier, mais dont la naissance n'avoit rien de méprisable, si l'on pouvoit tirer quelque considération d'une longue suite d'Ancêtres, lorsqu'on n'a point à se reprocher de les avoir déshonorés. Mais, Seigneur, ajoutai-je, que servent les Ancêtres à la vertu ? Je ne connois point d'autre guide que mon propre cœur. Mes principes étoient connus avant qu'on me fît l'honneur de me rappeller. Vous ne me conseilleriez pas d'y renoncer, aussi longtemps que j'attacherai mon honneur à les suivre.

Il reprit d'un ton plus modéré : Vous ferez là-dessus d'autres réflexions, mon cher Chevalier, & je vous prie seulement d'observer que vous vous échauffez à votre tour. Mais vous êtes un homme estimable. Nous souhaiterions tous, comme ma Sœur, de vous voir parmi nous. Un Prosélyte tel que vous justifieroit tout ce que nous méditons en votre faveur. Pensez-y, cher Grandisson. Cependant que personne ne sache dans notre Famille, que vous avez besoin d'y penser, & que ma Sœur, sur-tout, l'ignore éternellement. Ce qu'elle aime en vous, c'est votre ame. De-là vient l'ardeur avec laquelle nous encourageons une passion si pure & si noble.

Je l'assurai que mon regret étoit au-dessus de toutes mes expressions, & que pendant toute ma vie je respecterois sa Famille par d'autres motifs que sa noblesse & sa grandeur.

Vous ne prendrez donc pas le temps d'y penser, interrompit-il avec une nouvelle chaleur ? Vous êtes absolument déterminé.

Si vous saviez, lui répondis-je, ce qu'il m'en coûte à vous dire que je le suis, vous me trouveriez digne de votre pitié.

Il demeura quelque temps comme incertain. Eh bien, Monsieur, reprit-il assez brusquement, j'en suis très-fâché. Passons chez mon Frere Jeronimo. Il a toujours été votre Avocat depuis qu'il a fait connoissance avec vous. Jeronimo est capable de reconnoissance. Mais vous, Chevalier, vous ne l'êtes point d'une sincere affection. Ma seule réponse fut que, graces au Ciel, il ne rendoit point justice à mes sentimens.

Je me laissai conduire à l'appartement de son Frere. Là, que n'eus-je point à souffrir de l'amitié de l'un & des instances de l'autre ! Enfin le Prélat me demanda d'un ton plus froid, si je souhaitois qu'il me conduisît à son Pere, à sa Mere, à sa Sœur, ou si je voulois partir sans les voir ? C'étoit mon dernier mot qu'on attendoit. Je fis une profonde révérence aux deux Freres. Je me recommandai à leur amitié, & par eux aux respectables personnes qu'ils avoient nommées, & je retournai à mon logement, le cœur si serré, que je fus incapable de sortir pendant le reste du jour. Le même fauteuil où je m'étois jetté en arrivant, me retint deux heures entieres.

Vers le soir, Camille, déguisée sous une

grande Mante, vint demander à me voir. Elle se fit connoître, aussi-tôt qu'elle fut seule avec moi. O Monsieur ! me dit-elle, dans quelle consternation j'ai laissé toute la Famille ! Personne ne sait que je suis ici ; mais je n'ai pu me défendre d'y venir. Je ne m'arrêterai qu'un instant pour vous apprendre combien nous sommes à plaindre. Votre générosité vous inspirera ce que vous devez aux circonstances. Après votre départ, Monsieur l'Evêque a fait à Madame le récit de votre conférence. Ah ! Monsieur, vous avez un ardent Ami dans le Seigneur Jeronimo. Il s'est efforcé de tout adoucir. Madame s'est hâtée d'informer M. le Marquis : Jamais je ne l'avois vu dans une si grande colere. Il est inutile de vous répéter ce qui lui est échappé...

Contre moi, Camille !

Oui, Monsieur : il croit sa Famille perdue d'honneur.

Le Marquis della Porretta, chere Camille, est le plus digne de tous les hommes. Je l'honore jusqu'au point... mais de grace, continuez.

La Marquise n'a pas manqué d'informer aussi ma jeune Maîtresse. Elle l'a fait, dans les termes les plus tendres. J'étois présente. Peut-être appréhendoit-elle d'avoir besoin de mes services; elle m'avoit donné ordre de demeurer. Avant qu'elle ait eu le tems d'achever son récit, ma jeune Maîtresse s'est jettée à genoux devant elle ; & la

remerciant de sa bonté, elle l'a suppliée de lui épargner le reste. Je vois, lui a-t-elle dit, qu'une la Porretta, que votre Fille, Madame, est refusée. C'est assez; comptez, Madame, que votre Clémentine n'a pas l'ame si basse, qu'elle ait besoin des consolations d'une Mere pour soutenir cette indignité. Je ne la ressens que pour mon Pere, pour vous, Madame, & pour mes Freres. Que le Ciel bénisse l'Etranger, quelque Pays qu'il habite! Il y auroit peu de noblesse à s'emporter contre lui. N'est-il pas maître de ses résolutions? Mais il me rend maîtresse aussi des miennes. Ne craignez pas, Madame, que je manque de fermeté dans cette occasion. Vous, Madame, mon Pere, mes Freres, vous n'aurez rien à me reprocher.

Sa Mere l'a serrée contre son sein, avec des larmes de joie. Elle a fait appeller M. le Marquis, pour lui raconter ce qu'elle venoit d'entendre de sa Fille. Il ne l'a pas embrassée moins tendrement, & tout le monde s'est réjoui d'une si forte apparence de guérison. Mais le Pere Marescotti, son Directeur, est arrivé mal-à-propos dans ces circonstances. On l'a instruit de ce qui s'étoit passé. Il a demandé instamment à la voir. Il a prétendu qu'il falloit profiter de cette crise, pour lui faire accepter le Comte de Belvedere. On m'a chargée de la prévenir sur cette visite. O Camille! s'est-elle écriée; laisse-moi retourner à Florence, auprès de ma chere Madame Bemont! Par-

tons demain; à ce moment, s'il est possible. Je veux remettre à voir le Pere Marescotti, lorsque je serai dans la situation qu'il désire. Mais les instances du Pere ont prévalu. Je ne doute point de ses bonnes intentions. Il a passé une demie-heure avec elle. Cet entretien l'a laissée dans un profond accès de mélancolie. Sa Mere, qui s'est empressée de la rejoindre, l'a trouvée comme immobile, les yeux fixes, & l'air aussi sombre que jamais. Deux ou trois questions n'ont pu tirer d'elle un mot de réponse. Lorsqu'elle a commencé à parler, ses discours ont marqué de l'égarement; & sans être sollicitée en faveur du Comte de Belvedere, elle a déclaré qu'elle ne vouloit, ni de lui, ni d'aucun homme au monde.

Sa Mere lui a promis la liberté de retourner à Florence. Alors, la présence d'esprit lui est revenue. Plût au Ciel qu'elle fût partie, avant que d'avoir vu son Directeur! Toute la Famille fait à présent le même souhait. Aussi-tôt qu'elle s'est trouvée seule avec moi; Camille, m'a-t-elle dit, quelle nécessité de charger le Chevalier Grandisson? Que sert de s'emporter contre lui? C'est manquer de générosité. Est-il obligé de prendre une fille, qu'un excès d'empressement a peut-être rendu méprisable à ses yeux? Je ne puis souffrir qu'il soit maltraité. Mais que jamais son nom ne soit prononcé devant moi. Elle s'est arrêtée un moment. Cependant, Camille, a-t-elle repris, il faut

convenir que le mépris est bien difficile à supporter ! Elle s'est levée alors de sa chaise ; & depuis ce moment, ses accès ont pris différentes faces. Tantôt elle ne parle qu'à elle-même ; tantôt elle paroît s'adresser à quelqu'un. Elle a toujours un air d'étonnement ou d'admiration. Quelquefois elle tressaillit, comme on fait dans la plus vive surprise. Assise, ou debout, elle n'est jamais tranquille. Quoiqu'elle s'agite, avec diverses marques de tristesse & d'affliction, on ne la voit point pleurer, elle qui arrache des larmes à tout le monde. Dans les discours qu'elle tient, je crois avoir découvert qu'elle répete une partie de ce qui s'est passé entr'elle & son Directeur. Mais rien ne lui échappe plus souvent que ces trois mots ; Ciel ! être méprisée ! Elle a dit une fois, être méprisée par un Protestant ! quel comble de honte !

Telle est, ajouta Camille, la situation de ma malheureuse Maîtresse. Je vois, Monsieur, que ce récit vous touche. Vous êtes sensible à la compassion. La générosité fait une partie de votre caractere. Vous aimez ma Maîtresse. Il est impossible que vous ne l'aimiez pas. Que je plains les tourmens de votre cœur ! L'amour de ma Maîtresse s'étendoit au-delà de ce monde périssable. Elle vouloit être à vous, Monsieur, pour toute l'éternité.

Camille auroit pu se livrer plus long-tems à sa tendre affection, pour une Maîtresse

qu'elle avoit élevée depuis l'enfance. Je ne me sentois pas la force de parler : & quand j'en aurois été capable , dans quelle vue aurois-je entrepris de lui peindre les tourmens de mon cœur ? Je la remerciai de ses intentions. Je la chargeai de dire à Jeronimo que je ferois fond éternellement sur son amitié ; que la mienne étoit égale à mon respect pour son illustre Famille , & que tout ce que je possédois au monde , sans en excepter ma vie , seroit toujours à leur disposition. Pendant qu'elle me saluoit pour se retirer , je lui mis au doigt un diamant que j'avois au mien ; dans la crainte , lui dis-je , que l'accès de l'Hôtel della Porretta ne me fût interdit , & que je n'eusse plus l'occasion de lui parler. Elle se fit presser long-tems pour le recevoir.

Quelles autres conditions, cher Docteur, aurois-je été capable de refuser ! Combien le poids de mes peines ne fut-il pas augmenté par le récit de Camille ! Ma principale consolation , dans cette triste avanture , est qu'après toutes mes réflexions je me crois acquitté par le témoignage de mon cœur ; d'autant plus que jamais , peut-être , il n'y eut un plus grand exemple de désintéressement , car la terre n'a rien produit de plus noble que Clémentine.

N. Le lendemain , Monsieur Grandisson reçut la Lettre suivante , du Seigneur Jeronimo.

Est-ce vous , mon cher Ami , que je

dois blâmer, dans le plus cruel & le plus malheureux de tous les évenemens ! Je ne le pourrois avec justice. Blâmerai-je mon Pere & ma Mere ? Ils se blâment eux-mêmes de vous avoir accordé un accès trop libre auprès de ma Sœur. Cependant, ils reconnoissent que vous vous êtes conduit fort noblement ; mais ils avoient oublié que leur Fille avoit des yeux. Qui ne connoissoit pas son discernement ? Qui pouvoit ignorer son estime & son goût pour le mérite ? Dois-je donc blâmer ma Sœur ? Non assurément. Je blâmerai encore moins ses deux autres Freres. Mais n'est-ce pas sur moi que le blâme doit tomber ? Cette chere Sœur, m'a-t-on dit, a confessé à Madame Bemont, que la vive tendresse qu'elle m'a vue pour vous, n'a pas eu peu d'influence sur son cœur. Est-ce donc moi-même que je dois accuser ? Si je considere mon intention, & la justice de mes sentimens pour un homme à qui je dois la vie & le goût de la vertu, je ne puis me croire coupable, pour m'être quelquefois livrée aux transports de ma reconnoissance. Ne trouverai-je donc personne que nous puissions accuser de notre malheur ? La nature en est bien étrange, & les circonstances sans exemple !

Mais est-il vrai qu'il y ait une différence si irréconciliable entre les deux Religions ? Il faut le croire. L'Evêque de Nocera l'assure. Clémentine le pense. Mon Pere & ma Mere en sont persuadés.

Mais votre Pere en a-t-il la même opinion ? Voulez-vous, Chevalier, que nous le choisissions pour arbitre ? Non, vous ne le voudrez point. Vous êtes aussi déterminé que nous, quoiqu'assurément avec moins de raison.

Quelle sera donc notre ressource ! Laisserons-nous périr Clémentine ? Quoi ? ce galant-homme, qui n'a pas fait difficulté d'exposer si généreusement sa vie pour le Frere, n'entreprendra-t-il rien pour sauver la Sœur ? Venez, cruel Ami, & voyez sa situation. Cependant on ne vous permettra pas de la voir dans ce triste état. L'impression de votre refus, dont elle se croit avilie, & les reproches perpétuels d'un zélé Directeur.... Comment ce personnage a-t-il pu se faire un devoir, de déchirer une Ame aussi sensible à la piété qu'à l'honneur ! Vous voyez qu'enfin j'ai trouvé quelqu'un à blâmer. Mais je viens au motif qui me porte à vous importuner par une Lettre. C'est pour vous demander en grace de me venir voir. Faites-moi l'honneur, Chevalier, de venir passer ce matin quelques momens avec moi. Peut-être ne verrez-vous que moi. Camille m'a dit, & n'a dit qu'à moi, qu'elle vous avoit vu hier au soir. Elle m'a fait la peinture de vos peines. Je renoncerois à votre amitié, si vous en ressentiez moins. Je vous plains du fond du cœur, parce que je connois depuis long-tems, avec quelle fermeté vous êtes attaché à vos principes, &

parce qu'il eſt impoſſible que vous n'aimiez pas Clémentine. Que ne ſuis-je en état de vous prévenir ! je vous épargnerois d'autant plus volontiers la peine de cette viſite, que dans les circonſtances, elle ne peut vous être agréable. Mais accordez-la néanmoins à mes inſtances.

Vous avez fait entendre à mon Frere que croyant vos principes connus, vous vous étiez flatté qu'on n'auroit pas d'éloignement pour une conciliation. Il faut que vous vous expliquiez avec moi ſur cette idée. Si je vois la moindre apparence de ſuccès... Mais j'en déſeſpere, par toute autre voie que celle de l'abjuration. Ils aiment votre Ame. Ils ſont perſuadés qu'elle leur eſt plus chere qu'à vous. N'y a-t-il pas dans ce ſentiment, un mérite que vous ne ſauriez vous attribuer ?

J'apprens que le Général eſt arrivé cette nuit. Quelques affaires, qui l'ont appellé ce matin, ne m'ont point encore permis de le voir. Je crois qu'il n'eſt point à propos que vous vous rencontriez. Son humeur eſt vive. Il adore Clémentine. Il n'eſt encore informé qu'à demi, de notre malheureuſe ſituation. Quel changement pour ſes eſpérances ! Une des principales vues de ſon voyage étoit de vous embraſſer & de contribuer à la ſatisfaction de ſa Sœur. Ah Monſieur ! il venoit pour aſſiſter à deux Actes ſolemnels ; l'un qui devoit être votre Mariage, en conſéquence de l'autre. Je répete

que vous ne devez pas vous rencontrer. Ce seroit une mortelle affliction pour moi, que vous reçussiez la moindre offense de quelqu'un de mon sang, sur tout dans la maison de mon Pere. Venez néanmoins. Je brûle de vous voir & de vous consoler; quand vous devriez ravir toute espérance de consolation à votre tendre & fidele Ami,

JERONIMO DELLA PORRETTA.

N. Le Chevalier, ayant accepté cette invitation, en rendit compte alors au Docteur Barlet, qui continue de communiquer des extraits de ses Lettres à Miss Byron.

JE FUS introduit, sans difficulté, dans l'appartement de Jeronimo. Il s'étoit levé pour m'attendre. Je crus remarquer dans ses yeux, & dans la maniere dont il me salua, plus de réserve que je n'y étois accoutumé. Que je crains, lui dis-je, d'avoir perdu mon Ami! Il m'assura que ce changement étoit impossible; & passant tout d'un coup à sa Sœur, chere Clémentine! me dit-il. Elle a passé une fort mauvaise nuit. Ma Mere ne l'a pas quittée jusqu'à trois heures. Il n'y a qu'elle, dont la présence lui impose.

Que pouvois-je répondre? Je me sentois pénétré jusqu'au fond de l'ame. Mon ami s'en apperçut, & prit pitié de mon trouble. Il parla de choses indifférentes. Je ne pus lui donner d'attention.

Il tomba sur un autre sujet, qui n'admettoit pas le même partage. Le Général peut rentrer à toute heure, me dit-il ; & je crois, comme j'ai pris la liberté de vous l'écrire, qu'il ne convient pas que vous vous rencontriez. J'ai donné ordre qu'on m'avertisse, avant que d'introduire ici personne, pendant que vous me ferez l'honneur d'y être. Si vous consentez à ne pas voir le Général, & même mon Pere & ma Mere, lorsqu'ils viendront s'informer de ma santé avec leur attention ordinaire, vous pourrez passer dans la chambre voisine, ou descendre au Jardin par l'escalier dérobé. Je lui répondis que je n'étois pas le moins à plaindre dans cette affaire ; que je n'étois chez lui qu'à son invitation, & que s'il desiroit, par rapport à lui-même, que je m'éloignasse à leur arrivée, j'aurois volontiers cette complaisance pour lui, mais que par tout autre motif je n'étois pas disposé à me cacher. Cette réponse est digne de vous, me dit-il. Toujours le même, cher Grandisson ! Que ne sommes-nous Freres ! Nous le sommes du moins de cœur & d'ame. Mais quelle est la conciliation que vous m'avez fait espérer ?

Je lui déclarai alors, que je passerois alternativement une année en Italie, une autre en Angleterre, si la chere Clémentine consentoit à m'y accompagner ; ou que si ce voyage lui déplaisoit, je ne m'arrêterois que trois mois de l'année dans ma Patrie ;

que pour la Religion, elle seroit toujours libre de garder la sienne, & que je ne demandois qu'un homme discret pour son Aumônier.

Il me fit connoître, par un mouvement de tête, qu'il n'espéroit rien de cette ouverture. Cependant, il m'offrit de la proposer comme de moi. Elle me satisferoit, continua-t-il; mais je doute qu'elle ait le même pouvoir sur les autres. J'ai beaucoup plus entrepris pour vous, & personne ne veut m'écouter. Plût au Ciel, Chevalier, que par amitié pour moi, pour tout le monde... mais je sais que les raisons ne vous manquent point pour vous défendre. Il est bien étrange, néanmoins, que l'opinion de vos Ancêtres vous en paroisse une si forte! J'ai peine à croire que vous ayez beaucoup de jeunes gens capables de cette obstination... contre des offres! des avantages!.. D'ailleurs il est sûr que vous aimez ma Sœur. Vous aimez surement toute ma Famille. Tout le monde, j'ose le dire, mérite ici votre affection; & vous conviendrez qu'ils n'ont pu vous donner de plus fortes marques de leur estime.

Mon ami n'attendoit pas que je lui répondisse par des argumens. Dans un cas si touchant, ma réponse la plus expressive étoit le silence.

Camille vint l'interrompre. La Marquise, me dit-elle, sait que vous êtes ici, Monsieur, & vous prie de ne pas sortir sans la voir. Je

crois qu'elle me ſuit. Je l'ai laiſſée avec ma jeune Maîtreſſe, & dans un grand embarras pour la faire conſentir à la ſaignée qu'elle craint beaucoup. M. le Marquis & M. l'Evêque ſont ſortis ; ils n'ont pu ſoutenir les tendres inſtances qu'elle leur faiſoit, pour obtenir que le Chirurgien fût renvoyé.

La Marquiſe entra preſqu'auſſi-tôt. L'inquiétude & la douleur étoient peintes ſur ſon viſage, quoiqu'avec un mélange de tendreſſe & d'abattement. Demeurez, me dit-elle ; ne vous levez point, Chevalier. Elle ſe jetta dans un fauteuil. Elle ſoupira, elle pleura ; mais elle auroit ſouhaité de pouvoir cacher ſes larmes. Si j'avois été moins touché qu'elle, je me ſerois efforcé de la conſoler. Mais que pouvois-je dire ? Je tournai la tête. J'aurois voulu pouvoir cacher auſſi mon émotion. Mon ami s'en apperçut. Pauvre Chevalier, dit-il ! d'un ton de pitié. Je ne doute point de ſes peines, répondit la Marquiſe du même air de bonté, quoique ſon Fils eut parlé fort bas : le Chevalier peut être opiniâtre, mais je ne le crois pas capable d'ingratitude. Excellente Femme ! Que je fus touché de ſa généroſité ! C'étoit prendre le vrai chemin de mon cœur. Vous me connoiſſez, mon cher Docteur Barlet, & vous vous repréſentez mes tourmens.

Jeronimo s'informa de la ſanté de ſa Sœur. Je craignois de faire cette queſtion.

Elle n'eſt pas plus mal, lui dit la Marquiſe; mais ſon imagination eſt dans un trouble... Malheureuſe fille! Là deſſus, elle verſa un torrent de larmes.

J'eus la hardieſſe de prendre ſa main. O Madame! n'y-a-t-il point de conciliation! n'y-a-t-il point....

Elle m'interrompit. Non, Chevalier; la Religion n'en admet point. Il ne m'eſt pas permis d'en propoſer. On connoit trop bien votre aſcendant. Ma Fille ne ſera pas longtems Catholique, ſi nous conſentons qu'elle ſoit à vous: & vous ſavez ce que nous penſerions alors de ſon ſalut! Il vaut mieux la perdre pour jamais.... Cependant, comment une Mere... Ses larmes acheverent d'exprimer ce que la douleur fit demeurer ſur ſes levres. Lorſqu'elle eut retrouvé la voix; Clémentine, reprit-elle, eſt en diſpute avec ſon Chirurgien, pour ſe défendre de la ſaignée. Elle m'a demandé mon ſecours avec tant d'inſtances, que j'ai pris le parti de m'éloigner. Je crois l'opération finie. Elle ſonna. Au même inſtant ſa Fille parut elle-même, le bras lié, le viſage pâle & troublé. Elle avoit ſenti la lancette, mais on n'avoit pu lui tirer que deux ou trois gouttes de ſang; & dans ſon effroi, elle venoit implorer l'aſſiſtance de ſa Mere.

N. Ici, M. Grandiſſon repréſente l'étonnement qu'elle eut de le voir, le calme qui ſuccéda tout d'un coup dans ſon eſprit, & la facilité qu'elle eut à ſe laiſſer tirer du

ſang lorſqu'il eut joint ſes prieres à celles de la Marquiſe. Ce détail n'eſt pas ſans agrémens pour ceux qui les aiment de cette nature. Clémentine fut ſaignée dans la chambre de ſon Frere. On profita de l'occaſion pour lui tirer tant de ſang, que s'étant évanouie, elle fut tranſportée dans ſon appartement, où ſa Mere la ſuivit.

Le Chevalier continue:

Une autre ſcene ne fut pas long-temps à ſuccéder. Camille vint nous avertir que le Général étoit arrivé, & qu'il s'arrêtoit à déplorer avec la Marquiſe, le miſérable état de ſa Sœur, qui étoit tombée dans un ſecond évanouiſſement. Il ſera bientôt ici, me dit Jeronimo: êtes-vous diſpoſé à le voir? Je lui répondis que ſon Frere ayant peut-être appris où j'étois, je ne pouvois ſortir ſur le champ ſans quelque apparence d'affectation, mais que s'il tardoit un peu, j'étois réſolu de me retirer. A peine ceſſois-je de parler, qu'il entra ſeul, en s'eſſuyant les yeux. Votre ſerviteur, Monſieur, me dit-il d'un air fort ſombre: & ſe tournant vers ſon Frere, il lui demanda des nouvelles de ſa ſanté. Nos chagrins communs, ajouta-t-il, ne ſont pas propres à la rétablir. J'ai vu Clémentine. Qui diable auroit cru que le mal fût ſi profond? Et s'adreſſant à moi: en vérité, Monſieur, vous devez vous applaudir de votre triomphe. Le cœur de Clémentine n'eſt pas une conquête vulgaire. Sa naiſſance... Je l'interrompis: il me ſem-

ble, Monſieur, que je ne mérite point ce compliment. Mon triomphe, Monſieur! Il n'y a point, dans votre Famille, un cœur plus affligé que le mien.

Quoi, Chevalier? La Religion, la conſcience ont tant de force?

Qu'il me ſoit permis de vous faire la même queſtion, Monſieur, de la faire à M. l'Evêque de Nocera & à toute votre Famille. Votre réponſe ſera la mienne.

Il me pria vivement de m'expliquer.

Si vous trouvez, repris-je, une différence aſſez eſſentielle entre les deux Religions, pour exiger que j'abandonne la mienne, pourquoi ſerois-je capable de l'abandonner, moi qui crois lui devoir autant d'attachement que vous en avez pour la vôtre? Mettez-vous à ma place, Monſieur.

Je m'y mets, & je crois que dans votre ſituation, j'aurois moins de ſcrupule. L'Evêque de Nocera vous répondroit peut-être autrement.

M. l'Evêque de Nocera ne ſauroit être plus attaché à ſes principes que je le ſuis aux miens. Mais je me flatte, Monſieur, que votre réponſe même ſur ce grand article, peut me donner quelque droit à votre amitié. On me propoſe de renoncer à ma Religion : je ne fais à votre Famille aucune propoſition de cette nature. Au contraire, je conſens que votre Sœur ſoit fidelle à la ſienne, & je ſuis prêt à régler une bonne penſion pour un Aumônier ſage, dont le

seul office sera de la soutenir dans ses principes. A l'égard de la résidence, j'offre de passer une année en Italie, une année en Angleterre ; & si son goût ne la porte point à s'éloigner, je consens même qu'elle ne quitte point son Pays, & je me borne, chaque année, à passer trois mois dans le mien.

Et les Enfans? interrompit Jeronimo, dans la vue de fortifier mes offres.

Je consentirai, Messieurs, que les filles soient élevées par la Mere : mais on me laissera l'éducation des fils.

Et qu'auront fait les pauvres filles, Chevalier, répondit le Général, avec un sourire ironique, pour être abandonnées à la perdition?

Considérez, Monsieur, que sans entrer dans l'opinion des Théologiens de l'une & de l'autre Eglise, ma proposition est un compromis. Je n'aurois pas commencé par ces offres à rechercher une Princesse. La Fortune seule n'a point de pouvoir sur moi. Qu'on me laisse libre sur l'article de la Religion, & je renonce volontiers, jusqu'au dernier ducat, à la fortune de votre Sœur.

Qu'aurez-vous donc pour soutenir...

Reposez-vous de ce soin sur elle & sur moi. J'en userai avec honneur. Si vous apprenez qu'elle m'abandonne pour cette raison, vous vous féliciterez de l'avoir prévu.

Votre mariage, Monsieur, éleveroit

beaucoup votre fortune au-dessus de ce qu'elle peut être par vos espérances naturelles. Pourquoi ne jetterions-nous pas les yeux devant nous sur votre postérité, comme Italiens? Et dans cette supposition... Il s'arrêta. Sa conclusion n'étoit pas difficile à deviner. Je ne suis pas plus capable, lui dis-je, de renoncer à ma Patrie qu'à ma Religion. Je laisserois ma postérité libre, mais je ne voudrois, ni la priver d'un attachement dont je fais gloire, ni priver mon Pays d'une race qui ne lui a jamais fait déshonneur.

Le Général prit du tabac, jetta un coup d'œil sur moi, & tourna la tête d'un air trop sourcilleux. Je ne pus m'empêcher d'y être sensible.

Je n'ai pas peu de peine, Monsieur, lui dis-je, à soutenir les difficultés de ma situation, jointes sur-tout aux chagrins qu'elle me cause en elle-même. Passer ici pour coupable, sans avoir rien à me reprocher dans mes pensées, dans mes paroles & dans mes actions... Convenez, Monsieur, que rien n'est plus dur.

Oui, mon Frere, interrompit Jeronimo. Le grand malheur de cette aventure, ajouta-t-il, avec beaucoup de bonté, est que le Chevalier Grandisson n'est point un homme ordinaire, & que ma Sœur, qui n'étoit pas capable de prendre de l'attachement pour un mérite commun, n'a pu demeurer insensible au sien.

Quels que soient les attachemens de ma Sœur, répondit le fier Général, nous connoissons les vôtres, Seigneur Jeronimo, & nous ne désavouons point qu'ils sont généreux; mais ne savons-nous pas tous que les beaux hommes n'ont pas besoin d'ouvrir la bouche pour attacher les jeunes filles ? Le poison, pris une fois par les yeux, se répand bientôt dans toute la masse.

Je le priai de faire attention que du côté des femmes comme de celui des hommes, mon honneur n'avoit jamais été suspect.

Il reconnut que mon caractere étoit bien établi. Il protesta que si sa Famille n'avoit pas eu cette opinion, elle ne seroit jamais entrée avec moi dans le moindre Traité, mais qu'il n'en étoit pas moins piquant pour elle de voir une fille de son Sang refusée, & que je ne prévoyois pas sans doute les conséquences d'un affront de cette nature, dans le pays où j'étois.

Refusée ! interrompis-je avec beaucoup de chaleur. Répondre à cette accusation, Monsieur, ce seroit faire outrage à votre justice, & blesser indignement votre illustre Maison.

Il se leva d'un air irrité, en jurant qu'il ne vouloit pas être traité avec mépris. Je me levai aussi, & si je le suis avec indignité, lui dis-je, c'est, Monsieur, ce que je ne suis point accoutumé à souffrir.

Jeronimo parut consterné. Il nous dit qu'il s'étoit opposé à notre entrevue; qu'il con-

noiſſoit la vivacité de ſon Frere, & que moi-même après les ſcenes précédentes, je devois peut-être marquer moins de reſſentiment que de pitié. Je lui répondis que c'étoit un juſte égard pour la délicateſſe de ſa Sœur, à laquelle j'étois attaché par les plus tendres ſentimens, autant que la néceſſité de juſtifier ma propre conduite, qui ne m'avoit pas permis d'entendre le terme de refus ſans émotion.

Sans émotion! reprit le Général. Le terme eſt doux pour ce qu'il peut ſignifier. Mais moi, qui n'apporte point tant de choix aux expreſſions, je ne connois que celles qui s'expliquent par les actions.

Je me contentai de lui dire que j'avois eſpéré de ſa part plus de faveur que d'éloignement pour le compromis. Il prit un ton plus tranquille : de grace, Chevalier, conſidérez de ſang froid le fond de cette affaire. Que répondre à notre Pays, car nous ſommes gens publics, à l'Egliſe, à laquelle nous appartenons dans pluſieurs ſens, à notre propre caractere, ſi nous acceptons pour une Fille, & pour une Sœur, la main d'un Proteſtant? Vous vous intéreſſez, dites-vous, à ſon honneur : que répondrons-nous pour elle, ſi nous l'entendons traiter de Fille aveuglée par l'amour, que ſa paſſion a rendue capable de refuſer des Partis de la premiere diſtinction, tous de ſa Religion & de ſon Pays, pour ſe jetter entre les bras d'un Etranger, d'un Anglois...

Qui promet, interrompis-je, qui jure, ſouvenez-vous-en, Monſieur, de la laiſſer libre dans ſa Religion. Si vous craignez tant de difficultés à répondre, avec cette ſtipulation en ſa faveur, que penſera-t-on de moi; qui ſans être homme public, ne ſuis pas d'un rang obſcur dans ma Patrie, ſi, contre mes lumieres & ma conſcience, j'abandonne ma Religion & mon Pays par un motif de la premiere conſidération, ſans doute, dans la vie privée, mais qui ne tire néanmoins ſa force que de l'amour propre & de l'intérêt perſonnel?

C'eſt aſſez, Monſieur, c'eſt aſſez. Si vous mépriſez les grandeurs, ſi vous comptez pour rien les richeſſes, les honneurs, l'amour, on pourra dire à la gloire de ma Sœur, qu'elle eſt la premiere femme, de ma connoiſſance du moins, qui ait pris de l'amour pour un Philoſophe; & je ſuis d'avis qu'elle doit porter les conſéquences de cette ſingularité. Son exemple ne ſera pas fort contagieux. Il le ſera, dit flatteuſement Jeronimo, ſi M. Grandiſſon eſt le Philoſophe. Je fus mortifié de voir finir, avec cet air de légéreté, une affaire qui m'avoit pénétré le cœur. Mais Jeronimo ſaiſiſſant l'occaſion de badiner, ajouta d'autres plaiſanteries pour diſſiper ce qui pouvoit nous reſter d'altération, & je laiſſai les deux Freres. En paſſant par le Sallon, j'eus le plaiſir d'apprendre de Camille que ſa Maîtreſſe étoit moins agitée depuis ſa ſaignée.

Dans le cours de l'après-midi, le Général me fit l'honneur de passer chez moi. Il me dit naturellement qu'il avoit pris mal quelques expressions qui m'étoient échappées. Je ne lui dissimulai point que les siennes m'avoient causé un instant de chaleur, & je m'excusai par son exemple. Il reçut bien les instances avec lesquelles je lui recommandai mon projet de conciliation, mais il ne me promit rien; & s'étant contenté de prendre mes propositions par écrit, il me demanda si mon Pere étoit aussi ferme que moi sur l'article de la Religion? Je lui répondis que jusqu'alors je n'avois rien communiqué de cette affaire à mon Pere. Il me dit que je le surprenois : que de quelque Religion qu'on fût, il avoit toujours conçu que lorsqu'on faisoit profession d'y être si fortement attaché, on devoit être uniforme; que celui qui pouvoit se dispenser d'un devoir, étoit capable d'en violer un autre. Je ne fis pas difficulté de lui répondre que n'ayant jamais pensé à rechercher sa Sœur, je n'avois informé mon Pere que du favorable accueil que j'avois reçu dans une des principales Maisons d'Italie; que mes espérances étoient très-récentes, comme il ne l'ignoroit pas lui-même, & tempérées dès l'origine, par la crainte que la Religion & la résidence ne fussent des obstacles insurmontables; mais qu'à la premiere apparence de succès, j'étois résolu de communiquer mon bonheur à toute ma Famille, & sûr de

l'approbation de mon Pere pour une Alliance qui répondoit ſi bien à la magnificence de ſon caractere.

Le Général me dit en ſortant, & d'un air aſſez hautain, adieu, Chevalier. Je ſuppoſe que vous ne vous hâterez point de quitter Boulogne. Il m'eſt impoſſible de vous diſſimuler que je ſuis extrêmement ſenſible à tous les déſagrémens de cette aventure. Oui, ajouta-t-il en jurant, je le ſuis. N'attendez pas que nous déshonorions notre Sœur & nous-mêmes, en vous faiſant notre cour pour vous la faire accepter. J'apprends qu'une autre Dame a pris auſſi de beaux ſentimens pour vous. Ces concurrences d'amour peuvent vous donner de l'importance à vos propres yeux, mais la Signora Olivia n'eſt pas une Clémentine. Vous êtes dans un Pays jaloux de l'honneur. Notre Famille y tient un des premiers rangs. Vous ne ſavez pas, Monſieur, dans quelle affaire vous vous êtes engagé.

Je lui répondis qu'il me tenoit un langage que je n'avois pas mérité, & que je voulois laiſſer ſans réponſe : que je ne quitterois pas Boulogne ſans l'en informer, & ſans être bien aſſuré qu'il ne me reſtoit aucune prétention au bonheur dont on m'avoit donné l'eſpérance. Mes principes, ajoutai-je, étoient bien connus avant qu'on m'ait fait l'honneur de m'écrire à Vienne.

Vous nous reprochez donc cette démarche ? repliqua-t-il, après s'être mordu les levres.

levres. Elle eſt baſſe, j'en conviens ; mais je n'y ai pas eu de part. Il me quitta fort ému.

J'avois le cœur en aſſez mauvais état, mon cher Docteur, pour ſouhaiter qu'un Frere de Clémentine m'eût épargné cette inſulte. Il me parut fort dur d'être menacé. Mais, graces au Ciel, je ne mérite point ce traitement.

Camille me rendit une nouvelle viſite, deux heures après que le Général m'eut quitté. Elle commença par m'apprendre que c'étoit avec la participation de la Marquiſe, & par l'ordre du Seigneur Jeronimo, qui l'avoit chargée d'une Lettre pour moi. Je lui demandai avidement des nouvelles de ſa jeune Maîtreſſe. Elle eſt aſſez tranquille, me dit-elle, & plus qu'on ne pouvoit l'eſpérer d'un accès ſi violent, qu'à peine ſe ſouvient-elle de vous avoir vu ce matin.

La Marquiſe avoit donné ordre à Camille de me dire de ſa part, que malgré mon obſtination, qui changeoit ſes eſpérances en déſeſpoir, elle croyoit devoir à l'eſtime qu'elle conſerveroit toujours pour moi, de m'avertir que les reſſentimens pouvoient être pouſſés fort loin, & qu'elle ſouhaitoit par conſéquent que je ne fiſſe pas un plus long ſéjour à Boulogne. Si les circonſtances devenoient plus heureuſes, elle me promettoit d'être la premiere à m'en féliciter.

J'ouvris la Lettre de mon Ami. Elle étoit dans ces termes :

Mon inquiétude & mon chagrin sont extrêmes, cher Grandisson, de voir un homme aussi brave, aussi généreux que mon Frere, dans des transports de passion où je ne le reconnois plus. C'est sans doute votre grandeur d'ame ordinaire, qui vous fait préférer votre Religion à tous les avantages de l'amour & de la fortune. Pour moi, je vous crois fort affligé. Si vous ne l'étiez pas infiniment, vous ne seriez pas assez sensible au mérite d'une excellente Fille, & votre ingratitude seroit extrême pour la distinction dont elle vous honore. Je suis sûr que vous ne condamnez point ces expressions, & que vous me croyez en droit de penser qu'elle fait honneur à mon cher Grandisson même. Mais si cette affaire avoit de malheureuses suites, quelle source de regret pour notre Famille, que l'un des deux Freres vînt à périr par la même main qui a sauvé l'autre, ou que vous, à qui elle doit la vie du plus jeune, vous la perdissiez par la main de l'aîné! Fasse le Ciel que vous ayiez tous deux plus de modération! Mais permettez que je vous demande une faveur, c'est celle de vous retirer à Florence, du moins pour quelques jours.

Qu'il est malheureux pour moi de me voir dans l'impuissance de donner plus de force à ma médiation! Cependant le Général vous admire. Mais comment le blâmer d'un zele dans lequel il voudroit, pour sa vie, que votre honneur fût compris comme le nôtre!

Au nom de Dieu, éloignez-vous pour quelques jours. Clémentine est plus tranquille. J'ai obtenu que dans les circonstances, on ne permettra point à son Directeur de la voir. C'est néanmoins un homme de mérite & d'honneur. Quelle fatalité! Chacun a les meilleures intentions, & tout le monde est misérable! La Religion peut-elle causer tant de maux? Hélas! Je ne puis agir. Il ne me reste que le pouvoir de réflechir & de m'affliger. Cher Ami, faites-moi savoir par une ligne que vous quitterez demain Boulogne. Mon cœur en sera du moins un peu soulagé.

Je chargeai Camille des plus respectueuses protestations de reconnoissance pour la Marquise, & j'y joignis la promesse de tenir une conduite qui mériteroit son approbation. Je parlai avec douleur des ressentimens dont elle étoit alarmée. J'étois sûre, dis-je à Camille, qu'à quelque degré qu'ils pussent être, un homme aussi généreux, aussi noble que le Général, n'entreprendroit rien sans réflexion: mais j'ajoutai qu'il m'étoit impossible de m'éloigner de Boulogne, parce que je ne désespérois point encore de quelque heureuse révolution en ma faveur. J'écrivis à Jeronimo dans le même sens. Je l'assurois de ma plus haute considération pour son Frere. Je déplorois l'occasion qui causoit tant de trouble, & je lui répondois de ma modération. Je lui rappellois l'ancienne résolution à laquelle il me savoit attaché, d'éviter

toutes les rencontres méditées, & je lui représentois quelle confiance il y devoit prendre, lorsqu'il étoit question d'un Fils du Marquis della Porretta, & d'un Frere, non-seulement de mon Ami, mais de la plus aimable & de la plus chere des Sœurs.

Ma réponse ne satisfit ni la Marquise, ni Jeronimo. Mais étois-je libre de prendre un autre parti? J'avois donné ma parole au Général de ne pas quitter Boulogne sans l'en avoir informé, & je conservois réellement, comme je le faisois dire à la Marquise, l'espoir de quelque heureux changement.

Le Marquis, le Prélat & le Général se rendirent à Urbin; & là, comme je l'appris ensuite de mon Ami, il fut décidé en pleine conférence que le Chevalier Grandisson, par la différence des principes & par l'inégalité du rang & de la fortune, étoit indigne de leur alliance. On fit même entendre au Général qu'il n'étoit pas moins indigne de son ressentiment.

Pendant l'absence du Pere & des deux Freres, Clémentine donna quelques espérances de rétablissement. Elle sollicita sa Mere de lui accorder la liberté de me voir. Mais la Marquise n'osant se fier à ses desirs, & craignant les reproches de sa Famille, sur-tout pendant qu'on étoit à délibérer sur le fond des circonstances, éloigna tendrement cette demande. Son refus ne servit qu'à redoubler les instances de Clémentine. Jeronimo panchoit à la satisfaire, mais le Dire-

ﬆeur fortifiant les craintes de la Marquiſe, tout le poids que les infirmités de mon Ami donnoient à ſes conſeils ne l'auroit point emporté ſur celui du Pere Mareſcotti, ſans une entrepriſe de Clémentine qui les alarma tous, & qui les obligea de ſe rendre à ſes deſirs. C'eſt de Camille que j'appris un détail fort étrange, dont le ſouvenir me déchire encore le cœur, & que je ne puis confier qu'à vous.

La maladie de Clémentine, après quelques favorables ſymptômes, revint ſous une autre face. L'agitation où elle avoit été continuellement, fit place à des apparences de tranquillité, dans leſquelles elle paroiſſoit ſe plaire beaucoup. Mais comme on ne lui permettoit point de ſortir de ſa chambre, cette contrainte la chagrina. Camille l'ayant laiſſée ſeule pendant l'eſpace d'un quart-d'heure, fut extrêmement ſurpriſe, à ſon retour, de ne la plus retrouver. Elle jetta auſſi-tôt l'alarme dans toute la Maiſon. On viſita tous les appartemens & toutes les parties du Jardin. Mille idées funeſtes, qu'on n'oſoit s'expliquer l'un à l'autre, faiſoient craindre de trouver celle qu'on cherchoit avec tant de ſoin.

Enfin Camille voyant, comme elle ſe l'imagina, une Servante qui deſcendoit l'eſcalier à pas comptés, s'emporta contre elle, & lui reprocha fort amérement d'être ſi tranquille, pendant que tout le monde étoit dans une mortelle inquiétude. Ne vous

fâchez pas, Camille, lui répondit la Servante supposée. O ma chere Maîtresse ! s'écria Camille en reconnoissant Clémentine ; quoi c'est vous ? C'est vous-même sous les habits d'une Servante ! Où allez-vous donc, Mademoiselle ? Quels tourmens vous nous avez causés ! Et sur le champ elle donna ordre à quelques domestiques d'avertir la Marquise, qui dans l'excès de ses craintes s'étoit retirée sous un Pavillon du Jardin, où elle trembloit de voir arriver quelqu'un avec de fatales explications.

Clémentine, pendant quelques momens qu'elle demeura seule avec Camille, prit un air fort composé. Je veux sortir, lui dit-elle, oui, je veux sortir. Vous me chagrinez beaucoup avec tous vos mouvemens frénétiques. Ne pouvez-vous être aussi tranquille que moi ? Qu'est-ce donc qui vous agite ? Sa Mere qui survint bientôt, la prit dans ses bras. O ma Fille ! s'écria-t-elle, en retrouvant à peine la respiration : comment avez-vous pu nous jeter dans cet effroi ! Que signifie ce déguisement ? Où allez-vous ! Où je vais ? Madame. Je vais à l'ouvrage du Ciel, à la conquête d'une ame ; ce n'est pas mon intérêt propre, c'est celui de Dieu dont je suis chargée ; dans une heure ou deux je vous en rendrai bon compte.

La triste Marquise comprit une partie de son dessein. Elle l'engagea par ses caresses à remonter dans son appartement, où elle apprit d'elle-même que dans l'absence de

d'une Servante, & qu'elle s'y étoit revêtue de ses habits. Elle étoit résolue, dit-elle à sa Mere, de voir le Chevalier Grandisson. Elle avoit médité des argumens auxquels il ne pouvoit résister, & quoiqu'une simple Fille, elle se flattoit de faire plus d'impression sur lui, que l'Evêque de Nocera & le Pere Marescotti. Il m'a refusée, ajouta-t-elle, tout est fini entre lui & moi; personne ne m'accusera d'y chercher mon intérêt. C'est le sien que je cherche. Nous ne le haïssons point assez pour ne pas desirer sa conversion. Ainsi c'est à l'ouvrage du Ciel que je vais.

Mais où irez-vous? lui demanda sa Mere, en tremblant de ce qu'elle avoit entendu. Savez-vous où demeure le Chevalier? Cette question la rendit muette. Elle demeura quelque temps fort pensive. Non, à la vérité, dit-elle enfin, je n'y avois pas fait attention. Mais toute la Ville ne sait-elle pas où le Chevalier Grandisson est logé? J'en suis sûre... Cependant s'il venoit lui-même ici, tout iroit bien mieux, tout deviendroit plus aisé... Il viendra, interrompit aussi-tôt sa Mere. Je le ferai prier de venir. L'espérance de la Marquise étoit de la retenir volontairement par cette promesse. Aussi parut-elle fort satisfaite. Que je vous ai d'obligation! reprit-elle. Votre consentement, Madame, est d'un bon augure. Si j'ai disposé votre cœur à m'obliger, pourquoi ne pourrois-je pas disposer le sien à s'obliger lui-même? Je

n'ai pas d'autre vue. Il m'a servi de Précepteur, je voudrois lui rendre le même office. Mais il faudra me laisser seule avec lui, car ces fiers hommes rougissent en compagnie, de se voir convaincus par une Fille.

Quoique le dessein de sa Mere n'eût été que de calmer son esprit par cette promesse; l'heureux effet qu'elle lui vit produire, & la crainte d'une nouvelle tentative, qui pouvoit tromper la vigilance de tous ses gens; la détermina tout-à-fait à me proposer une visite. Allez, dit-elle à Camille. Il n'y a point d'apparence qu'il ait encore quitté Boulogne. Faites-lui le récit de tout ce qui s'est passé. S'il veut se prêter à nos intentions, peut-être n'est-il pas encore trop tard; mais il ne doit pas attendre le retour du Pere & des deux Fils. Cependant je ne me promets rien de cette démarche. Tout ce que j'en espere, c'est de rendre un peu de tranquillité à ma Fille. Elle passa dans l'appartement de Jeronimo pour lui communiquer cette résolution, dont elle étoit sûre, lui dit-elle, qu'il auroit beaucoup de joie; & Camille me vint annoncer ses ordres.

Je ne balançai point à les suivre, quoiqu'extrêmement agité de tout ce que j'avois appris. Je trouvai encore la Marquise dans l'appartement de mon Ami. Camille, me dit-elle aussi-tôt, a dû vous rendre compte de notre situation. Cette chere Fille brûle de vous entretenir, Qui sait si votre complaisance & la mienne n'auront pas quelque

heureux effet ? Elle est plus composée depuis qu'elle s'attend à vous voir. Son espérance est de vous convertir. Plût au Ciel, me dit Jeronimo, que ce miracle fût réservé à la compassion ! Que je vous plains, Chevalier ! Quelles épreuves pour votre humanité ! Je lis votre affliction dans vos yeux. Hélas ! lui répondis-je, elle est bien plus profonde & plus vive dans mon cœur. La Marquise fit demander à sa Fille si elle étoit disposée à nous recevoir, & Camille vint nous dire qu'elle nous attendoit.

(*N.* Quelque jugement que l'on puisse porter de la scene suivante, il paroît nécessaire de la conserver pour donner quelque idée de celles qui lui ressemblent, & qu'on supprime.)

CLE'MENTINE, continue le Chevalier dans les extraits du Docteur, étoit assise près d'une fenêtre, un Livre à la main. Elle se leva d'un air fort majestueux. La Marquise alla vers elle, son mouchoir aux yeux. Je la suivois, mais à quelque pas je m'arrêtai pour faire une profonde révérence. J'avois le cœur trop plein pour être capable de parler. Clémentine ne parut point dans le même embarras. Elle me dit, sans hésiter, vous ne m'êtes plus rien : M. Grandisson, vous m'avez refusée, & je vous en remercie : je vous approuve même, car je suis une Fille très-fiére, & vous voyez quelle peine je cause aux meilleurs des Parens & des Amis. Je vous approuve de bonne foi : celle qui

jette tant de trouble dans sa Famille, doit effrayer un homme capable de réflexion. Cependant il semble que la Religion est votre prétexte. Je suis fâchée de vous voir obstiné. Vos lumieres me donnoient plus d'espérance. Mais vous avez été mon Précepteur, Chevalier, voulez-vous que je vous rende le même office ?

Je vous promets beaucoup d'attention, Mademoiselle, pour toutes les instructions dont votre bonté veut m'honorer.

Mais permettez, Monsieur, que je console ma Mere. Elle alla se mettre à genoux devant la Marquise, & prenant ses deux mains dans les siennes, elle les baisa l'une après l'autre. Consolez-vous, Maman. Pourquoi pleurez-vous ? Je suis bien. Ne voyez-vous pas que j'ai l'esprit libre ? Accordez-moi votre bénédiction.

Que le Ciel bénisse ma Fille !

Elle se leva fort légérement, & revenant vers moi ; vous paroissez triste, Monsieur, vous êtes taciturne. Je ne veux point de tristesse, mais je consens que vous gardiez le silence. Un Disciple a besoin d'attention. Je n'en ai jamais manqué pour vous.

Après avoir médité quelques momens, elle détourna la tête en portant la main à son front. J'avois mille choses à vous dire, Chevalier, mais je ne retrouve rien dans ma mémoire. Aussi, d'où vient cet air de tristesse ? Vous connoissez votre propre cœur, & vous n'avez rien fait qui ne vous

ait paru juste : n'est-il pas vrai ? Répondez, Monsieur. Ensuite se tournant vers sa Mere : le pauvre Chevalier a perdu la voix, Madame. Cependant il n'a personne qui le tourmente. Je le vois triste ! Eh bien, Monsieur, en se tournant vers moi, cessez d'être triste ... Cependant l'homme qui m'a refusée ... Ah Chevalier ! de votre part le trait est bien cruel ! Mais j'ai pris aussi-tôt le dessus. Vous voyez combien je suis tranquille à présent. Ne sauriez-vous l'être autant que moi ?

Que pouvois-je répondre ? Je n'avois point d'effort à faire pour la calmer lorsqu'elle vantoit sa tranquillité. Je ne pouvois entrer en raisonnemens avec elle. Si mon projet de conciliation eût été reçu, je me serois livré aux plus tendres expressions. Mais jamais homme, avant moi, s'est-il trouvé dans une si malheureuse conjoncture ? Pourquoi toute la Famille n'avoit-elle pas renoncé à me voir ? Pourquoi Jeronimo n'avoit-il pas rompu avec moi ? Pourquoi cette excellente Mere continuoit-elle de me lier par la plus tendre estime, & d'engager tout à la fois ma reconnoissance & mon respect ?

Clémentine reprit avec la même douceur : De grace, Monsieur, dites-moi comment vous avez pu être assez injuste, pour espérer que j'abandonnerois ma Religion, lorsque vous êtes si ferme dans la vôtre. N'y avoit-il pas beaucoup d'injustice dans cette espé-

rance ? En vérité, je crois que vous autres hommes, vous comptez pour rien la conscience dans les femmes; il vous suffit de nous voir étudier vos volontés, & remplir fidelement ce que nous vous devons. Les hommes se regardent comme les Dieux de la terre, & croient les femmes destinées à les servir. Je n'attendois pas de vous ces cruelles maximes; vous étiez accoutumé à parler honorablement de notre Sexe. D'où peut être venue votre injustice ?

Un reproche si peu mérité redoubla les tourmens de mon cœur. Je me tournai vers sa Mere : Ne m'est-il pas permis, Madame, de lui apprendre mes Propositions ? Elle paroît croire que j'ai insisté sur son changement de Religion. On n'a pas eu dessein, me répondit la Marquise, de lui faire prendre cette idée; mais je me rappelle qu'au premier rapport que je lui fis de ce qui s'étoit passé entre vous & l'Evêque de Nocera, son impatience ne me permit point d'achever. C'étoit assez, me dit-elle, qu'elle eût été refusée. Elle me conjura de lui épargner le reste, & depuis ce jour, elle a toujours été dans un état, qui ne l'a pas rendue propre à recevoir plus d'information. Si vos propositions avoient été d'une nature qui nous eût permis de les accepter, notre premier soin auroit été de l'en instruire. Aujourd'hui néanmoins, je ne vois aucun mal à lui apprendre ce que vous avez proposé. Elle verra qu'il n'est pas question de

ce qu'elle appelle mépris ; & c'eſt peut-être cette idée qui a changé ſon humeur, juſqu'à la rendre extrêmement ſombre & rêveuſe, après la vive agitation où nous l'avons vue.

Comme ſa Mere me parloit aſſez bas, elle en parut affligée. Il n'eſt pas beſoin, dit-elle en s'adreſſant à moi, de me faire un ſecret de vos réflexions. Après des mépris ouverts, Monſieur, vous devez me croire capable de tout ſouffrir & de tout entendre : & ſe tournant vers la Marquiſe, Madame, vous voyez quelle eſt ma tranquillité. J'ai ſu me vaincre. Ne craignez point de vous expliquer devant moi.

Des mépris, très-chére Clémentine ! le Ciel & votre reſpectable Mere me ſont témoins, que cet odieux ſentiment n'eſt point entré dans mon cœur. Si les conditions que je propoſe étoient acceptées, elles me rendroient le plus heureux de tous les hommes.

Oui, oüi, & moi la plus malheureuſe de toutes les femmes : en un mot vous m'avez refuſée. Et ſe cachant le viſage de ſes deux mains ; qu'on ne ſache pas du moins, hors de cette Maiſon, qu'une Fille de la meilleure des Meres ait eſſuyé le refus de tout autre qu'un Prince. Quel mépris j'ai moi-même pour cette Fille ! Comment peut-elle paroître aux yeux de celui qui la mépriſe ? J'ai honte de moi ! *en faiſant quelques pas en arriere.* O Madame Bemont, ſans vous, mon ſecret ne ſeroit jamais ſorti

de là (en se pressant la poitrine d'une main, & continuant de tenir l'autre sur son visage.) Ensuite, revenant vers moi; mais, Monsieur, ne me parlez point. Ecoutez-moi. Et lorsque j'aurai fini ce que j'ai à vous déclarer, que mon partage soit un éternel silence!

Sa Mere se noyoit dans ses larmes; & la douleur me rendoit comme immobile.

Il me semble que j'avois mille choses à vous dire. Je voulois vous convaincre de vos erreurs. Ne vous imaginez pas, Monsieur, que j'aie la moindre faveur à vous demander. Tout part d'une estime désintéressée. Une voix, que je crois venue du Ciel, m'ordonne de vous convertir. J'étois prête à la suivre. J'aurois exécuté son ordre, je n'en puis douter. C'est de la bouche des Enfans que Dieu tire sa gloire. Vous connoissez ce passage, Monsieur. S'il m'avoit été permis de sortir lorsque je l'ai desiré.... alors tout m'étoit présent; mais il ne m'en reste rien dans la mémoire. Facheuse Camille, avec ses impertinentes questions. Elle m'a parlé d'un air tout-à-fait frénétique. Elle étoit piquée de me voir si tranquille.

Je voulus répondre. Vous tairez-vous, me dit-elle, lorsque je vous l'ordonne? En même-tems elle me ferma la bouche d'une de ses mains, que je retins un moment des deux miennes, & sur laquelle je pris la liberté d'attacher mes levres.

Ah Chevalier! continue-t-elle, sans la retirer, vous n'êtes qu'un Flatteur! Oubliez-

vous que c'est une Fille que vous avez méprisée ?

A présent, Mademoiselle, qu'il me soit permis de dire deux mots. N'en prononcez plus un, que je ne puisse répéter après vous. Je vous demande en grace d'écouter les propositions que j'ai faites à votre Famille. Elle me laissa le tems de les expliquer; & j'ajoutai que Dieu seul connoissoit les tourmens de mon cœur.

Arrêtez, interrompit-elle; & se tournant vers sa Mere : je ne connois rien, Madame, au langage de ces hommes. Dois-je le croire, Maman ? Il semble à son air que je le puis. Dites, Madame, puis-je me fier à ce qu'il dit ?

La douleur ôtoit à sa Mere le pouvoir de lui répondre.

Ah Monsieur ! ma Mere, qui n'est pas votre Ennemie, craint de se faire votre caution. Mais je veux vous lier par votre propre main. Elle courut vers son Cabinet, d'où elle revint avec une plume, de l'encre & du papier. Voyons, Monsieur. Vous ne pensez pas, sans doute, à vous jouer de moi. Mettez par écrit tout ce que je viens d'entendre. Mais je veux l'écrire moi-même; & nous verrons si vous le signerez.

Elle écrivit en un instant, ce qui suit : Le Chevalier Grandisson déclare solemnellement qu'il a proposé d'une maniere pressante & par le mouvement de son cœur, de laisser à une certaine Fille, dont on pensoit

à faire sa Femme, l'exercice libre de sa Religion, de lui abandonner le choix d'un homme sage pour son Confesseur, de ne jamais la forcer de faire le voyage d'Angleterre avec lui, & de passer avec elle, de deux années l'une en Italie.

Signerez-vous cet écrit, Monsieur?

Très-volontiers, Mademoiselle.

Je le signai.

Elle relut ce qu'elle avoit écrit. Quoi? vous avez fait ces propositions. Est-il bien vrai, Madame?

Oui, ma chere; & je vous l'aurois appris plutôt: mais vous futes si frappée de la supposition d'un refus...

O Madame! interrompit-elle, il étoit bien dur en effet de se croire refusée.

Mais souhaiteriez-vous, ma chere, que nous eussions donné notre consentement à ces offres? Auriez-vous pu vous résoudre à devenir la femme d'un Protestant? Une Fille du sang dont vous sortez!

Elle tira sa Mere à l'écart; mais, dans le mouvement où elle étoit, elle parla d'un ton assez haut pour être entendue.

Je conviens, Madame, que j'aurois eu tort: mais je me réjouis beaucoup de n'avoir pas été refusée avec mépris. Je me réjouis que mon Précepteur & le Libérateur de mon Frere, ne m'ait pas regardé comme un objet méprisable. Franchement, je le soupçonnois d'aimer Olivia, & de chercher des prétextes.

N'êtes-vous pas persuadée, ma Fille, que votre Foi auroit été dans un grand danger, si nous avions accepté les ouvertures de M. Grandisson.

Pourquoi, Madame ? Non, assurément. Ne pouvois-je pas espérer de le convertir, comme il auroit espéré de m'entraîner dans ses erreurs ? Je fais gloire de ma Religion, Madame.

Il n'a pas moins d'attachement pour la sienne, ma chere.

C'est sa faute, Madame. Chevalier ! [En s'avançant vers moi] votre obstination est extrême. Je me flatte que vous ne nous avez point entendues.

Vous vous trompez, ma chere ; il n'a pas perdu un mot, & je n'en suis point fachée.

Plût au Ciel, Madame, dis-je alors à la Marquise, que je pusse espérer de vous un peu de faveur ! Quelques mots échappés à l'aimable Clémentine me donneroient la hardiesse...

N'en concluez rien, Monsieur, interrompit Clémentine en rougissant. Je ne suis pas capable de balancer sur l'intérêt de mon salut.

Je priai sa Mere de s'éloigner un moment avec moi : Au nom du Ciel, Madame, lui dis je avec toute l'ardeur que je pus mettre dans le ton de ma voix, ne vous opposez point à mes présomptueuses espérances. Ne remarquez-vous pas déjà quelque changement dans l'état de votre chere Fille ? Ne

la trouvez-vous pas plus tranquille depuis un instant qu'elle commence à voir qu'il n'y a rien à redouter pour son honneur & sa conscience? Regardez-là : quelle douce sérénité dans ses yeux, qui avoient auparavant quelque chose d'égaré!

Ah! Chevalier, vous me demandez ce qui n'est point en mon pouvoir : & quand votre bonheur dépendroit de moi, je ne pourrois souhaiter à ma fille un homme si fortement attaché à ses erreurs. Pardon, Monsieur : mais si je vous voyois moins de zéle pour votre Religion, j'aurois plus d'espérance, & par conséquent moins d'objections.

Si j'avois moins d'attachement pour mes principes, la tentation, Madame, seroit au-dessus de mes forces. Une Clémentine, l'honneur de m'allier avec une telle Famille...

Ah Chevalier! je ne puis vous donner le moindre espoir.

De grace, Madame, regardez votre chere Fille! voyez; elle balance peut-être en ma faveur. Rappellez-vous qu'elle faisoit la joie de votre cœur. Pensez à ce qu'elle peut devenir, & dont je prie le Ciel de la préserver, de quelque maniere qu'il dispose de moi. Quoi? Madame! l'aimable Clémentine ne trouvera-t-elle point un Avocat dans sa Mere? J'atteste le Ciel que son bonheur a plus de part à mes vœux que le mien. Encore une fois! pour l'amour de votre

Fille ! Qu'est-ce hélas que mon intérêt, en comparaison du sien ! Permettez que je vous demande à genoux votre puissante protection ; jointe à celle de mon cher Jeronimo, j'en prévois des effets dont la seule espérance m'attendrit jusqu'aux larmes.

Clémentine n'avoit pu m'entendre ; mais aussi-tôt qu'elle me vit dans la posture où j'étois, elle accourut à moi ; & tendant les deux mains, l'aiderai-je à se lever, Madame ? Dites-lui donc qu'il se leve. Il pleure ! Voyez ses larmes. Mais j'en vois verser à tout le monde. Pourquoi pleurez-vous, Chevalier ? Maman pleure aussi. Quel peut être le sujet de tant d'affliction !

Levez-vous, Chevalier, me dit la Marquise. O Fille charmante ! Elle me fera mourir de compassion & de douleur. Vous n'obtiendrez rien, Monsieur, que suivant nos propres conditions : & je ne puis souhaiter même que les choses tournent autrement. Mais est-il possible que cette chere Créature ne vous touche point ? Insensible Grandisson !

Je me levai. Quel sort est le mien ! Me traiter d'insensible, Madame, tandis que j'ai le cœur percé de la situation de votre adorable Fille & du chagrin qu'elle répand dans une Maison où tout m'est également cher & respectable ! Quel autre désir ai-je marqué, que celui de ne pas quitter une Religion, à laquelle je suis attaché par la conscience & par l'honneur ? Vous-même, Madame, avec le cœur d'une Mere & d'une

Amie, vous ne sauriez être plus mortellement affligée que moi.

Dans cet intervalle, Clémentine promenoit ses regards, avec beaucoup d'attention, tantôt sur moi, tantôt sur ma Mere, dont elle voyoit couler les pleurs. Enfin, rompant le silence, après avoir pris la main de la Marquise & l'avoir baisée; je ne comprens rien, dit-elle, à tout ce qui se passe ici. Cette maison n'est plus la même. Il n'y a que moi, qui ne soit pas changée. Mon Pere est tout différent de ce qu'il étoit. Mes Freres aussi. Ma Mere n'a jamais les yeux secs. Moi, qui ne pleure point, je dois vous consoler tous. Oui, c'est mon office. Chere Maman! cessez donc de vous affliger. Mais je ne fais qu'augmenter vos pleurs! O! Maman, que diriez-vous de moi, si je refusois vos consolations! Elle se mit à genoux devant la Marquise. Elle prit ses mains, qu'elle baisa tendrement. Consolez-vous, Madame, je vous en conjure; ou prêtez-moi quelqu'une de vos larmes, afin que je puisse pleurer avec vous. Pourquoi donc n'en puis-je tirer de mes yeux? Et je vois le Chevalier qui pleure aussi! Dequoi est-il question? Ne me l'apprendrez-vous pas? Vous voyez quel exemple je vous donne, moi qui ne suis qu'une foible fille; je ne verse point une larme. Elle affectoit en même tems une contenance libre.

O Chevalier! me dit sa Mere, avec autant de sanglots que de paroles, je me per-

ſuade aiſément que vous avez le cœur pénétré. Chere Fille ! en la ſerrant dans ſes bras, ma trop chere Clémentine ! plût au Ciel que le ſacrifice de ma vie pût ſervir à votre rétabliſſement ! Chevalier ! s'il étoit ſûr qu'en ſe rendant à vos offres... mais vous ne voulez rien faire pour nous !

Quel reproche, Madame ! lorſque j'ai fait des avances, que je ne ferois peut-être pas pour la premiere Princeſſe du monde ! Permettez-vous que je les répete devant votre chere Fille ?

Quoi ? interrompit Clémentine ; que veut-il répéter ? Ah ! Madame, permettez lui de dire tout ce qu'il a dans l'eſprit. Laiſſez-lui la liberté de ſoulager ſon cœur. Parlez, Chevalier. Puis-je ſervir à votre conſolation ? Mon bonheur, ſi j'en avois le pouvoir, ſeroit de vous rendre tous heureux.

C'eſt trop, Madame, c'eſt trop, dis-je à ſa Mere avec un profond ſoupir. Quelle merveilleuſe bonté de naturel, qui éclate avec cette excellence, dans les ténébres d'une imagination troublée ! Aurez-vous peine à croire, Madame, qu'il n'y a jamais eu d'homme auſſi malheureux que moi ?

O ma Fille, reprit ſa Mere, cher Enfant de mon plus tendre amour ! Eh ! pourriez-vous conſentir à vous voir la femme d'un homme, qui fait profeſſion d'une autre foi que vous ? d'un Etranger ? Vous voyez, Chevalier, que je lui rappelle vos propoſitions. D'un homme, ma Fille, qui eſt en

guerre avec la Religion de ſes propres Ancêtres, comme avec la votre ?

Mais non, Madame. Je ne puis croire qu'il ait cette idée de moi.

Souffrez, Madame, dis-je à la Marquiſe, que je lui préſente les mêmes choſes ſous une autre face... Cependant, ſi vous ne me donnez aucune eſpérance de protection, ſi je n'ai rien à me promettre du Marquis & de vos deux Fils, je crains de nuire à ce que je deſire le plus.

Non, Chevalier; ils ne prêteront l'oreille à rien.

Eh! bien Madame, je dois donc conſentir à paroître injuſte, ingrat, inſolent même, aux yeux de Clémentine, ſi cette repréſentation peut ſervir à ſoulager ſon eſprit. En perdant l'eſpérance de votre faveur, il ne me reſte en effet que le déſeſpoir.

Si je voyois la moindre apparence à vous ſervir utilement, je ne ſais de quoi je ne ſerois pas capable. Mais, ſur un point de cette importance, il ne m'eſt pas permis de me ſéparer de ma Famille.

Enſuite, paroiſſant rompre ſur cette matiere; ma chere, dit-elle à ſa Fille, ne m'avez-vous pas dit que vous ſouhaitiez d'entretenir M. Grandiſſon ſans témoins? Cette occaſion eſt la ſeule que vous puiſſiez eſpérer. Votre Pere & vos Freres ſeront ici demain. Alors, alors, Chevalier, en ſe tournant vers moi, tout ſera fini.

Clémentine répondit aſſez paiſiblement

qu'elle s'étoit proposé en effet de me voir seule, & que n'ayant elle-même aucun intérêt dans ce qu'elle avoit à me dire..... Croyez-vous, interrompit sa Mere, que vous puissiez vous rappeller tout ce que vous lui auriez dit, si vous lui aviez rendu la visite que vous méditiez.

Je ne sais.

Je vais donc sortir. Sortirai-je, ma chere ?

Clémentine se tourna vers moi : Vous avez été mon Précepteur, Monsieur, & vous m'avez donné d'excellentes leçons : dois-je souhaiter que ma Mere s'éloigne ? dois-je avoir quelque chose à vous dire qu'elle ne puisse pas entendre ? Il me semble que non.

La Marquise se retirant, je la priai d'entrer, sans être observée, dans le Cabinet voisin. Il faut, Madame, lui dis-je, que vous entendiez tout. L'occasion peut être importante. Si vous sortez, demeurez du moins assez proche pour juger de notre conduite. Je vous demande votre approbation ou votre censure.

O Chevalier ! me répondit-elle, la prudence & la générosité ne vous quittent jamais. Que ne pouvez-vous être Catholique ? Elle sortit, & je lui ménageai le moyen de rentrer sans être apperçue de sa Fille, que j'engageai même à s'asseoir sur un Fauteuil, dont le dos étoit tourné vers la porte du Cabinet. Elle s'y plaça sans défiance, en m'ordonnant de m'asseoir près d'elle.....

Nous demeurâmes quelques momens en silence. Je souhaitois qu'elle parlât la premiere, afin qu'on ne pût m'accuser d'avoir préoccupé son imagination. Elle paroissoit incertaine, baissant & levant les yeux tour-à-tour, les jettant d'un côté, & les tournant aussi-tôt de l'autre. Ah ! Chevalier, me dit-elle enfin, l'heureux tems que celui où j'étois votre Ecoliere, où vous m'appreniez l'Anglois !

Heureux, assurément, Mademoiselle.

Madame Bemont étoit trop forte pour moi. Chevalier, connoissez-vous Madame Bemont ?

Je la connois. C'est une des meilleures femmes du monde.

J'ai la même opinion d'elle. Mais elle m'a mise à d'étranges épreuves. Je crois avoir commis une grande faute.

Et quelle faute, Mademoiselle ?

Quelle faute ! celle de lui avoir laissé pénétrer un secret que j'avois caché à ma Mere, à la plus indulgente des Meres. Vous me regardez, Chevalier. Mais je ne vous dirai point quel est ce secret.

Je ne vous le demande point, Mademoiselle.

Vous me le demanderiez inutilement. Mais il me sembloit que j'avois tant de choses à vous dire ! Pourquoi cette fâcheuse Camille m'a-t-elle arrêtée, lorsque je me disposois à vous aller voir ? J'avois mille choses à vous dire.

Quoi ?

Quoi ? Mademoiſelle, vous n'en pouvez rien rappeller !

Laiſſez-moi réfléchir un moment...... Hé bien, j'ai penſé d'abord que vous me mépriſiez. Ce n'eſt pas ce qui m'a chagrinée, je vous le proteſte. Au contraire, cette idée m'a ſervi. Je ſuis fiere, Monſieur : j'ai pris le deſſus, & je ſuis devenue fort tranquille. Vous voyez quelle eſt ma tranquillité, Cependant, diſois-je en moi-même, ce pauvre Chevalier, ſoit qu'il me mépriſe ou non.... je veux vous découvrir toutes mes penſées, Monſieur : mais qu'elles ne vous affligent point. Vous voyez que j'ai l'eſprit tranquille. Cependant je ne ſuis qu'une Fille foible. Vous paſſez pour un homme ſage. Ne faites pas déshonneur à votre ſageſſe. Un homme ſage feroit-il plus foible qu'une ſimple fille ? Que jamais ce reproche... mais qu'avois-je commencé à vous dire ?

Ce pauvre Chevalier, diſiez-vous, Mademoiſelle.

Oui, oui. Ce pauvre Chevalier, diſois-je, a reçu du Ciel une belle ame ! Il a pris beaucoup de peine à m'inſtruire. N'en prendrai-je point auſſi pour ſa converſion ? J'avois recueilli quantité de paſſages & d'excellentes penſées. Ma tête en étoit remplie..... cette impertinente Camille m'a fait tout oublier. Cependant il m'en reſte quelque choſe : oui : je m'en ſouviens. Je voulois vous dire, pour concluſion de mon

discours... C'étoit donc un trait prémédité, me direz-vous. Je n'en disconviens pas, Chevalier. Il faut que je vous le dise à l'oreille. Mais, non; tournez plutôt le visage de l'autre côté. Je sens que la rougeur me monte déja. Ne me regardez point. Regardez vers la fenêtre. (Je fis ce qu'elle exigeoit.) J'avois donc résolu de vous dire... mais je crois l'avoir jetté par écrit. (Elle tira ses tablettes de sa poche.) Le voici. Regarderez-vous de l'autre côté, lorsque je vous l'ordonne? Elle se mit à lire: „ Je consens, Monsieur, du fond de mon cœur, „ (c'est très-sérieusement comme vous „ voyez) que vous n'ayez que de la haine, „ du mépris, de l'horreur, pour la malheureuse Clémentine; mais je vous conjure, pour l'intérêt de votre ame immortelle, de vous attacher à la véritable Eglise.„ Eh bien, Monsieur, que me répondez-vous? (en suivant, de son charmant visage, le mien que je tenois encore tourné; car je ne me sentois pas la force de la regarder.) Dites, Monsieur, que vous y consentez. Je vous ai toujours cru le cœur honnête & sensible. Dites qu'il se rend à la vérité. Et ce n'est pas pour moi que je vous en sollicite. Je vous ai déclaré que je prens le mépris pour mon partage. Il ne sera pas dit que vous vous soyez rendu aux instances d'une Femme. Non, Monsieur; votre seule conscience en aura l'honneur. Je ne vous cacherai point ce que je médite pour moi-même.

Je demeurerai dans une paix profonde ; (elle se leva ici, avec un air de dignité, que l'esprit de Religion sembloit encore augmenter :) & lorsque l'Ange de la mort paroîtra, je lui tendrai la main. Approche, lui dirai-je, ô toi ! Ministre de paix ! Je te suis au rivage où je brûle d'arriver ; & j'y vais retenir une place, pour l'homme à qui je ne la souhaite pas de long-tems, mais auprès duquel je veux être éternellement assise ! Cette espérance, Monsieur, satisfera Clémentine, & lui tiendra lieu de toutes les richesses. Ainsi vous voyez, comme je l'ai dit à ma Mere, que je partois pour l'ouvrage du Ciel, & qu'il n'étoit pas question de mon propre intérêt.

Elle auroit pu continuer deux heures entieres, sans que j'eusse pensé à l'interrompre. Ah cher Ami ! quels furent les tourmens de mon cœur ! Elle prêta l'oreille aux soupirs qui m'échappoient. Vous soupirez, Monsieur ! vous n'êtes point un insensible, comme on vous l'a reproché. Mais vous rendez-vous ? Dites-moi donc que vous vous rendez. Je ne veux point être refusée. Etes-vous curieux de mon sort ? Si ma derniere heure n'arrive pas aussi-tôt que je le desire, j'entre dans un Cloître, & je me donne au Ciel dès le tems de cette malheureuse vie.

Où trouver des expressions pour lui répondre ? Comment lui marquer, dans notre situation mutuelle, tous les tendres sentimens dont mon cœur étoit comme inondé ? La

compassion est un motif, qui ne peut satisfaire une femme généreuse : & quel moyen de faire parler l'amour ? Pouvois-je entreprendre de me rétablir dans son affection, lorsque toute sa Famille rejettoit mes offres, & qu'on ne m'en faisoit point que je pusse accepter ? Entrer en raisonnemens contre sa Religion, pour la défense de la mienne ; c'est à quoi je devois encore moins penser, dans le trouble où je voyois son esprit. D'ailleur la justice & la générosité me permettoient-elles d'abuser de sa situation, pour lui inspirer des doutes sur un Parti, auquel je la voyois attachée de si bonne foi ?

Je me réduisis, en retrouvant la force de parler, à donner de grands éloges à sa piété. Je la nommai un Ange, une fille divine, qui faisoit l'ornement de son sexe & l'honneur de sa Religion. Enfin je tournai tous mes efforts à la faire changer de sujet. Mais pénétrant mon dessein, elle me dit, après quelques momens de silence, que j'étois le plus obstiné de tous les hommes. Cependant, reprit-elle, je ne puis croire que vous ayiez du mépris pour moi. Lisons encore une fois votre papier. Elle le relût, en me demandant, à chaque promesse, si j'aurois été fidele à la remplir ? Ne doutez-pas, lui répondis-je, d'une fidélité qui auroit fait mon bonheur. Elle parut réfléchir, peser, comparer ; & revenant de cette méditation : que dire, reprit-elle avec un soupir, sur des événemens qui sont encore cachés dans les secrets de la Providence !

Je jugeai que notre conversation ayant pris un autre tour, la Marquise ne seroit pas fâchée de sortir du Cabinet. Il me fut aisé d'aider à son passage. Elle s'avança vers nous, les yeux humides de pleurs. Ah! Madame, lui dit Clémentine, je sors d'une vive dispute avec le Chevalier : & s'approchant de son oreille, je ne désespére pas, Madame, qu'il ne puisse être convaincu. Il a le cœur tendre. Mais, silence, ajouta-t-elle en se mettant le doigt sur la bouche. Ensuite, levant la voix, elle voulut parler de l'Ecrit qu'elle avoit relu; mais sa Mere craignit, apparemment, que ce ne fût trop de faveur pour moi; & c'est la premiere fois que j'ai cru voir son inclination refroidie pour l'alliance. Elle s'empressa de l'interrompre. Mon amour, lui dit-elle, c'est une matiere que nous traiterons entre nous. Elle sonna. Camille parut & reçut ordre de demeurer avec Clémentine.

La Marquise sortit, en m'invitant à la suivre. A peine fumes nous dans la chambre voisine, que tournant la tête vers moi, Ah! Chevalier, me dit-elle, comment avez-vous pu résister à cette Scene. Vous n'avez point pour ma Fille tout l'attachement qu'elle mérite. Votre cœur est noble, généreux; mais vous-êtes d'une opiniâtreté invincible.

Quoi? Madame, je passe à vos yeux pour un ingrat? Que ce reproche augmente mes tourmens! Mais ai-je donc perdu votre faveur & votre protection? C'étoit sur vous,

Madame, ſur votre bonté & ſur celle de mon cher Jeronimo, que j'avois fondé toutes mes eſpérances.

Je ſais, Chevalier, que vos propoſitions ne peuvent jamais être acceptées, & je n'eſpere plus rien de vous. Après cette entrevue, qui ſera vraiſemblablement la derniere, il ne peut me reſter le moindre eſpoir. Ma Fille commençoit à balancer. Que ſon cœur eſt plein de vous! Mais il eſt impoſſible que vous ſoyiez jamais unis : je le vois, & je ne ſuis point d'avis de l'expoſer d'avantage à des entretiens, dont je ne puis rien attendre d'heureux. Vous paroiſſez affligé : j'aurois pitié de vos peines, Monſieur, ſi votre bonheur & le notre n'étoient pas entre vos mains.

Je m'attendois peu à trouver ce changement dans les diſpoſitions de la Marquiſe. Me ſera-t-il permis, Madame, lui dis-je d'un ton fort humble, de faire mes adieux à la chere perſonne dont le cœur & la piété méritent mes adorations?

Il me ſemble auſſi à propos, Chevalier, qu'ils ſoient différés. Différés, Madame! Le Marquis & le Général arrivent; mon cœur me dit que je ſe ſerai privé pour jamais du bonheur de la voir.

Pour cette fois du moins, il vaut mieux, Monſieur, qu'il ſoit différé.

Si vous exigez ma ſoumiſſion, je vous la dois, Madame, & je ne puis attendre que du Ciel le pouvoir de reconnoître toutes vos

bontés. Qu'il rende la santé à votre chere Fille ! Qu'il emploie sa toute puissance à votre bonheur ! Le tems peut faire quelque chose pour moi ; le tems & le témoignage de mon cœur.... Mais vous n'avez jamais eu devant vous d'homme plus malheureux !

Je pris la liberté de lui baiser la main, & je me retirai avec beaucoup d'émotion. Camille se hâta de me suivre. Elle me dit que Madame vouloit savoir si je ne verrois pas le Seigneur Jeronimo. Que le Ciel, répondis-je, comble de ses bénédictions mon cher Ami ! Il m'est impossible de le voir. Je n'aurois que des plaintes à lui faire. Tous les tourmens de mon cœur éclateroient devant lui. Recommandez-moi mille fois à son amitié. Que le Ciel verse toutes ses faveurs sur cette excellente Maison ! Camille, obligeante Camille, adieu !

O cher Docteur ! Mais qui peut condamner la Marquise ? Elle étoit responsable de sa conduite dans l'absence de son Mari. Elle étoit informée de la résolution de sa Famille ; & sa Clémentine sembloit pancher à me marquer plus de faveur, qu'il ne convenoit peut-être aux circonstances. Cependant elle avoit eu l'occasion d'observer que cette chere Fille, dans la situation où elle étoit, ne renonçoit pas aisément à ce qu'elle avoit fortement conçu ; & d'ailleurs, on ne l'avoit jamais accoutumée à se voir contredire.

Le lendemain, je reçus une visite de Camille, par l'ordre de la Marquise, qui

me faisoit faire des excuses de m'avoir refusé la permission de prendre congé de sa Fille. Elle me prioit de ne considérer, dans ce refus, que ce qu'elle avoit cru devoir à la prudence. Elle me promettoit une estime inviolable, & même autant d'affection que si ses plus tendres vœux eussent été remplis. Le Marquis della Porretta, le Comte son Frere, l'Evêque de Nocera & le Général étoient arrivés le soir précédent. Elle avoit essuyé beaucoup de reproches, pour avoir consenti à l'entrevue; mais elle s'en repentoit d'autant moins que depuis notre séparation Clémentine avoit eu l'air plus composé, & qu'elle avoit répondu fort tranquillement à toutes les questions de son Pere. Cependant elle souhaitoit que je quittasse Boulogne, autant pour l'intérêt de sa Fille que pour le mien. Camille me dit de la part de Jeronimo, qu'il apprendroit avec joie que je me fusse rétiré à Trente ou à Venise. Elle ajouta, comme d'elle-même, que le Marquis, le Comte son Frere & le Général avoient effectivement blâmé l'entrevue; mais qu'ils étoient fort satisfaits que la Marquise m'eût refusé la permission de revoir sa Fille, lorsque l'Ecrit qu'elle m'avoit fait signer sembloit l'avoir disposée à bâtir quelque chose sur ce fondement; qu'ils paroissoient tous d'accord dans leurs résolutions; qu'en me supposant prêt à suivre toutes leurs volontés, ils ne trouvoient plus que l'alliance leur convînt; qu'ils avoient pesé

le rang, la fortune, les honneurs; en un mot. Camille me fit conclure de son récit, que tous leurs avantages ayant été fort relevés, les miens avoient beaucoup perdu dans cette comparaison, & que les difficultés étoient devenues insurmontables. Ils avoient poussé leurs mesures jusqu'à s'expliquer sévérement avec le Seigneur Jeronimo, sur la chaleur qu'il continuoit de marquer pour mes intérêts. Le Directeur avoit été rappellé. On le consultoit comme un oracle. Enfin le Comte de Belvedere entroit aussi dans leur plan; ils se proposoient de le faire avertir que ses anciennes propositions seroient écoutées; & par une maniere de penser peu délicate, ils se flattoient qu'un Mari seroit un remede plus sûr que tous ceux qu'ils avoient éprouvés.

N.M. GRANDISSON continue de raconter, par les plus longs détails, ce qui se passa pendant quelques jours dans l'intérieur de la famille. Il reçut des informations, non-seulement de Jeronimo, qui le pressoit de quitter Boulogne, mais du Directeur même, qui lui rendit une visite, & qui prit pour lui, dans les explications qu'ils eurent ensemble, tous les sentimens de l'estime & de l'amitié, jusqu'à se mettre à genoux, pour demander sa conversion au Ciel par une fervente priere. Cependant, ne voyant aucun effet de son zéle, il l'exhorta aussi à s'éloigner. Le Chevalier étoit arrêté par deux raisons; sa tendre pitié pour Clémentine, dont il appre-

noit que le mal augmentoit de jour en jour, & la crainte de se manquer à lui-même, en cédant tout d'un coup à des instances dans lesquelles il croyoit entrevoir un mélange de menaces. Enfin, une Lettre fort mesurée du Marquis, par laquelle ce Pere affligé le prioit, sans lui imposer aucune loi, de le mettre en état d'apprendre à sa Fille qu'il étoit parti pour l'Angleterre, eut la force de le déterminer. Il promit de partir; mais il répondit au Marquis, que son cœur ne lui reprochant rien, & n'y trouvant au contraire qu'une ardente reconnoissance pour une Famille à laquelle il avoit des obligations infinies, il demandoit la permission de lui faire ouvertement ses adieux. Cette demande y fit naître de grands débats. Elle parut fort hardie au plus grand nombre. Mais Jeronimo ayant représenté avec force qu'elle étoit digne de son Ami, de son Libérateur & d'un homme innocent, qui ne vouloit pas que son départ ressemblât à celui d'un Criminel, on conclut que le Chevalier seroit invité dans les formes, & l'on prit deux jours pour assembler quelques autres personnes de la Famille, qui ne l'ayant jamais vu, souhaitoient, avant cette derniere séparation, de connoître un Etranger que tant d'événemens leur faisoient regarder comme un homme extraordinaire.

Une très-longue Lettre de Jeronimo lui apprend, dans l'intervalle, tout ce qui se passe à l'Hôtel della Porretta. Le jour arrivé,

M. Grandiſſon ſe conduit dans l'Aſſemblée, avec tant de nobleſſe, de modeſtie & de prudence, qu'il y enleve l'eſtime & l'affection de tout le monde. On n'y entend que des ſoupirs & des regrets tendres. On n'y voit que des larmes. Chacun fait des vœux pour ſon bonheur, & lui demande ſon amitié; à la réſerve néanmoins du Général, qui cherche au contraire à le piquer par des regards hautains, & par quelques traits pleins de fiel. Il trouve le ſecret de répondre, avec autant de fermeté que de politeſſe & de modération. Il ſatisfait à tout; il s'adreſſe ſucceſſivement à chaque perſonne de l'Aſſemblée, au Général même, que la force de la raiſon & de la juſtice rend muet. On s'épuiſe en témoignages d'eſtime, qui ſemblent promettre une paiſible concluſion. Cependant le Chevalier s'étant approché de Jeronimo, pour lui renouveller ſes embraſſemens, le Général ſe leve, s'avance vers lui, & lui dit d'une voix baſſe:

Vous ne ſauriez penſer, Monſieur, que j'aie bien pris une partie de vos diſcours; & je ſuppoſe même que vous ne les avez pas tenus dans cette intention. Je n'ai qu'une queſtion à vous faire : Quel jour partez-vous?

C'eſt le Chevalier qui rentre ici dans ſa narration. Permettez, Monſieur, répondis-je du ton naturel de ma voix, que je vous demande auſſi quand vous vous propoſez de retourner à Naples?

Pourquoi cette question, Monsieur ?

Je vous l'apprendrai de bonne foi. Vous m'avez fait l'honneur, Monsieur, dans les commencemens de notre connoissance, de m'inviter à faire le voyage de Naples; & je m'y suis engagé. Si votre départ n'est pas différé trop long-tems, mon dessein est non-seulement de vous y aller faire ma cour, mais de vous demander un logement dans votre Hótel même; & ne croyant point avoir mérité que vous me refusiez cette grace, je me flatte d'y être reçu avec autant de bonté que vous m'en avez marqué par l'invitation. Je compte de quitter demain Boulogne.

O mon Frere! lui dit l'Evêque de Nocera, ne vous rendez-vous pas à de si généreux sentimens ?

Etes-vous sincere ? reprit le fier Général.

Je le suis, Monsieur. J'ai dans les différentes Cours d'Italie, plusieurs Amis respectables, dont je veux prendre congé, avant que de quitter un Pays que je déséspére de revoir jamais. Ma passion est de pouvoir vous compter dans ce nombre. Mais je n'apperçois point encore l'air d'amitié que je cherche dans vos yeux. Approuvez, Monsieur, que je vous offre ma main. Un homme d'honneur se dégraderoit, à rejetter les avances d'un homme d'honneur. J'en appelle, Monsieur, à vos propres sentimens.

Il se contenta de lever la main, lorsqu'il me vit tendre la mienne. Je ne suis pas sans orgueil; vous le savez, cher Docteur; &

dans cette occasion, je sentois ma supériorité. Je pris sa main, telle qu'il me l'offroit; mais avec un peu de pitié pour son air contraint, & pour un mouvement dans lequel je ne reconnus pas les graces, dont tout ce qu'il fait & ce qu'il dit est toujours accompagné. L'Evêque m'embrassa. Votre modération, me dit-il, vous fait toujours triompher. O Chevalier! vous êtes un Prince de la création du Tout-Puissant. Mon cher Jeronimo s'essuya les yeux, & me tendit les bras pour m'embrasser. Le Général me dit: je serai à Naples dans huit jours. Je suis trop touché des malheurs de ma Famille, pour me conduire comme je le devrois peut-être dans cette occasion. En vérité, Grandisson, il est difficile à ceux qui souffrent d'allier toutes les vertus au même dégré. Oui, cher Comte, lui repondis-je, & je ne l'éprouve que trop. Mes espérances, qui avoient pris un si glorieux essor, s'évanouissent aujourd'hui & ne laissent que le désespoir à leur place.

Je puis donc vous attendre à Naples? interrompit-il; apparemment pour éloigner toutes ces idées.

Vous le pouvez, Monsieur; mais je vous demande une faveur dans l'intervalle; c'est de traiter avec douceur votre chere Clémentine: que ne puis-je dire la mienne! Et permettez-moi de vous demander une autre grace, qui ne regarde que moi; c'est de l'informer que j'ai pris congé de toute votre

Famille ; qu'à mon départ j'ai fait, pour son bonheur, tous les vœux de la plus tendre amitié. Je ne fais pas cette priere au Seigneur Jeronimo, parce que l'affection, que je lui connois pour moi, l'engageroit dans un détail qui pourroit augmenter toutes nos peines.

N. M. GRANDISSON laissa tous les Spectateurs dans l'admiration de son mérite. Il sortit accablé de la plus vive douleur. Ce ne fut pas sans avoir répandu ses libéralités sur une troupe de Domestiques, qui regrettoient amérement de ne le pas voir au nombre de leurs Maîtres.

Le même jour, & le lendemain avant son départ, il apprit par les Lettres de Jeronimo, & par les dernieres visites de Camille, que la paix ne regnoit point à l'Hôtel della Porreta, & que la malheureuse Clémentine, informée de sa résolution, étoit retombée dans ses plus tristes égaremens. Mais, ayant perdu toute espérance de la voir, il se mit en chemin pour Florence, où il ne s'arrêta que pour donner ordre à son Banquier de faire préparer tous les comptes de la succession de M. Jervins. Il avoit à Sienne, à Ancone, & particulierement à Rome, de chers Amis qu'il vouloit embrasser avant que de retourner dans sa Patrie ; mais en ayant aussi à Naples, c'étoit un motif de plus pour commencer par l'engagement qu'il avoit pris avec le Général. Il arriva dans cette Ville, vers le tems qu'il s'étoit proposé,

de ses Lettres, me reçut avec plus de politesse que d'affection. Après les premieres civilités, vous êtes, me dit-il, le plus heureux des hommes; c'est en bravant les dangers que vous avez trouvé l'art de vous en garantir. Je vous confesse que j'ai eu beaucoup de violence à me faire, pour ne pas vous rendre une visite sérieuse à Boulogne. J'y étois résolu, avant que vous m'eussiez fait espérer ici la votre.

J'aurois été très-fâché, lui répondis-je, de voir le Frere de Clémentine pour quelque raison qui ne me l'eût pas fait regarder comme son Frere. Mais, avant que j'ajoute un mot, permettez que je m'informe de sa santé. Comment se porte la plus excellente personne de son sexe?

Vous l'ignorez donc?

Je l'ignore, Monsieur; mais ce n'est pas faute de soins. J'ai dépêché trois Exprès, dont je n'ai reçu aucune satisfaction.

Vous n'apprendrez rien de moi qui puisse vous en causer beaucoup.

Quel surcroît d'affliction! Comment se portent du moins le Marquis & la Marquise?

Ne le demandez point. Ils sont extrêmement malheureux.

J'ai su que mon cher ami, le Seigneur Jeronimo, avoit essuyé...

Une terrible opération? interrompit-il. On ne vous a pas trompé. Qu'il est à plaindre! Il n'a pu vous en informer lui-même.

Que le Ciel nous le conserve ! Mais Chevalier, vous n'avez sauvé que la moitié d'une vie, quoique nous vous devions beaucoup, pour avoir remis dans nos bras un reste si cher.

J'eus peu de part, Monsieur, à cet accident. Je ne m'en suis jamais fait un mérite. Le hazard fit tout. Il ne m'en couta rien, & l'on a fort exagéré le service.

Plût-au Ciel, Chevalier ; qu'il eût été rendu par tout autre !

L'événement, Monsieur, m'oblige de former le même vœu.

Il me montra ses Tableaux, ses Statues & son Cabinet de curiosités, mais moins pour satisfaire mon gout, que pour se faire honneur du sien. J'observai même dans ses manieres, une augmentation de froideur ; ses yeux se tournoient sur moi d'un air sombre, qui marquoit plutôt du ressentiment, que cette ouverture de cœur qu'il me devoit peut-être, après un voyage de deux cens milles; que j'avois fait pour le voir, & pour lui marquer la confiance que j'avois à son honneur. Comme cette conduite ne faisoit tort qu'à lui, je me contentai de le plaindre: mais je fus sensiblement affligé de n'en pouvoir obtenir le moindre éclaircissement sur la santé d'une personne dont je portois tous les maux au fond du cœur. Une compagnie assez nombreuse, que nous eûmes à diner, rendit la conversation générale. Il ne cessa point de me traiter avec beaucoup de consi-

dération ; mais j'y remarquois trop d'appareil & j'en souffrois d'autant plus, que tous ces dehors affectés me faisoient appréhender quelque nouveau malheur à Boulogne, depuis que j'avois quitté cette Ville.

Il me proposa de passer dans le jardin. Vous me donnerez au moins huit jours, Chevalier.

Non, Monsieur. Une affaire d'importance m'appelle nécessairement à Florence & à Livourne. Je compte partir demain pour Rome, d'où je me rends en Toscane.

Cette précipitation me surprend. Quelque chose vous déplaît dans ma conduite, Chevalier.

J'avouerai, Monsieur, avec la franchise qui m'est naturelle, que je ne vous trouve point cet air de bonté & de complaisance, que j'ai pris plaisir à voir dans d'autres occasions.

J'atteste le Ciel, Chevalier, qu'il y a peu d'hommes au monde pour qui je me sois senti plus de penchant que pour vous. Mais j'avouerai, à mon tour, que je ne vous vois point ici avec autant de tendresse que d'admiration.

Ce langage, Monsieur ne demande-t-il pas un peu d'explication? C'est ma confiance apparemment que vous admirez ; & dans ce sens, je vous rends graces d'une réflexion qui me fait honneur.

Je n'entends rien qui puisse vous blesser. J'entens, en particulier, la noble résolution

qui vous amene ici, & la grandeur d'ame que vous avez fait éclater à Boulogne, en prenant congé de toute ma Famille. Mais n'y entroit-il pas quelque dessein de m'insulter ?

Ma seule vue alors étoit de vous faire observer, comme je le fais encore ici, que vous n'avez pas toujours eu de mes sentimens l'opinion que je crois mériter. Mais lorsque je me fus apperçu que votre sang commençoit à s'échauffer, au lieu de répondre à votre question sur mon séjour à Boulogne, je m'invitai moi-même à vous suivre à Naples, & dans des termes qui n'avoient point assurément l'air d'une insulte.

J'avoue, Chevalier, que j'en fus déconcerté. Mon intention étoit de vous épargner le voyage.

Etoit-ce dans cette vue, Monsieur, que vous me fites l'honneur de passer chez moi?

Non pas absolument. Je n'étois convenu de rien avec moi-même. Je voulois vous entretenir. Je ne savois quel pouvoit être le résultat de cet entretien. Mais si je vous avois proposé de sortir, auriez-vous répondu à mes demandes ?

Suivant l'explication que vous m'en auriez donné.

Et leur répondriez-vous à présent, si je vous tenois compagnie jusqu'à Rome dans votre retour à Florence ?

J'y répondrois sans doute, si elles demandoient une réponse.

Me croyez-vous capable de faire quelque proposition qui n'en demande point ?

Monsieur, je crois devoir m'expliquer. Vous avez conçu contre moi des préjugés mal fondés. Vous semblez porté à m'attribuer des malheurs auxquels vous ne sauriez être plus sensible que moi. Je connois mon innocence. J'ai droit de me croire offensé par les vaines espérances qu'on m'a données volontairement, lorsqu'on ne peut me reprocher de les avoir perdues par ma faute. Quelle crainte peut entrer dans un coeur innocent & injurié ? Si j'avois marqué de la foiblesse, elle n'auroit pu servir qu'à ma perte. N'étois-je pas au milieu de vos Amis, avec la seule qualité d'Etranger, & pouvois-je vous éviter, quand j'en aurois été capable, si vous aviez pris la résolution de me chercher ? J'irai toujours, en homme d'honneur, au-devant d'un Ennemi, plutôt que de l'éviter comme un coupable. La fuite passe dans mon Pays pour une confession du crime. Si vous m'aviez fait des demandes auxquelles il ne m'eût pas convenu de répondre, je vous en aurois fait mes plaintes, peut-être avec la même tranquillité que vous me voyez ici. Si vous aviez refusé de m'entendre, je n'aurois pas négligé ma défense ; mais, pour le monde entier, je n'aurois pas blessé, si j'avois pu l'éviter, un Frere de Clémentine & de Jeronimo, un Fils du Marquis & de la Marquise della Porretta. Si votre emportement m'eût donné

ſur vous quelque avantage, tel que celui de vous déſarmer, je n'en aurois uſé que pour vous préſenter nos deux épées, & mon eſtomac ouvert. Il eſt déjà percé par les afflictions de votre chere Famille. Peut-être aurois-je ſeulement ajouté, vengez-vous, ſi vous croyez avoir reçu de moi quelque offenſe.

Aujourd'hui que je ſuis à Naples, je vous déclare, Monſieur, que ſi vous êtes déterminé à m'accompagner avec d'autres intentions que celles de l'amitié, je ne tiendrai pas d'autre conduite. Je me repoſerai ſur mon innocence, & ſur l'eſpoir de vaincre un cœur généreux par la généroſité. C'eſt aux coupables à chercher leur ſûreté par la violence & le meurtre.

Quel orgueil! me dit-il d'un ton piqué, en me meſurant des yeux. Eh! ſur quoi, s'il vous plaît, fondez-vous l'eſpérance d'un avantage?

Quand je ſerai calme, & diſpoſé ſeulement à me défendre, quand je verrai un Adverſaire emporté par ſa paſſion, comme il arrive toujours aux Agreſſeurs, je croirai la victoire à moi. Mais contre vous, Monſieur, ſi ſans perdre votre eſtime je puis me diſpenſer de tirer l'épée, jamais elle ne verra le jour. Il eſt impoſſible que vous ne connoiſſiez pas mes principes.

Je les connois, Grandiſſon, & je ſais qu'on vous attribue autant d'habileté que de courage. Croyez-vous que j'euſſe prêté

fiance, si votre caractere... Il eut la bonté alors de me dire mille choses flatteuses. Mais ensuite paroissant les regretter : cependant, Grandisson, reprit-il, est-il possible que ma Sœur eût été frappée avec cette violence, si quelques artifices d'Amant...

Qu'il me soit permis, Monsieur, de vous interrompre... Je ne puis soutenir un soupçon de cette nature. Si l'artifice y avoit eu quelque part, le mal n'auroit pas été si profond. Ne pouvez-vous considérer votre Sœur comme une Fille de deux des plus nobles Maisons d'Italie ? Ne pouvez-vous la considérer dans l'état où Madame Bemont l'a si vivement représentée, combattant son propre cœur, luttant avec elle-même en faveur de son devoir & de sa Religion, & résolue de mourir plutôt que de se permettre la moindre foiblesse ? Pourquoi suis-je rappellé à ce tendre sujet ? Mais y eut-il jamais d'exemple d'une passion si noblement combattue ? Et ne puis-je pas ajouter que jamais homme ne fut aussi plus désintéressé, ni dans une plus étrange situation ? Souvenez-vous seulement de mon premier départ, qui fut non-seulement volontaire, mais contraire à l'attente de votre Famille. Quelle grandeur, à cette occasion, dans la conduite de votre Sœur ! Quelle noblesse encore dans ses aveux, lorsque Madame Bemont a tiré d'elle ce qui feroit ma gloire si j'avois été plus heureux, & ce qui me jette aujourd'hui dans la plus profonde affliction !

Au fond, Chevalier, ma Sœur est une Fille fort noble. On est trop porté peut-être à se gouverner par les événemens, sans approfondir les causes. Mais vous avoir laissé un accès si libre auprès d'elle ! avec toutes les qualités qu'on vous connoissoit ! & que les circonstances, j'en conviens, n'ont servi qu'à faire éclater à votre avantage...

Ah, Monsieur, interrompis-je, c'est juger encore par les événemens. Mais vous avez la Lettre de Madame Bemont. Quel plus noble témoignage de magnanimité dans une Femme ! Je ne vous apporterai point d'autre preuve en faveur de ma conduite.

J'ai cette Lettre. Jeronimo me l'a donnée à mon départ, & je me souviens qu'il m'a dit, en me la remettant : le Chevalier Grandisson ne manquera point de vous aller voir à Naples. Votre vivacité m'épouvante. On connoit sa fermeté. Toute mon espérance est dans ses principes. Traitez-le avec noblesse. Je compte sur la générosité de votre cœur, mais relisez cette Lettre avant que de le voir. Je vous avoue, continua le Général, que je n'ai point encore eu de penchant à la lire : mais je la lirai, & je vais le faire à ce moment, si vous me le permettez.

Il la tira de sa poche, & s'éloignant de quelques pas, il la lut d'un bout à l'autre. Ensuite, revenant à moi, il me prit affectueusement la main : j'ai honte de moi-même, mon cher Grandisson. J'ai manqué de grandeur d'ame, je l'avoue. Tous les

chagrins d'une triste Famille m'étoient présens, & je vous ai reçu, je vous ai traité comme l'auteur d'un mal que je ne dois attribuer qu'à notre mauvais sort. J'ai cherché des sujets d'offense. Pardon. Disposez de mes plus ardens services. Je marquerai à mon Frere avec quelle grandeur vous m'aviez vaincu, avant que j'eusse recours à sa Lettre, mais que l'ayant lue ensuite, j'ai regretté de ne l'avoir pas fait plutôt. Je vous acquitte, & je fais gloire d'une Sœur telle que la mienne. Cependant je remarque dans cette même Lettre, que la reconnoissance de mon Frere a contribué au mal que nous déplorons. Mais n'ajoutons pas un mot sur cette Fille infortunée. Il m'est trop douloureux d'en parler.

Vous ne permettrez pas, Monsieur...

Ah ! de grace, cher Grandisson, ayez cette complaisance pour moi. Jeronimo & Clémentine font le tourment de mon ame. Mais leur santé n'est pas aussi mauvaise qu'on peut le craindre. N'allons-nous pas demain à la Cour ? Je compte de vous présenter au Roi.

C'est un honneur qu'on m'a fait dans mon premier voyage à Naples. Je suis obligé de partir demain, & j'ai déjà pris congé de quelques Amis que j'ai dans cette Ville.

Mais vous passerez du moins le reste du jour avec moi.

C'est mon dessein, Monsieur.

Rejoignons mes Amis. J'aurai des excuses

à leur faire, mais je les tirerai de la nécessité de votre départ. Nous retournames à la Compagnie, & je ne trouvai plus dans le Général que de l'ouverture & de l'amitié.

M. GRANDISSON partit le jour suivant; & jusqu'au moment de son départ, il remarqua dans le Général des manieres plus libres & plus ouvertes.

En arrivant à Florence, il acheva de régler tout ce qui regardoit la succession de son Ami, avec ce mélange de chaleur & de modération qu'on lui connoit dans toutes les affaires qu'il entreprend. Ce qu'un autre n'auroit fait qu'en plusieurs mois, fut pour lui l'ouvrage de peu de jours. Cependant il eut à vaincre quelques obstacles de la part d'Olivia. Il apprit qu'avant son départ de Naples, Madame Bemont, sur les instances de la Marquise, étoit retournée à Boulogne. N'apprenant rien de son cher Jeronimo, il prit le parti d'écrire à Madame Bemont pour lui demander quelques informations sur l'état de la Famille, particuliérement sur la santé de son Ami, dont le silence, après trois Lettres qu'il lui avoit écrites successivement, commençoit à le remplir des plus fâcheuses craintes. Il marquoit à cette Dame que s'il ne voyoit aucune apparence de pouvoir contribuer au bonheur d'une Famille si chere, son dessein étoit de partir dans peu de jours pour Paris. Madame Bemont lui fit la réponse suivante:

M.

M.

Je n'ai rien d'heureux à vous écrire. Nous ſommes tous ici dans une profonde affliction. Les Domeſtiques ont ordre de ne faire que des réponſes vagues à toutes les informations, & de cacher ſoigneuſement la vérité.

Votre Ami, le Seigneur Jeronimo, a ſouffert une rude opération. On n'en eſpére plus rien; mais depuis le cruel ſervice qu'il a reçu des Chirurgiens, ſi ſa guériſon n'eſt pas plus avancée, on ſe flatte du moins que le mal qu'on craignoit eſt plus éloigné. Qu'il eſt à plaindre! Cependant, à la fin de ſes douleurs, ſon inquiétude eſt retombée ſur ſa Sœur & ſur vous.

En arrivant à Boulogne, j'ai trouvé Clémentine dans une ſituation déplorable; quelquefois hors d'elle-même, quelquefois taciturne; liée, parce qu'elle avoit fait appréhender quelque entrepriſe funeſte: on avoit été forcé de lui lier les mains. Il me ſemble qu'on s'y eſt pris fort mal dans la conduite qu'on a tenue avec elle. Tantôt de la douceur, tantôt de la ſévérité. Ils n'ont ſuivi aucune méthode. Elle fit des inſtances extrêmes pour obtenir la liberté de vous voir avant votre éloignement. Elle leur demanda pluſieurs fois cette grace à genoux, avec promeſſe d'être plus tranquille s'ils avoient cette complaiſance pour elle, mais ils craignirent d'augmenter le mal. Je les

en ai blâmés, & je leur ai dit que la meilleure voie étoit celle de la douceur. Aussitôt que vous eutes quitté Boulogne, ils l'informerent de votre départ. Camille m'a réellement effrayée par le récit qu'elle m'a fait de la rage & du désespoir qui furent le fruit de cette déclaration; ensuite des accès de silence & la plus profonde mélancolie succéderent aux passions violentes.

Ils se flattoient, à mon arrivée, que ma présence & ma compagnie lui apporteroient quelque soulagement, mais elle fut deux jours entiers sans faire la moindre attention à moi, ni à mes discours. Le troisieme jour, m'étant apperçue qu'elle souffroit impatiemment de n'être pas libre, j'obtins, avec beaucoup de difficulté, que ses mains fussent déliées, & qu'on lui permît de se promener au Jardin avec moi. Ils m'avoient fait connoître qu'ils se défioient de la grande Piece d'eau. Comme nous avions sa femme de chambre avec nous, je ne laissai point de la conduire insensiblement de ce côté-là. Elle s'assit sur un banc, vis-à-vis de la grande Cascade, mais elle ne fit aucun mouvement qui pût m'alarmer. Depuis ce jour elle a pris pour moi plus d'affection que jamais. Lorsque j'eus obtenu sa liberté, le premier usage qu'elle fit de ses bras, fut pour me les jetter autour du cou, en cachant son visage dans mon sein. Je remarquai facilement que c'étoit l'expression de sa reconnoissance, mais elle parut peu disposée à parler. Sa

situation ordinaire est une rêverie sombre, accompagnée d'un profond silence. Cependant j'observe quelquefois que son ame est fort agitée. Elle se leve pour changer de place, elle s'arrête peu dans celle qu'elle a choisie, & passant de l'une à l'autre, elle fait ainsi le tour de sa chambre. Ce spectacle me pénetre jusqu'au fond du cœur. Je n'ai jamais rien vu de plus parfait & de plus aimable qu'elle. Dans un égarement si continuel, elle n'a rien perdu de sa ferveur pour ses exercices de piété. Elle conserve toutes ses bonnes habitudes. Mais dans d'autres temps on ne la reconnoît point.

Elle s'occupe souvent à vous écrire. On ne manque point de lui prendre secrettement ce qu'elle écrit, mais il ne paroît pas qu'elle s'en apperçoive; elle ne demande point ce que sa Lettre est devenue; elle reprend du papier pour en commencer une autre. Ses sujets sont toujours des Saints ou des Anges. Elle s'attache souvent à méditer sur une Carte du Pays Britannique, & je l'ai entendue plusieurs fois souhaiter, avec un soupir, de se voir transportée en Angleterre.

Madame de Sforce demande instamment la permission de l'emmener à Urbin ou à Milan, mais j'espere qu'elle ne lui sera point accordée. Quelque tendresse que cette Dame témoigne pour elle, je la vois persuadée que les méthodes séveres sont les seules dont on puisse attendre du succès, & je suis sûre, au

contraire, qu'elles ne réussiront jamais avec Clémentine.

Je ne me sens point capable de faire un long séjour auprès d'elle. Le malheur d'une jeune personne de ce mérite m'afflige trop vivement. Si je lui étois utile à quelque chose, je consentirois volontiers, dans cette vue, à me priver de tout ce que j'ai laissé de cher à Florence : mais je suis dans la ferme persuasion, comme je l'ai fait entendre ici, qu'un moment d'entrevue avec vous, auroit plus d'effet pour calmer son esprit que toutes les méthodes qu'on ne cesse point d'employer. Je me promets de vous voir, Monsieur, avant votre départ d'Italie. Ce sera sans doute à Florence, si ce n'est point à Boulogne. Vous êtes fort généreux de m'en laisser le choix.

Je suis depuis huit jours dans cette Maison sans un rayon d'espérance. Tous les Médecins qu'on a consulté prêchent les méthodes séveres & la plus rigoureuse diette, mais par complaisance, ou je suis trompée, pour quelques personnes de la Famille. Hélas ! l'infortunée Clémentine a tant d'aversion pour toute sorte de nourriture, qu'on peut hardiment la dispenser du régime. Elle ne boit que de l'eau.

Vous m'avez recommandé, Monsieur, de m'étendre sur les circonstances. Je vous ai satisfait, mais c'est aux dépens de mes yeux, & je ne serai pas surprise si cette triste Lettre affecte un cœur aussi sensible que le

vôtre. Que le Ciel vous rende heureux par des voies dignes de vous! C'eſt le vœu de votre très-humble, &c.

HORTENSE BEMONT.

Madame Bemont quitta Boulogne après y avoir paſſé douze jours. Elle vit Clémentine dans un de ſes momens les plus tranquilles, pour demander ſes ordres en lui faiſant ſes adieux. Aimez-moi, lui répondit-elle, & plaignez votre malheureuſe Amie. L'un ne ſe peut ſans l'autre. Une grace encore, ajouta-t-elle en ſe baiſſant vers ſon oreille: vous verrez peut-être le Chevalier, quoique je n'aie plus la même eſpérance. Dites-lui que Clémentine eſt quelquefois fort à plaindre. Dites-lui qu'elle feroit ici ſon bonheur de pouvoir le retrouver au moins dans une autre vie, mais qu'il la privera même de cette conſolation, s'il continue de fermer les yeux à la vérité. Dites-lui que je regarderois comme une grande faveur de ſa part, qu'il ne pensât point à ſe marier ſans m'avoir fait ſavoir avec qui, & ſans ſe croire en état de m'aſſurer qu'il ſera aimé de la perſonne dont il aura fait choix, autant qu'il l'auroit été d'une autre. O chere Mme. Bemont! Quelle diſgrace pour moi, ſi le Chevalier épouſoit une Femme indigne de lui!

Dans cet intervalle, M. Grandiſſon avoit fait tous les préparatifs de ſon départ. J'étois arrivé du Levant & de l'Archipel, où j'avois accompagné, à ſa priere, M. de Beauchamp,

notre Ami commun. Il m'honora d'une autre marque de confiance, en laissant à ma garde Miss Jervins, son agréable Pupille, sous les yeux de Madame Bemont, dont les soins, pendant son absence, ont répondu parfaitement à son attente.

Alors, il écrivit à l'Evêque de Nocera, pour lui offrir de se rendre encore une fois à Boulogne, si sa visite n'étoit pas désagréable à la Famille; mais cette nouvelle marque de reconnoissance & d'attachement n'étant point acceptée, il partit enfin pour Paris. Bientôt il fut rappellé dans sa Patrie par la mort de son Pere; & quelques semaines après son retour, il me fit avertir de repasser en Angleterre avec sa Pupille.

Peut-être vous plaindrez-vous, chere Miss Byron, de ne pas trouver, à la fin de ce récit, autant de lumieres que vous en desirez sur l'état présent de la malheureuse Clémentine. J'ajouterai, en peu de mots, les éclaircissemens qui sont venus depuis.

Lorsqu'on fut assuré à Boulogne, que M. Grandisson avoit quitté l'Italie, la Famille commença trop tard à regretter, de n'avoir pas permis l'entrevue que Clémentine avoit desirée avec une ardeur si pressante; & lorsqu'ils eurent appris qu'il étoit retourné en Angleterre, pour recueillir la succession de son Pere, ce surcroit d'éloignement, joint à la mer qui faisoit un obstacle terrible dans leurs idées, rendit les regrets encore plus vifs. Ils n'imaginerent point d'autre reme-

de, pour suspendre un peu les agitations de Clémentine, que de la tenir dans un exercice continuel en la faisant voyager ; car n'ayant point obtenu de voir M. Grandisson, elle en conservoit toujours le même desir. Ils la menerent d'abord à Nocera, à Rome, à Naples ; ensuite à Florence, à Milan, & jusqu'à Turin. S'ils lui donnoient l'espérance de rencontrer M. Grandisson, c'est de quoi je ne suis pas informée ; mais il est certain qu'elle se flattoit de le voir à la fin de chaque voyage, & que cette attente la rendoit plus tranquille dans sa marche. Elle étoit quelquefois accompagnée de la Marquise, à qui l'on avoit jugé que l'air & le mouvement étoient aussi nécessaires pour sa santé, que pour celle de sa Fille. Quelquefois c'étoit Madame de Sforce & d'autres personnes de la Famille, qui composoient son escorte. Mais ces voyages ayant cessé depuis plus de trois mois, la jeune Malade les accuse de l'avoir trompée. Elle est devenue fort impatiente. Elle a tenté deux fois de s'échapper. Leurs craintes les ont portés à l'enfermer étroitement. Ils l'avoient mise d'abord dans un Couvent, à la sollicitation de Madame Sforce, & seulement pour essai. Elle y étoit assez tranquille. Mais le Général, qu'on n'avoit pas consulté, n'eut pas plutôt appris ce changement, que par des raisons difficiles à comprendre, il en marqua du chagrin ; & sur ses instances elle fut ramenée aussitôt dans sa Famille. Son imagina-

tion est plus remplie que jamais de son Précepteur, de son Ami, de son Chevalier. Elle brûle de le revoir. Je les trouve fort blamables, s'ils l'ont fait voyager dans cette espérance, puisqu'elle n'a servi qu'à redoubler son ardeur pour une entrevue. Une seule fois, dit-elle, la consolation de le voir une fois, pour lui apprendre avec quelle rigueur elle est traitée, lui feroit oublier toutes ses peines. Elle est sûre qu'elle obtiendroit de lui un peu de pitié, quoique tout le monde lui en refuse.

Depuis quelques jours, Sir Charles a reçu de l'Evêque de Nocera, une Lettre tendre & pressante, par laquelle on l'invite à faire encore une fois le voyage de Boulogne. Je laisse à lui-même le soin de vous communiquer là-dessus ses résolutions; d'autant plus que jusqu'à présent je n'ai fait que parcourir cette derniere Lettre, qui a renouvellé tous les tourmens de son cœur. Il en avoit reçu une de Camille, qui lui marquoit, sans expliquer par quel ordre, que tout le monde faisoit des vœux pour son retour à Boulogne. Clémentine est menacée de cette mortelle langueur qu'on nomme ici consomption. Le Comte de Belvedere ne l'en adore pas moins. Il attribue le désordre de son esprit à de mélancoliques sentimens de Religion; & les détails domestiques ayant peu transpiré, la piété, dont il est rempli lui-même, le touche pour elle d'une tendre compassion. Il fait néanmoins

que ſans l'extrême attachement qu'elle a pour ſes principes, elle préféreroit le Chevalier Grandiſſon à tout autre homme; & loin d'être refroidi par cette idée, il admire une généreuſe diſpoſition, qui lui fait préférer ſa Religion à ſon amour.

Le Seigneur Jeronimo eſt toujours dans une fort triſte ſituation. Sir Charles lui écrit ſouvent, avec l'affection qu'il croit devoir à cet excellent Ami. La derniere Lettre lui apprend que les Chirurgiens étoient décidés pour une nouvelle opération, & que le ſuccès en paroiſſoit fort douteux.

Avec quelle nobleſſe Sir Charles paroit ſupporter de ſi peſantes afflictions! car celles de ſes Amis ont toujours été les ſiennes. Mais ſon cœur ſaigne en ſecret. Un cœur ſenſible eſt un bien qui coute cher à ceux qui le poſſedent, mais qu'ils ne voudroient pas changer pour tout autre bien. C'eſt en même tems une preuve morale d'innocence; puiſque le cœur, qui eſt capable de partager la douleur d'autrui, ne ſauroit l'être d'en cauſer volontairement à perſonne.

Je me flatte que l'aimable Miſs Byron eſt ſatisfaite à préſent de ma ſoumiſſion pour ſes ordres. Elle ne me trouvera pas moins d'exactitude & de zele dans le récit de tout ce qui regarde Olivia. Mais après l'avoir affligée par des images ſi triſtes, je demande que pour la conſoler, elle me permette de lui faire lever les yeux vers un autre ordre de choſes, qui eſt la vraie ſource de force & de conſolation pour une ame raiſonnable.

LETTRE LIX.

Miss BYRON *à Miss* SELBY.

Londres, 4 Avril.

LE Chevalier Grandisson est arrivé d'hier au soir. Avec sa politesse ordinaire, il envoya demander, en arrivant, des nouvelles de ma santé, & prier M. Reves de lui donner ce matin à déjeûner. Est-ce pour lui-même, est-ce pour moi, qu'il prend cet air de cérémonie? Pour tous deux peut-être; Ainsi, je suis dans l'attente de voir bientôt le noble objet des affections de Clémentine, son futur.... Ah Lucie!

Mais vous voyez que le principal compliment est adressé à M. Reves. Garderai-je ma chambre? Attendrai-je qu'il demande à me voir? Il me doit quelque chose, pour l'émotion qu'il m'a causée dans la Bibliotheque de Mylord L... Je ne l'ai presque pas vu depuis. L'honneur me défend, m'a-t-il dit alors... cependant l'honneur m'ordonne... mais je ne puis manquer à la justice, à la générosité, ne consulter que mon intérêt propre.... Ces paroles, chere Lucie, me retentissent encore dans les oreilles. Quel pouvoit en être le sens? *L'honneur me défend*... Quoi? de s'expliquer? Il m'avoit fait un récit touchant; il l'avoit fini; que pouvoit lui défendre l'honneur? *Cependant l'honneur*

m'ordonne ! Qui l'empêchoit de suivre les loix de l'honneur ? *Mais je ne puis manquer à la justice* : pour Clémentine apparemment. Qui l'oblige d'y manquer ? *A la justice !* Je ne le crains pas de vous, Sir Charles Grandisson. Votre gloire souffre même, d'admettre cette espece d'embarras dans vos idées ; comme si votre caractere étoit exposé à la tentation d'être injuste, & que vous eussiez besoin de vous tenir en garde contre vous-même.

Je ne puis manquer à la générosité... pour qui donc ? Sans doute pour l'illustre Italienne. Il lui doit de la compassion. Mais l'aurois-je mis, par mon empressement, dans l'obligation de me le déclarer ; comme si je souhaitois qu'en ma faveur il fût moins généreux qu'il ne veut l'être ? Je ne puis soutenir cette pensée. N'est-ce pas comme s'il avoit dit ; trop tendre Henriette, je vois ce que vous attendez de moi ; mais je dois de la compassion, je dois de la générosité à Clémentine. Cependant, quel terme de compassion ! Vertueuse Clémentine, je m'afflige pour vous, que vous ne trouviez en lui qu'un homme généreux. Oh ! puisse mon meilleur Génie me préserver du besoin de la compassion d'un homme, sans excepter celle du Chevalier Grandisson !

Mais, qu'a-t-il voulu dire, par le terme d'intérêt propre. Je ne le comprens point. Clémentine a reçu en partage une très-grosse fortune. Celle d'Henriette est médiocre. Il

ne peut manquer à la justice, à la générosité, ne consulter que son intérêt propre... Ces derniers mots me confondent dans la bouche d'un homme qui ne dit rien au hasard.

Fort bien; mais tandis que je raisonne avec moi-même, le temps du déjeûner s'approche. Je veux descendre pour éviter toute affectation. Je vais m'efforcer de voir avec indifférence celui que nous avons tous admiré, que nous avons étudié depuis quinze jours, sous tant de différentes faces; le Chrétien, le Héros, l'Ami... ah Lucie, l'Amant de Clémentine, le modeste & généreux Bienfaicteur, le modele de la bonté & de toutes les Vertus. Mais il arrive! Pendant que je babille avec ma plume, il est arrivé: Pourquoi m'avez-vous retenue, chere Lucie? Il faut à présent que la Folle descende avec une espece de précipitation. Cependant elle veut attendre qu'on la fasse appeller. C'est ce qu'on vient faire à ce moment.

O Lucie! quelle conversation j'ai à vous raconter! Mais il faut que je vous y conduise par degrés.

Sir Charles est venu à moi lorsqu'il m'a vu paroître. C'étoit lui tout entier; sa modestie, sa politesse, avec l'air aisé néanmoins, & la bonne grace que je ne puis décrire. Son premier mouvement m'a fait croire d'abord qu'il alloit prendre une de mes mains, & je vous assure qu'elles ne se

sont retirées ni l'une ni l'autre. Par quel art sait-il joindre à des manieres si ouvertes, un respect qui satisferoit une Princesse.

Après le déjeûner, M. & Madame Reves ayant été appellés pour le Chevalier Alleſtris & sa Niece, qui donnent ordinairement le matin à leurs visites, je suis demeurée seule avec Sir Charles. Alors, d'un air également civil & familier, il m'a tenu ce discours.

Dans le dernier entretien que j'ai eu avec Miss Byron, je lui ai fait un récit fort tendre. J'étois sûr qu'il exciteroit dans un cœur tel que le sien, une généreuse compassion pour une des premieres personnes de son sexe, & je me suis flatté que n'ayant rien à me reprocher de téméraire ou d'indiscret, j'obtiendrois aussi quelque part à sa pitié. Il m'a paru, Mademoiselle, que cette malheureuse histoire vous avoit sensiblement touchée; & par ménagement pour vous, (permettez que j'ajoute aussi pour moi-même) j'ai prié le Docteur Barlet de vous expliquer mille choses sur lesquelles je ne pouvois m'étendre comme lui. Il m'a rendu compte de tout ce qu'il vous a communiqué. Je me souviens de la peine que mon récit vous a causée; & je ne doute point que dans le même sentiment de bonté & de compassion, celui du Docteur ne vous ait fait souffrir encore plus. Cependant me permettrez-vous, Mademoiselle, d'ajouter au même sujet quelques circonstances dont il n'a pu vous instruire? A présent que vous

êtes informée d'une si grande partie de mon Histoire, je souhaiterois que plus que toute autre Femme du monde, vous n'ignorassiez rien de tout ce que j'en sais moi-même.

Il s'est arrêté. Je tremblois. Monsieur.... Monsieur.... J'avoue que l'Histoire est extrêmement touchante. Que cette malheureuse personne est à plaindre! Vous me ferez honneur si vous m'apprenez quelque chose de sa situation.

Le Docteur vous a dit, Mademoiselle, que l'Evêque de Nocera, second Frere de Clémentine, m'a écrit depuis peu, & qu'il me presse de faire encore une fois le voyage de Boulogne. J'ai sa Lettre. Vous entendez l'Italien, Mademoiselle. Permettez-vous que je.... ou souhaitez-vous de prendre cette peine vous-même? Il m'a présenté la Lettre. Voici, ma chere, ce qu'elle contient.

„ L'Evêque l'informe du triste état de sa „ Famille. La santé du Pere & de la Mere „ décline sensiblement. Celle du Seigneur „ Jeronimo est pire qu'elle n'étoit au départ „ de Sir Charles. Sa Sœur ne se porte pas „ mieux, & souhaite toujours ardemment „ de voir son Précepteur. Elle est actuelle- „ ment à Nocera, mais on se propose de la „ mener bientôt à Naples. L'Evêque presse „ en effet Sir Charles de leur faire encore „ une visite, en avouant néanmoins que „ toute la Famille ne le souhaite pas égale- „ ment: mais lui, le Directeur & la Mar- „ quise s'accordent à vouloir qu'on ait cette

„ indulgence pour les voeux continuels de
„ la Sœur. Il offre d'aller au-devant de Sir
„ Charles, dans le lieu dont il lui laiſſe le
„ choix, & de le conduire lui-même à Boulo-
„ gne, où il l'aſſure que le plaiſir de le voir ne
„ manquera point de réunir tout le monde en
„ faveur de l'entrevue. Si ce remede, auquel il
„ regrette de s'être oppoſé ſi long-temps, n'a
„ pas le ſuccès qu'il en eſpere, il conſeillera,
„ dit-il, de renfermer ſa Sœur dans un Cou-
„ vent, ou de la confier aux ſoins de quel-
„ ques honnêtes gens qui la traiteront avec
„ douceur, mais comme on traite ceux qui
„ ont le malheur de tomber dans le même
„ état.

Sir Charles m'a fait lire enſuite une Lettre du Seigneur Jeronimo, qui lui fait la peinture de ſa propre ſituation. " La vie n'eſt
„ plus pour lui qu'un fardeau. Il en ſouhaite
„ la fin. Ses Chirurgiens lui paroiſſent man-
„ quer d'habileté. Il ſe plaint particuliére-
„ ment de ſa bleſſure à la hanche, qui a
„ trompé juſqu'ici toutes leurs lumieres. Ce
„ qu'il demanderoit au Ciel, dit-il, ce
„ ſeroit d'être proche du Chevalier Gran-
„ diſſon, parce que le plus grand bonheur
„ qu'il ait à deſirer eſt de rendre le dernier
„ ſoupir entre les bras de ſon cher Ami.
Mais, dans cette triſte Lettre, il ne dit pas un mot de ſa Sœur. Sir Charles ſuppoſe, pour expliquer ce ſilence, que Clémentine n'étant point à Boulogne, on cache ſon déplorable état au Seigneur Jeronimo, dans la crainte d'irriter ſes douleurs.

Il m'a lu aussi quelque partie d'une Lettre de Madame Bemont, adressée en Anglois, dont plusieurs articles ne sont pas moins affligeans. Elle s'excuse de ne lui avoir pas donné plutôt des nouvelles de Clémentine, sur une longue indisposition qui ne lui a pas permis de se procurer les éclaircissemens qu'elle desiroit. Elle plaint cette chere personne de n'avoir tiré aucun avantage de ses courses, & la faute paroît tomber sur ses compagnons de voyage, qui l'entretenoient chaque jour de l'espérance de rencontrer le Chevalier Grandisson. Ils l'avoient mise pour la seconde fois dans un Couvent, à sa propre sollicitation; & le calme qui avoit succédé pendant quelques jours, commençoit à faire tout attendre de l'avenir : mais ce changement n'ayant pas duré plus longtemps que la nouveauté, une des Religieuses avoit rendu le mal pire que jamais, en lui proposant, pour l'éprouver, de descendre avec elle au Parloir, où elle lui avoit promis de lui procurer quelques momens d'entretien avec un certain Gentilhomme Anglois. Son impatience étoit devenue d'autant plus vive, en se voyant trompée, qu'elle avoit employé deux heures entieres à se préparer pour cette entrevue. Pendant plus de huit jours elle ne s'étoit occupée que du dessein de passer en Angleterre. Après des efforts inutiles de la part de celles qui vivoient dans le même lieu, sa Mere seule avoit eu le pouvoir de lui ôter cette idée, en la priant d'y

renoncer pour l'amour d'elle. Une si prompte soumission avoit encouragé la Marquise à la reprendre sous sa conduite. Mais les accès redevenant fort vifs, & la santé d'une Mere indulgente en étant visiblement altérée, un des plus graves Médecins avoit prononcé qu'il ne falloit rien espérer que de la rigueur. Madame de Sforce & le Général s'étoient déclarés pour le même avis. On avoit pris la résolution de la conduire à Milan. Cependant elle avoit réclamé avec tant d'instances, en demandant la liberté d'aller passer quelque tems à Florence, auprès de Madame Bemont, que sa Mere avoit encore obtenu grace pour elle. Le Marquis s'étoit chargé lui-même de la conduire à Florence, & n'avoit pas eu de peine à faire entrer Madame Bemont dans ses vues.

Pendant près d'un mois, Clémentine avoit paru assez tranquille, sur-tout lorsqu'elle s'entretenoit de l'Angleterre, du Chevalier Grandisson & de ses Sœurs, avec lesquelles elle souhaitoit beaucoup de faire quelque liaison. Ensuite le Général l'étant venu voir, avec Madame de Sforce, ils parurent tous deux fort offensés de la voir retomber incessamment sur les mêmes sujets. Ils se plaignirent de l'indulgence avec laquelle on l'avoit souffert; & ne dissimulant point qu'ils y soupçonnoient quelqu'autre vue, ils pousserent leur ressentiment si loin, que le jour même ils l'obligerent de partir avec eux, au regret extrême de Madame

Bemont & des Dames de Florence, qui la nommoient leur innocente visionnaire, & qui avoient conçu beaucoup de tendresse pour elle. Madame Bemont assure que la douceur avec laquelle on la traitoit, dans une société de Femmes sages & aimables, auroit pu servir par degrés à la rétablir.

Elle fait ensuite le récit des rigoureux traitemens auxquels sa malheureuse Amie fut livrée. Sir Charles auroit souhaité ici d'interrompre sa lecture. Il m'a dit qu'il ne pouvoit continuer sans une altération de voix qui augmenteroit ma douleur, & qui me feroit connoître la sienne. En effet il m'étoit échappé quelques larmes en lisant ses deux premieres Lettres, & pendant qu'il m'avoit lu cette partie de la troisieme. Je ne doutois pas que ce qui restoit à lire ne les fît couler ouvertement. Cependant je l'ai prié de me laisser lire moi-même. L'infortune, lui ai-je dit, n'est pas un spectacle étranger pour moi. Je sais prendre intérêt aux peines d'autrui, sans quoi je ne mériterois point qu'on en prît aux miennes. Il m'a montré l'endroit, & sans ajouter un mot, il s'est retiré vers une fenêtre.

Madame Bemont raconte que la triste Mere se vit forcée d'abandonner entiérement sa Fille à la conduite de Madame de Sforce, qui se hâta de l'emmener avec elle dans son Palais de Milan. On la pria néanmoins de n'employer que des rigueurs nécessaires. Elle le promit, mais elle commença

par éloigner Camille, qu'elle accusoit d'une excessive indulgence. Elle mit à sa place, auprès de Clémentine, une autre femme, nommée Laura, plus propre à seconder ses desseins. Vous saurez bientôt avec quelle barbarie elles l'ont traitée. La Signora Daurana, Fille de Madame de Sforce, eut l'imprudence de s'en vanter, dans quelques Lettres, en faisant un mérite à sa Mere d'avoir été plus heureuse dans le choix des méthodes; & Madame Bemont, qui étoit alors assez bien pour ne pas perdre de vue son Amie, reçût les informations suivantes du Directeur même, que la Marquise avoit prié de les prendre dans un voyage qu'il fit à Milan.

Il ne fut pas peu surpris de la difficulté qu'on fit d'abord de lui laisser voir Clémentine; mais insistant au nom de sa Mere, il la trouva dans un abattement extrême, & dans une véritable terreur, craignant de parler, n'osant lever les yeux devant sa Cousine, & semblant desirer néanmoins de se plaindre. Il en marqua son étonnement à Daurana. Elle lui répondit que c'étoit la meilleure voie; que les Médecins étoient de cet avis; qu'à son arrivée Clémentine ne parloit que du Chevalier, & de l'entrevue qu'elle desiroit avec lui, mais qu'on l'avoit déjà mise au point de ne plus prononcer son nom. Que ne doit-elle pas avoir souffert, reprit le Directeur, pour devenir capable de cette soumission? Soyez sans inquiétude

là-dessus, lui repliqua-t-on avec la même dureté, tout ce qu'on fait est pour son avantage.

La tremblante Clémentine le reconnut sans peine, & le supplia, les mains jointes, de la faire mettre dans un Couvent pour y prendre le voile, pour s'y consacrer éternellement à Dieu. Il paroît que c'étoit une résolution qu'on s'efforçoit de lui inspirer. Madame de Sforce ne dissimuloit point qu'elle regardoit ce parti comme le seul dont on pût attendre le rétablissement de sa Niece. Elle ajouta que sans vouloir imposer de loi à personne, elle étoit persuadée que sa Famille offensoit le Ciel en s'opposant aux desirs d'une jeune personne qui vouloit se donner à Dieu, & que sa maladie en étoit peut-être une punition.

Dans sa Lettre à Madame Bemont, le Directeur attribue cette conduite de Madame de Sforce à des motifs intéressés, & celle de la Signora Daurana aux mouvemens d'une ancienne jalousie pour les qualités supérieures de sa Cousine. Il apporte un exemple fort révoltant de leur cruauté, & tout pour son avantage, chere Lucie! Que mon cœur se souleve contre ces deux Femmes! Laura, sa nouvelle Servante, sous prétexte de se confesser au Directeur, lui fit cet aveu les larmes aux yeux. La chose étoit arrivée le jour précédent:

„ Lorsqu'on vouloit exercer quelque ri-
„ gueur sur l'infortunée Clémentine, cette

„ Fille recevoit ordre de ſortir de l'Apparte-
„ ment. Il étoit échappé à ſa Maîtreſſe quel-
„ ques mots dont on vouloit la punir. Ma-
„ dame de Sforce, qui ne pouſſoit pas la
„ barbarie ſi loin que ſa Fille, n'étoit pas
„ au logis. Laura eut la curioſité de prêter
„ l'oreille. Elle entendit de la bouche de
„ Daurana des menaces fort vives, avec
„ d'autres marques d'emportement, & de
„ celle de Clémentine, qui ne put réſiſter
„ ſans doute aux injures de ſa Couſine : que
„ vous ai-je fait, Daurana, pour me traiter
„ ſi mal ? Vous n'avez plus d'amitié pour
„ moi. Vous voyez ma ſituation, pourquoi
„ m'inſulter ſi cruellement ? Si la main du
„ Ciel s'eſt appeſantie ſur moi, ne me de-
„ vez-vous pas un peu de pitié? Cette cruelle
„ Couſine lui répondit que tout ce qu'on
„ faiſoit étoit pour ſon avantage, & que ſes
„ plaintes mêmes, qui n'avoient pas tou-
„ jours été ſi ſenſées, en étoient une bonne
„ preuve. Hélas! reprit-elle, je vous ai cru
„ de la tendreſſe pour moi. Je n'ai plus de
„ Mere, & vous en avez une. La mienne
„ étoit la meilleure de toutes les Meres, mais
„ elle m'abandonne ! ou plutôt, n'eſt-ce
„ pas moi qui ai le malheur de m'être ſéparée
„ d'elle ? Je ne ſais lequel des deux !.

„ Daurana, irritée apparemment de ces
„ tendres plaintes, la menaça du corſet de
„ force, punition qui cauſoit toujours beau-
„ coup d'épouvante à la malheureuſe Clé-
„ mentine. Laura lui entendit faire des

„ instances fort humbles ; mais Daurana „ sortant d'un air emporté, cette fille fut „ obligée de se retirer. Dans l'intervalle, „ Clémentine appréhendant le retour de son „ Ennemie, avec le corset dont elle étoit „ menacée, se hâta de descendre, & se „ cacha sous l'escalier, où elle fut bientôt „ découverte par ses habits qu'elle n'avoit „ pas eu soin de tirer après elle „.

O chere Lucie ! qu'il m'auroit été difficile de retenir ici mes larmes ! Sir Charles les voyant couler en abondance, a jugé facilement à quel endroit de la Lettre j'étois arrivée. Concevez, Mademoiselle, m'a-t-il dit d'une voix altérée, quelles auroient été mes réflexions, si ma conscience m'avoit reproché d'être volontairement la cause de tant de maux !

Après m'être un peu remise, j'ai continué ma lecture. " La cruelle Daurana eut la bar„ barie de tirer sa triste & malheureuse „ Cousine par les bords de sa robe, en joi„ gnant à cette violence toutes sortes de nou„ velles menaces. Clémentine ne résista „ point. A genoux, comme elle étoit dans „ sa situation, les mains croisées sur sa poi„ trine, elle demanda grace, non par ses „ discours, mais par ses yeux, quoiqu'il „ n'en sortît point une larme. Elle ne put „ l'obtenir. On la fit reconduire à sa cham„ bre, où elle subit la punition dont on „ l'avoit menacée.

„ Le Directeur fut extrêmement touché

„ du récit de Laura. Il ne l'avoit pas été „ moins de ses propres observations. Cependant lorsqu'il fut retourné à Boulogne, il „ crut devoir ménager la Marquise, en lui „ cachant le traitement qu'on faisoit à sa „ Fille. Après lui avoir dit seulement qu'il „ ne pouvoit l'approuver, il lui conseilla „ de ne pas s'opposer au retour de Clémentine, si l'on pouvoit y faire consentir „ l'Evêque & le Général. Mais il s'ouvrit „ avec moins de réserve au Prélat, qui écrivit aussi-tôt à son Frere pour le presser de „ se joindre hautement à lui & de finir l'esclavage de leur Sœur. Ils convinrent de se „ rencontrer à Milan dans cette vue. Clémentine fut délivrée, mais le mécontentement de Madame de Sforce & de sa Fille „ cause un nouveau trouble dans la Famille. „ Elles prétendent que leur conduite avoit „ commencé à produire d'excellens effets, „ c'est-à-dire, qu'elles veulent faire passer „ une soumission forcée & les fruits de la „ terreur, pour un commencement de guérison „.

La Marquise étant fort éloignée de jouir d'une bonne santé, on a conduit sa Fille à Naples, avec Camille, qu'on lui a rendue pour la servir. Madame Bemont suppose qu'elles y sont actuellement. Malheureuse Clémentine ! Quel sort, d'être ainsi traînée de Ville en Ville ! Mais qui pourroit penser à sa Cousine Daurana, sans une extrême indignation ?

L'Evêque, ajoute Madame Bemont, souhaiteroit beaucoup de pouvoir engager le Général son Frere à se joindre à lui, pour inviter Sir Charles à repasser en Italie, comme un dernier expédient qu'il juge à propos de tenter, avant que de renfermer leur Sœur dans un Couvent ou de l'abandonner à des mains étrangeres. Mais le Général refuse d'entrer dans ses vues. Il demande de quelle utilité sera cette visite, lorsque tout l'effet qu'elle peut produire, en rétablissant l'esprit de Clémentine, sera de lui donner plus d'ardeur que jamais pour le dénouement qu'on veut éviter ? Jamais il ne consentira, dit-il, que sa Sœur devienne la Femme d'un Anglois Protestant. L'Evêque a déclaré qu'il n'étoit pas moins éloigné d'y consentir, mais il souhaite que la considération de ce point soit remise à d'autres temps, dans la confiance que leur Sœur, après sa guérison, trouvera dans ses principes la force de répondre à tous leurs desirs. On pourroit faire l'essai de cet expédient, dit le Général : mais le Chevalier lui paroît un homme artificieux, qui doit avoir employé, pour séduire Clémentine, des moyens dont personne ne s'est apperçu, & plus efficaces néanmoins qu'une déclaration ouverte. N'a-t-il pas eu l'art de faire tomber dans ses pieges Olivia & toutes les Femmes qui l'ont connu ? Enfin le Général avoue qu'il n'aime point M. Grandisson ; que s'il l'a traité civilement, c'est par des égards passagers

passagers de politesse qu'il a cru devoir à son intrépidité; qu'il juge des causes par les effets; que ce qu'il y a de certain pour lui, c'est la perte d'une Sœur que son mérite rendoit digne d'une couronne; & que s'il rencontre encore une fois le Chevalier, dans quelque lieu que ce soit, il ne répond pas des suites.

Cependant le Directeur & la Marquise étant entrés, comme l'écrit l'Evêque, dans la résolution de tenter ce dernier expédient, & se croyant sûrs que le Marquis, ni le Seigneur Jeronimo, ne le condamneroient point, l'invitation est partie dans les termes que j'ai rapportés.

Tel est, ma chere, l'état de cette malheureuse aventure, autant du moins que je puis m'en rappeller les circonstances. Mais vous savez combien le cœur aide à la mémoire, il ne lui échappe rien. Ce qui me restoit à savoir, c'étoit la réponse de Sir Charles. Ma situation, Lucie, n'étoit-elle pas assez délicate? S'il m'eût consultée avant que d'avoir pris ses résolutions, le conseil que je lui aurois donné de tout mon cœur, auroit été de voler au secours de l'infortunée Clémentine, mais il me semble que cette incertitude n'auroit pas été digne d'elle, & le compliment qu'il m'auroit fait, n'auroit pas été plus convenable au caractere d'un homme si généreux. Cependant ma considération pour son propre intérêt se faisoit sentir dans toute sa force: ma considération, Lucie!

ce terme ne vous paroît-il pas affecté ? Ce que la générosité, ou plutôt la justice, demandoit de lui pour Clémentine, & cette considération, si souvent avouée, mettoit une espece de division dans mon cœur. J'avois besoin de quelques momens pour y réfléchir. Je sentois l'importance de pouvoir méditer sur ma conduite, pour me garantir de toute apparence d'empressement & d'affectation. Heureusement Madame Reves étant rentrée pour prendre quelque chose qu'elle avoit oubliée, j'ai saisi l'occasion ; & pendant que Sir Charles lui adressoit quelques politesses, je suis sortie, en leur disant à tous deux que je ne les quittois que pour un instant.

Je suis monté à mon appartement. J'ai traversé trois ou quatre fois l'antichambre. Henriette Byron, me suis-je dit à moi-même, point de bassesse. N'as-tu pas devant toi l'exemple d'une Clémentine ? Le combat de sa Religion & de son amour a renversé sa raison. Tu ne peux être menacé de cette épreuve : mais ne saurois-tu montrer que si tu l'étois, tu serois capable d'autant de noblesse ? Le Chevalier Grandisson est juste. Il doit la préférence à l'excellente Clémentine. Droits precédents, compassion pour ses souffrances, mérite si supérieur ! N'est-ce pas le mérite que tu aimes dans lui ? Pourquoi ne l'aimerois-tu pas aussi dans une personne de ton sexe, lorsque tu l'y vois presqu'au même degré ? Il t'en coûtera sans

doute ; mais descends, & fais un effort pour t'élever au-dessus de toi-même.

Je suis descendue, assez contente de m'être trouvée capable de cette résolution. Ma Cousine est sortie lorsqu'elle m'a vue rentrer. Sir Charles est venu au-devant de moi jusqu'à la porte : je me flatte qu'il a vu dans ma contenance de la dignité sans orgueil.

J'ai parlé la premiere, tandis que je me sentois l'ame élevée, & pour me soutenir dans cette disposition. Mon cœur saigne, lui ai-je dit, des malheurs de votre Clémentine. (Oui, Lucie, j'ai dit de votre Clémentine.) Je ne vous ai quitté, pendant quelques momens, que pour me livrer à l'admiration qu'elle m'inspire. Que je plains sa situation ! Mais il n'y a rien de difficile & de grand, dont Sir Grandisson ne soit capable. Vous m'avez honorée, Monsieur, du titre de Sœur : dans toute la tendresse de ce nom, je ne puis vous déguiser mes craintes du côté du Général, & je sens presqu'autant que vous, les nouvelles peines que le spectacle présent des maux d'autrui doit vous causer. Cependant je suis sûre que vous n'avez pas hésité un moment à prendre la résolution de quitter tous vos Amis d'Angleterre, pour repasser en Italie, & pour aller tenter du moins ce qu'on peut encore espérer.

S'il m'avoit louée beaucoup de ce langage, il auroit paru dans les circonstances

où nous étions tous deux, qu'il regardoit mon désintéressement comme un effet extraordinaire de grandeur d'ame, & par conséquent qu'il me supposoit sur lui des vues auxquelles il admiroit que je fusse capable de renoncer. De toutes les ames humaines, la sienne est la plus délicate. Il m'a priée de m'asseoir, & se plaçant près de moi, sans quitter ma main qu'il avoit prise pour me conduire à mon fauteuil : depuis que je connois Miss Byron, m'a-t-il dit, je l'ai considérée comme l'honneur de son sexe. Mon cœur demande une alliance avec le sien, & se flatte de l'obtenir, quoique dans une situation si délicate, j'ose à peine me fier à moi-même. Dès le premier moment, j'ai donné le nom de Sœur à Miss Byron; mais elle est plus pour moi que la plus chere Sœur. J'ai l'idée d'une amitié plus tendre, à laquelle j'aspire avec elle, malgré tous les accidens qui peuvent s'opposer de part & d'autre à des desirs plus étendus : & c'est un bien que j'ose espérer qu'elle ne me refusera point, aussi long-temps qu'il pourra s'accorder avec ses autres attachemens.

Il s'est arrêté. J'ai fait un effort pour lui répondre, mais l'expression m'a manqué. Je me suis senti le visage aussi ardent que le feu devant lequel nous étions assis.

Il a repris : J'ai toujours le cœur sur les levres. Il souffre, lorsque je ne puis exprimer tout ce qu'il me dicte. Les complimens sont un langage pour lequel j'ai peu de goût.

Mais ne me croyant point indigne de votre amitié, je veux supposer qu'elle m'est accordée, & je reviens à mes affaires, avec toute l'ouverture que ce tendre sentiment demande.

Monsieur, vous me faites honneur. C'est tout ce j'ai pu dire.

J'ai reçu, a-t-il continué, une Lettre de la fidelle Camille : non que j'entretienne la moindre correspondance avec elle, mais le traitement qu'elle voit faire à sa jeune Maîtresse, & quelques mots échappés à l'Evêque, qui exprimoient apparemment l'extrême envie qu'il a de me revoir à Boulogne, ont porté cette Fille à m'écrire pour me conjurer d'entreprendre le voyage. Cependant sans quelque Lettre d'une personne de la Famille, & sans quelque marque du consentement des autres, sur quel fondement pourrois-je espérer d'être bien reçu, après avoir essuyé autant de refus que j'ai demandé de fois à me présenter, sur-tout lorsque Madame Bemont, loin de me donner aucun encouragement, me rend un assez mauvais témoignage des dispositions de la Famille ?

Elle pense toujours, comme vous avez pu le remarquer à la fin de sa Lettre, que je dois suspendre mon départ jusqu'à ce que le Général & le Marquis joignent leur demande à celle de la Marquise, de l'Evêque & du Directeur. Mais je n'ai pas plutôt lu la Lettre du Prélat, que je me suis engagé,

par une réponse fort empressée, à satisfaire tous leurs desirs. Je n'y ai mis qu'une restriction, c'est qu'on ne m'engagera point à passer au-delà de Boulogne, où j'aurai la satisfaction de voir mon cher Jeronimo & sa Sœur.

Mon cœur n'étoit pas sans émotion, chere Lucie, mais j'en suis fâchée pour mon cœur, & ma raison n'en a pas moins été pour Sir Charles.

Vous vous étonnez, Mademoiselle, a-t-il repris, de ne voir aucuns préparatifs pour mon départ. Tout est prêt. Je n'attends que la compagnie d'un honnête homme qui arrange ses affaires, pour se disposer à partir avec moi. C'est un habile Chirurgien, dont la réputation est bien établie par un long exercice de son Art dans les dernieres guerres. Mon Ami ne se loue pas des siens. Si M. Lowther peut servir à sa guérison, quelle satisfaction pour moi ! Et si mon voyage est de quelque utilité pour l'aimable Clémentine... Mais comment puis-je me flatter d'une si douce espérance ? Cependant je suis persuadé que dans sa situation, avec un caractere tel que le sien, & si peu accoutumée aux violences qu'elle a souffertes, le seul moyen de la rétablir, est d'aller au-devant de tout ce qu'elle peut desirer. Quelle nécessité de contredire une jeune personne, qui dans les plus grands accès de son mal, n'a jamais fait éclater un desir, une pensée contraire à son devoir, ni à l'honneur de

son nom, ni si vous me permettez de le dire, Mademoiselle, à la fierté de son sexe?

Je me trouve obligé, a-t-il ajouté, de m'arrêter à Paris, pour les affaires de feu M. Danby. Deux jours d'application me mettront en état de les terminer à mon retour. Pendant le séjour que je dois faire en Italie, peut-être amenerai-je l'occasion de finir deux ou trois comptes qui regardent ma Pupille, & qui sont demeurés suspendus. Aujourd'hui, j'aurai à dîner Madame Oldham & ses Fils. Dans l'après-midi, j'attends Madame Ohara, avec son Mari, & le Capitaine Salmonet. Demain, Mademoiselle, je compte sur l'honneur de vous avoir à dîner, avec M. & Madame Reves, & je vous prie de les engager chez moi pour le reste du jour. Il ne faut pas me refuser cette grace, parce que j'ai besoin de toute votre influence sur ma Sœur Charlotte, pour lui faire marquer l'heureux jour à Mylord G... Un de mes plus vifs desirs est de les voir unis avant mon départ: & mon retour étant incertain, (ah Lucie! que mon émotion à redoublé!) j'ai nommé Jeudi prochain pour le triple mariage des jeunes Danby. Si je vois le bonheur de Mylord G... & celui de Charlotte bien établi avant notre séparation, c'est la plus sensible consolation que je puisse emporter. Je souhaite beaucoup aussi de voir arriver mon cher Belcher, & de le laisser en possession de la tendresse de son Pere. Le Docteur Barlet, & lui, trouveront leur

un commerce de Lettres avec le Docteur. Il vous admire, Mademoiselle. Il vous communiquera tout ce qu'il jugera digne de votre connoiſſance, dans la conduite d'un homme qui ſe croira toujours honoré des moindres marques de votre attention.

Ah Lucie! Il eſt échappé ici un ſoupir à Sir Charles. J'ai cru remarquer plus de chaleur dans ſes yeux, que dans ſon langage. Que vous dirai-je, ma chere? Je ne vous promets rien de mon cœur, s'il m'accorde plus de tendreſſe qu'on n'en met dans l'amitié, . . . s'il me laiſſe penſer qu'il deſire... Mais que peut-il deſirer? Il doit être à Clémentine; il lui appartient: & s'il m'accorde le ſecond rang dans ſon affection, je m'efforcerai d'en faire mon bonheur. Quoi, Lucie? s'il me fait cette réponſe, ſerai-je capable de m'offenſer contre un homme, qui ne peut être tout ce que je ſouhaiterois qu'il fût pour moi? Non. Il n'en ſera pas moins glorieux à mes yeux. J'admirerai la bonté de ſon cœur & la grandeur de ſon ame. Je lui croirai des droits à ma plus vive reconnoiſſance, pour la protection que j'ai reçue de lui contre la violence d'un Raviſſeur, & pour les ſervices qu'il n'a pas ceſſé de me rendre. N'eſt-ce pas ſur l'amitié que mon amour eſt fondé? & Sir Charles ne m'offre-t-il pas la plus tendre & la plus parfaite amitié?

Cependant j'ai ſurpris une larme, prête

à s'échapper. Je me ſuis ſenti le cœur en déſordre, Lucie, & je n'ai pu me défendre d'une petite ruſe de femme. Lorſque je me ſuis apperçue que je preſſois inutilement mes paupieres, pour diſperſer la goutte qui vouloit ſortir, & que je l'ai ſentie couler ſur ma joue, je me ſuis hâtée de l'eſſuyer: pauvre Emilie ! ai-je dit fort tendrement. Qu'elle va ſouffrir de votre abſence ! Emilie aime beaucoup ſon Tuteur.

J'aime auſſi ma Pupille. J'avois penſé, Mademoiſelle, à vous demander votre protection pour Emilie. Mais, comme j'ai deux Sœurs, je compte qu'elle ſera heureuſe ſous leurs aîles, & ſous la garde de Mylord L..; d'autant plus que je me promets de vaincre ſa malheureuſe Mere, en lui faiſant un frein de ſon propre intérêt & de celui de ſon Mari, pour l'empêcher du moins de nuire à ſa Fille.

J'étois bien aiſe, ma chere, d'éloigner mes penſées de moi-même, & de faire tourner auſſi ſon attention ſur tout autre ſujet que moi. Nous ſommes tous perſuadés, lui ai-je dit, que M. Belcher eſt le mari que vous deſtinez...

Un Mari pour Emilie ! a-t-il interrompu. Comptez, Mademoiſelle, que ce ne ſera point à ma ſollicitation. La moitié de mon bien eſt au ſervice de mon Ami; mais je ne chercherai jamais à guider le choix de ma Pupille. Emilie ſe donnera, dans quelque temps, le Mari qu'elle croira propre à la ren-

dre heureuse, & Belcher prendra une Femme qu'il puisse aimer : mais Emilie, si je puis l'empêcher, ne sera jamais la victime d'un arrangement de convenance. Je connois Belcher pour un homme fort délicat; je ne le serai pas moins pour ma Pupille : & je m'y crois d'autant plus obligé, qu'elle ne manque pas elle-même de délicatesse. La persuasion est cruelle, soit qu'elle vienne d'un Pere ou d'un Tuteur, lorsqu'elle propose un Mari que le cœur rejette.

Quel homme! ai-je pensé. Ne lui trouverai-je donc aucun foible ?

Attendez-vous bientôt votre Ami, Monsieur ?

De jour en jour, Mademoiselle.

Et devant partir sitôt, Monsieur, comment espérez-vous de finir tant d'affaires avant votre départ ?

Je n'appréhende, Mademoiselle, que les caprices de Charlotte. Lui auriez-vous remarqué quelque éloignement pour l'alliance de Mylord G....

Non, Monsieur.

Tout dépendra donc de vos instances, & de celles de Mylord & Mylady L....

Il m'a fait des excuses, d'avoir occupé si longtems mon attention; & M. Reves étant rentré avec sa femme, il a pris congé de nous d'un air composé. Mes esprits s'étoient soutenus de toute leur force. J'ai demandé à ma Cousine, la permission de me retirer quelques momens. Il me sembloit que son

départ avoit été si grave ! Je suis monté dans mon Cabinet. Là, vous l'avouerai-je, Lucie? après quelques soupirs involontaires, un déluge de larmes m'a soulagée. J'ai demandé, à genoux, la paix pour l'ame troublée de l'excellente Clémentine, de la résignation pour la mienne, & d'heureux jours pour Sir Charles. Ensuite, m'étant essuyé les yeux devant mon miroir, je suis retournée vers M. & Madame Reves, qui n'ont pu voir la rougeur de mes yeux, sans m'en demander la cause, avec les marques d'une profonde inquiétude. Je leur ai dit ; l'orage est passé, mes chers Parens. Je ne saurois le blâmer. Il est noble, il est juste. Ne m'en demandez pas davantage à présent. Vous lirez ma Lettre, qui contiendra tous les détails.

Je suis remontée pour écrire, & je n'ai quitté la plume que pendant le tems du dîner. Enfin, lasse, agitée, mécontente de moi-même, sans savoir pourquoi, j'ai porté ma Lettre à M. & Madame Reves. Tenez, leur ai-je dit ; lisez si vous le pouvez, & faites-la partir promptement pour ma chere Lucie. Cependant, sur une seconde réflexion, je veux la montrer aussi, ai-je ajouté, aux deux cheres Sœurs & à Mylord L.... Ils seroient fâchés de ne pas savoir tout ce qui s'est passé dans une conversation, dont toutes les circonstances demandoient une délicatesse, que je crains de n'avoir pas si bien observée que lui.

gé dans une réponse à Mylord W.. qui étoit attendue par un Courrier. Il ne fut pas un quart-d'heure à paroître; & lorsqu'il s'approcha d'eux, il leur fit des excuses, avec sa politesse ordinaire. Le docteur assure que jamais on n'a rien vu de plus respectueux, que M. Ohara & le Capitaine. Ils vouloient entrer en apologie, sur la conduite qu'ils avoient tenue dans leur derniere visite; mais mon Tuteur ne l'a pas permis: & depuis le premier instant, dit le Docteur, ma Mere s'est observée avec une parfaite décence.

Aussitôt qu'elle eut demandé à me voir, mon Tuteur eut la condescendance de monter lui-même à ma chambre. Il me prit par la main: quelle bonté, Mademoiselle! En me conduisant sur l'escalier, il me dit d'un ton charmant: ma chere, pourquoi trembler? Ne suis-je point avec vous? Votre Mere paroit fort tranquille. Vous lui demanderez sa bénédiction. Je vous épargnerai toutes sortes de peines. J'aurai soin de vous faire entendre quelle conduite vous aurez à tenir dans les occasions.

A peine avoit-il cessé de parler, qu'arrivant à la porte, je me trouvai tout d'un coup dans la chambre avec lui. Je me jettai à genoux devant ma Mere, comme je fais à présent devant vous, mais je n'eus pas la force de parler. Je fis comme à présent; (& l'aimable Fille s'est mise à baiser mes mains,

J'ai vu ma Mere, a commencé cette chère Fille, & je me crois dans ses bonnes graces. Pourquoi ne croirois-je pas, Mademoiselle, que j'y ai toujours été ?

Chere Miss ! lui ai-je répondu, en la serrant contre mon sein, vous êtes une excellente Fille ! Apprenez-moi ce qui s'est passé.

Il faut, Lucie, que je vous représente aussi naturellement qu'il me sera possible, tous les mouvemens & les termes de l'aimable Créature, dans cette intéressante occasion.

Asseyez-vous, mon Amour, lui ai-je dit.

Quoi ? Mademoiselle ; lorsque j'ai à parler d'une Mere réconciliée ? & devant ma chere Miss Byron ? Non, en vérité.

Pendant son récit, elle tenoit souvent une main ouverte, tandis que du premier doigt de l'autre elle pesoit dessus, avec une action fort vive ; & quelquefois elle les étendoit toutes deux, comme transportée de plaisir & d'admiration. Voici son exorde.

Il faut savoir, ma chere Miss Byron, qu'il étoit hier environ six heures du soir, lorsque ma Mere, son Mari, & le Capitaine Salmonet arriverent chez mon Tuteur. Je n'avois reçu avis de leur visite, que deux heures auparavant ; & lorsqu'ayant entendu le Carosse, j'eus ouvert la fenêtre pour les voir descendre, je me crus prête à m'évanouir. J'aurois donné la moitié de ce que je possede, pour être à cent milles de Londres. Le Docteur Barlet se présenta pour

de la voir pleurer. Elle ne me répondit qu'en passant ses bras sous les miens, en me baisant au front, & aux deux joues. Hélas! pensai-je en moi-même, je commence à trouver de la tendresse dans ma Mere.

Mon Tuteur vint à nous; & lui prenant fort civilement la main, il la conduisit près du feu. Il me fit placer entre elle & la table à Thé, tandis qu'il pria le Major & le Capitaine de s'asseoir près de lui. Il me dit alors: Emilie, ma chere, vous aurez la bonté de nous faire le Thé. Ma Sœur, en se retournant vers ma Mere, n'est point au logis, Madame, & Miss Jervins va tenir sa place. Oui, Monsieur, de tout mon cœur, lui répondis-je: & j'étois aussi légere qu'un Oiseau.

Mais, avant que les Domestiques parussent; permettez, Madame, dit-il à ma Mere, que je vous explique ce que Miss Jervins m'a proposé. Ils prêterent tous trois un profond silence. Elle souhaite, Monsieur, en s'adressant au Major, que vous acceptiez d'elle, pour votre usage mutuel, une augmentation annuelle de cent livres sterling, qui vous seront payées par quartier pendant la vie de Madame Ohara, dans la confiance que vous contribuerez de tout votre pouvoir à son bonheur.

Ma Mere fit une profonde inclination. Son visage se colora de reconnoissance. Je remarquai qu'elle paroissoit satisfaite.

Et vous, Madame, continua-t-il, en se

tournant vers elle, Miſs Jervins vous prie de recevoir, comme de M. Ohara, une même ſomme pour vos menus plaiſirs, qui vous ſera payée auſſi par quartier, à vous ou à lui, mais dont vous aurez ſeule la diſpoſition, Madame, & ſans aucune dépendance de vous, Monſieur Ohara.

Juſte Ciel! Monſieur, s'écria le Major; que je ſuis confus de ce qui s'eſt paſſé ici la derniere fois! Il eſt impoſſible de réſiſter à tant de bonté. Il ſe leva pour s'avancer vers la fenêtre. Le Capitaine répéta, juſte Ciel! avec d'autres exclamations que je ne puis me rappeller, car j'étois à pleurer comme un Enfant. Quoi, Monſieur? dit ma Mere, cent livres ſterling par an? N'eſt-ce pas ce que vous entendez? Oui, Madame. Et cent livres payées avec cette nobleſſe, comme ſi ce n'étoit pas à ma Fille, mais à mon Mari, que j'en euſſe l'obligation! Bonté du Ciel! Que vous m'embarraſſez, Monſieur! Quelle honte, quels remords vous faites naître dans mon cœur! Et les larmes de ma Mere couloient auſſi vîte que les miennes.

O Mademoiſelle! m'a dit ici cette chere Fille, en s'interrompant elle-même pour m'embraſſer, que votre tendre cœur paroît ému! Qu'auroit-ce été, ſi vous aviez été préſente!

Le Docteur Barlet, a-t-elle repris, vint nous joindre à l'heure du thé. Mon Tuteur ne voulut point que les Domeſtiques, qui ſe

préſenterent d'eux-mêmes, s'approchaſſent pour ſervir. On n'entendit, pendant le thé, que des applaudiſſemens & des bénédictions. On ne vit que des regards & des mouvemens d'admiration & de reconnoiſſance. Quelle joie dans tous les cœurs! Vous vous l'imaginez bien, Mademoiſelle. N'eſt-il pas charmant de faire le bonheur d'autrui? Ah! ſans doute. Que mon Tuteur fit de cœurs heureux! Il faut que vous lui diſiez, Mademoiſelle, d'avoir moins de bonté pour moi. Je ne ſais ce que je ferois de moi-même. Je craindrois de l'adorer à la fin. Mais s'il ceſſoit auſſi de me traiter avec cette tendreſſe, que deviendrois-je? J'aurois recours à mes larmes? ma colere ſe tourneroit contre moi-même, & je penſerois qu'il ne peut rien faire de blâmable.

O mon Amour, mon Emilie! ai-je interrompu; modérez votre reconnoiſſance: elle entraîne votre véritable Amie.

Eh! quel mal y trouvez-vous, Mademoiſelle? Un bon cœur peut-il être ingrat? M. Barlet dit qu'il n'y a point de vrai bonheur dans cette vie: ne vaut-il pas mieux que notre malheur vienne d'une bonne cauſe que d'une mauvaiſe? Vous-même, chere Miſs Byron, vous m'avez quelquefois rendue malheureuſe: comment? par votre bonté, & parce que je ne me ſentois capable, ni de la mériter, ni de la reconnoître.

La charmante Créature a continué ſon petit babil. Après le thé, mon Tuteur me

prit à part : mon Emilie, (j'aime qu'il m'appelle son Emilie ! mais je crois qu'il traite tout le monde avec cette bonté.) Il faut voir, me dit-il, en me mettant deux Billets de vingt-cinq Guinées dans les mains, ce que nous ferons de ces deux Billets. On peut avoir quelque besoin pressant. Nous supposerons que votre Mere est mariée depuis trois mois. Les deux pensions peuvent commencer au mois de Décembre passé. Je verrai, à leur départ, mon Emilie, avec quelle grace vous leur ferez ce petit présent ; & la conduite de M. Ohara nous fera observer s'il est homme avec lequel votre Mere puisse vivre heureuse, à présent que leur intérêt commun est d'avoir un peu de complaisance l'un pour l'autre. Mais que l'offre vienne entiérement de vous.

Quelle bonté ! Mademoiselle. J'aurois baisé volontiers les Billets, parce qu'ils sortoient de ses mains. J'entends, Monsieur, lui répondis-je. Et lorsque ma Mere se fut levée pour partir, en renouvellant les témoignages de sa reconnoissance, je m'adressai à M. Ohara : Monsieur, lui dis-je, il me semble que le premier quartier doit commencer à Noël dernier. Recevez-en le paiement de ma propre main. Je lui remis alors un des deux Billets. Ensuite jettant un coup d'œil respectueux sur ma Mere, de peur qu'il ne se méprît, & qu'il ne se fît tort aux yeux du plus habile observateur du monde, je lui donnai aussi le second Billet.

Il regarda d'abord le premier, & puis l'autre, avec différentes marques de ſurpriſe; après quoi m'ayant fait une profonde révérence, qui fut ſuivie d'une autre à mon Tuteur, il les préſenta tous deux à ma Mere. C'eſt vous, Madame, lui dit-il, qui devez être mon interprête. Je ne trouve point d'expreſſion qui réponde à mes ſentimens. Que le Ciel m'accorde la force de ſoutenir tout ce que j'éprouve! Il ſortit bruſquement du Cabinet où nous étions, & lorſqu'il fut dans l'antichambre, il s'eſſuya les yeux, en laiſſant échapper des ſanglots qui furent entendus des Domeſtiques. Ma Mere jetta ſucceſſivement les yeux, comme ſon Mari, ſur les deux Billets; & les levant ſur moi, elle m'embraſſa dans un nouveau tranſport de tendreſſe. Elle voulut adreſſer quelque choſe à mon Tuteur, mais il la prévint, en lui diſant: Emilie ne manquera jamais à ce qu'elle vous doit, Madame, & reſpectera auſſi M. Ohara. Puiſſiez-vous être heureux enſemble! Enſuite il la conduiſit, quelle condeſcendance! il la conduiſit par la main à M. Ohara, qui, s'étant un peu remis, ſe diſpoſoit à faire quelques libéralités aux Domeſtiques. Monſieur le Major, lui dit mon Tuteur, comptez que mes Gens ne reçoivent leur paiement que de moi. Ils ont là-deſſus des principes dont je leur tiens compte.

Il conduiſit ma Mere juſqu'au carroſſe. Pour moi je ne pus aller bien loin. Je rentrai

dans le Cabinet, en pleurant de joie. Je n'étois pas maîtreſſe de moi-même. Comment aurois-je pu réſiſter ? Vous le ſentez bien, Mademoiſelle. Pendant ce temps-là, M. Salmonet s'eſſuyoit les yeux, & les levoit alternativement au Ciel, & laiſſoit échapper différentes exclamations. Mais tous ces applaudiſſemens & ces éloges ne paroiſſoient pas cauſer la moindre vanité à mon Tuteur.

Cependant il revint à moi. Je me levai. Je voulus me jeter à ſes genoux, en trouvant à peine la force de lui dire que je le remerciois de ſa bonté pour ma Mere. Il me retint dans ſes bras. Il me fit aſſeoir, & s'aſſeyant près de moi, il prit ma main. Je fus ſi touchée de cette careſſe, que je ſentis mon cœur palpiter de joie. Il me dit : voyez, ma chere Fille, ce que les richeſſes donnent le pouvoir de faire pour le bonheur d'autrui. Vous jouiſſez d'une grande fortune. A préſent que votre Mere eſt mariée, j'eſpere beaucoup d'elle & du Major. Ils ſentiront ce qu'ils ſe doivent l'un à l'autre, & ce qu'ils doivent au Public. Ce n'eſt pas le bon ſens qui leur manque. Vous avez fait tout à la fois, un acte de juſtice & de générosité. L'homme qui regrettera deux cens livres ſterling retranchées à votre fortune, pour faire un heureux ſort à votre Mere, n'aura point mon Emilie. Qu'en dites-vous ?

Votre Emilie, Monſieur, votre heureuſe Emilie ne méritera jamais d'attention qu'autant qu'elle ſe laiſſera conduire par un guide

tel que vous. C'eſt la réponſe que je lui fis, Mademoiſelle, & je n'en pouvois faire de plus vraie.

Et ſur cette réponſe, ai-je interrompu, ne ſerra-t-il pas ſon Emilie contre ſon généreux ſein ?

Non, Mademoiſelle. Il ne m'a point accoutumée à tant de faveur. Mais il loua la bonté de mon naturel. Il m'aſſura qu'il ne me demanderoit jamais une déférence aveugle, qu'il conſulteroit toujours ma raiſon, & qu'il vouloit que ce fût elle qui me donnât de la confiance pour ſes avis. Je ne me rappelle pas tous ſes termes, mais c'eſt à peu près ce qu'il me dit, & bien mieux que je ne puis le répéter. Le nom, Mademoiſelle, qu'il me donne le plus ſouvent, lorſque je ſuis ſeule avec lui, c'eſt celui de ſa Fille ; & quoiqu'il me traite toujours avec une extrême bonté, je crois m'appercevoir qu'il n'eſt pas ſi libre alors avec moi qu'en compagnie. Pourriez-vous m'en dire la raiſon, Mademoiſelle ? car je ſuis ſûre que je n'ai pas moins de reſpect pour lui dans un temps que dans un autre. Croyez-vous, Mademoiſelle, que cela ne ſignifie rien ? Il faut bien que cette différence ſoit fondée ſur quelque choſe. J'aime à l'étudier, & je cherche, autant qu'il m'eſt poſſible, le ſens même de ſes regards comme celui de ſes actions. Sir Charles eſt un livre que le Ciel m'a donné pour mon inſtruction. Pourquoi ne l'étudierois-je point ?

Oui, mon Amour, ai-je répondu à cette charmante Créature ; étudiez votre Tuteur pendant que vous en avez l'occasion. Mais il se dispose à nous quitter. Il part dans peu de jours.

C'est ce que je crains, a-t-elle repris, d'un air plus pensif. J'aime, & je plains la pauvre Clémentine, dont le cœur a tout à souffrir ; & je ne m'occupe que de sa situation, depuis que vous m'avez permis de lire les extraits du Docteur. Mais j'espere que mon Tuteur ne sera qu'à vous. Nuit & jour je demande au Ciel de vous voir, Mylady Grandisson. Mes prieres ne cesseront point jusqu'à cet heureux jour : mais pardonnez, si je les finis toujours en demandant aussi que vous consentiez tous deux à laisser vivre avec vous la pauvre Emilie.

Aimable Fille ! La pauvre Emilie, dit-elle ! Je l'ai embrassée, & le cœur plein toutes deux, nous avons mêlé nos larmes l'une pour l'autre... ou peut-être, chacune pour soi-même.

Elle m'a quittée avec précipitation. J'ai repris ma plume ; je vous ai tout tracé sur le champ, & presqu'aussi vîte que la pensée. M. & Madame Reves me pressent. Ils me menent dîner à St. James-Square.

LETTRE LXI.

Miss BYRON *à Miss* SELBY.

Mercredi au soir, 5 d'Avril.

JE crois vous avoir dit que Miss Grandisson avoit emporté ma Lettre d'hier. A notre arrivée, les deux Sœurs m'ont félicitée de la préférence que leur Frere m'a donnée sur elles, en me communiquant, d'une maniere si tendre, ses affaires & ses résolutions. Mylord L... est venu aussi-tôt. On lui avoit montré la Lettre. Il m'a fait les mêmes complimens. Sur quoi donc, Lucie? Apparemment sur ce qu'il n'est pas impossible que le Ciel ne retire à lui la malheureuse Clémentine, ou qu'elle ne soit renfermée dans un Cloître, ou qu'on ne dispose d'elle autrement; & que dans cette supposition votre Henriette peut espérer la main de Sir Charles, c'est-à-dire, un Mari civil, & la moitié d'un cœur. N'est-ce pas la somme totale de ces humiliantes félicitations?

Le Chevalier étoit dans son Cabinet, avec M. Lowther, ce Chirurgien qui doit l'accompagner en Italie. Il n'a paru d'abord qu'un moment pour nous faire les civilités d'usage, & pour nous demander la permission de retourner à sa Compagnie. Avec M. Lowther, il avoit deux Médecins, renommés

renommés pour les maladies qui regardent la tête, auxquels il avoit déjà communiqué la situation de l'infortunée Clémentine, & qui lui apportoient leur opinion sur le traitement qu'elle demande, suivant la différence des symptômes. Lorsqu'il est revenu à nous, il nous a demandé si nous ne jugions pas comme lui, que les maladies des nerfs étant plus communes en Angleterre que dans tout autre Pays, les Médecins Anglois devoient s'entendre mieux à les traiter que ceux des autres Nations? En approuvant ses idées, Miss Grandisson lui a déclaré naturellement que son voyage alarmoit beaucoup tous ses Amis, & que nous ne pensions point sans défiance à l'humeur fiere & emportée du Général. Miss Byron, a-t-elle ajouté, nous dit que Madame Bemont ne vous conseille point de reparoître en Italie.

Il a répondu que le jeune Marquis della Porretta étoit à la vérité d'un naturel fort ardent, mais qu'il n'en étoit pas moins galant-homme; qu'il aimoit passionnément sa Sœur, & que dans un cas de cette nature, le chagrin méritoit quelque indulgence; qu'avec de justes sujets d'affliction, il étoit naturel d'en regretter amérement la source. Je n'appréhende rien de lui, a continué Sir Charles, en nous regardant d'un air serein, & je ne vois d'ailleurs aucun sujet de défiance. On m'appelle: le succès sera tel qu'il plaira au Ciel. Si mon voyage est utile à

quelqu'un, je m'en crois récompensé. S'il l'est à plusieurs, je suis heureux; & quel que soit l'événement, je serai plus satisfait que je ne le pourrois être, si je fermois l'oreille à la priere de l'Evêque, ne vînt-elle que de lui.

Mylord a voulu savoir quel jour Sir Charles avoit choisi pour nous quitter. Il n'est réglé que depuis un instant, a-t-il répondu. M. Lowther m'a promis d'être prêt pour le commencement de la semaine prochaine, & je compte d'être à Douvres de Samedi en huit.

Nous nous sommes regardés les uns les autres: Miss Grandisson m'a dit ensuite que j'avois changé plusieurs fois de couleur, & qu'elle avoit eu de l'inquiétude pour moi. Il est vrai que j'ai senti quelque émotion. Peut-être ferai-je bien de ne pas recevoir ses adieux au moment de son départ. Ah, Lucie! c'est dans neuf jours. Cependant, moins de neuf jours après, je serai dans les bras des plus tendres Parens qu'il y ait dans la nature.

Sir Charles tirant sa Sœur à l'écart, lui a demandé un moment d'entretien. Ils ont passé une demi-heure ensemble, & nous rejoignant: ma joie est extrême, nous a-t-il dit, que Charlotte consente à recevoir la main de Mylord G... Elle a de l'honneur; son cœur suivra la sienne. Mais j'ai une demande à lui faire devant nos Amis communs: le Comte de G... & toute sa Famille

se joignent à moi, c'est qu'elle m'accorde le plaisir de la voir Mylady G..., avant que je quitte l'Angleterre.

Miss Charlotte n'a pu garder le silence. Je vous ai dit, mon Frere, qu'il m'est impossible de vous obéir, si vous partez dans neuf jours.

Sir. Charles m'a demandé particuliérement mon entremise. Je ne pouvois douter, lui ai-je dit, que Miss Grandisson n'obligeât son Frere. Elle n'a pas laissé de protester contre un terme si présent. Il a recommencé ses instances d'un air tendre, mais extrêmement sérieux. Il a représenté que toutes sortes de raisons l'obligeoient de mettre ordre à ses affaires avant que de s'éloigner, & qu'il partiroit avec plus de satisfaction, s'il voyoit sa Sœur engagée dans un Mariage si digne d'elle. Mylord, a-t-il ajouté avec plus de chaleur, fait profession de vous adorer. Votre dessein est d'être à lui. Obligez un Frere qui souhaite de vous voir heureuse, quoiqu'il ne se promette guere de l'être jamais lui-même.

O Sir Charles! s'est écriée Charlotte; vous me perdez par votre air grave, & par l'excès de votre bonté.

Il n'est pas question d'une entreprise badine. Je ne connois rien de plus sérieux, Charlotte. J'ai des affaires sans nombre. Mon cœur est dans cette chere Assemblée, mais divers engagemens vont m'en éloigner jusqu'à Mercredi prochain. Si vous rejettez

aujourd'hui ma priere, je n'ajoute rien. Expliquez-vous librement. Avez-vous d'autres objections que la peine d'un aveu? Je cesse de vous presser.

Ainsi, Monsieur, c'est votre dernier mot. Elle n'a pas manqué d'accompagner cette réponse d'un certain air de fierté.

Entendons-nous, chere Sœur : Ce n'est pas celui de Mylord, mais c'est le mien. Je voudrois vous voir un peu plus sérieuse sur une affaire de cette importance. Si vous pouvez me nommer un jour avant Mardi, vous m'obligerez sensiblement. Je m'en remets à vos réflexions.

Il est sorti. Chacun s'est efforcé d'engager Miss Charlotte à satisfaire son Frere. Mylady L... lui a représenté qu'il avoit quelques droits sur la complaisance de ses Sœurs, & qu'il s'étoit expliqué plus fortement encore avec elle & son Mari ; qu'une vue, d'ailleurs, aussi sérieuse que celle d'arranger ses affaires avant son départ, ne souffroit pas d'objections badines. Vous savez, Charlotte, a-t-elle continué, qu'il ne peut avoir d'autre motif que votre intérêt, & vous m'avez dit que votre dessein est d'épouser Mylord G...; que vous estimez son Pere, son Oncle & toute sa Famille. Ils ont tous aussi la plus haute estime pour vous. Les articles sont dressés. Mon Frere vous le dit hier au soir. Il ne manque que votre choix pour le jour....

Charlotte a répondu impatiemment : je

lui voudrois voir la moitié de cet empressement pour se marier lui-même.

Il l'auroit, n'en doutez pas, a repliqué Mylady, s'il étoit aussi libre que vous.

Belle proposition ! a repris la capricieuse Personne. Me marier dans huit jours avec un homme que je n'ai pas cessé de quereller depuis quinze ! L'orgueil & la pétulance doivent finir par degrés, ma Sœur. Un mois n'est pas trop pour rendre un peu de douceur à mes traits, & pour l'accoutumer à sourire devant moi.

Votre Frere, chere Charlotte, ai-je pris la liberté de lui dire, vous a fait entendre qu'il aime votre vivacité, mais qu'il vous aimeroit encore plus, si vous consultiez le temps & l'occasion. Songez, ma Sœur, a dit aussi-tôt Mylord L..., qu'il est sorti dans la résolution de ne vous pas presser davantage, si vous le refusez aujourd'hui.

Je haïs cet air décisif, a-t-elle répondu.

Mais, Charlotte, ai-je repris, ne vous a-t-il pas avoué, du ton le plus sérieux, qu'il y a une espece de nécessité ?

Devinez, chere Lucie, la réponse de Miss Grandisson. Tenez, Henriette, je n'aime point cette Clémentine. C'est d'elle que vient tout le mal.

A l'instant même, le bruit d'un carrosse, s'est fait entendre à la porte, & notre Emilie est entrée en courant, pour nous apprendre que c'étoit Mylord G..., le Comte son Pere, & Mylady G..., sa Tante. Miss

Grandisson a changé de couleur. Elle a prétendu que c'étoit un tour de son Frere. Juste Ciel ! a-t-elle dit ; je serai donc affligée de toutes parts ? Mais je sais le parti que j'ai à prendre. Je ferai la sotte, pour ne rien faire de pis. C'est ce que j'appréhende peu, lui a répondu sa Sœur. Cependant souvenez-vous des instances de mon Frere, & ménagez un peu Mylord G... devant son Pere & sa Tante, si vous ne voulez pas nous chagriner tous. Comment faire ? a-t-elle repliqué. Notre derniere querelle dure encore. Mais conseillez-lui donc de ne pas faire l'impertinent, ni l'homme trop sûr de ses avantages.

Sir Charles est entré aussi-tôt, donnant la main à Mylady G... Après les premiers complimens : de grace, mon Frere, lui a dit Miss Grandisson, en le tirant vers moi, ne saviez-vous rien de cette visite ? Il est convenu qu'il les avoit invités à dîner, mais sans aucun dessein de la surprendre. Votre consentement, a-t-il ajouté, me causera la plus vive satisfaction ; mais vous ne m'en serez pas moins chere si vous le refusez. Elle l'a prié en deux mots, avec toute la force qu'elle y pouvoit mettre en parlant fort bas, d'être moins généreux ou moins pressant. Mylady G..., sans paroître surprise de ce petit dialogue, qui n'avoit duré qu'un instant, s'est levée, l'a prise par la main, & l'a priée de passer avec elle dans le Cabinet voisin. Elles n'en sont

ſorties qu'à l'heure du dîner. Jamais Miſs Grandiſſon ne m'avoit paru plus aimable qu'à ſon retour. Une rougeur charmante étoit répandue ſur ſes deux joues. L'air de ſatisfaction qu'elle avoit dans les yeux, faiſoit briller dans toute ſa figure des graces que je n'y avois pas encore remarquées, & ſembloit adoucir la majeſté naturelle de ſes traits. Mylord G.. a paru charmé, comme ſi ſon cœur en avoit tiré les plus doux préſages. Le vieux Comte n'a pas marqué moins de contentement.

Pendant le dîner, Miſs Grandiſſon a peu parlé, & je lui ai trouvé l'air penſif. Ce changement m'a cauſé beaucoup de joie: il me fait juger qu'à meſure que l'Amant touche de plus près à la qualité de Mari, les vivacités exceſſives d'une Maîtreſſe ſe perdent dans les complaiſances d'une Femme obligeante. Cependant, par intervalles, lorſque la joie de Mylord vouloit déborder ſur ſes levres, j'ai fort bien obſervé qu'elle reprenoit ce regard qui inſpire tout à la fois l'amour & la crainte. Après le dîner, Mylady G... & le Comte ont demandé une conférence avec Sir Charles & Mylady L... Elle n'avoit pas duré long-temps, lorſque Sir Charles eſt venu prendre Miſs Grandiſſon, qu'il a conduite à l'Aſſemblée. J'ai remarqué ſouvent de l'altération ſur le viſage de Mylord G...

Sir Charles a quitté le conſeil, & nous a rejoints. Nous étions debout. Il s'eſt adreſſé

à moi : J'eſpere, m'a-t-il dit, que Charlotte ſe laiſſera vaincre, mais je ne la preſſerai plus. Il ſembloit prêt à nous donner d'autres explications, lorſque Mylady L... l'eſt venue prier d'aller avec moi au-devant de ſa Sœur, qui avoit quitté Mylady G... & le Comte, & qui faiſoit quelque difficulté de rentrer. Nous nous ſommes avancés vers elle, juſqu'à l'Antichambre où nous l'avons rencontrée. Ah ! chere Henriette, s'eſt-elle écriée : plaignez-moi, ma chere. L'humiliation eſt la fille de l'orgueil. Enſuite ſe tournant vers Sir Charles : eh bien, Monſieur, lui a-t-elle dit, je me reconnois vaincue par vos inſtances, puiſque vous êtes prêt à nous quitter, & par les importunités de Mylady G..., du Comte & de ma Sœur. Sans ordre dans mes idées, ſans préparation dans les habits, je ſuis réſolue d'obliger le meilleur de tous les Freres. Faites, Monſieur. Diſpoſez de moi comme vous l'entendrez.

Ma Sœur, nous a dit Mylady L..., conſent que le jour ſoit Mercredi prochain. Sir Charles a répété que s'il lui reſtoit quelque objection, & pour peu qu'elle balançât... Je ne balance point, Monſieur, a-t-elle répondu, mais j'avois jugé qu'un mois, ou deux, n'étoit pas trop pour me donner le temps de regarder autour de moi, & qu'après avoir traité Mylord G.. avec un peu d'extravagance je devois lui faire eſpérer, par dégrés, plus de bonheur qu'il ne doit s'en promettre avec moi. Sir Charles l'a ſer-

rée entre ses bras, en lui disant qu'il reconnoissoit sa charmante Sœur. Il lui a demandé la permission de la présenter solemnellement au Comte & à Mylady G... Je l'ai accompagnée. Cette cérémonie s'est faite avec beaucoup de noblesse. Aussitôt, le Comte est sorti pour amener son fils, qu'il a présenté d'abord à Sir Charles. Miss Grandisson m'a dit à l'oreille, en le voyant approcher : je suis perdue, chere Henriette ; nous touchons à la plus fâcheuse Scene de la Comédie. Mylord G... a mit un genou à terre, pour lui baiser la main : mais le transport de sa joye lui ôtoit le pouvoir de parler, car il venoit d'apprendre que l'heureux jour est mercredi.

Il est donc impossible, chere Lucie, que Sir Charles n'emporte point tout ce qu'il prend à cœur ! Lorsqu'étant retourné en Italie, il paroîtra dans la Maison Della Porretta, qui sera capable de lui résister ? La considération, qu'il s'y est attirée par son mérite, ne sera-t'elle pas augmentée du double ? L'homme, dont ils ont souhaité l'absence, est invité aujourd'hui à reparoître chez eux. Toutes les ressources sont épuisées pour la guérison de Clémentine. Il jouit à présent d'une grosse fortune. La renommée de ses vertus a passé dans les Pays éloignés. O ma chere ! quels obstacles pourront tenir devant lui ? Et si c'est la volonté du Ciel que Clémentine se rétablisse, tous ses Amis ne doivent-ils pas concourir à la lui donner aux conditions qu'il a proposées ? Lui-même,

après les avoir offertes, sera-t-il libre de les rejetter?

Il est évident que son cœur est à Boulogne. Je conviens qu'il y doit être; & cependant je n'ai pu me défendre d'être vivement touchée du langage que je lui ai entendu tenir, à l'occasion de quelque chose que Mylord L... lui disoit: " Je suis impatient de re-„ passer la mer. Si je n'attendois pas le Chi-„ rurgien, j'aurois porté ma réponse en per-„ sonne aux dernieres Lettres que j'ai reçues d'Italie. „ Mais puisqu'il est appellé par l'honneur, par la compassion, par l'amour, par l'amitié, que je trouve plus noble encore que l'amour, qu'il suive des loix si fortes. Il m'accorde son estime; je veux être digne aussi de son amitié. Il m'en coutera quelques tourmens; mais peut-on mettre quelqu'un au-dessus du monde entier, & n'en pas ressentir quelquefois à son occasion?

Sir Charles nous a parlé de l'engagement qu'il a pris pour demain, de finir le triple mariage des Danbys. Le jour d'après, il doit se rendre à Windsor, pour accompagner Mylord W... son Oncle, dans sa premiere visite au Château de Mansfield. Vous, ma Sœur, a-t-il dit à Mylady L..., vous vous chargerez, s'il vous plaît, de faire remonter les Diamans de feu ma Tante, dont Mylord W... veut faire présent à sa nouvelle Epouse. Ils sont si riches, qu'ils ne demandent point d'autre changement. Vous serez tous charmés, a-t-il ajouté, en s'adres-

ſant à Mylord L... & à ſes deux Sœurs, de votre ſeconde Tante & de toute ſa Famille. J'enviſage avec joie le bonheur qui attend le Frere de ma Mere dans ſa vieilleſſe; & je ne me réjouis pas moins d'un événement qui va délivrer de l'oppreſſion une ancienne & vertueuſe Famille.

Vous auriez vu, chere Lucie, le même air de ſatisfaction briller dans les yeux de toute l'Aſſemblée. Nous nous regardions avec complaiſance, pour nous communiquer notre ſenſibilité mutuelle. Je croyois voir au milieu de nous un Prince bienfaiſant, qui faiſoit ſon bonheur du plaiſir qu'il nous cauſoit. Mais où ſera-t-il dans huit jours? Et ſi cette réflexion m'eſt permiſe, à qui ſera-t-il dans un an?

Il s'eſt fort étendu ſur ſon Ami Belcher, qu'il eſpere encor de voir en Angleterre, avant ſon départ. Il s'eſt plaint de M. Everard Grandiſſon, qu'on n'a pas vu depuis pluſieurs ſemaines, & qu'il croit livré pour quelques mois, ſuivant ſon uſage, à quelque nouvelle galanterie. Dans l'étendue de ſa bonte, il le croit ſincere, chaque fois qu'il lui voit rompre une mauvaiſe habitude. Il eſpere, dit-il, que tôt ou tard il reconnoîtra parfaitement toutes ſes erreurs. Ah, ma chere! quel perſonnage eſt celui d'un Libertin, lorſqu'on le compare au glorieux rôle qu'un homme du caractere de Sir Charles fait dans la Société! Mylady G... & le vieux Comte ne ſe raſſaſient point de le

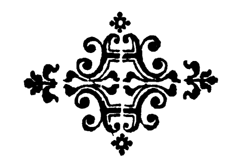
regarder & de l'entendre. Ils sembloient fiers de l'alliance qu'ils vont former avec un homme auquel ils ne connoissent rien d'égal.

Dans votre derniere Lettre, Lucie, vous me marquez que M. Greville a la hardiesse de laisser échapper des menaces contre ce modele des hommes. Plaisante espece ! Que mon cœur se souleve contre Greville. Mais ne parlons plus de ces ames de boue.

(N.) *On n'a donné la Lettre précédente que pour soutenir le caractere de Miss Grandisson, & pour lier le changement de son état & de son nom, avec quantité d'incidens qui doivent le suivre : mais on passe sur toutes les Lettres qui concernent le mariage des Danbys, de Mylord W..., de Miss Grandisson même, & l'arrivée de M. Belcher. Sir Charles est toujours bon, toujours généreux, juste, intrépide. Son caractere ne varie point dans les moindres circonstances. L'admiration croît sans cesse dans tous ceux qui ont quelque chose à démêler avec lui ; & celle de Miss Byron devient si vive & si tendre, qu'on ne peut plus se tromper à ses véritables sentimens : c'est un amour vertueux, mais le plus passionné. Ses agitations reçoivent un surcroît fort extraordinaire par l'arrivée imprévue de la Signora Olivia, cette même Dame de Florence, qui a conçu depuis long-temps une violente passion pour Sir Charles, & que l'absence a si peu guérie, qu'elle vient le chercher en Angleterre pour lui offrir, avec son cœur & une immense fortune, le sacrifice de sa Religion. A la vé-*

rité, cette offre est amenée par degrés. Olivia n'a quitté sa Patrie que sous le prétexte d'un ancien goût pour les voyages. Elle voit d'abord les Sœurs de Sir Charles, sous de simples apparences de politesse. Elle ne le voit lui-même qu'à titre d'Amie, qui ne peut l'avoir oublié depuis qu'elle a quitté Florence, & qui est charmée de n'être pas étrangere pour tous les Anglois. Mais l'Amour triomphe bientôt de ces ménagemens. Il la porte à s'ouvrir aux Dames Grandisson, à presser leur Frere, à déclarer qu'elle ne veut pas être outragée par des refus; & lorsqu'elle apprend qu'il se dispose à retourner en Italie, elle tombe dans une furieuse irrésolution. Cependant Madame de Maffei, vieille Tante dont elle est accompagnée, la ramene fort sagement à des considérations d'honneur, qui lui font prendre le parti d'attendre en Angleterre le retour de Sir Charles. Outre les espérances dont cette Dame la flatte pour l'avenir, elle lui persuade que retourner en Italie, sur les traces, & comme à la suite d'un homme pour lequel on lui connoit une tendresse fort vive, c'est se déshonorer tout-à-fait, au lieu qu'en demeurant tranquille en Angleterre, elle donnera lieu de penser que c'est uniquement son goût pour les voyages, qui lui a fait quitter sa Patrie, sans compter que pendant l'absence de Sir Charles, elle aura le temps de se lier avec les Dames Grandisson, & de se faire aimer dans une Famille qu'elle a tant d'intérêt à ménager. C'est Miss Byron qui fait ce récit dans plusieurs grandes Lettres

à Miss Selby. Elle est peu alarmée des prétentions d'Olivia, mais ses craintes sont plus sérieuses que jamais du côté de Clémentine, & chaque instant qui approche le départ de Sir Charles, augmente son inquiétude. Elle observe tout, elle rend compte à son Amie de tout ce qu'elle voit & ce qu'elle entend. La vérité est, qu'elle ne laisse pas d'entrevoir combien il a de peine à la quitter. Il lui fait ses adieux d'un air tremblant. Il lui recommande Emilie. Il se recommande lui-même. Enfin le jour même de son départ, il se dérobe à tous ceux qui espéroient de l'embrasser, comme s'il craignoit de s'attendrir trop, & de laisser paroître ce qui se passe dans son cœur. On apprend qu'il est parti, & Miss Byron en donne la premiere nouvelle à sa Cousine.



LETTRE LXII.

Miss BYRON *à Miss* SELBY.

Samedi 15 d'Avril.

O Lucie! Sir Charles nous a quittés. Il est parti. Il est monté en chaise dès trois heures du matin, dans la vue apparemment d'épargner à ses Sœurs, à ses deux Beau-Freres, à Mylord W.. & sans doute à lui-même, le chagrin de leur séparation. Nous ne l'avons appris qu'à notre reveil. Si j'étois dans la disposition d'écrire, qui ne m'a jamais manqué qu'aujourd'hui, je pourrois m'arrêter sur mille circonstances, dont je ne suis capable de vous entretenir qu'en deux mots.

Le tems du dîner se passa hier assez agréablement. Chacun s'efforça du moins de paroître gai. Helas! de combien de peines est accompagné le plaisir d'aimer & d'être aimé! Je ne le crois pas moins à plaindre que nous.

La Dame Italienne fut la plus pensive. Cependant Emilie... ah! la pauvre Emilie! Elle sortit quatre ou cinq fois pour pleurer; mais je fus la seule qui s'en apperçut. Après le diner, je ne remarquai de bonne humeur que dans Sir Charles. Cependant elle me parut forcée. Il me demanda un air de Clavecin. Mylady L.. . eut la complaisance de jouer après moi. Mylady G.. . lui succéda.

Nous nous efforcames de jouer, dirois-je avec plus de vérité. Il prit lui-même un Violon. Ensuite il s'assit devant le Clavecin. Nous savions qu'il y excelloit : mais c'est le fruit d'un si long séjour en Italie. La Signora lui connoissoit cette perfection. Elle joua elle-même ; & nous ne fumes pas surprises qu'elle nous surpassât. L'Italie est la Terre d'Harmonie.

Vers sept heures du soir, il me demanda un moment d'entretien ; & son discours ne me causa pas peu d'étonnement. Il me dit, qu'il avoit reçu la visite de Mylady D.. Je me sentois assez abbatue : mes esprits furent prêts à me manquer. Elle m'a fait diverses questions, continua-t-il...

Monsieur, Monsieur ! c'est toute la réponse que je fus capable de lui faire.

Lui-même, il trembloit, en ouvrant la bouche. Hélas, ma chere, je suis persuadée qu'il m'aime. Cependant qu'il me parut grave ! Que le Ciel, me dit-il, veille à votre bonheur, ma chere Miss Byron ! Le mien ne m'est pas plus cher que le votre. C'est pour exécuter ma promesse, que je vous parle de cette visite ; sans quoi j'aurois pu vous en épargner la peine, & me l'épargner à moi-même. Il s'arrêta. Ensuite il reprit, car j'étois muette, & je n'avois pas la force de parler. Vos Amis, Mademoiselle, seront sollicités en faveur d'un jeune homme qui vous aime. C'est un jeune Seigneur, dont je connois le mérite... Je vous cause de l'émo-

tion, Mademoiselle. Pardonnez, j'ai satisfait à ma parole. Là-dessus, il me quitta, avec une apparence de joie. Comment peut-il être si tranquille !

On se mit à jouer. Je fis ma partie, sans y donner la moindre attention. Emilie soupiroit en regardant ses cartes, & je voyois couler des larmes sur ses joues. Qu'elle aime son Tuteur ! Emilie, vous disois-je.... En vérité, je ne sais ce que j'écris.

Pendant le souper, la tristesse fut extrême. M. Belcher vouloit partir avec son Ami. Sir Charles détourna l'entretien, & refusa indirectement cette proposition, en recommandant à ses soins les plus empressés, les deux Dames Italiennes.

Il passa quelques momens seul avec la Signora Olivia, qui revint de ce tête-à-tête, les yeux tout rouges de pleurs.

La pauvre Emilie chercha l'occasion de l'entretenir en particulier. Avec quel empressement ne la chercha-t-elle pas; Il la prit à l'écart un moment, près d'une fenêtre. Minuit approchoit. Il lui prit les deux mains. Il l'appella son Emilie. Il la pria de n'être pas long-tems sans lui écrire. Elle confesse qu'elle ne put répondre, qu'elle ne fit que soupirer, & qu'elle avoit néanmoins mille choses à lui dire.

Il n'opposa rien à l'espérance que ses Sœurs lui marquerent, de déjeûner le lendemain avec lui. Elles me prierent d'en être. Elles firent la même invitation aux deux Dames

Italiennes. Tout le monde se retira dans cette attente. Mais ce matin Mylady G... m'a fait dire qu'il étoit parti. Il auroit été cruel, de me laisser retourner chez lui dans une autre espérance. Comment a-t-il pu nous quitter si furtivement? Je vois que sa visite d'hier au matin, étoit une visite d'adieu pour ma Cousine & pour moi. Je m'en étois défiée. Combien ne nous dit-il pas de choses tendres? Que de regrets! que de réflexions sur son sort! Que d'offres de service! Il sembloit embarrassé à nous exprimer tous ses sentimens. Sûrement, ma chere, il ne me hait point. Quels combats n'ai-je pas lu dans son cœur? Un homme ne peut se plaindre. Un homme ne peut demander de la compassion, comme une femme. Mais, je ne m'y trompe point; c'est la plus douce de toutes les ames mâles.

Lorsque nous pensâmes à nous retirer, il donna la main jusqu'au Carosse, à ma Cousine Reves. Il me fit la même civilité. M. Reves lui dit; nous comptons, Sir Charles, sur le plaisir de vous voir demain. Il ne répondit que par une révérence. En m'aidant à monter, il soupira. Il me pressa la main. Il me semble du moins qu'il me la pressa. C'est tout. Il n'embrassa personne. Je doute qu'il revoie Clémentine comme il nous a quittés. Mais je suis portée à croire, que le Docteur est dans le secret.

Il y est, ma chere. Il ne fait que nous quit-

ter. Il m'a trouvé les yeux en désordre. Je ne les avois pas fermés de toute la nuit. Cependant, je n'ai su le départ qu'à sept heures.

N'est-ce pas une extrême bonté, dans le Docteur, d'avoir pensé à me venir voir? Sa visite m'a remise. Mais il n'a pas pris garde à la rougeur de mes yeux. Il m'a dit, que ses Sœurs, ses Beau-freres, son Oncle, étoient aussi affligés, que s'il les avoit quittés pour jamais. Et qui sait... Mais je ne veux pas me tourmenter par de cruelles suppositions. Je me souviendrai de ce qu'il disoit hier lui-même, & sans doute, pour nous instruire; qu'il se promettoit de la joie..... Dois-je croire, néanmoins, qu'il ait jugé cette instruction nécessaire pour moi? Auroit-il pensé à me la donner? Mais silence, vanité! Loin, loin l'espérance. N'écoutons que ce qu'il y a de plus opposé. Clémentine est destinée pour lui. Il l'est pour elle.

Cependant, Lucie, que dire de son émotion, lorsqu'il m'a parlé de Mylady D....? Ah! je ne souhaite de la devoir, qu'aux mouvemens toujours humains de son cœur. Il a vu la mienne. Il m'a témoigné la plus tendre amitié. N'en dois-je pas être satisfaite? Je le suis. Je veux l'être. Ne m'aime-t-il pas d'un amour supérieur aux sens? La malheureuse Olivia n'a pas cette satisfaction. Qu'elle est à plaindre! Si je la vois triste & languissante, je ne pourrai lui refuser ma pitié. Toutes ses espérances trompées: les vues qui l'ont engagée à combattre mille

difficultés, à faire un long voyage, à s'exposer aux flots, à venir jusqu'en Angleterre, renversées au moment qu'elle les croit remplies! Elle arrive; il part: il retourne sur les aîles de l'amour & de la compassion, vers un objet plus cher & plus digne de sa tendresse, dans le Païs qu'elle a quitté pour le venir chercher dans le sien. Sa situation n'est-elle pas beaucoup plus triste que la mienne? Elle l'est, à mes propres yeux. D'où peuvent donc venir mes plaintes.

Je m'écarte, chere Lucie. Pardon, si vous vous en appercevez. La perte de mes espérances m'a mortifiée, & me rend d'assez bon naturel pour être sensible aux peines d'autrui. Mais si l'adversité produit cet effet, elle m'en sera plus facile à supporter.

Le Docteur m'apprend, qu'Emilie, le cœur saignant de ses propres maux, doit être ici dans un moment. Si je puis servir à sa consolation ... mais n'en ai-je pas besoin moi-même? Nous mêlerons nos larmes, en pleurant l'une sur l'autre.

Mylord W... retourne à Windsor. M. Belcher part dans peu de jours pour Hampshire, d'où il compte revenir incessamment, pour offrir ses services aux Dames Italiennes. Olivia fait travailler à ses équipages. Elle se propose de faire ici une brillante figure: mais elle n'aura point Sir Charles avec elle. Que sert la grandeur, pour calmer un cœur troublé? Le Comte de G... & Mylady sa Sœur reprennent le chemin d'Hertfordshire.

Mylord & Mylady L... parlent de se retirer pour quelques semaines à Colnebrocke. Le Docteur se dispose à partir pour le château de Grandisson, & votre pauvre Henriette pour Northampton-Shire. Ciel! ma chere, quelle dispersion! Mais le mariage de Mylord W... rassemblera une partie de ce monde à Windsor.

Emilie arrive. On me dit que cette chere Fille est toute en pleurs. Elle est chez Madame Reves, où elle attend la permission de monter chez moi. Figurez-vous nous voir pleurer ensemble, & prier pour la conservation de notre Tuteur commun. Votre imagination ne peut se former une Scene trop tendre. Adieu chere Lucie.



LETTRE LXIII.

Miss BYRON *à la même.*

Dimanche 16 d'Avril.

O Quelle Scene, ma chere ! Mais il est inutile de vous la représenter. Pauvre Emilie ! Vous peindre son affliction, ce seroit vous retracer la mienne.

Mylord W... partit hier pour Windsor. Que direz-vous d'une conduite fort bizarre d'Olivia ! M. Belcher l'étant allé voir pour lui offrir de l'accompagner dans ses promenades, suivant le desir de Sir Charles, qui l'a chargé de procurer ici toutes sortes d'agrémens aux deux Dames, elle lui a répondu devant sa Tante, qu'elle lui rendoit graces de sa civilité, mais qu'elle ne lui causeroit aucun embarras pendant son séjour, & qu'elle avoit à sa suite quelques Gens qui connoissoient l'Angleterre. Il la quittée, assez mécontent. Dans une visite que Mylady L.. lui a rendue cet après-midi, elle a raconté elle- même l'offre de M. Belcher & sa réponse. Elle a loué sa figure & sa politesse ; mais ce qui lui a fait rejetter un peu brusquement ses offres, a-t-elle dit à Mylady, c'est qu'elle ne peut douter que le Chevalier Grandisson n'ait eu quelques vues dans la commission dont il a chargé son

Ami. Je les méprise, a-t-elle ajouté; & si j'en étois sure, je trouverois peut-être quelque moyen de lui en faire sentir l'indignité. Mylady a répondu que son Frere & M. Belcher n'avoient pas eu d'autre vue que de lui faire trouver quelque agrément dans leur Patrie. N'importe, a répliqué la fiere Italienne, je n'attens aucun service de M. Belcher : mais si vous permettez, Madame, vous, votre Sœur & vos deux Mylords, que j'aie l'honneur de cultiver votre amitié, j'y apporterai tous mes soins. La compagnie du Docteur Barlet me sera fort agréable aussi. Je m'attribue quelque droit à celle de Miss Jervins, que je me suis efforcée de retenir en Italie; mais votre Frere, à qui les raisons ne manquent jamais pour s'opposer... N'en parlons plus néanmoins. Je ne verrai pas moins volontiers cette Beauté Angloise, que vous nommez Miss Byron. Je l'admire d'autant plus, que si je ne me trompe, elle mérite ma pitié. Enfin, je me croirois fort heureuse de faire une liaison plus étroite avec elle.

Mylady lui a fait une réponse fort civile, pour elle-même & pour son Mari : mais elle lui a dit que j'étois prête à retourner dans ma Province, & que le Docteur étoit appellé par quelques affaires pressantes dans les Terres de Sir Charles. Pendant cet entretien, s'étant apperçue, que la Dame avoit le bras lié d'un ruban noir, elle lui a demandé s'il lui étoit arrivé quelque accident? Une ba-

gatelle, a répondu l'Italienne. Vous ne vous en imagineriez jamais la cause; mais je vous prie de ne me la point demander. Ce langage n'a fait qu'exciter la Curiosité de Mylady. Elle a prié Emilie, qu'Olivia souhaite d'avoir aujourd'hui chez elle à déjeuner, d'employer toute son adresse pour découvrir le secret : car en refusant de s'expliquer, la Dame a rougi, & n'a pas paru contente d'elle-même.

Mylady G.... me propose avec beaucoup d'instances, de donner un mois avec elle à tous les amusemens de la Ville. Mais je n'ai rien de si pressant dans le cœur, que de me voir aux pieds de ma Grand-Maman & de ma Tante, de ne pouvoir embrasser à mon aise ma Lucie, ma Nancy, & toutes mes affections de Northampton-Shire. Je ne crains que mon Oncle. Que de railleries il prépare à son Henriette! Ce ne sera, j'en suis sûre, que pour la divertir, & pour faire regner la joie autour d'elle. Mais il me semble que mes jours plaisans sont passés. Ma situation ne s'en accommode plus. Cependant qu'il se donne carriere, si ce badinage lui plaît.

Les instances se renouvellent si souvent pour m'arrêter ici plus long-temps que je ne le dois & que je ne le veux, qu'il n'y a point d'autre parti que de fixer une fois le jour. Approuvez-vous, mes chers & tendres Amis, que je me mette en chemin pour le Château de Selby, Vendredi prochain?

Dimanche au soir.

O chere Lucie ! quelle étrange histoire j'ai à vous raconter ! Emilie sort de ma chambre. Elle m'avoit demandé de pouvoir m'entretenir en particulier. Lorsqu'elle s'est vue seule avec moi, elle m'a jetté ses deux bras autour du cou. Ah ! Mademoiselle, s'est-elle écriée, je viens vous dire qu'il y a une personne au monde que je hais, & que je dois hair toute ma vie. C'est la Dame Italienne. Emmenez-moi, prenez-moi auprès de vous en Northampton-Shire, & que jamais je n'aie le chagrin de la revoir.

Ce discours m'a fort étonnée.

O Mademoiselle ! j'ai découvert que Jeudi dernier elle a voulu tuer mon Tuteur.

Ma surprise a redoublé, Lucie.

Ils se retirerent ensemble ; vous vous en souvenez, Mademoiselle. Mon Tuteur avoit le visage enflammé à son retour ; il envoya sa Sœur vers elle, & nous étions surprises qu'il n'y fût pas retourné lui-même. Elle avoit exigé qu'il différât son voyage : elle devint furieuse de ne pouvoir l'obtenir. Les explications furent très-vives. En dans sa rage, elle tira de son corset un poignard, avec serment de le lui enfoncer dans le cœur, s'il ne lui promettoit de ne jamais revoir Clémentine. Il ne laissa point de s'approcher d'elle, dans l'espérance de lui ôter cette arme. Le courage lui manqua pour s'en servir, & vous le croyez bien,

Mademoiselle. Il saisit sa main, & lui ôta le poignard, mais en se débattant, elle se blessa au poignet. De-là vient son large ruban noir. Méchante femme! d'avoir été capable d'un si noir dessein. Il se contenta de lui dire, après l'avoir désarmée: quelle violence! & qu'en espérez-vous? Je ne vous rends point ce malheureux instrument, vous n'aurez point occasion d'en faire usage en Angleterre. En effet, il l'a gardé.

Ce récit m'avoit fait trembler. O ma chere! ai-je dit à Emilie, nous savons ce que de vertueuses femmes lui ont fait souffrir, mais cette Olivia n'est pas du nombre. L'aventure peut-elle être vraie? De qui la tenez-vous?

De Madame Maffei même, qui croyoit que Sir Charles ne nous l'auroit pas cachée; & lorsqu'elle a su que nous l'ignorions, elle a paru fâchée de me l'avoir apprise: elle m'a priée même d'en garder le secret, mais je ne lui ai rien promis. Elle dit qu'Olivia regrette beaucoup son emportement, sur-tout lorsqu'elle pense qu'il lui a pardonné sur le champ, & qu'ensuite il l'a recommandée fort affectueusement à toute sa Famille. Mais je ne l'en hais pas moins.

Qu'elle est à plaindre, n'ai-je pu m'empêcher de répondre, avec un soupir! Mais voyez, chere Emilie, de quoi les passions déréglées nous rendent capables, nous qui sommes naturellement si foibles & si tendres! Cependant, lorsqu'elle marque du

repentir, non-ſeulement il ne faut lui porter aucune haine, mais nous devons cacher cette aventure aux Sœurs de Sir Charles & à leurs Maris. Ils ne pourroient déguiſer l'horreur qu'elle ne manqueroit pas de leur cauſer, & ce ſeroit un nouveau ſujet de déſeſpoir pour la malheureuſe Etrangere.

Madame Maffei n'a pas laiſſé d'ajouter que ſi la fureur de ſa Niece ne s'étoit point ralentie, Sir Charles auroit couru beaucoup de danger en s'approchant d'elle avec trop de hardieſſe. Lorſqu'il lui eut arraché le poignard, elle parut craindre pour elle-même, & ſon premier mouvement fut de ſe jeter à genoux devant lui. Je vous pardonne, & le déſordre de vos ſentimens excite ma pitié, lui dit-il, d'un air où elle confeſſe elle-même que la majeſté lui parut mêlée avec la compaſſion. Mais elle le conjura inutilement de s'arrêter. Il lui envoya ſa Sœur, & s'étant retiré dans ſon Cabinet, il ne fit pas même la confidence de ſon chagrin au Docteur Barlet, quoique je me ſouvienne fort bien que le Docteur l'y ſuivit preſqu'auſſi-tôt.

C'eſt apparemment le reproche qu'Olivia ſe fait de ſa violence, qui lui a fait prendre un air ſi modéré juſqu'au moment du départ.

Juſte Ciel! que faire? Je reçois une carte de Mylady D..., pour nous demander, à Madame Reves & à moi, ſi nous ſerons au logis demain au matin. Elle vient me dire ſans doute, que Sir Charles ne penſant

point à Miſs Henriette Byron, Mylord D... peut reprendre ſes eſpérances; & peut-être emploiera-t-elle la recommandation de Sir Charles en faveur de ſon Fils. S'il arrive qu'elle me tienne ce propos, Ciel! donne-moi toute la patience dont j'ai beſoin pour l'entendre. Je crains de manquer de civilité pour cette excellente Femme.

Fin du cinquieme Volume.

HISTOIRE

DU CHEVALIER

GRANDISSON.

[illegible]

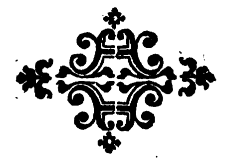
[illegible]

[illegible]

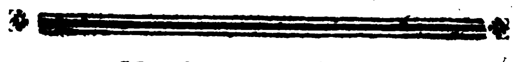
NOUVELLES
LETTRES
ANGLOISES,
OU
HISTOIRE
DU CHEVALIER
GRANDISSON.

Par l'Auteur de PAMELA ET DE CLARISSE.

TOME SIXIEME.



A AMSTERDAM.



M. DCC. LXIII.



HISTOIRE
DU CHEVALIER
GRANDISSON.

LETTRE LXIV.

Miss BYRON *à la même.*

Lundi 17 d'Avril.

MYLADY D. . ne fait que ſortir. M. Reves étoit engagé aujourd'hui chez Mylady Williams ; & la Comteſſe nous a trouvées ſeules, Madame Reves & moi.

Je me ſuis ſenti le cœur ſerré, au moment qu'elle a paru ; & le mal n'a fait qu'augmenter pendant le thé, que nous avons pris enſemble. Ses regards étoient pleins d'une bonté, dont je croyois entendre le ſens. Il me ſembloit lire dans ſes yeux ; vous n'avez plus d'eſpérances, Miſs Byron, & je compte que vous m'appartiendrez bientôt.

Mais elle ne m'a pas fait languir après le déjeuner. Je remarque votre embarras, chere Miss, m'a-t-elle dit d'un air fort tendre, & j'ai souffert pour vous en le voyant augmenter. Mais il me fait connoître que Sir Charles m'a tenu parole. Je n'en doutois point. Il n'est pas surprenant, ma chere, que vous ayez pris de l'inclination pour lui. Dans les manieres, comme dans la figure, c'est le plus aimable homme que j'aie jamais vu. Une femme de vertu & d'honneur peut l'aimer sans reproche. Mais il n'est pas besoin que je vous fasse son éloge, ni à vous, Madame Reves.

Il faut vous apprendre, a-t-elle continué, qu'on me propose, pour mon Fils, une alliance dont j'ai fort bonne opinion; mais je l'aurois meilleure encore, ma chere, si je ne vous avois jamais vue. J'en ai parlé à Mylord. Vous savez que je souhaite extrêmement de le voir marié. Il m'a répondu qu'aussi long-tems qu'il auroit quelque espoir de plaire à Miss Byron, il ne pouvoit entendre aucune proposition de cette nature. Approuveriez-vous, lui ai-je dit, que je prisse le parti de m'adresser directement au Chevalier Grandisson, pour savoir ses intentions de lui-même? On le représente comme le plus ouvert des hommes. Il sait que notre caractere n'est pas moins irréprochable que le sien, & que notre alliance ne feroit point déshonneur à la premiere maison du Royaume. J'avoue que cette

question peut paroître assez libre, entre des personnes qui ne se connoissent que de nom. Cependant Sir Charles est un homme, auquel je prendrois plaisir à parler avec ouverture.

Mylord a souri de ma proposition: mais voyant qu'il ne s'y opposoit point, je suis allée voir Sir Charles, & je n'ai pas fait difficulté de m'expliquer avec lui.

La Comtesse s'est arrêtée. Elle est pénétrante. Elle nous a regardées, Madame Reves & moi. Eh bien, Madame, lui a dit ma Cousine, d'un air de curiosité; de grace, achevez. Pour moi, chere Lucie, l'impatience ne m'a pas permis de dire un seul mot.

C'étoit avant-hier, a-t-elle repris. Jamais on n'a fait un si beau portrait d'une Mortelle, que Sir Charles me fit de vous. Il me parla des engagemens qui l'obligeoient de partir. Il loua la personne qui étoit l'objet de son voyage; il fit le même éloge d'un Frere, qu'il aime fort tendrement; il s'étendit avec beaucoup d'affection sur toute cette Famille. Dieu seul, me dit-il, connoit le sort qui m'attend. Je me laisserai conduire par la générosité, par la justice, ou plutôt par la Providence. Après cette noble ouverture de cœur, je lui demandai si dans la supposition d'un heureux rétablissement, il espéroit que la Dame Etrangere pût être à lui? Je ne me promets rien, me dit-il. Je pars sans aucune

ſorte d'eſpérance. Si les ſecours, que je porte, rétabliſſent une ſanté qui m'eſt chere, & ſi celle d'un Frere que je n'aime pas moins en reçoit quelque ſoulagement, ma joie ſera au-deſſus de mes expreſſions. J'abandonne le reſte à la Providence. L'événement ne peut dépendre de moi.

J'en dois conclure, Monſieur, lui dis-je auſſitôt, que vous n'avez aucun engagement avec Miſs Byron.

Ici je ne puis vous dire, chere Lucie, ſi la Comteſſe s'eſt arrêtée d'elle-même pour nous obſerver, car je n'ai pu vaincre un mouvement qui m'a fait lever de ma chaiſe. Elle s'eſt apperçue de mon trouble. Elle m'a demandé où j'allois, en m'offrant de ne pas continuer, ſi j'étois gênée de ſon récit. J'ai approché ma chaiſe de la ſienne, & ſi proche, que penchant la tête derriere ſa propre chaiſe, le viſage à demi caché, on ne voyoit paroître que mes yeux. Elle s'eſt lévée. Non, Madame, lui ai-je dit; demeurez aſſiſe, & continuez; de grace, continuez. Vous avez rendu ma curioſité fort vive. Souffrez ſeulement que je demeure comme je ſuis, & ne faites pas d'attention à moi. Oui, Madame, a dit Madame Reves, qui ne brûloit pas moins de curioſité que moi, comme elle me l'a confeſſé depuis, continuez, & permettez à ma Couſine de garder ſa ſituation: quelle fut la réponſe de Sir Charles?

Ma chere Miſs, a repris la Comteſſe, en

s'asseiant & s'adressant à moi, j'ai d'abord une question à vous faire; car je ne veux chagriner personne.

O Madame! vous n'en êtes pas capable, lui ai-je répondu. Mais quelle est cette question?

Le Chevalier Grandisson, ma chere, vous a-t-il jamais fait quelque ouverture formelle?

Non, Madame.

Je suis fort trompée, néanmoins, s'il ne vous aime. Voici sa réponse: dans les circonstances où je suis, quelque impression qu'ait pu faire sur moi le mérite de Miss Byron, je me croirois indigne du jour, si j'avois taché d'engager son affection.

Ah Lucie! que sa conduite avec moi se trouve noblement justifiée!

Ainsi, Monsieur, répliqua la Comtesse, vous ne vous offenserez point que mon Fils entreprenne de persuader à Miss Byron, qu'il n'est pas sans mérite, & que son cœur lui est dévoué.

M'en offenser? Non, Madame. La justice & l'honneur ne me le permettent point. Puisse le Ciel faire trouver à Miss Byron, dans un heureux mariage, tous les biens qu'elle mérite. J'ai entendu parler fort avantageusement de Mylord D... Sa fortune répond à sa naissance. Il peut faire gloire de sa Mere... Pour moi, dont tous les sentimens sont divisés, qui ne sais ce que je puis, ni souvent ce que je dois, je me gar-

derai bien d'engager dans mes incertitudes une jeune personne que j'admire, & dont l'amitié m'est si précieuse, sur tout, lorsqu'avec tant de charmes, il n'y a rien qu'elle doive croire au-dessus d'elle.

Quelle générosité, Lucie! quelle m'a touchée! j'en ai senti mon visage inondé de larmes, pendant que je le cachois derriere le fauteuil de la Comtesse. Mais elle a continué, dans les termes de Sir Charles:

Permettez, Madame, que je vous épargne d'autres questions. Il peut revenir quelque chose, à Miss Byron, d'une conversation si délicate. Comme j'ignore quel sera le succès de mon voyage, je répéte que mon propre honneur, & ce que je dois à deux jeunes personnes également respectables, m'impose des loix qu'il me seroit honteux d'oublier. Et pour vous ouvrir entiérement mon cœur, de quel front oserois-je paroitre devant une femme d'honneur, devant vous, Madame, si dans le tems que la justice & l'honnêteté me soumettent à des devoirs, dont on est en droit de me demander l'exécution, j'étois capable d'avouer d'autres désirs, & de tenir en suspens la faveur d'une autre femme, jusqu'à l'éclaircissement de mon sort? Non, Madame; je perdrois plutôt la vie, que de me souiller par cette indignité. Je me connois des liens, ajouta-t-il; mais Miss Byron est libre. La Dame Italienne, dont l'infortune m'appelle à Boulogne, est libre

aussi. Mon voyage est indispensable: mais je ne fais point de conditions avec moi-même; & n'envisageant que mon devoir, je trouverai ma récompense dans la satisfaction de l'avoir rempli.

La Comtesse a changé de voix, en répétant ce noble discours. Elle y a joint quelques marques d'admiration pour le caractere du Héros. Ensuite, reprenant son récit; je lui demandai alors, nous a-t-elle dit, si toutes les apparences devant le porter à croire qu'il ne reviendra d'Italie qu'après s'y être marié, & pensant avec tant de bonté en faveur de mon Fils, il ne m'accorderoit pas sa recommandation auprès de cette chere Miss Byron, qu'il nomme quelquefois sa Sœur, & sur laquelle c[illegible] pouvoit lui donner un peu d'ascendant. Il me répondit: cette proposition, Madame, marque la haute idée que vous avez de Miss Byron, & dont vous reconnoitrez qu'elle est digne: mais pourrois-je m'attribuer, sans une extrême présomption, l'ascendant que vous me supposez sur son esprit, lorsqu'elle a des Parens aussi dignes d'elle, qu'elle l'est d'eux?

Vous jugez, chere Miss, m'a dit la Comtesse, que mon dessein dans cette demande étoit de mettre son cœur à l'épreuve. Cependant je lui en fis des excuses; & ajoutai que je ne me persuaderois pas qu'il m'eût pardonné sincerement, s'il ne me promettoit, du moins, d'apprendre à Miss Byron le sujet de ma visite.

Il me semble, Lucie, que je n'aurois point été fachée qu'il eût eu moins de facilité à pardonner.

A présent, chere Miss, a repris obligeamment la Comtesse, vous me regarderez sans peine, & vous me laisserez revoir votre charmant visage. Elle s'est tournée alors vers moi, elle m'a passé un bras autour du cou; elle m'a fait la petite malice de m'essuyer les yeux; elle m'a baisé la joue; & lorsqu'elle m'a vue un peu remise, elle m'a tenu ce discours:

Ma chere, ma charmante Miss Byron... que ne puis-je dire ma chere Fille, dans le sens quel je le desire! car de cette maniere ou d'autre, il faudra que vous me permettriez de ne pas vous donner d'autre nom; dites-moi maintenant, comme si vous parliez réellement à votre Mere, avez-vous quelque espérance que Sir Charles Grandisson puisse être à vous?

Madame! lui ai-je répondu, avec beaucoup d'embarras, n'est-ce pas me faire une question aussi dure, que celle que vous lui avez faite à lui-même?

Oui, chere Miss, aussi dure; & je suis aussi prête à vous en demander pardon qu'à lui, si vous m'assurez sérieusement qu'elle vous chagrine.

J'ai déclaré, Madame, & c'étoit du fond du cœur, que je le croyois dans l'obligation de se donner à son Etrangere: & quoique je le préfere en effet, à tout ce

que j'ai vu d'hommes, je ſuis réſolue, s'il eſt poſſible, de ſurmonter le penchant que j'ai pour lui. Il m'a fait l'offre de ſon amitié, auſſi long-tems qu'elle peut être acceptée ſans bleſſer d'autres attachemens; j'y borne toutes mes vues.

Il n'y a point d'autre attachement, a répliqué la Comteſſe, avec lequel une amitié ſi pure ne puiſſe s'accorder. Mon Fils contribuera de tout ſon cœur à la fortifier. Il admire le Chevalier Grandiſſon. Il règarderoit, comme un double honneur, de ſe lier avec lui par vous. Chere Miſs! accordez auſſi votre amitié, mais ſous un nom plus tendre, à un jeune homme que vous en trouverez digne. Je vous demanderai la quatrieme place. O ma chere : de quelle heureuſe liaiſon vous ſeriez le nœud!

Vous me faites trop d'honneur, Madame! c'eſt tout ce que j'ai pu lui répondre.

Mais, chere Miſs, il me faut une explication. Je ne me paye point d'un compliment.

Et bien, Madame, je conſens à m'expliquer. J'ai de l'honneur : il ne me reſte point de cœur à donner.

Vous n'êtes donc pas ſans eſpérance, ma chere... N'importe, je veux tenir à vous, ſi je le puis. Je ne me ſerois jamais crue capable de la propoſition que je vais vous faire : mais à mes yeux, comme à ceux de mon Fils, vous êtes une Fille incomparable. Ecoutez-moi : nous ne penſerons point à

l'Alliance qui nous est proposée, jusqu'au dénouement du voyage de Sir Charles. Vous m'avez dit, une fois, que vous pourriez donner la préférence à mon Fils, sur tous ceux qui ont des prétentions à votre cœur. Je ne parle point de Sir Charles, à qui vos affections étoient engagées avant que vous nous ayez connus. Mais vous engagez-vous en faveur de mon Fils, si le Chevalier ne revient pas libre?

Je lui ai dit fort sérieusement, qu'elle me surprenoit. Quoi? Madame, je ne tirerois aucun fruit de l'exemple que vous me proposiez il n'y a qu'un instant? *De quel front*, faisiez-vous dire à quelqu'un, (& c'est un homme à qui vous le faisiez dire) " de quel „ front paroitrois-je devant une femme „ d'honneur, devant vous, Madame, si „ j'étois capable de tenir quelqu'un en suf„ pens?... Non, Madame, je perdrois la „ vie, comme Sir Charles, plutôt que de „ me souiller par cette indignité „. Mais je vois, Madame, que vous ne me faites cette proposition, comme à lui, que pour mettre mon cœur à l'épreuve.

En vérité, ma chere, a-t-elle interrompu avec quelque embarras, vous me faites plaisir de me fournir cette excuse. Cependant je parlois de bonne foi, & j'en dois ressentir un peu de confusion.

Quelle charmante ingénuité, chere Lucie! Elle m'a prise dans ses bras, elle a baisé encore une fois mes deux joues. Je

n'ai ; m'a-t-elle dit, qu'une apologie à faire pour moi-même : l'erreur où je suis tombée doit vous marquer avec quelle passion je souhaiterois de vous voir Comtesse D... Mais quel titre est capable de vous donner de la dignité ? Elle m'a demandé quand je pensois à retourner en Northampton-Shire ? Je lui ai dit mon intention. Vous ne partirez point, a-t-elle repris, sans m'être venue voir chez moi. Je vous promets que pendant votre visite, Mylord ne paroitra point. Je ne veux plus qu'il s'expose à votre présence : & s'adressant à Madame Reves ; s'il venoit ici sans ma participation, je vous prie, Madame, ne lui permettez point de voir Miss Byron.

Je lui ai marqué vivement la reconnoissance que je devois à tant de bonté. Elle m'a demandé un commerce de Lettres dans mon absence. C'étoit un ordre, qui me faisoit trop d'honneur, pour le refuser. Son Fils, m'a-t-elle dit en souriant, ne verra pas plus mes Lettres que moi. En sortant elle m'a prise un instant à l'écart, pour me dire ; il faut l'avouer ; jamais il ne m'étoit arrivé dans les affaires, que j'ai le plus à cœur, de me voir fermer la bouche par mes propres expressions. Que faire ? J'étois venue dans la confiance du succès. Lorsque l'espérance est presqu'égale au desir, on n'est rempli que des idées qui la flattent. Nos passions, ma chere, emportent toujours notre jugement. Cependant je connois deux exceptions à cette regle, vous & Sir Charles Grandisson.

Elle nous a quittées. Je vous épargne, chere Lucie, toutes les réflexions, auxquelles je me suis livrée sur cette importune & flatteuse visite. Hélas! ce n'est pas pour ces petits chagrins, que la constance m'est nécessaire, & que les efforts me coutent.

(N.). *Quoiqu'on ne fasse pas difficulté de supprimer continuellement un grand nombre de Lettres, qui affoiblissent l'intérêt principal; entre celles mêmes de cette nature, il y en a de si singulierement agréables, qu'elles méritent une exception. Telles sont les deux suivantes, où le caractere de Miss Grandisson, à présent Mylady G..., éclate dans tout son jour.*

LETTRE LXV.

Miss BYRON, à Miss SELBY.

Mardi matin, 18 d'Avril.

QUE direz-vous de cette étrange Mylady G...? Pour moi je la trouve extrêmement blâmable. Mylord L... perd patience avec elle. Mylady est au même point. Emilie déclare qu'elle l'aime beaucoup, mais qu'elle n'aime point ses caprices. Mylord G... parle de m'apporter ses plaintes. Le sujet de la querelle ne paroît pas fort grave, comme je l'apprens d'Emilie: mais les bagatelles ont quelquefois des suites sérieuses, lorsqu'on a l'extravagance d'y insister. Quoiqu'il en soit,

l'affaire est entre eux ; & ni l'un ni l'autre ne se presse d'en parler. Cependant Mylord & Mylady L... désaprouvent hautement l'air de raillerie qu'elle affecte.

Leur mésintelligence commença hier au soir. Nous avions soupé chez eux, Madame Reves & moi, avec Mylord & Mylady L... & les deux Dames Italiennes. Je ne me trouvai point de goût pour le jeu. Nous nous retirâmes de bonne heure, & la Signora Olivia partit en même tems avec sa Tante. On se mit à jouer. Mylord & Mylady L..., Emilie & le Docteur Barlet, tomberent ensemble. Au milieu de leur partie, Mylady G..., qui étoit montée à son appartement, descendit l'escalier avec précipitation, en fredonnant quelques notes. Mylord G..., qui étoit monté après elle, la suivit d'un air fort troublé. Madame, commença-t-il, il faut vous dire... Il faut, interrompit-elle : non, Mylord, il ne faut rien. Elle s'assit derriere Emilie. Ne prenez pas garde à moi, lui dit-elle. Qui gagne ? Qui perd ? Son Mari se promena dans la chambre à grands pas. Mylord & Mylady L... auroient voulu feindre de ne rien remarquer, dans l'espérance que l'orage s'appaiseroit de lui-même ; car il étoit échappé à leur Sœur quelques petites vivacités pendant le dîner, quoiqu'à souper tout eût été fort tranquille. Le Docteur Barlet lui offrit ses cartes. Elle les refusa. Non ; Docteur, lui dit-elle ; j'ai mes propres cartes, avec lesquelles je veux jouer, & mon

jeu n'eſt pas aiſé. Mais, Lucie, vous confondriez les rolles, ſi je ne marquois le nom de chaque Acteur.

Mylord G... De la maniere, dont vous vous y prenez, je le crois bien, Madame.

Mylady G... Ne vous expoſez pas, Mylord. Nous ſommes en compagnie. Ma Sœur, je crois que vous avez Spadille à vos gages.

Mylord G... Permettez, Madame, que je vous diſe un mot ou deux.

Mylady G... Toujours prête à l'obéiſſance, Mylord.

Elle ſe leva. Il voulut prendre ſa main: elle la mit derriere elle.

Mylord G... Vous me refuſez votre main, Madame?

Mylady G... Elle m'eſt néceſſaire.

Il s'éloigna d'elle; & ſans ajouter un mot, il ſortit de la chambre.

Mylady G... [Se tournant vers la compagnie, d'un air gai & tranquille.] Quelles étranges créatures que ces hommes!

Mylady L... Charlotte, vous m'étonnez.

Mylady G... J'en ſuis charmée, ma Sœur.

Mylady L... Mais, ma Sœur, je n'y comprens rien.

Mylady G... Nous autres femmes, nous aimons l'étonnant, l'incompréhenſible.

Mylord L... En vérité, Madame, je ne crois pas la raiſon pour vous.

Mylady G... J'en ſuis charmée, Mylord.

Mylord L... Charmée, de quoi?

Mylady G... De ce que la raison est toujours pour ma Sœur.

Mylord L... Réellement, Madame, si j'étois à la place de Mylord G..., la patience m'échapperoit.

Mylady G... Bonne leçon pour vous, Mylady L...: faites-en votre profit, & continuez d'être si raisonnable:

Mylady L... Lorsque j'en userai comme vous, Charlotte....

Mylady G... J'entens, chere Sœur, il n'est pas besoin d'achever. Chacun a sa méthode.

Mylady L... Cela n'arriveroit point, si mon Frere...

Mylady G... Peut-être non.

Mylady L... En vérité, chere Charlotte, je crois que vous avez tort.

Mylady G... Je le crois aussi.

Mylady L... Pourquoi donc ne vous hâtez-vous pas...

Mylady G... De réparer mes fautes? Chaque chose a son tems.

Emilie avoue qu'elle commençoit à craindre pour la fin de ce dialogue, lorsque la Femme de chambre de Mylady G... vint lui dire que Mylord souhaitoit de la voir. Ces hommes sont inexpliquables, reprit-elle. Ils ne sont contens, ni avec nous, ni sans nous. Mais je suis l'obéissance même. Tous mes sermens seront observés. Elle sortit.

Comme aucun des deux ne revint sur le champ, Mylord & Mylady L..., qui enten-

dirent arriver leur carrosse, en prirent occasion de se retirer ; & pour marquer leur mécontentement à leur Sœur, ils partirent sans avoir pris congé d'elle. M. Barlet prit aussi le parti de monter à son appartement ; de sorte que Mylady G . . . qui ne tarda point à descendre, fut extrêmement surprise, & même un peu piquée, de ne retrouver qu'Emilie. Mylord arriva presqu'aussi-tôt par une autre porte. Assurément, lui dit-elle, voilà une conduite bien étrange. Avec vos airs de Mari vous mettez toute une compagnie en fuite.

Mylord G . . . Bon Dieu ! Vous me jettez dans un étonnement, Madame . . .

Mylady. A quoi reviennent ces exclamations ? lorsque vous avez effrayé tout le monde.

Mylord. Moi, Madame !

Mylady. Vous, Monsieur. Oui, vous. N'avez-vous pas pris le ton de Maître dans mon cabinet ? L'amour de la paix ne m'a-t-il pas fait descendre ? Ne m'avez-vous pas suivie... avec des regards... fort jolis, je vous assure, pour un homme marié depuis deux jours ! Ensuite n'avez-vous pas voulu m'enmener ? N'auroit-on pas cru que c'étoit pour me marquer quelque regret de votre conduite ? A-t il manqué quelque chose à ma soumission ? Ne m'a-t-elle pas attiré des *airs d'homme* ? N'êtes-vous pas sorti brusquement de la chambre ? Tous les Assistans peuvent rendre témoignage du calme avec lequel je suis retournée vers eux, dans la crainte

qu'ils ne s'affligeassent trop pour moi, & qu'ils ne crussent notre quérelle fort grave. Enfin, lorsque votre chaleur s'est appaisée, comme je le suppose, vous m'avez fait appeller. Sans doute, ai-je pensé, qu'il est tout à fait revenu à lui-même. Je me suis encore hâtée d'obéir ...

Mylord. Et ne vous ai-je pas suppliée, Madame ...

Mylady. Suppliée, Monsieur! Oui; mais avec des regards! ... L'homme que j'ai épousé, permettez que je le dise, Monsieur, avoit un visage tout différent. Voyez, voyez, Emilie; le voilà parti encore une fois.

En effet, Mylord étoit sorti dans un transport d'impatience. Oh! ces hommes, ma chere! s'écria-t-elle en regardant Emilie.

Je sais bien, m'a dit cette chere Fille, ce que j'aurois pu lui répondre; mais on assure qu'il ne faut jamais entrer dans les quérelles conjugales.

La mésintelligence ne fit qu'augmenter jusqu'au lendemain. Emilie n'a pu me donner d'autres informations: mais lorsqu'elle achevoit son récit, on m'a remis le billet suivant de la part de Mylady G...

„ Henriette, si vous avez pitié de moi, „ venez me voir à l'instant. J'ai grand besoin „ de votre conseil. Je suis résolue de faire „ casser mon mariage. Aussi ne veux-je sous-„ crire que mon cher nom de

CHARLOTTE GRANDISSON.

Je lui ai fait sur le champ la réponse suivante. „ Je ne connois personne qui se nomme
„ Charlotte Grandisson. J'aime tendrement
„ Mylady G...; mais je ne suis capable de
„ pitié que pour Mylord. Je ne vous verrai
„ pas. Je n'ai pas de conseil à vous donner,
„ hors celui de ne pas vous faire mal-à-propos
„ un jeu de votre bonheur.

Une demie heure après, il m'est venu une seconde Lettre :

„ Voilà donc ce que j'ai gagné par mon
„ mariage ! Mon Frere absent ; un Mari in-
„ traitable ; Mylord & Mylady L... dans
„ son parti, sans s'informer qui a tort ou
„ raison ; le grave Docteur Barlet, dont le
„ silence me condamne ; Emilie qui me laisse,
„ en portant le doigt à l'œil ; mon Henriette
„ qui renonce à moi ! & tous dès la première
„ semaine ! Quel parti prendre ? La guerre
„ paroît déclarée. Ne prendrez-vous donc
„ pas la qualité de Médiatrice ? Vous ne
„ voulez pas, dites-vous ? Eh bien, j'y con-
„ sens. Mais je veux exposer devant vous
„ toute l'aventure :

„ Ce fut hier au soir, avant la fin de la
„ premiere semaine des nôces, que Mylord
„ G... prit la liberté de forcer ma retraite,
„ sans avoir consulté mes intentions. Vous
„ observerez, en passant, qu'il lui étoit
„ échappé quelques impertinences pendant
„ le dîner ; mais j'avois passé là-dessus.

„ Quelle est cette hardiesse ? lui dis-je.
„ De grace, Monsieur, sortez. Pourquoi
„ quittez-vous la compagnie ?

„ Je viens, ma très-chere vie, pour vous „ faire une priere. L'exorde, comme vous „ voyez, étoit assez civil, s'il y eût mêlé un „ peu moins de ses importuns transports; „ mais il me jetta les bras autour du cou, en „ présence de Jenny, ma Femme de chambre. „ Les folles caresses d'un Mari sont capables „ de faire une dangereuse impression sur ces „ filles. Ne trouvez-vous pas, Henriette, „ que c'est blesser ouvertement les bonnes „ mœurs?

„ Je refuse votre demande, & je ne veux „ pas même l'entendre. Comment avez-vous „ osé pénétrer ici? Vous avez dû juger que je „ n'avois pas quitté ma Sœur pour long-tems. „ Quoi donc? la Cérémonie est-elle déja si „ ancienne, qu'elle autorise un manque de „ savoir-vivre?

„ De savoir-vivre, Madame! Il parut vi„ vement frappé de l'expression. Laissez„ moi, repris-je, sans lui donner le tems de „ répondre. Sortez à ce moment. Mes yeux „ ne dûrent pas être bien méchans dans ma „ colere, car il me déclara qu'il ne sortiroit „ point; & jettant encore une fois ses bras „ autour de moi, il joignit sa face dure à la „ mienne. Jenny étoit toujours dans le ca„ binet.

„ A présent, Miss Byron, vous ne m'aban„ donnerez point dans un cas, où la bien„ séance est intéressée. Non, j'en suis sûre. „ Prendre la défense de ces odieuses libertés „ dans un commencement de mariage, ce

„ seroit faire connoître, qu'elles ne vous dé-
„ plairont point à vous-même.

„ Vous pouvez donc vous imaginer, que „ je lâchai la bride à mon indignation. Il „ disparut avec l'audace de murmurer, & „ de marquer de l'humeur. Le mot de *Diable* „ sortit de sa bouche. Je demandai à Jenny, „ si c'étoit à moi qu'il l'avoit adressé? Non, „ assurément, me répondit-elle: & voyez, „ chere Henriette, le mauvais effet de l'e- „ xemple sur les filles de cette sorte; elle eut la „ hardiesse de parler en faveur de la tendresse „ d'un Mari. Cependant en toute autre occa- „ sion je lui vois faire la prude.

„ Avant que ma colere fût appaisée, le „ hardi personnage ne fit pas difficulté de „ reparoître. C'est la pure vérité, Henriette. „ Comme vous ne faites rien de secret, me „ dit-il, je ne veux pas vous quitter. En „ vérité, Madame, vous me traitez mal. „ Mais, si vous permettez que je vous revoie „ demain au matin...

„ Non, Monsieur.

„ Seulement à déjeuner, ma chere; & où? „ chez Miss Byron. C'est une complaisance „ que je vous demande.

„ Sa chere! Dans le monde entier je ne hais „ rien tant qu'un Hypocrite. Je savois que „ son dessein étoit de me mener aujourd'hui „ en visite, pour faire parade de sa nouvelle „ propriété, & je jugeai que me voyant en „ colere, il vouloit tout à la fois me nommer „ une maison agréable, se faire un mérite

„ auprès de vous, & se procurer la satisfac-
„ tion d'avoir fait obéir sa Femme, sans y
„ employer l'air d'autorité.

„ C'est de ce misérable commencement,
„ que notre importante quérelle a pris nais-
„ sance. Ce qui me pique le plus, c'est l'arti-
„ fice de l'homme, & le dessein manifeste,
„ qu'il a eu de vous mettre dans ses intérêts.
„ Il ne manqua point dans le cours de l'alter-
„ cation d'y joindre la menace d'en appeller
„ à vous. Vouloir me perdre dans le cœur de
„ ma plus chere Amie! Cette méchanceté est-
„ elle pardonnable? Vous croyez bien, ma
„ chere Henriette, que si la proposition de
„ vous voir n'étoit pas venue de lui, sur tout
„ après tant d'offenses accumulées, c'étoit
„ la visite qui pouvoit me causer le plus de
„ plaisir.

„ En vérité, Monsieur... assurément, My-
„ lord... Je vous proteste, Monsieur... avec
„ un dégré de hauteur assez modéré, furent
„ les plus grands emportemens de ma part;
„ suivis à la fin du mot rébelle: Je n'en ferai
„ rien.

„ De son côté, il répéta vingt fois en diffé-
„ rentes formes, sur mon honneur, Ma-
„ dame... Que je périsse, si... & paroif-
„ sant hésiter, vous me traitez mal, Ma-
„ dame... Je n'ai pas mérité... & per-
„ mettez que je vous le déclare, j'insiste,
„ Madame, à vous demander cette complai-
„ sance.

„ Ce langage, Henriette, ne pouvoit plus

„ être ſupporté. La ſoirée étoit fraiche : mais „ je n'en pris pas moins mon Eventail. Ho „ ho, lui dis-je. Quels termes ? Quelles „ expreſſions ? Vous inſiſtez, Mylord ! Je „ juge que je ſuis mariée : me tromperois-je ? „ Je pris alors ma montre : Lundi ſoir, à dix „ heures & demie, le ... quel jour ſommes-„ nous du mois ! Je demande la permiſſion à „ Mylord de marquer ce premier moment de „ l'exercice de ſon autorité.

„ Chere Mylady G...! (C'eſt peut-être „ pour mettre le comble à l'inſulte, qu'il me „ donna ſon nom.) Si j'étois capable de ſup-„ porter ce traitement, je n'aurois pas toute „ la tendreſſe que j'ai pour vous.

„ Ainſi, Monſieur, c'eſt par un excès „ d'amour, que vous commencez à faire „ valoir tous les droits d'un Mari. Fort bien. „ J'ajoutai quelques plaiſanteries aſſez pi-„ quantes ſur les préparatifs, que j'allois „ faire pour l'eſclavage. J'aurois continué ; „ mais prenant un ton grave, que je trouvai „ rude, & même un peu mépriſant, (jugez, „ Henriette, s'il étoit poſſible de ſe modérer) „ il entreprit de me donner des leçons : un „ peu moins d'eſprit, Madame, & un peu „ plus de diſcrétion, vous ſieroient peut-être „ auſſi bien.

„ Le reproche étoit trop vrai pour être „ oublié ; vous en conviendrez, Henriette ; „ & de la part d'un homme, qui n'a pas trop „ de l'un ni de l'autre... mais j'avois trop „ d'empire ſur moi-même, pour lui com-

„ muniquer cette obſervation. Mylord, c'eſt
„ ce que je lui dis, je me repoſe ſur votre
„ jugement. Il ſera toujours le contrepoids
„ de mon eſprit; & quelque jour, avec l'aſ-
„ ſiſtance de votre amour dédaigneux, il
„ m'apprendra la diſcrétion.

„ Dites, ma chere; n'étoit-ce pas lui faire
„ un compliment très-flatteur? Devoit-il le
„ prendre autrement? ſur-tout avec le ton
„ grave dont je le prononçois, & une fort
„ belle révérence dont il fut accompagné?
„ Mais ſoit remords de conſcience ou mau-
„ vais naturel, & tous deux peut-être, il le
„ prit pour une ſatyre offençante. Il ſe mor-
„ dit les levres. Jenny, dit-il à ma femme
„ de chambre, ſortez. Jenny, dis-je de mon
„ côté, demeurez. Jenny ne ſavoit à qui
„ obéir. Réellement, Henriette, je com-
„ mençai à craindre qu'il ne lui prît envie de
„ me battre: & pendant qu'il ſe berçoit dans
„ ſes airs majeſtueux, je gagnai la porte, &
„ j'allai rejoindre l'aſſemblée.

„ Comme les perſonnes mariées ne doi-
„ vent point s'expoſer devant leurs Amis,
„ parce que mille choſes demeurent dans la
„ mémoire d'autrui, lorſque l'honnête cou-
„ ple peut les avoir oubliées, je me détermi-
„ nai à ſuivre les conſeils de la prudence.
„ Vous auriez été charmée de ma diſcretion.
„ J'en impoſerai à mes Amis, dis-je en
„ moi-même; je ferai croire à Mylord &
„ Mylady L..., au Docteur, à Emilie, que
„ j'avois laiſſée les cartes en main, qu'il ne

„ manque rien à notre bonheur : là-dessus je
„ descends, dans la résolution de faire mes
„ observations sur le Jeu, avec la douceur
„ d'un Agneau. Mais je me vois suivie pres-
„ que aussi-tôt, par mon Indiscret, le visage
„ en feu, & tous ses traits en action; & quoi-
„ que je l'eusse averti de ne pas s'exposer, je
„ lui vois prendre des airs, dont l'effet,
„ comme vous allez l'entendre, fut de chas-
„ ser ma compagnie. Il sort par un autre effet
„ des mêmes airs, & peu de momens après il
„ me fait appeller. Qui n'auroit pas cru que
„ c'étoit quelque mouvement de repentir?
„ D'autres femmes auroient joué la Reine
„ Vasti, & refusé de sortir, pour mortifier
„ leur Tyran. Mais moi, la soumission
„ même, mes vœux si récens devant les
„ yeux, j'obéis au premier mot. Cependant
„ vous jugez bien, que malgré ma douceur
„ naturelle, je ne pus retenir quelques petites
„ récriminations. Il étoit trop en humeur de
„ maître pour les écouter. *Je vous dirai, Ma-*
„ *dame. Je ne veux pas qu'on me dise, Mon-*
„ *sieur.* Nous eumes un petit Dialogue de
„ cette nature; & lorsque j'eus quitté assez
„ brusquement le passionné personnage,
„ dans le dessein de rejoindre ma compagnie,
„ que pensez-vous que j'aie trouvé? La
„ Salle déserte. Tout mon monde étoit parti.
„ Emilie restoit seule : & c'est ainsi qu'on
„ renvoya la pauvre Mylady L... les larmes
„ aux yeux, peut-être de la tyrannie qu'elle
„ avoit vue exercer sur une Sœur trop facile.
„ Mylord

„ Mylord G.. n'ayant pas manqué de „ me ſuivre, jugez ſi lorſque nous nous vîmes ſeuls, & maîtres du champ de Bataille, nous ne demeurâmes pas comme „ deux fous, vis-à-vis l'un de l'autre. Je „ lui fis mes plaintes, avec toute la douceur „ que je pus mettre dans mes expreſſions. „ Il vouloit que toutes les diſcuſſions fuſſent „ remiſes à quelque autre jour. Mais, non. „ Après nous avoir expoſés tous deux par „ ſes airs violens, devant un ſi grand nombre de Témoins, vous conviendrez, ma „ chere, vous que je connois pour une Fille „ délicate, que ſa propoſition étoit impoſſible. Ainſi la décence m'obligeoit de tenir „ bon. Depuis ce moment, notre méſintelligence éclate; & graces au Ciel, elle eſt „ au point, que ſi nous nous rencontrons „ par hazard, nous fuyons volontairement „ chacun de notre côté. Nous avons déja „ fait deux tables, pour le déjeuner. Cependant je ſuis traitable; mais il eſt arrogant. Je lui fais des révérences. Il affecte „ de ne pas me les rendre. C'eſt joindre l'incivilité à l'arrogance. Je me mets à mon „ Claveſſin. La mélodie le fait enrager. Il „ eſt pire que le Roi Saul; car Saul, dans „ ſon humeur ſombre, prenoit plaiſir aux „ inſtrumens de Muſique, dans les mains „ de celui même qu'il haïſſoit.

„ Je ſouhaiterois que vous priſſiez la „ peine de venir. Ce ſeroit un acheminement à la complaiſance; car, pervers

„ comme il eſt, c'eut été trop auſſi que de
„ l'accompagner chez vous. Il voudroit por-
„ ter ſa cauſe à votre tribunal ; mais je lui ai
„ preſque ôté ce deſſein par mes railleries.
„ J'ai pris le parti de vous écrire. Quelle
„ réponſe ai-je reçue ! Cruelle Henriette !
„ Refuſer votre médiation, dans un diffé-
„ rend entre l'Homme & la Femme ! Mais
„ je laiſſerai brûler le feu. Si la maiſon ſe
„ ſauve, & qu'elle en ſoit quitte pour un
„ peu de flamme dans la cheminée, je ſau-
„ rai m'en conſoler.

„ Adieu, méchante Fille. Si vous ne con-
„ noiſſez point de Femme qui ſe nomme
„ Grandiſſon, faſſe le Ciel qu'avec les ſup-
„ poſitions que j'entends pour la perſonne,
„ je ne connoiſſe plus bientôt de Byron. Ne
„ ſuis-je pas terrible dans mes vangeances ?

Voyez, Lucie, avec quelle adreſſe cette chere Capricieuſe s'y prend, pour me mettre dans ſes intérêts. Mais je vous aſſure que je ne me laiſſerai pas gagner par ſes flatteries.

LETTRE LXVI.

Miſs BYRON, *à Miſs* SELBY.

Mardi au ſoir.

J'Arrive de St. James-Square. J'avois pris une chaiſe à Porteurs. Emilie eſt venue au devant de moi. Elle s'eſt jettée à mon cou,

Je me réjouis de vous voir, m'a-t-elle dit. En chemin, n'auriez-vous pas rencontré la maison? Voyant que je ne comprenois rien à ce langage, c'est que depuis mon retour, a-t-elle repris, on l'a jettée, comme on dit, par la fenêtre. Ah! Mademoiselle, tout est ici en confusion. L'un est si indifférent, l'autre si passionné! Mais, paix! Je vois venir Mylady G...

Il faut, chere Lucie, que je revienne à la méthode du Dialogue.

Mylady G... Enfin vous voilà donc, Henriette. Vous m'aviez écrit que vous ne viendriez point.

Miss Byr. Je l'avoue. Mais je n'ai pu me tenir à ma résolution. Ah Mylady! vous voulez ruiner votre bonheur.

Mylady. C'est ce que vous m'avez écrit. De grace, ne me dites rien, que vous m'ayez déja dit. Je hais les répétitions, mon Enfant.

Miss Byr. Il faut donc me taire.

Mylady. Non point absolument. Vous pouvez me dire des choses nouvelles sur de vieux sujets. Mais, silence! L'homme vient. Elle a couru aussi-tôt à son Clavessin... Est-ce l'air que vous demandez, Henriette? & pressant les touches, elle a joué un air d'accompagnement fort tendre.

Mylord G... Miss Byron, je suis votre Serviteur très-humble. Votre présence répand la joie dans mon cœur. Madame, (en se tournant vers sa Femme) vous n'avez pas été assez long-tems avec Miss Byron, pour

commencer un air. Je ne ſais quelles ſont vos vues.

Mylady. Charmante choſe que l'harmonie! Mais pauvre affligée que je ſuis, je n'en connois plus d'autre que celle de mon Claveſſin.

Mylord. (Levant les deux mains.) L'harmonie, Madame! Dieu m'eſt témoin... mais je veux tout expoſer devant Miſs Byron.

Mylady. Il n'eſt pas beſoin, Mylord. Elle ſait déjà tout ce qu'elle peut ſavoir; à moins qu'il n'y manque les belles couleurs que votre impétueux eſprit y peut ajouter. Auriez-vous ici ma longue Lettre, Henriette?

Mylord. Seroit-il poſſible, Madame, que vous euſſiez eu le cœur d'écrire...

Mylady. Dites *le courage*, Mylord. Pourquoi ménager les termes? Vous pouvez parler auſſi librement devant Miſs Byron, que vous l'avez fait avant qu'elle fût ici. Je pénetre le fond de votre penſée.

Mylord. Eh bien, *le courage* donc.

Miſs Byr. Fi, fi, Mylord. Fi, fi, Madame. Quelle aigreur de part & d'autre? Si je m'y connois un peu, vous avez badiné comme des Enfans, juſqu'à ce que le jeu s'eſt tourné en querelle.

Mylord. Si vous ſavez la vérité, Miſs Byron, & ſi vous me trouvez blamable...

Miſs Byr. Je ne blâme que votre chaleur, Mylord; vous voyez que Mylady eſt de

ſang froid ; elle ne s'emporte point. Elle ne paroît déſirer que votre amitié.

Mylord. Maudit ſang froid ! tandis que j'ai le déſeſpoir dans le cœur.

Mylady. Excellent langage de Tragédie ! Mais Henriette, vous vous trompez. Ce n'eſt pas de la chaleur ſeulement. Mylord eſt un emporté. Si humble avant le mariage ! N'a-t-il pas connu mon caractere ? Il l'a ſouffert, lorſqu'il ne me devoit rien ; & maintenant qu'il m'a les plus grandes obligations.... Henriette, Henriette, croyez-moi, ne vous mariez jamais.

Miſs Byr. Chere Mylady ! votre cœur vous condamne. Je ſuis ſûre que le tort eſt de votre côté.

Mylord. Mille graces, Mademoiſelle : Je veux que vous ſoyez informée de tout, juſqu'à l'origine.

Mylady. Juſqu'à l'origine ! Miſs Byron la ſait déja : c'eſt moi qui vous l'apprend, Mylord. Mais ce qui s'eſt paſſé depuis deux heures, elle l'ignore. Vous pouvez lui en faire le récit, tel qu'il vous plaira... C'eſt à-peu-près l'heure, où nous étions, d'aſſez bonne intelligence, il y a huit jours, à l'Egliſe de Saint Georges.

Mylord. Je vous rappelle, Madame, à ce que vous y avez promis.

Mylady. Je pourrois être ici votre Echo, Mylord, ſi je n'étois réſolue de me modérer, comme vous ne ſauriez déſavouer que je l'ai fait juſqu'à préſent.

Mylord. Vous n'auriez pas cet empire sur vous, Madame, s'il n'étoit fondé sur le mépris que vous faites de moi.

Mylady. Fausse imagination, Mylord, dont vous connoissez la fausseté vous-même; sans quoi votre propre orgueil ne vous permettroit pas d'en faire l'aveu.

Mylord. Miss Byron, permettez...

Mylady. Est-il possible qu'on prenne plaisir à s'exposer volontairement? Si vous aviez suivi mon conseil, lorsque vous descendites hier après moi... Mylord, vous dis-je aussi tranquillement qu'aujourd'hui, ne vous exposez point. Mais l'avis fut inutile.

Mylord. Miss Byron, vous voyez... Mais je ne suis venu ici que pour vous faire ma révérence. (Il m'en a fait une, & sur le champ il vouloit sortir. Je l'ai retenu par la manche.) Mylord, vous ne nous quitterez point. Vous Mylady, si votre cœur ne vous fait aucun reproche, parlez. Je vous défie de dire non. (Elle est demeurée en silence.)

Miss Byr. Avouez donc votre faute. Promettez d'être moins vive. Faites vos excuses....

Mylady. Ciel! des excuses!

Miss Byr. Et Mylord vous en fera aussi, de vous avoir mal entendue, de s'être piqué trop facilement.

Mylord. Trop facilement? Mademoiselle.

Miss Byr. Quel est l'homme généreux,

qui ne verra point avec complaisance les saillies d'une jeune Femme, vive & gaie; lorsque tout l'assure qu'il n'est question que d'un badinage innocent, sans aucun mélange de mauvaise intention ou d'humeur? N'est-ce pas de son propre choix qu'elle est à vous? Ne vous a-t-elle pas préferé à tout autre? Sa raillerie n'épargne personne; elle ne peut se vaincre là-dessus. Je suis fort éloignée de l'approuver; vous me permettrez cette franchise, Mylady. Votre Frere ne vous est point échappé. Je me souviens de l'en avoir vu mortifié. Mais ensuite, Mylord, observant que c'étoit son caractere naturel; une gaieté de tempérammment, qu'elle exerce sur ceux qu'elle aime le mieux, il lui pardonna, il se fit un plaisir de la railler à son tour; & cette petite guerre, soutenue de part & d'autre avec beaucoup d'esprit & d'agrément, fit les délices de la compagnie. Vous l'aimez, Mylord....

Mylord. Jamais on n'eut plus d'amour pour une femme. Comptez, Miss Byron, que je ne suis pas un homme de mauvais naturel.

Mylady. Mais captieux, emporté, Mylord. Qui s'y seroit attendu?

Mylord. En vérité, chere Miss Byron, jamais femme n'entendit mieux l'art d'aggraver l'offense. D'où peut venir cette obstination, si ce n'est du mépris qu'elle a pour moi?

Mylady. Chansons! Vous revenez à la

plus folle de toutes les idées. Mais si vous le pensez sérieusement, ne prenez vous pas une excellente voie pour remédier au mal, en vous emportant, en faisant mille grimaces, & poussant la passion jusqu'à sembler prêt d'écumer par la bouche? Je lui ai dit, Miss Byron, (le voilà, qu'il le nie s'il en a le front) que l'homme auquel j'ai fait mes vœux avoit un autre visage. Tout autre n'auroit-il pas pris ce reproche pour un compliment à sa figure naturelle, & n'auroit-il pas jetté à l'instant le vilain masque de la passion, pour ne montrer que sa physionomie ordinaire?

Mylord. Vous voyez, Miss Byron, vous voyez l'air de raillerie qu'elle affecte, au moment même où nous sommes.

Mylady. Vous voyez, Miss Byron s'il y eut jamais rien de si captieux. Mais savez-vous quelle femme il falloit à Mylord? Une femme hautaine, qui pût lui rendre colere pour colere. La douceur est mon crime. On ne peut me mettre de mauvaise humeur. Il me semble que jusqu'à présent, on n'avoit pas regardé la douceur comme un défaut dans une femme.

Mylord. Juste Ciel! De la douceur! Juste Ciel!

Mylady. Soyez juste, Henriette; il est question de prononcer qui a tort. Mylord G... me présente un visage que je ne lui ai jamais vu avant la cérémonie. Il m'a trompée par conséquent. Je lui montre le visage

que j'ai toujours eue ; & je le traite à peu près comme j'ai toujours fait. Que peut-il dire où je ne lui montre une preuve qu'il est le plus ingrat des hommes dans les nouveaux airs qu'il se donne ? Des airs, qu'il n'auroit pas eu la hardiesse de prendre il y a huit jours. Parlez, Henriette ; de quel côté est le tort, entre Mylord & moi ?

Mylord. Vous voyez, Miss Byron. Quel moyen d'entrer en raisonnement avec une femme, qui ramene tout à la plaisanterie ?

Miss Byr. Hé bien, Mylord, faites comme elle. Ce qui n'admet point de raisonnement vaut-il la peine de s'en fâcher ?

Mylord. Miss Byron est votre Amie, Madame ; je lui abandonne la décision.

Mylady. Vous feriez mieux de me l'abandonner à moi-même.

Miss Byr. Dites oui, Mylord.

Mylord. Eh bien, Madame ! quel est donc votre decret ?

Mylady. J'aimerois mieux que Miss Byron prononçât. Je ne voudrois pas que mon decret fût contesté, lorsqu'il sera sorti de ma bouche.

Miss Byr. Si vous l'exigez, voici ma décision. Vous Mylady, vous reconnoitrez que la faute vient de vous. Mylord ne s'en souviendra, que pour éloigner à jamais ses fausses imaginations, & pour promettre qu'à l'avenir il saura mettre de la distinction entre ce qui vient de bon ou de mauvais naturel ; qu'il se prêtera de bonne grace à

vos plaisanteries, & qu'il ne s'en offensera jamais, parce que tout excessives qu'elles soient quelquefois, elles ne changent rien au fond d'un admirable caractere. Qu'en dites-vous, Mylord?

Mylord. Croyez-vous qu'elle consente à ce que vous proposez?

Mylady. Odieuse question! Je vous laisse ensemble. Apprenez que de ma vie je n'ai commis de faute. Ne suis-je pas une femme? Si Mylord veut demander pardon de toutes ses minauderies.... Elle s'est arrêtée; mais toujours en mouvement pour sortir. Je l'ai retenue.

Miss Byr. C'est ce que Mylord ne fera point. Vous avez déja poussé le badinage à l'excès. Mylord conservera sa dignité, pour l'honneur même de sa Femme. Il ne consentira pas non plus à vous voir sortir.

Il a pris une de ses mains, qu'il a pressée de ses levres. Au nom du Ciel, Madame, soyons heureux. Notre bonheur dépend de vous. Il en dépendra toujours. Si je suis coupable de quelque chose, n'en attribuez la faute qu'à ma tendresse. Je ne puis supporter votre mépris, & jamais je ne le mériterai.

Mylady. Pourquoi ne m'avez-vous pas tenu le même langage il y a quelques heures? Pourquoi vous être exposé, malgré mes instances?

Je l'ai prise un peu à l'écart. Soyez généreuse, Charlotte. Que votre Mari ne fois

pas le ſeul pour qui vous manquiez de générosité.

Mylady. Bon! Notre querelle n'a pas eu la moitié de ſa durée. Si nous faiſons la paix devant vous, elle ſe fera de mauvaiſe grace. Une des plus inſipides choſes du monde eſt une querelle qui n'eſt pas pouſſée avec un peu de vigueur. Il eſt certain que nous la renouvellerons.

Miſs Byr. Prenez pour vous-même le conſeil que vous donniez à Mylord; ne vous expoſez point: & recevez-en un autre; c'eſt qu'une femme s'expoſe infailliblement, lorſqu'elle expoſe ſon Mari. Je reſſens déja un peu de confuſion pour vous. Vous n'êtes point cette Charlotte que j'ai connue. Voyons ſi vous attachez quelque prix à l'opinion que j'ai de vous, & ſi vous êtes capable de reconnoître une erreur de bonne grace.

Mylady. Je ſuis une femme douce, humble & docile. Elle s'eſt tournée vers moi; elle m'a fait une révérence plaiſante, en tenant ſes deux mains devant elle: c'eſt un eſſai, m'a-t-elle dit; en êtes-vous contente? Enſuite marchant vers ſon Mari, qui promenoit ſes regards vers la fenêtre, & qui s'eſt avancé au devant d'elle, en la voyant approcher; Mylord, a-t-elle commencé avec une révérence, Miſs Byron vient de m'apprendre une partie de mon devoir, que je ne ſavois pas. Elle ſe propoſe d'être quelque jour un modele d'o-

béïssance. Il auroit été fort heureux pour vous, que j'eusse eu son exemple. Elle me fait entendre, qu'à présent, que je suis mariée, je dois être grave, sage, & surtout extrêmement soumise; qu'un sourire me convient à peine; que je dois être réservée, sérieuse, & respecter mon Mari. Si vous croyez, Monsieur, que cette conduite soit le devoir d'une femme mariée, & si vous l'attendez de moi, ayez la bonté, lorsque vous m'y verrez manquer, de m'en avertir par quelque grimace. A l'avenir, si je me sens disposée à pousser le badinage un peu trop loin, je n'oublierai pas de vous en demander auparavant la permission: & faisant une nouvelle révérence, les bras croisés devant elle: reste-t-il quelque chose à faire de plus?

Il l'a prit dans ses bras; il l'a serrée tendrement: cher objet de toutes mes affections, au milieu même de vos plus injustes caprices, voila, voila ce qui reste à faire. Je ne vous demande que la moitié de l'amour que j'ai pour vous, & je suis le plus heureux des hommes.

Mylord, ai-je interrompu, vous gâtez tout par cet empressement, après le discours qu'elle vous a tenu. Si c'est-là tout l'avantage que vous tirez d'une querelle, jamais, jamais ne retombez dans le même cas. O Madame! vous en êtes quitte trop aisément, si vous n'êtes pas généreuse. Elle a levé la main vers moi avec un air de menace; & se tour-

nant vers ſon Mari, croyez-moi, Mylord, joignons-nous enſemble contre cette Etrangere, qui oſe ſe mêler de nos tracaſſeries domeſtiques. Henriette, Henriette, a-t-elle ajouté, je ne vous pardonnerai jamais votre derniere leçon.

C'eſt ainſi, ma chere Lucie, que s'eſt terminée cette puérile querelle. Ce qui me chagrine uniquement, c'eſt que dans la concluſion il n'y ait point eu aſſez de dignité de la part de Mylord. La joie de ſon cœur éclatoit ſi vivement ſur ſes levres, que l'impertinente Charlotte a laiſſé voir de tems en tems par différentes marques, qu'elle s'applaudiſſoit d'être néceſſaire à ſon bonheur. Mais, Lucie, ne l'en eſtimez pas moins: car elle a mille charmantes qualités.

Ils m'ont engagé à paſſer le reſte du jour avec eux. Emilie s'eſt réjouie de leur reconciliation. Son cœur ſe faiſoit voir dans les témoignages de ſa joie. Si je pouvois l'aimer plus que je ne fais, elle m'en donneroit de nouvelles raiſons chaque fois que je la vois.

(*Nota.*) Les Lettres ſuivantes contiennent le récit des adieux de Miſs Byron à tous ſes Amis de Londres avec de longues réflexions ſur leurs caracteres. Elle fixe le jour de ſon départ & ſa route. Mylord L..., Mylord G... & leurs Femmes, doivent l'accompagner pendant une partie du chemin. Elle a pris congé des Dames Italiennes, qui ſe propoſent d'aller promener leurs chagrins dans les Provinces d'Angleterre. Deux longues

Lettres, l'une du vieux Chevalier Meredith à Miſs Byron, l'autre d'elle, en réponſe, apprennent à Miſs Selby, que M. Fouler, toujours éperdument amoureux, mais ſans eſpérance, a renoncé au mariage; que l'Oncle & le Neveu, dans un tranſport d'affection & d'eſtime pour Miſs Byron, penſent à ſe défaire en ſa faveur d'une partie conſidérable de leur bien, pour juſtifier la qualité de Pere, qu'elle a donnée à l'Oncle, & celle de Frere, qu'elle veut donner au Neveu : mais, dans ſa réponſe au vieux Chevalier, elle emploie de fort bonnes raiſons, pour lui ôter cette penſée. Bien entendu qu'en partant de Londres, elle promet d'entretenir un commerce de Lettres avec ſes meilleurs Amis, ſur tout avec Mylady G... Enſuite la ſcene changeant par ſon départ effectif, elle écrit du château de Selby. Sa premiere Lettre contient un long détail de ſa route, depuis qu'elle a quitté ſes conducteurs à Dunſtable, où ſon Oncle, ſa Tante & ſa Couſine Selby, étoient venus au devant d'elle. Elle a rencontré tous ſes anciens Amans, c'eſt-à-dire, les *Greville*, les *Fenwick*, les *Orme*. Ils n'ont pas manqué de ſe trouver ſur ſon chemin, pour lui renouveller leurs adorations. Elle peint l'état où elle a retrouvé ſa Famille, & tout ce qu'elle croit capable de plaire aux Amis qu'elle a quittés. Leurs réponſes roulent ſur ce qui ſe paſſe dans ſon abſence à Londres & parmi eux. Celles de Mylady ſont d'une longueur étonnante, & font admirer la ſé-

conde habileté de l'Auteur à présenter les mêmes caracteres sous mille faces différentes. Enfin une Lettre de Mylady G..., en date du 6 de Mai, donne à Miss Byron les premieres nouvelles, qu'on ait reçues de Sir Charles Grandisson depuis son départ.

LETTRE LXVII.

Mylady G... à Miss BYRON.

A Londres, Samedi 6 de Mai.

AUjourd'hui, ma chere, tous les autres sujets vont disparoître. Nous avons reçu des informations, qui ne sont pas de la main de mon Frere, mais qui nous donnent de ses nouvelles. Un Ami de M. Lowther est venu ici avec une Lettre de ce Chirurgien, par laquelle nous apprenons que Sir Charles est actuellement à Paris. M. Belcher, qui étoit avec nous, lorsque l'Ami de M. Lowther est arrivé, l'a prié de nous laisser sa Lettre, parce qu'elle contient une avanture fort extraordinaire, dont nous avons pensé aussitôt à vous communiquer le récit. Premierement, ayez le cœur tranquille sur le Chevalier Hargrave Pollexfen, qui est à la vérité de retour de Londres, mais en fort mauvais état. La frayeur l'a ramené en Angleterre, d'où il ne pense plus à sortir. Vraisemblablement il doit son existence à mon Frere.

M. Belcher, pour se procurer des éclair-

ciſſemens plus certains, a pris la peine d'aller chez lui, & de parler au valet même, qui étoit préſent à l'action. Des circonſtances qu'il a recueillies, & de la relation de M. Lowther, il a fait une Lettre pour le Docteur Barlet, qu'il nous a communiquée; & je lui ai demandé la permiſſion d'en prendre un Extrait pour vous.

Le Mercredi 30 d'Avril, dans le cours de l'après midi, mon Frere ayant M. Lowther avec lui dans ſa chaiſe de poſte, & s'approchant de Paris, dont il n'étoit plus qu'à deux ou trois milles, un homme à cheval s'avança vers ſa chaiſe avec toutes les marques d'une vive frayeur, & le pria d'entendre un affreux récit. Mon Frere fit arrêter le Poſtillon. L'Inconnu lui dit que ſon Maître, qui étoit un Gentilhomme Anglois, avec un de ſes Amis de la même Nation, venoit d'être attaqué par ſept hommes à cheval, & forcé de quitter le grand chemin dans ſa chaiſe de poſte; que les Cavaliers étant en ſi grand nombre, il y avoit toute apparence que leur deſſein étoit de l'aſſaſſiner: & montrant une petite hauteur du côté de Montmartre, il ajouta que c'étoit derriere ce lieu qu'ils exécutoient apparemment leur ſanglante entrepriſe. Il s'étoit adreſſé à quelques autres Paſſans, qui n'avoient pas été fort touchés de ſa peine, & qui n'avoient fait que hâter leur marche. Mon Frere lui demanda le nom de ſon Maître, & ne fut pas peu ſurpris en apprenant que c'étoit le Chevalier Pollexfen,

accompagné de M. Merceda. Le chemin de S. Denis à Paris est planté d'arbres des deux côtés : mais la campagne étant découverte, il n'y avoit que la hauteur, qui pût empêcher, à une grande distance, d'appercevoir une chaise & tant d'hommes à cheval. Le grand chemin est bordé aussi d'un fossé; mais avec des routes par intervalles, pour le passage des voitures dans les terres. Sir Charles ordonna au Postillon de prendre par une de ces ouvertures, en disant qu'il ne se pardonneroit pas d'avoir laissé périr Sir Hargrave & son Ami, sans avoir fait ses efforts pour les sauver.

Il avoit trois de ses gens avec lui, sans compter le Valet de M. Lowther. Il fit mettre pied à terre au dernier; & montant sur son cheval, il pria M. Lowther de demeurer tranquille dans la chaise, tandis qu'avec ses trois hommes il s'avança au grand galop vers la hauteur. Bientôt ses oreilles furent frappées de cris lamentables; & lorsqu'il eut découvert les Cavaliers, il en vit quatre à pied, dont les autres gardoient les chevaux par la bride, & qui paroissoient tenir sous eux les deux Anglois, criant tous deux, se débattant & demandant grace au nom du Ciel. Comme il avoit devancé ses gens d'assez loin, il leva la voix en approchant, pour interrompre au moins cette cruelle scene; & dans sa course il paroissoit aller droit au secours des deux malheureux. Alors deux des quatre Cavaliers quitterent leur proie, pour remonter à che-

val; & se joignant aux trois autres, ils s'avancerent vers Sir Charles, comme résolus de soutenir leur violence; pendant que les deux, qui restoient à pied, continuerent de maltraiter sans pitié les objets de leur furie avec les manches de leurs fouets, dont chaque coup leur arrachoit d'affreux hurlemens. Les Aggresseurs ne paroissant point disposés à fuir, & le tems ne leur ayant pas manqué pour exécuter leur dessein, s'il avoit été question de vol ou de meurtre, Sir Charles conclut qu'il s'agissoit de quelque vengeance particuliere. Il se confirma dans cette opinion, lorsque les cinq Cavaliers, qui avoient tiré leurs pistolets, en le voyant approcher avec le sien, lui demanderent un moment d'explication, après l'avoir averti néanmoins de ne pas s'attirer une mort certaine, s'il s'échappoit à la moindre témérité. Sa réponse fut de les exhorter à faire donc suspendre les violences; & remettant son pistolet dans sa fonte, il promit ce qu'on lui demandoit. Ses gens arriverent au même instant. Il leur cria de ne rien entreprendre sans ses ordres. Ensuite descendant de son cheval, dont il leur laissa les rênes, il s'avança, l'épée à la main, vers les deux hommes, qui n'avoient point encore cessé d'exercer cruellement leurs fouets. A son approche ils firent quelques pas vers lui en tirant aussi leurs épées. Les cinq Cavaliers s'avancerent en même tems; & l'un d'eux leur dit: c'est assez, Messieurs. Il faut apprendre à ce brave Inconnu la cause

d'une avanture qui doit lui causer quelque étonnement : & se tournant vers Sir Charles, nous ne sommes, Monsieur, ni des Assassins, ni des Voleurs ; mais les deux hommes, qui paroissent exciter votre pitié, sont des Infâmes. Quel que soit leur crime, répliqua Sir Charles, nous sommes dans un pays, qui ne manque point de Magistrats pour le maintien de la Justice. Aussi-tôt il aida successivement les deux malheureux à se relever. Ils avoient tous deux la tête ensanglantée, & le corps si brisé, qu'ils ne purent étendre les bras jusqu'à leurs chapeaux, qui étoient à terre autour d'eux. Sir Charles leur rendit ce service. Pendant ce tems-là, un des deux Cavaliers, qui étoient à pied, s'impatientant du délai, cria furieusement qu'il n'étoit pas satisfait de sa vengeance, & se seroit précipité sur les Coupables, s'il n'eût été retenu par ses compagnons. Sir Charles demanda aux deux Anglois s'ils étoient injustement maltraités. Non, répondit un des Assaillans ; ils savent au fond de leur cœur qu'ils sont deux Infâmes. En effet, soit remors ou terreur, ils ne répondirent que par des gémissemens ; & ni l'un, ni l'autre, ne pouvoit se soutenir sur ses pieds. M. Lowther, que l'honneur avoit fait marcher sur les traces de Sir Charles, arriva le pistolet à la main, & descendit aussi-tôt à sa priere, pour examiner si leurs blessures étoient dangereuses. Le plus furieux des Assaillans voulut s'y opposer : mais Sir Charles arrêta son cheval par la bride ; & se tournant

vers les autres ; Messieurs, leur dit-il d'un ton ferme, ces deux Etrangers sont des Anglois de distinction. Je les défendrai au péril de ma vie. Cependant, comme vous ne pensez point à fuir, & que votre emportement ne tombe que sur eux, je commence à craindre que vous n'ayez eu quelque raison pour les traiter si mal. M'accorderez-vous un mot d'explication ?

Les Infâmes, répondit un des Cavaliers, nous connoissent tous, & rendront justice à notre ressentiment. Ils n'ont pas reçu la moitié du châtiment qu'ils méritent. Vous, Monsieur, continua-t-il, qui paroissez homme d'honneur & de raison, apprenez que nous n'en avons pas moins, & que ces deux motifs sont ici les vôtres. Nous n'en voulons point à la vie de ces deux misérables ; mais nous avons voulu leur donner une leçon, dont ils puissent se souvenir toute leur vie. Ils ont lâchement outragé une femme d'honneur ; & craignant la vengeance de ses Amis, ils ont pris la fuite avec beaucoup de précaution, pour dérober la connoissance de leur route. Ils avoient feint de vouloir prendre celle d'Anvers. Depuis deux jours nous les suivons à la trace. Vous voyez le Mari, un Frere, & leurs meilleurs Amis, transportés d'indignation & de fureur.

Il paroit, ma chere, que les deux Coupables, avoient fait partir en effet quelques-uns de leurs gens pour Anvers, & que c'étoit par cette raison qu'ils n'en avoient qu'un à leur

uite. Le Cavalier ajouta, qu'il y avoit un troisieme Anglois dans le complot; qu'il étoit sorti d'Abbeville, scene de leur infâmie, dans une voiture différente; mais qu'il avoit été suivi de près, & qu'il lui seroit difficile d'échapper. C'est apparemment M. Bagenhall. Sir Hargrave n'ayant vu d'abord que trois de ses Adversaires, avoit entrepris de faire quelque résistance; mais lorsque les quatre autres avoient paru, le courage lui avoit manqué en les reconnoissant. Il s'étoit laissé conduire dans un lieu commode à leur dessein. Son Valet, qui étoit à cheval, & qu'ils avoient négligé, après l'avoir désarmé, s'étoit dérobé pendant l'exécution, dans l'espérance de lui procurer du secours.

Sir Charles répondit que le plus juste ressentiment n'autorisoit personne à se faire justice de ses propres mains. On lui répliqua, que si les Coupables se croyoient en droit de se plaindre, ils savoient où trouver ceux qui les avoient maltraités. Dans l'intervalle, M. Lowther, qui avoit eu le tems de visiter leurs plaies, assura qu'elles n'étoient pas mortelles; mais jugeant qu'ils avoient besoin d'une prompte assistance, il proposa de les faire remonter dans leur chaise. Les sept Cavaliers, qui s'étoient retirés à quelque distance, pour tenir conseil, retournerent vers Sir Charles, avant que la chaise se fût approchée. Il craignit quelque retour de haine; & remontant à cheval, il se mit à la tête de ses gens avec cette présence

d'esprit, qui releve toujours son caractere. Il marcha au-devant de ceux qui venoient à lui. Est-ce en amis, Messieurs, leur dit-il, ou dans d'autres vues, que vous revenez à moi? Un d'eux répondit : Notre inimitié n'est due qu'à ces deux Infâmes. Je répéte que nous n'en voulons point à leur vie, qu'ils savent qui nous sommes, & qu'ils doivent se connoître eux-mêmes pour les plus méprisables des Humains. Ils n'ont pas reçu le châtiment qu'ils méritent. Mais qu'ils reconnoissent leur bassesse à deux genoux, & qu'ils demandent pardon dans cette posture à l'honnête homme, dont ils ont insulté la femme. C'est une satisfaction que nous exigeons pour lui avec la promesse de n'approcher de leur vie à plus de deux lieues de sa demeure.

Je crois, chere Henriette, que nos deux Héros n'avoient pas besoin d'être pressés, pour signer cette promesse.

Sir Charles, se tournant vers eux, leur dit avec beaucoup de douceur; Messieurs, si vous avez tort, vous ne devez pas faire difficulté de demander grace: mais si vous êtes innocens, ma vie, celle de mon Ami & de mes Domestiques, seront employées sans ménagement, pour sauver mes Compatriotes d'une injuste oppression.

Les misérables se mirent à genoux; & les sept Cavaliers, après avoir salué fort civilement Sir Charles, retournerent droit à la grande route. Il ne restoit qu'à mettre Sir

Hargrave & M. Merceda dans leur chaise. Ce ne fut pas sans difficulté qu'on leur rendit ce service, au milieu des plaintes, que chaque mouvement leur arrachoit, & des humbles remercimens qu'ils ne se lassoient pas de faire à leur Bienfaiɑteur. Il continua de leur servir d'escorte, jusqu'à l'entrée de Paris. Le lendemain, ayant eu l'attention de passer chez eux, il les trouva tous deux au lit, si brisés de coups, qu'ils ne pouvoient se remuer. M. Merceda étoit le plus maltraité; ce qui fait juger qu'il étoit le plus coupable. Il est demeuré à Paris, entre les mains des Chirurgiens; tandis que Sir Hargrave a recueilli toutes ses forces pour se faire transporter en litiere à Calais, avec beaucoup de fidélité sans doute à ne pas trop approcher d'Abbeville. Il est à Londres depuis deux jours.

M. Lowther ajoute que Sir Charles, occupé sans relâche des affaires qui regardent la succession de M. Danby, l'a prié de nous donner ces informations; & que dans l'impatience de continuer son voyage, il remet à nous écrire lorsqu'il aura passé les Alpes.

(N.) On ne doutera point que dans l'intervalle, les deux Dames n'ayent continué leur commerce de Lettres. La supression, qu'on en fait, n'est à regretter que pour ceux qui aiment les petits détails domestiques. Il est tems de présenter Sir Charles en Italie.

LETTRE LXVIII.

Le Chevalier Grandisson, au Docteur Barlet.

à Boulogne, 21 *Mai.*

VOus avez dû juger, mon cher & respectable Ami, qu'il me seroit difficile de vous écrire avant mon arrivée dans cette Ville. L'exécution testamentaire m'a donné, à Paris, plus d'occupations que je ne m'y étois attendu. Enfin le succès a rempli toutes mes espérances. M. Lowther doit vous avoir informé des premiers évenemens de notre voyage, & d'une avanture fort extraordinaire, qui nous est arrivée presque aux portes de Paris.

Le retardement de la belle Saison, nous a fait trouver quelque difficulté à passer le Mont-Cenis; & d'un si mauvais tems, je n'ai pas été surpris de trouver le sommet de cette montagne, moins agréable qu'il ne l'est ordinairement au commencement de l'Eté. Vous vous souvenez que l'Evêque de Nocera m'avoit offert de venir au-devant de moi, jusqu'au pied des Alpes: mais lui ayant écrit de Lyon que j'espérois de le voir à Parme, je l'ai trouvé dans cette Ville, chez M. le Comte de Belvedere, où il étoit arrivé la veille, avec le Pere Marescotti. Ils ont

ont marqué tous trois une extrême satisfaction de me voir : & lorsque je leur ai présenté M. Lowther, avec les éloges dûs à son habileté, en leur apprenant aussi que j'avois consulté les plus habiles Médecins de ma Nation, sur la maladie de leur Clémentine, ils m'ont comblé de bénédictions, jusqu'à m'ôter le tems de leur demander des nouvelles d'une si chere Famille. Disgrace! affliction! m'a dit seulement l'Evêque, avec un regard si triste, qu'il m'a pénétré de compassion. Il a voulu qu'avant son récit, on commençât par m'offrir quelques rafraichissemens.

A la fin, pressé par mes instances, il m'a dit : Jeronimo, le pauvre Jeronimo est vivant; c'est tout ce que j'ai d'heureux à vous apprendre. Votre présence lui sera plus salutaire que tous les remédes. Clémentine est en chemin, pour revenir de Naples à Boulogne. Elle est d'une extrême foiblesse, obligée à mettre beaucoup de lenteur dans sa marche. On lui fera prendre quelques jours de repos à Urbin. Chere Sœur! que n'a-t-elle pas souffert de la cruauté de sa Cousine, aussi bien que de sa maladie! Le Général l'a toujours traitée avec amitié. Il est marié depuis votre départ, à une Dame, dont le mérite, la fortune & la naissance ne nous laissent rien à desirer. Il ne s'oppose point au desir qu'il nous a vu, de faire encore une tentative. Sa Femme a souhaité d'accompagner ma Sœur; & ne pouvant

vivre sans elle, il a pris le parti de faire aussi le voyage. S'il avoit pris conseil de moi, il seroit demeuré à Naples. Cependant j'espere, que vous le trouverez aussi disposé que nous, à la reconnoissance pour votre visite, & pour toutes les peines où vous n'avez pas fait difficulté de vous engager.

A l'égard de ma Sœur, a-t-il continué, sa santé n'a souffert aucune diminution; mais il nous reste peu d'espérance que son esprit se rétablisse jamais. Elle garde un silence obstiné. Elle ne répond pas même aux questions qu'on lui fait. Camille est avec elle. C'est la seule personne qu'elle paroisse écouter. On lui a dit que le Général est marié. Cette nouvelle n'a fait aucune impression sur elle, non plus que les caresses de sa Belle-sœur, qui s'efforce d'obtenir son amitié. Nous espérons qu'à son retour, mon Pere & ma Mere auront plus de pouvoir sur son esprit. Dans ses plus fâcheux accès, elle n'a jamais oublié ce qu'elle doit à l'un & à l'autre. Camille croit lui voir quelquefois de l'attention, lorsqu'on lui parle de vous: mais cette situation dure peu. Tout d'un coup, elle tressaillit, avec une apparence de terreur; elle regarde autour d'elle, elle met le doigt sur ses lévres, comme si sa crainte étoit que sa Cousine ne sache qu'on a prononcé votre nom devant elle.

Le Prélat, & le Pere Marescotti, regre-

tent également que l'entrevue qu'elle desiroit lui ait été refusée. Ils sont persuadés, tous deux, que cette complaisance, & celle de l'abandonner aux soins maternels de Madame Bemont, étoient la seule voie dont on pût espérer quelque succès. Mais à présent, dit l'Evêque.... Il n'a point achevé. Un soupir a déclaré le reste.

Le lendemain, je dépêchai un de mes gens à Boulogne, pour me préparer un logement; & nous nous mîmes en chemin l'après-midi. Le Comte de Belvedere trouva l'occasion de m'apprendre, que sa passion n'est pas ralentie, pour Clémentine, & que malgré sa maladie, il a fait de nouvelles ouvertures de mariage à la Famille. Comme il n'est pas question d'un mal héréditaire, il se promet tout, de la patience & des remedes. En nous quittant, après nous avoir accompagnés pendant une partie du chemin; souvenez-vous, Chevalier, me dit-il, que Clémentine est le centre de mes espérances. Il m'est impossible d'y renoncer. Je n'aurai point d'autre femme. Le silence fut ma seule réponse. J'admirai la force de son attachement, & je le plaignis beaucoup. Il me promit d'autres explications à Boulogne.

Nous y arrivâmes le 15. J'y repris mon ancien logement. Pendant la route Jeronimo avoit été le principal sujet de notre entretien. L'Evêque & le Pere, n'eurent pas besoin d'entendre long-tems M. Low-

ther, pour prendre une haute opinion de ſon habileté; & dans la ſatisfaction qu'ils en reſſentirent, ils l'aſſurerent, qu'indépendamment du ſuccès, ſon voyage ſeroit pour lui, la plus avantageuſe affaire qu'il eût jamais entrepriſe. Il répondit qu'étant au-deſſus du beſoin, l'intérêt avoit eu peu de part à ſes vues, & qu'il étoit parfaitement ſatisfait des conditions que je lui avois déja fait accepter.

Jugez, cher Docteur, avec quelle émotion je revis le Palais Della Porretta, quoique Clémentine n'y fût point encore. Je me hâtai de paſſer dans l'appartement de mon cher Jeronimo, qui étoit inſtruit de mon arrivée. En me voyant paroître; j'embraſſerai donc encore une fois, s'écria-t-il, l'homme que j'aime, mon cher, mon généreux Grandiſſon! Ah! c'eſt aujourd'hui que j'ai aſſez vécu. Il pancha la tête ſur ſon oreiller, pour me conſidérer d'un air attendri. Je voyois éclater, ſur ſon viſage, le plaiſir au milieu de la douleur.

L'Evêque, qui n'avoit pu être témoin de cette tendre Scene, parut alors, & me dit que le Marquis & la Marquiſe étoient fort impatiens de me voir. Il me conduiſit lui-même. L'accueil du Marquis fut civil; mais celui de la Marquiſe ne peut être comparé qu'à celui d'une mere, qui revoit un fils après une longue abſence. Auſſi me dit-elle qu'elle m'avoit toujours regardé comme un quatrieme fils; & qu'à préſent, qu'elle

venoit d'apprendre que je m'étois fait accompagner d'un habile Chirurgien, & que j'apportois les avis des plus grands Médecins d'Angleterre, elle reconnoiſſoit que les obligations de ſa Famille ne pouvoient jamais être acquittées.

J'avois M. Lowther avec moi. Sur le champ, on fit appeller les Chirurgiens, qui traitoient le Seigneur Jeronimo. Ils ne firent pas difficulté d'expliquer leur méthode & leurs opérations. M. Lowther prit le ton d'un homme éclairé, qui reſpecte les lumieres d'autrui ; & la jalouſie, naturelle pour les Etrangers, n'empêcha point que ſon mérite ne fût reconnu. Jeronimo, dans une confiance aveugle pour tout ce qui vient de moi, a ſouhaité qu'il prît une chambre proche de la ſienne. Depuis ce moment, M. Lowther, qui n'a pas ceſſé de l'obſerver, m'aſſure qu'il ſe rendra digne de ſa confiance & de la mienne. Quel bonheur pour moi, cher Ami, ſi je devenois utile à la guériſon du Frere & de la Sœur ! tous deux ſi chers l'un à l'autre, qu'on doute ſi leur mutuelle tendreſſe n'a pas beaucoup de part à la durée de leur maladie ! Mais que de préſomption dans une ſi flatteuſe eſpérance !

A préſent, l'impatience commune eſt de voir arriver Clémentine. Elle eſt à Nocera. Le Général & ſa Femme ſont avec elle. Ce fier Comte ne peut ſoutenir l'idée de mon retour, ni penſer avec modération qu'on

me croie si nécessaire au rétablissement de sa Sœur. C'est ce que la Marquise m'a fait entendre, dans une conversation que je viens d'avoir avec elle. Elle m'a conjurée de me modérer, si quelque excès de sensibilité pour l'honneur de la Famille emportoit son fils au-delà des bornes. Dans cet entretien, je n'ai pas été peu surpris de lui entendre dire qu'elle commençoit à craindre que cette chere Fille, dont elle avoit eu long-tems une si haute opinion, ne fût pas digne de moi, dans la supposition même qu'elle eût le bonheur de se rétablir. Un compliment de cette nature n'a pu manquer de me causer beaucoup d'embarras. Que pouvois-je répondre qui ne parût ou trop froid, ou peut-être intéressé, & capable de faire juger que je comptois trop sur une récompense que le Général croit encore au-dessus de moi? Je me contentai de dire, & c'étoit avec vérité, que l'infortune de l'aimable Clémentine me la rendoit plus chere que tout l'éclat de sa fortune. Il n'y a point d'ouverture, répliqua la Marquise, que je ne sois portée à vous faire. Toutes mes résolutions sont en suspens. Nous ne savons à quel parti nous attacher. Votre voyage, entrepris au premier signe; la possession où vous êtes d'un bien considérable dans le Pays de votre naissance, car vous devez bien juger que nous n'avons pas négligé les informations sur tout ce qui vous regarde; Olivia, qui sans être une

Clémentine, a des prétentions sur vous, & qui a quitté l'Italie, comme nous le savons, & comme vous l'avouez vous-même, pour les faire valoir en Angleterre, quelles obligations ne vous avons-nous pas ? A quoi nous résoudre ? Que devons nous souhaiter ?

La Providence & vous, Madame, vous réglerez mes pas. Je suis en votre pouvoir. La même incertitude, qui vient de la même cause, ne me laisse pas plus qu'à vous la liberté de me déterminer. C'est au rétablissement de notre chere Clémentine que toutes mes idées & tous mes desirs se rapportent à présent, sans la moindre vue d'intérêt.

Permettez que je vous fasse une question, a-t-elle repris : c'est pour ma satisfaction particuliére. Si l'événement devenoit heureux pour Clémentine, vous croiriez-vous engagé par vos premieres offres ?

Lorsque je les fis, Madame, la situation, de votre côté, étoit la même qu'aujourd'hui : Clémentine ne jouissoit pas d'une meilleure santé. La seule différence, c'est que ma fortune a changé, & qu'elle répond à mes desirs. Mais je vous déclarai alors que si vous me faisiez l'honneur de me donner votre Fille, sans insister sur un article indispensable, je renoncerois volontiers à tout autre bien qu'elle, & je me reposerois de mon établissement sur la bonté de mon Pere. L'héritage de mes Ancêtres seroit-il capable d'altérer mes résolutions ? Non, Madame. Jamais je n'ai fait d'offre à la-

quelle j'aie manqué, lorſqu'il n'eſt point arrivé de changement dans les circonſtances. Si vous vous relâchez ſur l'article de la réſidence, je me reconnoitrai fort obligé à votre bonté, ſans vous propoſer d'autre condition.

Elle a répété qu'elle ne m'avoit fait cette queſtion que pour ſe ſatisfaire elle-même. Je parle ſincérement, a-t-elle ajouté; & jamais vous ne me trouverez coupable de mauvaiſe foi.

Je l'ai aſſuré que toute mon ambition étoit de répondre à l'opinion qu'elle avoit de moi. Je me crois lié, lui ai-je dit. Vous, Madame, & les vôtres, vous êtes libres. Quelle ſatisfaction, cher Docteur, pour un cœur auſſi fier que vous connoiſſez le mien, de m'être trouvé en état de lui tenir ce langage! Si m'abandonnant à mes inclinations, j'avois tâché de plaire à la jeune perſonne dont vous connoiſſez les charmes, comme je le pouvois avec honneur, & comme je l'aurois fait ſans doute, ſi j'avois été moins touché des malheurs de cette noble Famille, je me ſerois engagé dans des difficultés qui augmenteroient beaucoup mes peines. Apprenez-moi, cher Ami, que Miſs Byron eſt heureuſe. Quelle que ſoit ma deſtinée, je me réjouis de n'avoir entrainé perſonne dans mes incertitudes. La Comteſſe de D... eſt une femme reſpectable. Miſs Byron mérite une telle Mere, & la Comteſſe ne trouvera jamais une Fille

plus digne d'elle. Que le bonheur de cette chere Mifs eft important pour le mien! Je lui ai demandé fon amitié. Je me fuis bien gardé de fouhaiter une correfpondance avec elle, & je m'applaudis de ne m'être pas fié la-deffus à mon cœur. Quel auroit été mon embarras! Graces au Ciel, je n'ai rien à me reprocher. Lorfqu'on ne fe jette pas témérairement dans le danger, & qu'on n'a pas trop de confiance à fes propres forces, on peut efpérer de fa propre prudence des fecours proportionnés à l'occafion.

J'ai parlé à la Marquife, de Madame de Sforce, & de fa Fille, & je lui ai demandé fi ces deux Dames étoient à Milan? Vous favez, fans doute, m'a-t-elle répondu, le cruel traitement que Clémentine a reçu dans cette maifon. Madame de Sforce prend parti pour fa Fille. Ce différend nous a mis fort mal enfemble. Elles font toutes deux à Milan. Le Général a fait ferment de ne les revoir jamais, s'il peut l'éviter. L'Evêque a befoin de toute fa Religion pour leur pardonner. Vous n'ignorez pas, Chevalier, les raifons qui ne nous permettent point de laiffer prendre le voile à Clémentine.

J'ai conçu, Madame, que c'étoient des raifons de famille, fondées fur les dernieres difpofitions de fon Grand Pere; mais je n'ai jamais eu la curiofité de m'en informer plus particulierement.

Ma Fille, Monfieur, eft en poffeffion

d'une Terre fort considérable, qui touche à la principale des nôtres. Elle doit ce présent à ses deux Grands Peres, qui l'aimoient tous deux avec passion, & qui se réunirent, pour lui donner une marque solide de leur tendresse. L'un d'eux, qui étoit mon Pere, avoit aimé dans sa jeunesse une jeune personne d'un mérite extraordinaire, & s'étoit cru bien établi dans son cœur : mais, lorsque de l'aveu des deux Familles le mariage étoit prêt à se conclure, un accès de piété mal entendue la porta tout d'un coup à se jetter dans un Couvent, où son impatience lui permit à peine d'attendre la fin des épreuves, pour former le dernier engagement. Dans la suite elle eut le malheur de s'en repentir ; & sa triste situation ne fût ignorée de personne. Mon Pere, d'ailleurs zélé Catholique, en conçut une aversion insurmontable pour le Cloître ; & remarquant de bonne heure un tour sérieux dans le caractere de Clémentine, il prit, de concert avec le Pere de mon Mari, la résolution de ne rien épargner pour lui ôter le goût de la vie religieuse. Leur dessein étoit aussi de fortifier les deux maisons par de bonnes alliances. En un mot, cette Terre s'étant présentée, ils l'acheterent à frais communs pour ma Fille ; &, par une clause spéciale de leurs Testamens, ils statuerent que si Clémentine prenoit le voile, un legs si riche passeroit à Daurana, fille de ma Sœur Sforce.

Nous étions bien loin de soupçonner que Daurana eût des sentimens fort passionnés pour le Comte de Belvedere, & que son dessein, comme celui de sa Mere, fût de pousser ma Fille dans un Couvent, pour succéder à son bien, & pour s'assurer du Comte. Cruelle Cousine! Cruelle Tante! Avec les apparences d'une si vive affection pour ma Fille! Malheureux le jour où nous la remimes entre leurs mains.

Outre la belle Terre, qu'elle tient de ses Grands-Peres, nous pouvons faire beaucoup en sa faveur. L'Italie a peu de Familles aussi riches que la nôtre. Ses Freres ne considerent point leur propre intérêt, lorsqu'il est question des siens; & je lui dois aussi cette justice, que sa générosité ne cede point à la leur. Nos quatre Enfans n'ont jamais connu ce que c'est que l'altercation. L'avantage de l'un est toujours celui de l'autre. Cette Fille, cette chere Fille, a fait de tout tems les délices de sa Famille. Quelle seroit notre joie de la voir rétablie, & mariée, suivant l'inclination de son cœur! Cependant nous avions toujours cru remarquer que malgré les dispositions de ses Grands-Peres, son penchant étoit pour le Cloître. Mais à présent, Chevalier, vous ne vous étonnerez point, que nous soyons résolus de nous y opposer. Pourrions-nous consentir à voir la cruauté de Daurana récompensée? sur-tout lorsque nous ne pouvons plus nous dissimuler les motifs de sa

barbarie ? L'aurois-je jamais pensé de ma Sœur Sforce ? Mais que ne peuvent l'Amour & l'Avarice, lorsque ces deux passions réunissent leurs forces ; l'une régnant dans le cœur de la Mere, & l'autre dans celui de la Fille ? Hélas, hélas ! elles ont ruiné l'esprit de ma chere Clémentine. Le seul nom de Daurana lui cause de la terreur.

J'appréhende, mon cher Docteur, & je suis impatient tout à la fois de revoir l'objet de tant de larmes. Je souhaiterois qu'elle ne fût point accompagnée du Général. Ma crainte est de manquer de modération, s'il oublie la sienne. Je trouve dans mon cœur, que je n'ai pas mérité qu'on en use mal avec moi ; & que de mes Egaux sur-tout, ou de mes Supérieurs, je ne dois pas le souffrir. C'est un aveu que je vous fais avec confusion ; car cet orgueil étant un vice réel, il y a long-tems que je devrois l'avoir surmonté.

Mes plus tendres complimens à ceux pour qui vous me connoissez de l'affection. M. & Madame Reves sont du nombre. Je crois Charlotte heureuse. Si quelque chose manque à son bonheur, je suis persuadé que c'est sa faute. Dans l'égalité de ma tendresse pour mes deux Sœurs, qu'elle ne me donne pas sujet de dire, que son Aînée est la meilleure, & par conséquent la plus aimable.

Olivia me cause de l'inquiétude. J'ai honte pour elle & pour moi, qu'avec sa naissance & ses bonnes qualités elle ait été

capable d'une démarche qu'elle condamneroit dans une autre. Lorſqu'une femme a paſſé ſur cette délicateſſe, qui eſt comme le rampart de la modeſtie, que reſte-t-il à la modeſtie même, pour ſe mettre à couvert de l'Ennemi ?

Dites à mon Emilie, qu'elle n'eſt jamais hors de ma mémoire, & que parmi les excellens exemples qu'elle a devant les yeux, ceux de Miſs Byron ne doivent jamais ſortir de la ſienne.

Mylord L... & Mylord G... ſont en pleine poſſeſſion de ma tendreſſe fraternelle. Je n'écris point aujourd'hui à mon cher Belcher. Vous écrire, c'eſt écrire à lui.

Vous connoiſſez le fond de mon cœur. Si dans cette Lettre, ou dans les ſuivantes, il échappoit à ma plume quelque choſe, dont la communication vous parût demander des ménagemens, je compte ſur votre diſcrétion avec plus de confiance qu'à la mienne.

J'attens de mes Amis un grand nombre de Lettres par le premier ordinaire. Ma Patrie, que j'ai toujours aimée, n'a jamais été ſi chere qu'aujourd'hui à votre, &c.

GRANDISSON.

LETTRE LXIX.

Le Chevalier GRANDISSON *au Docteur* BARLET.

A Boulogue, 22 de Mai.

L'Evêque de Nocera partit hier pour Urbin, dans la seule vue d'être informé par ses yeux de la santé de sa Sœur, & peut-être de disposer le Général à me voir avec politesse. Si j'étois sûr que l'honnête Prélat crût cette précaution nécessaire, mon orgueil en seroit piqué.

Le Comte de Belvedere est d'hier au soir à Boulogne. Il a cherché d'abord à me voir. Dans un assez long entretien, il m'a dit en confidence, qu'on lui avoit fait des propositions de mariage avec la Signora Daurana; qu'il avoit répondu, que son cœur est engagé, quoiqu'avec peu d'espérance; & qu'il regrettoit peu d'avoir fait une réponse si courte, parce qu'il avoit su avec quelle cruauté & par quels motifs les Auteurs de cette ouverture avoient aggravé les maux du plus parfait Ouvrage de la Nature. Vous voyez, a-t-il ajouté, que je m'explique avec vous sans réserve. Vous m'obligeriez beaucoup, Chevalier, si vous vouliez m'apprendre, quelles sont à présent vos propres vues. Mais je serois charmé d'entendre de

vous-même ce qui s'est passé entre vous, Clémentine & la Famille, avant votre départ d'Italie. Ils m'ont déja fait leur relation.

Je lui ai fait la mienne avec une fidélité, dont il a paru fort satisfait. C'est exactement, m'a-t-il dit, ce qu'on m'avoit déja raconté. Si vous étiez d'une même Religion, Clémentine & vous, il n'y auroit rien à prétendre pour un autre homme. J'adore sa piété & son attachement à l'Eglise; mais je n'ai pas le cœur assez étroit, pour ne pas rendre la même justice à vos sentimens. Comme sa maladie est accidentelle, je ne penserois jamais à d'autres femmes, si je pouvois me flatter qu'elle ne se crût pas malheureuse avec moi. Parlez naturellement: je sais qu'on a desiré votre retour; êtes-vous venu dans la résolution de l'épouser, si sa santé se rétablit?

Je lui ai fait la même réponse qu'à la Marquise. Il a paru aussi content de moi, que je le suis de lui. Le même jour il est retourné à Parme.

Vendredi, 23 de Mai.

Le Prélat est de retour. Clémentine avoit été fort mal. La fievre étoit survenue. Combien n'a-t-elle pas essuyé d'agitations? L'Evêque m'assure, que le Général & sa Femme se reconnoissent obligés aux soins que j'ai pris pour le service de Jeronimo. La fievre ayant quitté Clémentine, elle sera ici dans un jour ou deux.

Que je ſuis impatient de la voir ! Cependant ce ſpectacle ne me promet que de l'amertume. C'eſt, dit-on, le vrai tableau de la triſteſſe muette. Ses traits ſont les mêmes, ajoute l'Evêque, quoiqu'elle ſoit fort maigrie. On lui a dit, que Jeronimo commençoit à ſe trouver mieux ; votre cher Jeronimo, lui a répété le Général. Elle a prononcé tendrement ce nom ; & baiſſant les yeux, elle eſt retombée dans un profond ſilence. Enſuite on lui a prononcé auſſi mon nom. Elle a regardé promptement autour d'elle, comme dans l'eſpérance d'y voir quelqu'un. Mais ſur quelque bruit, que le hazard a fait entendre, elle a treſſailli, elle a jetté les bras autour de Camille, les yeux troublés, dans la crainte apparemment d'être obſervée par la cruelle Daurana. Combien doit-elle avoir ſouffert de ſa barbarie !

Vendredi au ſoir.

Je paſſe la moitié du tems avec le Seigneur Jeronimo ; mais à différentes heures, pour ne pas fatiguer ſes eſprits. Les Chirurgiens Italiens & M. Lowther s'accordent heureuſement dans toutes leurs meſures. Auſſi le malade rend-il témoignage qu'il n'a pas été ſi bien depuis pluſieurs mois. Tout le monde attribue le retour de ſes forces à mes fréquentes viſites. On doit lui faire demain une ouverture ſous ſa plus dangereuſe plaie. M. Lowther, qui entreprend cette opération, ne veut ſe flatter de rien, dit-il, avant le ſuccès.

Le Marquis & sa Femme ne cessent point de me marquer leur reconnoissance dans les termes les plus vifs & les plus obligeans. Je reçus hier leur visite, sous le prétexte d'une légere indisposition, qui me retint dans ma chambre, & que je crois venue du tumulte de mes esprits, occasionné par la fatigue, par mes craintes pour Jeronimo, par mon inquiétude pour Clémentine, & par le souvenir continuel des chers Amis, que j'ai laissés en Angleterre. Vous savez, cher Docteur, que malgré tous mes efforts pour déguiser souvent des peines, auxquelles je ne puis remédier, le Ciel m'a donné un cœur plus sensible, qu'il ne convient à mon repos. Olivia est un tourment pour mon imagination. Pour Miss Byron, elle doit être heureuse dans la droiture de son cœur. Je suis porté à croire qu'elle ne résistera point aux vives instances de la Comtesse D..., en faveur de son Fils, qui est assurément un de nos plus aimables Seigneurs. Elle sera la plus heureuse femme du monde, comme elle en est une des plus dignes, si son bonheur répond à mes vœux. Emilie occupe une grande partie de mes pensées. Notre cher Belcher est fait pour être heureux. Mylord W..., mes Sœurs & mes Beaux-Freres, doivent l'être aussi. Pourquoi ne le serois-je pas moi-même? Je dois, je veux l'être, si j'obtiens du Ciel la santé de Jeronimo & celle de sa Sœur. Vous, cher Docteur, il est impossible que vous ne le soyez pas. Qui

m'empêche donc de croire que je partage le bonheur de tous mes Amis, comme je vous assure, mon cher Docteur, que je suis le plus fidele & le plus dévoué des vôtres.

GRANDISSON.

LETTRE LXX.

Le Chevalier GRANDISSON au Docteur BARLET.

Lundi, 26 Mai.

HIer au soir, Clémentine, le Général, sa Femme, le Comte Della Porretta & le Seigneur Sébastien son Fils, arriverent à Boulogne. Il n'y avoit pas une heure que j'avois quitté Jeronimo. L'opération s'étoit faite avec succès; mais dans son extrême foiblesse, il s'étoit évanoui plusieurs fois pendant le jour. Cependant je l'avois laissé assez tranquille, & même agréablement occupé du retour de sa Soeur. Le Prélat me fit dire avant la nuit, que Clémentine étoit arrivée; qu'elle étoit fatiguée, abbatue, & dans ses méditations ordinaires; mais que Camille viendroit m'apprendre le lendemain, qu'elle seroit la situation de sa Maîtresse.

Pendant toute la nuit, je n'ai pas fermé les yeux. Vous concevez, cher Docteur, la cause de mon insomnie. Camille est venue ce matin. Cette pauvre Fille étoit si pénétrée

de la joie de me revoir en Italie, que je n'ai pu obtenir tout d'un coup les éclairciſſemens qui cauſoient mon impatience. Enfin elle m'a dit, que le Général & l'Evêque ſe diſpoſoient à me venir ſurprendre chez moi; & continuant avec autant de ſoupirs que de mots, hélas! Monſieur, que ma Maîtreſſe a ſouffert, depuis que vous nous avez quittés! Vous ne la reconnoîtrez pas. Nous ne ſommes pas ſûres non plus qu'elle vous reconnoiſſe. Quelle ſera votre premiere entrevue! Elle n'a que peu de bons intervalles. Ses ténebres ſont ordinairement ſi profondes! Elle ne parle à perſonne. Le moindre Etranger l'épouvante. O cruelle, cruelle Daurana! Camille m'a tenu long-tems les mêmes diſcours, ſans que mes queſtions aient pu l'interrompre, & ſans me donner d'autres lumieres, que ce que j'ai pu recueillir de ſes plaintes & de ſes exclamations. Hélas! ai-je penſé, les ſouffrances de Clémentine ont affecté auſſi la tête de cette pauvre Fille.

Elle m'a quitté avec la même précipitation, de peur qu'on eut beſoin d'elle, & dans la crainte que le Général ne la trouvât chez moi.

Les deux Freres ſont arrivés preſqu'auſſitôt. Le Général m'a pris la main avec une ſorte de politeſſe forcée. Nous avons, Monſieur, m'a-t-il dit, beaucoup de graces à vous rendre, pour nous avoir amené votre M. Lowther. Les Chirurgiens Anglois ſont-ils ſi fameux? Mais comme les Guerriers de

votre Nation savent faire des blessures, ils ne doivent pas manquer d'Artistes pour les guérir. Nous vous sommes obligés aussi d'avoir entrepris vous-même le voyage. Jeronimo en est deja mieux. Puisse le Ciel achever sa guérison! Mais, hélas! notre malheureuse Sœur! La pauvre Clémentine! Je n'en espere plus rien.

Que je regrette, a dit le Prélat, qu'on ne l'ait pas laissée à la garde de Madame Bemont!

Le Général, l'ayant enlevée lui-même de Florence, n'étoit pas disposé à témoigner le même regret. Il y avoit des tempérammens, a-t-il interrompu, auxquels on auroit peut-être mieux fait de s'arrêter. Mais Daurana est une fille infernale; & Madame de Sforce doit être détestée, pour avoir favorisé ses cruelles vues.

Il a parlé de mon retour, dans des termes assez froids. Cependant, a-t-il dit, puisque j'étois à Boulogne, & que sa Sœur avoit paru souhaiter de me voir, on pouvoit permettre une entrevue, pour satisfaire ceux de la Famille qui m'avoient invités à repasser en Italie; en quoi il admiroit d'autant plus ma complaisance, qu'on n'ignoroit point que j'avois en Angleterre la Signora Olivia: mais que d'ailleurs, il espéroit peu...

Il s'est arrêté. Je n'ai pu retenir un regard d'indignation, mêlé de mépris: & sans autre réponse, je me suis tourné vers

l'Evêque, pour lui demander comment Jeronimo avoit passé la nuit. Assez bien, m'a répondu froidement le Général même; mais je suis trompé, Chevalier, si je n'ai remarqué dans vos yeux un air méprisant. Mes yeux, ai-je répliqué, s'accordent toujours avec mon cœur. Il me semble, Monsieur, que vous attachez peu de prix à mon intention; & je n'en attache pas plus à la peine de mon voyage, si vos réflexions ne tombent pas personnellement sur moi. Si j'étois à Naples, Monsieur, & chez vous même, je vous dirois que dans cette occasion, vous ne rendez point assez de justice à l'envie d'obliger. Au reste, je ne vous demande aucune faveur, qui ne soit pour votre avantage autant que pour le mien.

Cher Grandisson! s'écria l'Evêque. Mon Frere! dit-il au Général. Ne m'avez-vous pas promis... Pourquoi parler d'Olivia au Chevalier? Est-ce là, Monsieur, ce qui vous chagrine? reprit le Général, en s'adressant à moi. Je me garde bien de faire des réflexions qui puissent offenser un homme de votre importance... sur tout pour les Dames, Monsieur. Un air de raillerie accompagnoit ce discours. Je me suis tourné vers l'Evêque: vous voyez, lui ai-je dit, que votre Frere a pour moi un fond insurmontable d'aversion. Je me souviens qu'à Naples il me marqua des soupçons, aussi injurieux pour sa Sœur que pour moi. J'ai cru les avoir détruits; mais sa mauvaise

dispofition renaît. Cependant, tranquille comme je suis dans mon innocence, il lui sera difficile, par mille raisons, de me faire sortir des bornes.

Et de ces mille raisons, Chevalier, mon intérêt, sans doute, en est une ; (d'un ton moqueur.)

Vous en jugerez comme il vous plaira, ai-je répondu. Mais, ne partons-nous pas, Messieurs, pour aller voir le Seigneur Jeronimo ?

Non, a dit l'Evêque, jusqu'à ce que je voie l'amitié plus ferme entre vous. Mon Frere, donnez-moi votre main, (en s'efforçant de la prendre.) La votre, Chevalier.

Disposez de la mienne, ai-je répondu, en la lui offrant. Il l'a prise, & celle du Général en même tems. J'ai fait un pas, pour lui donner plus de facilité à les joindre ; & saisissant celle du Général, qui sembloit résister encore : rendez-vous, Monsieur, lui ai-je dit ; acceptez l'offre d'un cœur sincere. Faites-moi connoître, par une heureuse expérience, ces grandes qualités que tout le monde vous attribue. Je demande votre amitié, parce que je trouve dans mon cœur un témoignage que je la mérite ; & je ne l'y trouverois pas, si j'étois capable d'une bassesse. Je serois faché de paroître méprisable à vos yeux ; mais je ne le serai jamais aux miens.

Il a demandé à son Frere, s'il croyoit que

cet air de supériorité fût supportable? J'ai répondu, que l'aveu qu'il en faisoit me combloit d'honneur. L'Evêque s'est hâté d'ajouter, que je parlois avec noblesse, que mon caractere étoit connu, & qu'il espéroit de nous voir intimes Amis. Il nous a pressés d'accepter ce nom.

Pourquoi le dissimuler? a repris le Général : je ne puis soutenir, que le Chevalier se croie aussi nécessaire à ma Sœur, qu'on paroît se le persuader dans la Famille.

Vous me connoissez peu, Monsieur, lui ai-je répondu. Je ne fais point à présent d'autres vœux, que pour le rétablissement de votre Sœur, & du Seigneur Jeronimo. Si j'ai le bonheur d'y contribuer, ma joie seule est une récompense. Mais, pour vous mettre l'esprit en repos, & pour vous faire entrer dans les sentimens que je desire, je vous donne ma parole d'honneur, (c'est une Loi, Monsieur, que je n'ai jamais violée) que, quelque succès que nous obtenions du Ciel, pour la maladie de votre Sœur, je n'accepterai la plus grande faveur qu'on puisse m'accorder, qu'avec le consentement des trois Freres, comme avec celui du Pere & de la Mere. J'ajoute, que ma propre fierté ne me permettroit pas d'entrer dans une Famille, où l'on ne penseroit pas honorablement de moi; ni d'exposer une Femme que j'aime au mépris de ses plus proches Parens.

Le Général a paru satisfait de cette expli-

cation. C'eſt parler noblement, m'a-t-il dit: je vous demande la main, & je fais profeſſion d'être votre Ami.

Que dites-vous de cet orgueil, mon cher Docteur? Il ne peut digérer qu'un ſimple Gentilhomme Anglois, car c'eſt de cet œil qu'il me regarde, s'allie jamais avec ſa Famille, quelque peu de vraiſemblance qu'il trouve lui-même au rétabliſſement de ſa Sœur. D'ailleurs il aime beaucoup le Comte de Belvedere, & toute la Famille auroit été charmée d'une alliance avec lui.

Le Prélat a paru fort ſatisfait de nous voir diſpoſés de part & d'autre à vivre en meilleure intelligence. Il m'en a d'autant moins coûté, pour accorder quelque choſe à l'orgueil d'autrui, que Madame Bemont avoit eu ſoin de m'y préparer. Le Pere même & la Mere de cet eſprit hautain craignoient beaucoup de ſon humeur; ils apprendront avec joie, que j'ai vaincu ſi facilement ſes préventions.

En ſe retirant, le Général m'a pris la main, & m'a dit d'un air enjoué: je ſuis marié, Chevalier! Aux vœux que j'ai faits pour ſon bonheur, il a répondu, qu'ils étoient inutiles, & qu'il étoit parfaitement heureux. Ma Femme, a-t-il repris, eſt tout ce qu'il y a d'aimable au monde. Elle brûle de vous voir. Je ſuis ſans crainte, parce qu'elle eſt généreuſe, & que je ſerai toujours reconnoiſſant. Mais, veillez ſur vous-même, Chevalier; veillez ſur vous, je vous

en

en avertis. Le moindre coup d'œil sera observé. Admirez-là, j'y consens; & je vous défie de vous en défendre : mais je suis bien aise au fond, qu'elle ne vous ait pas vu avant qu'elle fût à moi.

Les deux Freres m'ont quitté avec d'autres marques d'amitié; & pour dernier compliment, l'Evêque m'a dit qu'il se félicitoit, d'avoir désormais trois Freres. Je me dispose à les suivre au Palais della Porretta. Imaginez-vous, cher Docteur, avec quelle agitation.

LETTRE LXXI.

Le Chevalier GRANDISSON au Docteur BARLET.

A Boulogne, Lundi soir, 26 de Mai.

JE suis revenu. J'arrive. Vous attendez de moi, cher Docteur, un détail intéressant.

Je n'étois parti qu'après dîner, mais de fort bonne heure, dans la vue de pouvoir passer quelque tems avec mon cher Jeronimo. Il lui reste de vives douleurs de sa derniere opération. Cependant M. Lowther est tranquille, & n'en a pas moins d'espérance.

Lorsque je suis demeuré seul avec ce fidele Ami, il m'a dit qu'on ne lui avoit pas encore fait voir sa Sœur; qu'il en concluoit qu'elle devoit être fort mal; mais qu'il savoit néanmoins qu'on la disposoit

à recevoir ma viſite. O cher Grandiſſon! s'eſt-il écrié dans un tranſport de tendreſſe; que je plains un cœur auſſi ſenſible, auſſi généreux que le vôtre! Mais qu'avez-vous fait au Général? Il m'aſſure qu'il vous admire, qu'il vous aime; & l'Evêque m'en a fait des félicitations. Il ſait que rien ne pouvoit me cauſer plus de plaiſir.

Le Général eſt entré dans le même inſtant. Il m'a ſalué avec tant d'amitié, que j'ai vu éclater la joie dans les yeux de Jeronimo. Dans quel état je viens de laiſſer ma Sœur! nous a dit le Général. Je ne ſais, Chevalier, comment vous pourrez ſoutenir ce ſpectacle. Le Prélat s'eſt fait voir auſſitôt: ô Chevalier! m'a-t-il dit en entrant, ma Sœur n'eſt ſenſible à rien. Elle ne connoit perſonne. Camille même eſt étrangere pour elle aujourd'hui. Dans leur premier mouvement, ils avoient oublié que ce récit pouvoit faire trop d'impreſſion ſur leur Frere. Après l'avoir conſolé, ils m'ont propoſé de paſſer dans l'appartement de M. Lowther, qui eſt demeuré ſeul avec ſon malade.

La Marquiſe nous y a joints, les yeux tout en larmes. Cette chere Fille ne me connoit point, ne fait pas la moindre attention à moi. Je ne l'avois pas encore vue dans cette inſenſibilité pour ſa Mere. Je lui ai parlé du Chevalier Grandiſſon. Votre nom ne la réveille point : que penſer de cet étrange ſilence? Camille lui a dit que vous devez la voir. Ma Belle-Fille lui a fait la

même promesse. O Chevalier! c'en est fait; elle a perdu entiérement la raison. Nous avons même été assez barbares pour essayer le nom de Daurana. Elle n'en est point effrayée, comme elle l'a toujours été.

Camille est entrée; d'un air fort joieux: ma Maîtresse vient de parler. Je lui ai dit qu'elle devoit se préparer à voir le Chevalier Grandisson, & que tout le monde, le Général même, s'empressoit à le caresser. Allez, m'a-t-elle répondu, vous ne me tromperez plus par des fables. C'est tout ce que j'ai pu tirer de sa bouche.

On a conclu de ce changement, qu'elle pourroit me reconnoître, lorsque je paroîtrois devant elle; & nous sommes passés dans le Cabinet de la Marquise. Le Directeur m'avoit fait une peinture fort avantageuse de la Femme du Général, que je n'avois pas encore vue; & je savois du Prélat, qu'avec tout le mérite de la Marquise, elle avoit reçu, comme elle, une éducation Françoise. Le Marquis, le Comte, le Directeur, & cette Dame, dont j'ai réellement admiré les charmes, étoient dans le cabinet. Le Général a pris soin, lui-même, de me présenter à sa Femme. Nous nous sommes assis. On s'étoit proposé, comme je l'ai remarqué, de réveiller l'attention de Clémentine, en me faisant paroître devant elle, aux yeux de toute l'assemblée. Mais j'ai demandé à la Marquise, s'il n'étoit pas à craindre, qu'une Compagnie si

nombreuſe ne lui causât trop d'émotion? Plût au Ciel, a répondu le Marquis, en ſoupirant, qu'elle pût être émue de quelque choſe! Notre conférence, a dit la Marquiſe, n'aura l'air que d'une converſation de viſite. Que n'avons-nous pas tenté, pour exciter ſon attention par d'autres voies? Au reſte, a dit le Prélat, nous ſommes ſes plus proches Parens. Et nous ſommes bien aiſes, a dit le Général, de faire nos obſervations. Elle eſt prévenue, a repris la Marquiſe, ſur toutes les perſonnes qu'elle doit voir ici: & j'ai donné ordre, qu'elle ne ſoit accompagnée que de Laure & de Camille.

La chere Clémentine eſt entrée au même inſtant, appuyée ſur le bras de Camille, & ſuivie de Laure. Sa marche étoit lente & majeſtueuſe; ſes yeux baiſſés. Elle étoit en robe noire, & traînante. Un voile de gaze blanche couvroit ſon viſage. Quelle vive image de l'affliction!

Je n'ai pu me défendre d'une extrême émotion. Je me ſuis levé: je me ſuis remis ſur ma chaiſe, & je me ſuis levé encore une fois, irréſolu, ne ſachant que faire ni que dire.

Elle s'eſt arrêtée, au milieu du cabinet. Elle s'eſt tournée vers Camille, pour lui faire ajuſter ſon voile, mais ſans prononcer un mot, ſans lever les yeux devant elle, & ſans obſerver perſonne. J'allois m'avancer vers elle: le Général m'a retenu par la main. Demeurez, demeurez, cher Grandiſſon;

m'a-t-il dit. Cependant votre ſenſibilité me charme. Elle vient! elle marche vers nous!

Elle s'eſt approchée, les yeux à demi fermés, & toujours baiſſés vers la terre. Sur un mouvement qu'elle a fait, pour tourner vers la fenêtre, Camille lui a dit, ici, ici, Mademoiſelle; & l'a menée vers un fauteuil, qu'on avoit placé pour elle, entre les deux Marquiſes. Elle a ſuivi ſans réſiſtance. Elle s'eſt aſſiſe. Sa Mere a pleuré. La jeune Marquiſe a pleuré auſſi. Son Pere ſoupiroit, & détournoit ſes yeux d'elle. Sa Mere lui a pris la main, en lui diſant: mon amour, regardez autour de vous. Je vous prie, Madame, a dit le vieux Comte, laiſſez-lui faire ſes propres obſervations. Elle a paru ſourde à ce que diſoient ſa Mere & ſon Oncle. Elle n'a pas même levé les yeux. Camille étoit debout, derriere ſon fauteuil.

Le Général s'eſt levé, avec un mélange de douleur & d'impatience, & s'eſt approché d'elle. Chere Sœur, lui a-t-il dit, en penchant la tête ſur ſon épaule, regardez-nous donc. Ne nous traitez pas avec cette apparence de mépris. Voyez votre Pere, votre Mere, votre Sœur, & tout le monde en pleurs autour de vous. Si vous nous aimez, accordez-nous un ſourire. Il a pris ſa main, que ſa Mere avoit quittée, pour s'abandonner à ſes propres émotions.

Elle a levé enfin la vue ſur lui; & faiſant comme un effort de complaiſance, elle a tâché de ſourire: mais l'air ſombre avoit

pris une si forte possession de tous ses traits, qu'elle n'a pu marquer, à son Frere, que le désir de l'obliger. Son sourire sembloit plongé dans un nuage de tristesse. Pour marquer encore plus de complaisance, elle a dégagé sa main de celle de son Frere, elle a jetté ses regards des deux côtés; & distinguant celle de sa Mere, elle l'a prise des deux siennes, en panchant la tête dessus, avec un mouvement de tendresse.

Le Marquis s'est levé de sa chaise, son mouchoir aux yeux. Chere Fille! s'est-il écrié! ah! que je ne revoie jamais un sourire de cette espece. Il penetre jusqu'ici, a-t-il ajouté en appuyant la main sur sa poitrine.

Chere & obligeante Sœur, a repris le Général; vous ne nous méprisez donc pas! Mais voyez les pleurs que vous faites répandre. Voyez votre Pere. Il attend de vous un peu de consolation. Sa douleur de votre silence...

Elle a jetté les yeux du côté où j'étois. Elle m'a vu: elle a tressailli. Elle m'a regardé une seconde fois; elle a tressailli encore: & quittant la main de sa Mere, pâlissant & rougissant tour à tour, elle s'est levée, elle a passé les deux bras autour de Camille.... O Camille! c'est tout ce qu'elle a pu prononcer. Un torrent de larmes s'est ouvert le passage; & toute l'assemblée, quoique vivement touchée, a trouvé du soulagement à les voir couler dans cette

abondance. Je me ferois précipité vers elle, je l'aurois prise dans mes bras, sans attention pour les témoins; mais le Général, me retenant, m'a dit, d'un ton qu'elle pouvoit entendre; cher Grandisson, demeurez assis. Si Clémentine n'a pas oublié son Précepteur Anglois, elle sera charmée de vous revoir à Boulogne. O Camille ! a-t-elle interrompu, vous ne me trompiez point ! Je recommencerai à vous croire. C'est lui... c'est lui-même: & se panchant sur le sein de cette Fille, elle y a caché ses larmes, qui continuoient d'inonder son visage.

L'orgueil naturel du Général s'est encore fait sentir. Il m'a tiré à l'écart. Chevalier, m'a-t-il dit, je ne vois que trop le pouvoir que vous avez sur cette malheureuse Fille. Tout le monde le voit. Mais je me repose sur votre honneur. Vous vous souvenez de ce que vous avez dit ce matin... Juste Ciel ! ai-je interrompu, avec quelque émotion. J'ai eu néanmoins la force de m'arrêter; & je me suis contenté de reprendre, avec un orgueil peut-être égal au sien; apprenez, Monsieur, que l'homme à qui vous croyez cet avis nécessaire, se qualifie d'homme d'honneur; & que vous le reconnoîtrez tel vous & tout le reste du monde. Cette réponse a paru le déconcerter un peu. Je me suis éloigné, d'un air qui n'avoit rien de trop vif pour lui, mais qui l'auroit été trop pour tous les autres, si toute leur attention n'eût été tournée sur Clémentine.

Cependant nous n'avons point échappé à celle du Prélat. Il est venu à nous, lorsque je quittois le Général; & comme je n'ai pas continué de m'éloigner, les deux Freres sont sortis ensemble.

En rejoignant la Compagnie, j'ai trouvé la chere Clémentine, soutenue par les deux Marquises & suivie de Camille, en chemin, comme j'en ai jugé, pour sortir du Cabinet. Elle s'est arrêtée, en m'appercevant près d'elle. Ah, Chevalier! elle n'a dit que ces deux mots; & penchant la tête sur le sein de sa Mere, elle a paru prête à s'évanouir. J'ai pris une de ses mains, qui pendoit sans mouvement sur sa robbe; & mettant un genou à terre, je l'ai pressée de mes levres. Je me sentois pénétré de tendresse, quoiqu'une minute auparavant j'eusse éprouvé des mouvemens d'une autre nature. Clémentine a jetté sur moi des yeux languissans, avec un air de satisfaction, qu'on ne lui avoit pas remarqué depuis long-tems. Je n'ai pu prononcer un mot de plus. Je me suis levé. Elle a continué de marcher vers la porte; & lorsqu'elle y est arrivée, elle a tourné la tête en arriere, pour me regarder, aussi long-tems qu'elle l'a pu. Je suis demeuré comme immobile, jusqu'à ce que le vieux Comte, me tirant la main, & prenant en même tems celle du Directeur, qui se trouvoit proche de lui, nous a dit qu'on ne pouvoit plus se tromper sur la nature du mal, & que le remede n'étoit pas plus incer-

tain. Mais, Chevalier, a-t-il ajouté, vous deviendrez Catholique! Le Directeur l'a secondé, par des souhaits fort ardens. Aussitôt la jeune Marquise a reparu, les yeux gros de larmes. On a rejetté mes soins, nous a-t-elle dit; ma Soeur est dans un nouvel accès: & se tournant vers moi; ah! Monsieur, vous êtes... mais de quoi vous accuser? Je ne vois que trop ce que vous avez vous-même à souffrir.

Le Général est rentré, en même tems, avec le Prélat. A présent, mon Frere, a dit le dernier, si ce n'est pas de la générosité, c'est de la justice que je vous demande. Le Chevalier conviendra, j'en suis sûr, qu'il y a quelque excès de vivacité à lui reprocher. Oui, Monsieur, ai-je répondu: mais il n'est pas moins vrai, que les propos du Général étoient hors de saison. Peut-être, a dit assez doucement le Général. Je me suis tourné vers lui: Un aveu juste, Monsieur, est un glorieux triomphe. Je me donne hardiment, pour un homme incapable de bassesse, qui ne mollira point sur l'honneur, mais qui prend droit du témoignage de son propre cœur, pour souhaiter d'être regardé dans cette Famille, comme un Ami désintéressé. Pardon, Messieurs, si je mets quelque air de hauteur dans mon langage. Ne l'attribuez qu'à l'éloignement que j'ai pour toute sorte de témérité dans mes actions. Mais je me sens le cœur pénétré de mille choses, qui n'ont pas toujours fait, je le dis

avec chagrin, la même impression sur le vôtre.

Quoi Grandisson? m'a dit assez fiérement le Général; vous allez jusqu'aux reproches?

Il n'en est pas besoin, ai-je répliqué, si vous en sentez la justice. Mais, en vérité, ou vous me connoissez mal, ou vous vous oubliez vous-même. A présent, Monsieur, que je me suis expliqué avec franchise, je suis prêt à vous faire des excuses pour tout ce que vous avez pu trouver d'offençant dans la maniere: & prenant brusquement sa main, quoiqu'avec ardeur plutôt qu'avec rudesse; acceptez mon amitié, Monsieur, & comptez que je mériterai la vôtre.

Il a regardé son Frere. Apprenez-moi, lui a-t-il dit, quelle réponse je dois faire à cet étrange Homme! Prendrai-je l'air chagrin, ou content?

Ah! soyez content, & ne prenez point d'autre air, a répondu le Prélat.

Il m'a embrassé, en me disant que je l'emportois; qu'il s'étoit allarmé à contretems, & que j'avois marqué trop de chaleur, mais qu'il falloit nous pardonner mutuellement. Sa Femme a paru incertaine, sans pouvoir deviner ce qui donnoit occasion à ce renouvellement d'amitié. Le vieux Comte & le Directeur n'en ont pas été moins surpris. Le Marquis avoit quitté le Cabinet.

Nous nous sommes assis, & nous avons raisonné diversement sur la situation de

notre chere Malade. Mais je ne doute point que si cette entrevue avoit été menagée avec moins de surprise pour elle, on ne lui eût épargné les accès, qui nous ont tenus en alarme, sur la description de la jeune Marquise. Enfin, Camille est venue, avec l'heureuse nouvelle qu'elle commençoit à revenir, & que sa Mere, pour l'obliger, lui promettoit volontairement, que la permission de la voir ne me seroit pas refusée.

J'ai pris cette occasion, pour remettre à la jeune Marquise les consultations des Médecins d'Angleterre. Le Prélat est passé dans l'appartement de Jeronimo, qu'il jugeoit fort impatient de savoir le résultat de cette premiere entrevue; & dans la résolution, comme il me l'a témoigné, de ne lui rien apprendre des petites vivacités auxquelles nous nous étions échappés, le Général & moi. Mon espérance, cher Docteur, est de tirer parti, pour mon propre avantage, de l'orgueil & de la chaleur de ce jeune Emporté; car ne suis-je pas sujet au même défaut? O cher Ami! combien n'ai-je pas regretté d'avoir manqué de modération avec Ohara & Salmonet, dans une occasion où leur folle violence ne m'obligeoit qu'à les faire congédier par mes Domestiques? Cependant il est vrai que si je souffrois ici trop patiemment les injures de ces Esprits hautains, qui se croyent d'un rang supérieur au mien, & d'un Homme d'épée, moi qui me fais un principe de ne tirer la mienne

que pour ma défense, je serois exposé à des insultes, qui me jetteroient continuellement dans les difficultés que je souhaite d'éviter.

J'ai accompagné le Général & sa Femme chez Jeronimo, a qui l'intérêt qu'il prend au rétablissement de sa Soeur, & l'espoir qu'on lui avoit donné d'une heureuse révolution, faisoit oublier généreusement ses propres maux. Comme il n'y avoit aucune apparence que je pusse la revoir de tout le jour, le Général m'a proposé d'aller passer deux heures au *Casino*, lieu d'assemblée, où vous savez qu'on trouve, le soir, tout ce qu'il y a de personnes de distinction à Boulogne. Mais je me suis excusé. L'inquiétude dont j'étois rempli, pour un Frere & une Sœur, que leurs disgraces me rendent si chers, m'a fait prendre le parti de me retirer à mon logement.

LETTRE LXXII.

Le Chevalier Grandisson, au Docteur Barlet.

Mardi au soir.

J'Avois passé une fort mauvaise nuit; & je me trouvois si indisposé ce matin, que je m'étois borné à faire demander des nouvelles du Frere & de la Sœur, dans le dessein de prendre un peu de repos jusqu'après

midi. Mais la Marquiſe s'eſt ſervie de mon Meſſager même, pour me faire dire qu'elle ſouhaitoit de me voir ſur le champ. Je n'ai pas balancé à lui obéir. Clémentine avoit demandé, s'il étoit vrai qu'elle m'eût vue, & ſi ce n'étoit pas un ſonge. On avoit pris cette queſtion pour un bon augure, dont on vouloit me faire partager la joie.

J'ai rencontré le Général dans l'appartement de Jeronimo. Il a remarqué que je n'étois pas en bonne ſanté. M. Lowther a propoſé de me tirer du ſang. J'y ai conſenti. Enſuite j'ai vu panſer les plaies de mon Ami. Les Chirurgiens n'ont pas mal jugé des apparences. Deux Médecins, amenés par le Prélat, nous ont dit, qu'ayant examinés les Conſultations Angloiſes, ils approuvoient une partie des méthodes preſcrites; & l'on eſt convenu de les ſuivre.

A mon arrivée, Clémentine étoit renfermée dans ſon Appartement. Ses terreurs avoient recommencé, pour les cruautés de ſa Couſine; & dans cet état, on n'avoit pas cru que je duſſe la voir: Mais, étant devenue plus tranquille, elle a paſſé dans le Cabinet de ſa Mere. Le Général & ſa Femme s'y ſont rendus; & l'on m'a fait avertir que je pouvois paroître.

Clémentine, lorſque je ſuis entré, étoit aſſiſe près de Camille, la tête appuyée ſur le bras de cette Femme, en ſilence, & comme occupée de ſes réflexions. Le bruit de ma marche & de mes révérences lui a fait lever

la tête. Elle m'a regardé ; & jettant les bras autour du cou de Camille, elle a caché pendant quelques momens son visage. Ensuite le tournant vers moi avec quelque air de confusion, elle a retiré ses mains, elle s'est tenue debout, elle m'a regardé d'un œil ferme. Cependant ses regards se partageoient tour à tour entre Camille & moi, & sembloient marquer de l'irrésolution. A la fin, quittant Camille, elle est venue vers moi d'un pas lent; mais tournant tout d'un coup, elle s'est précipitée vers sa Mere, & lui passant un bras autour du cou, l'autre levé, elle a recommencé à me regarder, comme s'il lui étoit resté quelque doute de ce qu'elle avoit vu. Elle sembloit murmurer quelque chose à sa Mere, mais trop confusément pour être entendue. Elle s'est avancée ensuite vers sa Belle-Sœur, qui a saisi sa main, lorsqu'elle l'a vue près d'elle, & qui la lui a baisée. Elle a marché jusqu'au Général, près duquel j'étois assis, & qui m'avoit prié d'observer tous ses mouvemens. Elle est demeurée debout proche de lui ; & sans lui dire un mot, elle m'a regardé long-tems avec une douce incertitude.

Tant d'avances, qu'elle avoit comme dérobées sur moi, ne m'ont pas laissé la force de me faire une plus longue violence. Je me suis levé ; & saisissant une de ses mains : voyez, Mademoiselle, lui ai-je dit, un genou à terre, celui que vous avez honoré du nom de votre Précepteur. Ne re-

mettez-vous pas le reconnoissant Grandisson, que toute votre Famille honore de quelque amitié ?

Oh je vous remets ! Oui, oui, n'en doutez pas. Tout le monde s'est réjoui de l'avoir entendu parler. Mais, a-t-elle repris, qu'êtes-vous devenu depuis si long-tems ?

J'ai fait le voyage d'Angleterre, Mademoiselle ; & j'en suis revenu depuis peu pour vous voir, vous & votre cher Jeronimo.

Jeronimo ! en levant une main, sans retirer celle que je tenois dans les miennes. Pauvre Jeronimo !

Bénissons le Ciel ! a dit le Général ; je vois quelque lueur d'espérance. Les deux Marquises ont pleuré de joie.

Votre Jeronimo, Mademoiselle, ce tendre Frere commence à donner d'heureuses espérances. L'aimez-vous ?

Si je l'aime ! Mais de quoi est-il question ? Il me semble que je ne vous entends point.

A présent que vous êtes rétablie, Jeronimo va se croire heureux.

Suis-je rétablie ! ... Ah, Monsieur ! ... Mais secourez-moi, secourez-moi, Chevalier ! en criant d'une voix foible, & regardant autour d'elle avec une apparence d'affliction & de terreur.

C'étoit l'idée de sa cruelle Cousine, qui revenoit troubler son imagination. Je lui ai promis mon secours, & je l'ai assurée aussi de celui du Général. Ha ! vous ne savez pas, m'a-t-elle dit, avec quelle barbarie j'ai été

traitée. Mais vous allez être mon Défenseur. Venez-vous asseoir proche de moi. Je vous apprendrai ce que j'ai souffert. Elle est retournée avec précipitation sur sa chaise. Je l'ai suivie. Elle m'a fait signe de me placer près d'elle. Vous saurez donc, Chevalier... Elle s'est interrompue. Ah! ma tête! en y portant la main. Je ne sais ce qui m'arrive. Mais il faut que vous me quittiez. Je suis mal. Quittez-moi. Je ne me connois plus moi-même. Ensuite, me regardant d'un air effrayé; vous n'êtes pas le même, à qui je parlois... Qui êtes-vous, Monsieur? Elle a poussé un cri foible; & passant ses bras autour de Camille, elle a caché encore une fois la tête dans son sein.

Je n'ai pu soutenir ce spectacle. N'ayant pas été bien de tout le jour, c'étoit trop pour ma situation. Je me suis levé pour sortir. Ne sortez point, Chevalier, m'a dit le Général, en s'essuyant les yeux. Mais je n'ai pas laissé de quitter le Cabinet, pour me rendre à l'Appartement de M. Lowther; & ne l'y trouvant point, je m'y suis enfermé. Je ne puis vous représenter, cher Docteur, combien j'avois le cœur oppressé. Cependant un peu de solitude m'ayant remis, je suis passé chez Jeronimo, où j'ai vu entrer au même instant le Général, qui sans pouvoir prononcer un mot m'a pris par la main, & m'a conduit avec le même silence au Cabinet de sa Mere. En y arrivant, il m'a dit que sa Sœur me demandoit, qu'elle s'affligeoit de

mon départ, qu'elle craignoit de m'avoir offensé, & que c'étoit peut-être une heureuse marque.

Nous sommes entrés. Elle étoit entre les bras de sa Mere, qui la caressoit, en pleurant sur elle. Voici le Chevalier, ma chere Fille; vous n'avez rien fait qui ait pu l'offenser. Elle a quitté les bras de sa Mere. Je me suis approché d'elle. Tantôt, m'a-t-elle dit, j'ai cru que ce n'étoit pas vous qui étiez assis proche de moi; mais après votre départ, j'ai reconnu que ce ne pouvoit être un autre que vous. Pourquoi vous êtes-vous retiré? vous ai-je causé quelque déplaisir?

Vous n'en êtes pas capable, Mademoiselle; mais vous m'avez ordonné de vous quitter, & j'ai dû vous obéir.

Fort bien (en regardant sa Mere.) Mais que lui dirai-je, Madame? Je ne me rappelle point ce que je voulois lui dire. Et s'avançant d'un air empressé vers sa Belle-Sœur; vous me promettez, Madame, de ne rien dire contre moi à ma Cousine Daurana. La jeune Marquise a répondu, en prenant sa main, qu'elle haïssoit Daurana, & qu'elle n'aimoit que sa chere Clémentine.

Oh! Je ne lui souhaite la haine de personne.... & se baissant vers moi, elle m'a demandé qui étoit cette Dame? Le Général s'est réjoui de cette question: c'étoit la premiere fois qu'elle avoit paru faire attention à sa Belle-Sœur, & qu'elle avoit demandé qui elle étoit, quoiqu'elle en reçût des marques continuelles de tendresse.

Je lui ai dit que cette Dame étoit ſa Sœur, la Femme du Général ſon Frere.

Ma Sœur ! Quelle apparence ? Comment ne l'aurois-je pas ſu juſqu'à préſent ?

Votre Sœur, Mademoiſelle, par ſon mariage avec votre Frere aîné.

Je n'y comprens rien. Mais pourquoi ne me l'avoir pas dit ? Je vous ſouhaite, Madame, toute ſorte de bonheur. Daurana n'a pas voulu me reconnoître pour ſa Couſine. M'avourez-vous pour votre Sœur ?

La jeune Marquiſe l'a ſerrée dans ſes bras. Ma Sœur, mon Amie, ma chere Clémentine ! Nommez-moi votre Sœur, & je ne demande rien de plus pour être heureuſe !

Combien d'étranges événemens ! a-t-elle repris avec un air d'attention ſur elle-même : & ſe tournant vers le Général, elle lui a demandé un moment d'entretien. Il l'a menée par la main à l'autre bout du Cabinet. Qu'on ne nous entende point, lui a-t-elle dit (mais aſſez haut néanmoins pour être entendue.) Qu'avois-je à vous dire ? J'avois quelque choſe de preſſant... dont je ne me ſouviens point... Eh bien, chere Sœur, vous vous le rappellerez, lui a répondu le Général. Ne vous hâtez point. Votre nouvelle Sœur vous aime. C'eſt la meilleure de toutes les Femmes, la joie de ma vie. Aimez-la, chere Clémentine.

Oh ! je l'aimerai. N'ai-je pas de l'amitié pour tout le monde.

Mais il faut l'aimer plus que toute autre

Femme, excepté la meilleure des Meres. C'eſt mon Epouſe, c'eſt votre Sœur; elle vous aime tendrement, vous & notre cher Jeronimo.

Et n'aime-t-elle perſonne de plus?

Qui voudriez-vous qu'elle aimât encore?

Je ne ſais; mais ne doit-on pas aimer tout le monde?

Elle aimera tout ce que vous aimez; car elle eſt la bonté même.

C'eſt ce que je demande. Je vous promets de l'aimer, à préſent que vous me l'avez fait connoître. Mais je me doute, Monſieur...

De quoi, chere Sœur?

Je ne ſais: mais dites-moi, Monſieur; qu'eſt-ce qui ramene ici le Chevalier Grandiſſon?

Le deſir de vous voir, de voir votre Pere, votre Mere, Jeronimo, de nous voir tous, & de ſervir à nous rendre heureux les uns dans les autres.

Quelle bonté! N'avez-vous pas cette opinion de lui? Il a toujours été le meilleur des hommes. Et vous, mon Frere, êtes-vous heureux?

Je le ſuis; & je le ſerois bien plus, ſi vous l'étiez, vous & Jeronimo.

Mais hélas! vous en déſeſpérez.

A Dieu ne plaiſe! chere Sœur. Le Chevalier a pris ſoin de nous amener un Chirurgien fort habile, qui ſe promet de guérir Jeronimo.

Eſt-il vrai? Et pourquoi ne l'a-t-il pas amené plutôt?

Cette question m'a paru causer un peu d'embarras au Général. Cependant sa générosité lui a fait répondre, qu'on avoit eu tort, qu'on n'avoit pas pris les bonnes méthodes, & qu'il regrettoit qu'on n'en eût pas cru d'abord le Chevalier Grandisson.

Elle a levé une main avec une espece d'admiration. Bon Dieu ! combien de choses il s'est passé ! Monsieur, Monsieur, je suis à vous dans l'instant : & sans lui laisser le tems de répondre, elle a couru vers la porte. Camille l'a suivie, en lui demandant où elle alloit ? Oh ! puisque vous êtes-là, Camille, vous irez aussi bien que moi : & mettant la main sur son épaule, allez, lui a-t-elle dit, chercher le Pere Marescotti ; dites-lui ..... elle s'est arrêtée : ensuite, reprenant, dites-lui que j'ai la plus heureuse idée du monde ... & que je me recommande à ses prieres.

Elle s'est rapprochée de sa Mere ; elle a pris sa main, qu'elle a baisée ; & la passant sur son front & sur sa joue avec une douceur enfantine, elle lui a demandé sa tendresse. Vous ne savez pas, Madame, a-t-elle ajouté, & j'ignore aussi ce qui se passe dans ma tête. Que votre chere main me guérisse ! Elle a recommencé à passer la main de sa Mere sur son front ; ensuite elle l'a placée sur son cœur. La Marquise, baisant mille fois sa tendre Fille, a mouillé son visage de ses pleurs.

Camille a demandé au Général, s'il falloit faire appeller le Pere Marescotti. Non, lui

a-t-il dit, à moins qu'elle ne vous renouvelle ſes ordres : peut être l'a-t-elle déja oublié. En effet, elle n'a plus parlé du Pere Mareſcotti. La Marquiſe s'imagine qu'il lui reſte quelque ſouvenir confus de l'ancienne prévention que le Général & ce Pere avoient contre moi, & que me voyant réconcilié avec le premier, elle a ſouhaité auſſi ma réconciliation avec l'autre.

J'ai cru vous devoir, mon cher Docteur, ce détail des agitations d'une ſi chere perſonne dans nos deux premieres entrevues. Tout le monde en conçoit déjà de meilleures eſpérances. A préſent, que par une révolution ſi ſurprenante, elle eſt ſortie du profond ſilence où elle étoit comme enſevelie, & qu'elle commence à ſuivre un diſcours, quoiqu'avec fort peu de liaiſon, nous avons jugé qu'il eſt important de ne pas la fatiguer par de trop longs entretiens. Camille a reçu ordre de l'amuſer dans ſon Appartement, & de ne lui rien propoſer que de flatteur pour ſon imagination. Je lui ai demandé la permiſſion de me retirer : elle m'a répondu ; mais je vous reverrai donc avant votre retour en Angleterre ? Sans doute, & très-ſouvent, lui a dit le Général. Elle eſt ſortie fort ſatisfaite avec Camille.

Nous ſommes paſſés dans l'Appartement de Jeronimo, que la jeune Marquiſe a réjoui beaucoup par le récit de ce qui s'étoit paſſé. Ce généreux Ami vouloit que cet heureux changement ne fût attribué qu'à ma

préſence ; & le Général a proteſté, qu'à l'avenir il entreroit avec joie dans toutes les réſolutions qui ſeroient priſes de concert, pour la guériſon de ſa Sœur.

Le vieux Comte & l'aîné de ſes Fils ſont retournés ce ſoir à Urbin. Ils ſont venus me faire leurs adieux chez moi ; & le Pere m'a répété qu'il ſe flattoit toujours de me voir bon Catholique.

(N.) *Pluſieurs Lettres ſuivantes contiennent, non-ſeulement de nouvelles entrevues du Chevalier & de Clémentine, & par conſéquent de nouveaux détails, par leſquels il ſe propoſe, dit-il, pour en juſtifier l'extrême longueur, de faire voir les progrès du changement ; mais encore des réponſes au Docteur Barlet ſur diverſes affaires, qui n'ont d'intéreſſant qu'un rapport général au caractere du Héros. L'inépuiſable Auteur oublie ſouvent que le goût de ſes Lecteurs n'eſt pas toujours conforme au ſien, & que la vraiſemblance même, dont il ne s'écarte jamais dans cette multitude d'incidens, ne ſuffit pas pour ſoutenir l'intérêt. Cependant il revient quelquefois au nœud, comme dans la Lettre ſuivante.*

LETTRE LXXIII.

Le Chevalier GRANDISSON *au Docteur* BARLET.

A Boulogne, 13 & 24 de Juin.

LE Comte della Porretta & ſes deux Fils, revinrent hier d'Urbin, pour ſe réjouir de nos eſpérances, qui augmentent de jour en jour. J'ai cru remarquer aujourd'hui dans le viſage de la Marquiſe un air de réſerve, que je n'y avois pas vu juſqu'à l'arrivée du Comte, ou plutôt une ſorte de complaiſance, qui m'a paru trop civile pour une amitié telle que la notre. Vous ſavez, mon cher Docteur, que je n'apperçois jamais de nuage ſur le front d'un Ami, ſans en chercher auſſi-tôt la cauſe, dans l'eſpérance de pouvoir contribuer à l'éclaircir. J'ai demandé à la Marquiſe un moment d'entretien particulier.

Elle n'a pas fait difficulté de me l'accorder au premier mot. Mais après m'avoir laiſſé le tems de lui ouvrir mon cœur, elle m'a demandé ſi le Pere Mareſcotti, qui a pour moi, m'a-t-elle dit, toute la tendreſſe d'un Pere, ne pouvoit être préſent à notre converſation. Cette queſtion m'a ſurpris. Cependant j'ai répondu que j'y conſentois volontiers.

Elle l'a fait appeller. Il est venu sur le champ. Un tendre intérêt, & je ne sais quelle réserve, que j'ai cru lire aussi sur son visage, m'ont fait juger qu'il n'ignoroit pas les dispositions de la Marquise, & qu'il comptoit d'être appellé, ou d'avoir quelque part à cette explication, quand je ne l'aurois pas demandé.

J'ai répété devant lui ce que j'avois déja dit à la Marquise de mon inquiétude sur le changement, que je croyois remarquer, depuis le jour précédent, sur un visage, où je n'avois jamais vu que de la bonté. Chevalier, m'a-t-elle répondu, si vous ne vous croyez pas tendrement aimé de toute notre Famille, à Naples, à Urbin, comme à Boulogne, vous êtes fort éloigné de nous rendre justice. Elle s'est étendue alors sur ce qu'elle a nommé leurs obligations; elle les a fort exagérées. Je lui ai protesté que je n'avois pu faire moins, pour répondre aux sentimens de mon propre cœur. C'est à nous, a-t-elle repris, que vous devez laisser le soin d'en juger, & de grace, ne nous croyez pas capables d'ingratitude. Nous commençons à voir renaître avec joie toutes nos espérances, pour une chere Fille, après l'avoir vue dans une extrémité dont il y a peu d'exemples. En honneur, en justice, & par toutes les loix de la reconnoissance, elle doit être à vous, si vous nous la demandez, aux conditions que vous nous avez autrefois proposées.

C'est mon sentiment, a dit le Pere, en baissant la tête.

Que puis-je ajouter ? a continué la Marquise. Nous sommes tous dans un mortel embarras. On me charge d'une commission qui m'afflige. Soulagez mon cœur, Chevalier, en m'épargnant une plus longue explication.

Il n'en est pas besoin, Madame. Je crois vous entendre. L'ingratitude ne sera jamais un reproche que je puisse faire à votre Famille. Vous, mon Pere, dites-moi (supposé du moins, que vous puissiez en ma faveur ce que je ferois pour vous ;) si vous étiez à ma place (& vous ne sauriez être plus convaincu de votre Religion que je le suis de la mienne,) dites-moi ce que vous feriez, & par conséquent ce que vous jugez que je dois faire.

Le Pere m'a répondu, qu'il ne pouvoit admettre une supposition de cette nature : mais est-il possible, a-t-il repris, que l'erreur puisse avoir sur un esprit raisonnable la même force que la vérité ?

Vous n'ignorez pas, lui ai-je dit, que cette question se réduit à rien, & que j'ai le même droit de vous la faire à mon tour. Mais continuons nos prieres, pour l'heureuse fin qui nous intéresse tous, pour le parfait rétablissement de notre chere Clémentine. Vous êtes témoin, Madame, que je ne cherche point à me faire valoir auprès d'elle. Vous voyez avec quel respect je me conduis.

Dans ses plus affligeantes rêveries, vous ne remarquez rien qui puisse vous faire juger qu'elle pense au mariage. Je n'ai, comme je me souviens de vous l'avoir déja dit, qu'un seul desir à présent, c'est de la voir parfaitement rétablie.

Que dire, mon Pere? que répondre? a repris la Marquise, en le regardant d'un air affligé. Et se tournant vers moi; mais vous, Chevalier, aidez-nous de votre conseil. Vous connoissez notre situation. Hélas! ne nous soupçonnez pas d'ingratitude. Nous sommes persuadés, que le salut de notre chere Fille est en danger. Si Clémentine est à vous, elle ne sera pas long-tems Catholique. Encore une fois, aidez-nous.

C'est votre générosité, Madame, qui vous alarme si-tôt pour l'intérêt de votre Fille & pour le mien. Vous dites qu'elle est à moi, si j'insiste aux conditions que j'ai proposées. Le Général a ma parole, que sans le consentement des trois Freres, comme sans le vôtre, Madame, je n'éléverai jamais mes vues à l'honneur de votre alliance: & je vous ai déclaré, à vous-même, que je me regardois comme lié, mais que je vous reconnoissois libres. Si vous jugez qu'en avançant vers sa guérison, Clémentine puisse être portée plus loin, que vous ne le desirez, par un sentiment de reconnoissance pour des services supposés, approuvez que mes visites diminuent par dégrés; c'est un moyen de la dégager dans ses propres idées, en lui faisant

reconnoître, que j'aurai servi moins qu'elle ne pense, à son rétablissement. J'ai promis au Général de lui rendre une visite à Naples. Mon absence peut durer trois semaines, & je me tiendrai toujours prêt à revenir au premier ordre. Suspendons toutes sortes de résolutions, jusqu'à la fin de ce terme : & faites fond sur l'honneur d'un homme, qui vous assure encore, qu'il se regarde comme lié, & qu'il vous reconnoît libres.

Ils se sont regardés tous deux sans me faire aucune réponse.

Que pensez-vous, Madame, de cette proposition ? Qu'en dites-vous, mon Pere ? Si je pouvois imaginer quelque chose de plus désintéressé, je vous le proposerois de même.

Le Directeur m'a dit, que j'étois un homme étonnant. La Marquise s'est plaint de manquer d'expressions. Elle a pleuré. Elle a pris le sort à partie. Je n'ai pu manquer d'être extrêmement sensible à son affection : cependant j'ai dit en moi-même avec un chagrin, peut-être trop visible ; quand, quand trouverai-je le retour, que mon cœur orgueilleux croit mériter ? Mais mon orgueil même, dois-je lui donner ce nom ? est venu à mon secours. Ciel ! je te rends graces, ai-je pensé, de m'avoir donné la force de remplir ce qui m'est dicté par la conscience & l'humanité, sans égard pour d'autres Loix. Le Pere m'a vu fort touché. J'avois les larmes aux yeux. Il s'est retiré, pour cacher sa propre émotion. La Mar-

quiſe, encore plus pénétrée, m'a nommé le plus généreux des hommes. J'ai pris reſpectueuſement congé d'elle, & je ſuis entré chez Jeronimo.

Lorſque je penſois à le quitter, pour aller tenter chez moi de calmer un peu mes agitations, le Marquis, le Comte & le Prélat, m'ont fait prier de paſſer dans l'Appartement de la Marquiſe, où ils étoient avec le Pere Mareſcotti, qui leur avoit appris ce qui s'étoit paſſé dans notre entretien. Le Prélat s'eſt levé; & m'embraſſant: cher Grandiſſon, m'a-t-il dit, que je vous admire! Pourquoi, pourquoi ne pas vouloir que je puiſſe vous nommer mon Frere? Un Prince, qui s'offriroit pour ma Sœur, ſi vous étiez Catholique... Que ne le voulez-vous! a interrompu la Marquiſe, les mains & les yeux levés: Vous ne le voulez, vous ne le pouvez donc pas? m'a dit le Comte. Le Marquis m'a pris la main. Il a loué le déſintéreſſement de ma conduite. Il a fort approuvé la propoſition d'une abſcence; mais il m'a repréſenté que je devois entreprendre moi-même le ménagement de ce projet, non-ſeulement avec Clémentine, mais du côté de Jeronimo, dont le cœur reconnoiſſant s'affligeroit du ſeul ſoupçon, que l'idée en fût venue d'eux. Toutes nos meſures ſeront ſuſpendues; & la ſanté de Clémentine ſe fortifiant, nous abandonnerons le reſte à la conduite du Ciel.

Je ſuis retourné chez Jeronimo, à qui j'ai

communiqué le dessein où j'étois de partir pour Rome & pour Naples, suivant la parole que j'en avois donnée au Général & à sa Femme. Il m'a demandé ce que deviendroit sa Sœur dans l'intervalle, & s'il n'y avoit rien à craindre pour nos espérances? Je ne partirai pas, lui ai-je dit, sans l'approbation de Clémentine. Sa guerison doit être l'ouvrage du tems. Si j'y suis aussi nécessaire, que l'amitié vous le persuade, de courtes absences, & l'attente qu'elles peuvent exciter, auront plus de force pour soutenir son attention, que de continuelles visites. Mais, a-t-il repris, ne trouvez-vous pas d'objection de la part de mon Pere, de ma Mere & de mon Frere? Ne sont-ils pas alarmés pour Clémentine? Je lui ai répondu qu'après nous être expliqués sur mon départ, ils jugeoient aussi qu'un peu d'absence pouvoit exciter son attention. Il s'est rendu à des raisons si plausibles, en me recommandant de ménager avec soin la délicatesse de sa Sœur.

(N.) *L'entreprise de faire consentir Clémentine à son voyage, réussit par les ménagemens qu'il y apporta, & dont l'Auteur ne nous épargne aucune circonstance. Le Chevalier part, non-seulement pour Rome & Naples, mais aussi pour Florence, dans le dessein d'engager Madame Bemont à venir passer quelque tems à Boulogne. Il avertit le Docteur Barlet, que dans le mouvement du voyage il sera peut-être quelques semaines sans lui écrire. En effet, cet intervalle est occupé ici par diverses Let-*

tres de Mylady G . . . à Miss Byron, qui contiennent le récit de ses quérelles avec son Mari, & d'autres incidens domestiques. On doit être averti, que Miss Byron étoit retournée dans sa Famille. Mylady G . . ., qui ne peut vivre sans elle, prend à la fin le parti de s'y rendre aussi; & de là elle écrit à sa Sœur Mylady L . . ., tout ce qu'elle voit d'agréable autour d'elle, c'est-à-dire, les excellentes qualités des Parens de son Amie, & les plaisirs qu'on ne cesse pas de lui procurer. La langueur de Miss Byron est décrite avec tout l'intérêt d'une vive amitié. Son mal n'est inconnu à personne, & la vertueuse noblesse de ses sentimens le fait respecter. Enfin trois Lettres du Chevalier arrivent au Docteur Barlet.

LETTRE LXXIV.

Le Chevalier GRANDISSON *à M.* BARLET.

Florence, 5 & 16 Juillet.

JE ne compte pas moins de trois semaines, depuis la date de ma derniere Lettre; mais cet intervalle n'a pas été sans agrément pour moi. J'ai reçu des nouvelles de tous mes Amis d'Angleterre & de France; & celles qui me sont venues de Boulogne par le Prélat, le Pere Marescotti & M. Lowther, ont toujours été des plus heureuses. Le Prélat

me marqué particulierement, qu'on attribue aux favorables progrès de la santé du Frere, l'espérance dont on se flatte à présent de voir la Sœur bien-tôt rétablie.

J'ai passé quinze jours à Naples & à Portici. Le Général & sa femme se sont fait une étude continuelle de m'obliger. A mon arrivée, le Général étant entré avec moi dans quelque explication sur mes vues, je lui fis la même réponse qu'à sa Mere. Il en parut satisfait. En nous séparant, il m'embrassa, comme son Frere & son Ami, avec des excuses fort tendres pour l'animosité, dont il n'avoit pu se défendre contre moi, & la promesse formelle de se déterminer par le choix de sa Sœur, si le Ciel nous accordoit son rétablissement. Sa Femme n'a pas été plus réservée dans les témoignages de son estime. Elle m'a dit ouvertement, que ses plus ardens desirs, après la santé de Clémentine, étoient de pouvoir me donner le nom de Frere.

Quelle sera donc ma destinée, cher Docteur ? La plus forte opposition cesse : mais le Prélat, comme vous avez pu l'observer, rejette sur une autre cause le mérite que son Frere m'attribue, & dans la vue apparemment de rabattre mes espérances. J'en laisse le succès au Ciel ; mais je ne changerai rien à ma conduite.

Madame Bemont, qui a fait le voyage de Boulogne, n'est revenue que d'hier au soir. Elle me confirme tout ce qu'on m'avoit

écrit de l'heureux changement du Frere & de la Sœur, & par conséquent de toute la Famille. M. Lowther est accablé de louanges & de caresses. Jeronimo a déja la force de demeurer levé quelques heures ; & Clémentine, celle de lui rendre deux visites par jour. Elle a recommencé à se servir de son aiguille ; & souvent, elle se plait à travailler dans la chambre de son Frere.

Ses égaremens d'esprit sont plus rares ; & lorsque ses idées commencent à se troubler, elle s'en apperçoit aussitôt. Alors elle s'arrête d'elle-même. Elle verse une larme ; & le parti qu'elle prend est de se retirer dans son Cabinet, ou de garder le silence. Elle parle quelquefois à M. Lowther, qu'elle trouve dans la chambre de son Frere. S'il est question de moi, ses discours sont fort réservés, & durent peu sur le même sujet ; mais elle marque beaucoup de curiosité sur tout ce qui regarde l'Angleterre, sur les usages & les manieres du Pays, particulierement des Femmes.

Chacun s'est fait une regle, sans excepter Jeronimo & Camille, de ne jamais faire tomber la conversation sur moi. Elle ne laisse pas de demander souvent de mes nouvelles, & de compter les jours de mon absence. Un jour, se trouvant seule avec Madame Bemont, elle lui dit : ne m'apprendrez-vous pas, Madame, pourquoi tout le monde évite ici de parler du Chevalier Grandisson, & cherche à me faire changer

de difcours lorfque j'en parle moi-même ? Je remarque, dans Camille, cette affectation comme dans les autres. Jeronimo même n'en eft pas exempt, & je l'ai mis plus d'une fois à l'épreuve. Seroit-il capable d'ingratitude ? Peut-il être indifférent pour un Ami, dont il a reçu tant de bienfaits ? Je me flatte qu'on n'a point affez mauvaife opinion de moi, pour craindre de hazarder, en ma préfence, le nom d'un homme à qui je dois autant de reconnoiffance que d'eftime. Dites-moi, Madame, me feroit-il échappé, dans mes malheureux momens, quelque chofe d'indigne de mon caractere, de ma Famille, ou de la modeftie de mon fexe ? Si j'ai commis cette faute, mon cœur y renonce : il faut qu'en effet mon malheur ait été terrible.

Madame Bemont fe hâta de la raffurer. Eh bien, reprit-elle, j'efpere que la modeftie & la reconnoiffance feront toujours dans ce cœur, au même degré. Qu'il me foit permis d'avouer que je l'eftime, car j'ai ce fentiment pour lui ; & jamais il ne me fera fortir de la décence. Permettez-vous, Madame ? Parlons de lui un quart d'heure ; pas plus. Voici ma montre. C'eft une montre Angloife, que j'ai achetée dans ce deffein, fans que perfonne le fache. N'allez pas me trahir. Ici, fe défiant de fa tête, elle laiffa tomber une larme, & elle fortit en filence.

Je ne vous cacherai point, cher Ami,

que Madame Bemont connoit l'état de mon cœur, & qu'elle en a pitié. Elle souhaite que la raison de sa chere Amie se rétablisse; elle craint tout de l'opposition: mais il y a, dit-elle, un homme qu'elle souhaite à Clémentine. Il y a une Femme... Providence, c'est à toi que j'abandonne ma destinée.

Madame Bemont raconte que deux jours avant son départ, Clémentine sembloit commencer à croire mon retour peu éloigné. Elle rompit le silence, dans un de ses accès: vingt jours, Camille! dit-elle, en se tournant vers cette Femme. Elle redevint muette aussitôt. La veille du départ de Madame Bemont, pendant qu'elle étoit à travailler avec la Marquise, Camille entra d'un air empressé, de la part du Prélat, qui demandoit à les voir. La Marquise ayant répondu qu'il pouvoit entrer, Clémentine, qui l'entendit venir, quitta son ouvrage, changea de couleur, & prit un air de dignité. Mais lorsqu'elle vit le Prélat seul, le chagrin se peignit sur son visage, comme si son attente eût été trompée.

Adieu, cher Ami! je compte d'être demain au soir à Boulogne. Vous aurez bientôt une seconde Lettre de moi.

LETTRE LXXV.

Le Chevalier GRANDISSON, au même.

Boulogne, 7 & 18 Juillet.

IL étoit nuit, lorſque j'arrivai hier en cette Ville. Je fis faire, ſur le champ, mes complimens à la Famille. Ce matin, je me ſuis rendu au Palais della Porretta, & je ſuis allé droit à l'appartement du Seigneur Jeronimo. Il ſe diſpoſoit à ſe lever, pour me recevoir debout, & me faire partager la joie de cet heureux changement. J'ai reçu les plus tendres marques de ſon affection. Tout le monde, m'a-t-il dit, commençoit à reprendre du courage & de la ſanté.

Camille, paroiſſant bientôt, m'a félicité de mon retour, de la part de ſa jeune Maîtreſſe, & m'a dit, que dans un quart d'heure, elle ſeroit prête à recevoir ma viſite. Miracle! Miracle! s'eſt écriée cette bonne Femme. Vous ne verrez ici que de la joie & de l'eſpérance. En ſortant, elle m'a dit à l'oreille; ma Maîtreſſe prend une robe de couleur, pour vous recevoir. Elle ne paroîtra plus devant vous en habit noir. Vous touchez au terme; car le Général a marqué à ſon Pere, qu'il donne abſolument les mains au choix de ſa Sœur.

Le Prélat eſt entré. Soyez mille fois le bien-venu à Boulogne, m'a-t-il dit affec-

tueuſement. Vous triomphez, M. Grandiſſon. Clémentine a la diſpoſition de ſa deſtinée; celui qu'elle rendra maître d'elle, quel qu'il puiſſe être, poſſédera réellement un tréſor.

Le Marquis, le Comte, le Pere Mareſcotti, qui ſont arrivés ſucceſſivement, m'ont fait les plus vives careſſes. La Marquiſe, entrant auſſitôt, a prévenu mes complimens par les ſiens. Votre retour, m'a-t-elle dit, répond à notre impatience. Nous avons compté les jours. J'eſpere que la joie de Clémentine ne ſera pas au-deſſus de ſes forces. Vous connoiſſez l'excellence de ſon cœur.

Le Pere Mareſcotti a répondu, pour moi, qu'on pouvoit ſe fier à ma prudence; & qu'en reparoiſſant devant-elle, j'aurois, ſans doute, l'attention de modérer ma propre joie, pour contenir la ſienne. Un quart d'heure s'eſt paſſé, dans ces témoignages mutuels de ſatisfaction & d'amitié. Camille eſt arrivée, pour m'inviter de la part de ſa Maîtreſſe à paſſer dans ſon Cabinet. La Marquiſe eſt ſortie la premiere. J'ai ſuivi Camille, qui m'a dit en allant, qu'elle ne croyoit pas ſa Maîtreſſe auſſi tranquille, qu'elle l'avoit été depuis quelques jours; ce qui venoit, ſans doute, a-t-elle ajouté, de ſa précipitation à s'habiller, ou de ſon impatience à m'attendre. Dans le tems de ſa bonne ſanté, Clémentine étoit l'élégance même, ſans aucun air d'affectation. Je n'ai

jamais vu qu'une Femme, qui l'égale de ce côté-là. Miſs Byron paroit ſentir qu'elle peut ſe fier à ſes charmes naturels, & n'en marque pas plus de vanité. Qui penſe à ſa parure, quand on a jetté les yeux ſur ſon viſage? Pour le mélange de dignité & d'aiſance, dans l'air & les manieres, je ne connois rien de comparable à ces deux jeunes perſonnes.

Clémentine m'a paru charmante. Mais la diſpoſition un peu bizarre de ſes ornemens, & quelque choſe de plus brillant que je ne l'avois jamais vu dans ſes yeux, où l'on n'admiroit ordinairement qu'un doux éclat, m'a fait craindre plus de déſordre dans ſon imagination que je ne m'y étois attendu. Cette idée m'a cauſé quelque chagrin en entrant.

Le Chevalier, mon Amour! lui a dit la Marquiſe. Clémentine, recevez notre Ami.

Elle s'eſt levée, avec un air de dignité & de douceur. Je me ſuis approché d'elle. Elle ne m'a pas refuſé ſa main. Le Général, Mademoiſelle, & ſon Epouſe, m'ont chargé, pour vous, de leurs plus tendres complimens.

Ils vous ont reçu, ſans doute, comme l'Ami de toute la Famille. Mais, dites-moi, Monſieur, (en ſouriant) votre voyage n'a-t-il pas été plus long que vous ne l'aviez promis?

De deux ou trois jours ſeulement, Mademoiſelle.

Seulement? Monsieur. Fort bien. Je ne vous en fais pas de reproche. Il n'est pas surprenant qu'un homme si desiré ne soit pas toujours le maître de son tems.

Elle a paru hésiter. Elle a regardé sa Mere, moi, la terre, avec un embarras visible. Ensuite, paroissant douter de sa situation, elle s'est tournée, en portant son mouchoir à sa tête.

Madame Bemont, ai-je repris, pour faire diversion à son chagrin, vous embrasse avec toute sa tendresse.

Vous avez passé à Florence? Madame Bemont, dites-vous! A Florence! & courant vers sa Mere, elle lui a passé ses deux bras autour du cou. Elle a caché son visage dans son sein... O Madame! Sauvez-moi. Sauvez-moi de moi-même. Je ne sais plus où je suis.

La Marquise, baisant son front, la serrant dans ses bras maternels, s'est efforcée de la consoler, & lui a répété plusieurs fois qu'elle se porteroit mieux dans un instant. J'ai fait un mouvement pour me retirer; & la Marquise m'approuvant d'un signe de tête, je suis passé dans une chambre voisine.

Bientôt, Camille est venue m'avertir de rentrer. J'ai trouvé sa Maîtresse assise, la tête appuyée sur l'épaule de sa Mere. Pardon, Chevalier, m'a-t-elle dit. Ma santé se soutient peu, je le vois. Mais, n'importe. Je suis mieux & pis que je n'étois : pis, parce que je sens ma disgrace. Ses yeux avoient

perdu le lustre, qui venoit d'une imagination trop élevée. Ils étoient abbatus, sombres, inondés de pleurs.

J'ai pris sa main. Ne vous affligez point, Mademoiselle; votre rétablissement approche. Ces petits retours, du mal dont vous vous plaignez, marquent qu'il touche à sa fin.

J'en demande la grace au Ciel. Ah! Chevalier, quelles peines j'ai causées à nos Amis, à ma Mere, à vous, à tout le monde! O cruelle Daurana! Mais pourquoi parler d'elle? Dites-moi, est-il vrai qu'elle soit morte?

Souhaitez-vous, ma chere, qu'elle le soit? lui a demandé sa Mere.

Oh! non, non. Je souhaite qu'elle vive, & qu'elle se repente du mal qu'elle m'a fait. N'a-t-elle pas été la compagne de mon Enfance? Elle m'aimoit autrefois. Je l'ai toujours aimée. Dites, Chevalier, vit-elle encore?

J'ai regardé la Marquise, pour la consulter sur ma réponse; & ses yeux m'expliquant son intention, j'ai répondu que sa Cousine Daurana étoit vivante. Eh bien! a repris vivement la noble Clémentine, c'est un triomphe qui se prépare pour moi; car le Ciel m'est témoin que je lui pardonne! Et me regardant: vous dites donc, Monsieur, que vous espérez ma guérison, & que le mal commence à changer? Que cette espérance est consolante pour moi! Là-des-

ſus, ſe laiſſant tomber à genoux près de ſa Mere, Dieu tout puiſſant, a-t-elle dit en levant les mains & les yeux vers le Ciel, j'implore ton ſecours pour ma guériſon; dans la ſeule vue, tu connois le fond de mon cœur, de rendre aux meilleurs de tous les Parens, le bonheur que je leur ai dérobé. Joignez vos prieres aux miennes, vous Monſieur, qui êtes l'Ami de ma Famille, vous, Madame, dont la tendreſſe va ſi loin pour moi. Puiſſe-je obtenir cette grace, & celle de ne jamais rien faire qui déplaiſe à la plus indulgente des Meres! La Marquiſe, attendrie juſqu'à me faire craindre qu'elle n'eût beſoin de ſecours, s'eſt ſoulagée heureuſement par ſes larmes. Camille, qui étoit à pleurer auſſi dans un coin du cabinet, s'eſt avancée à ma priere; & Clémentine a pris l'occaſion, pour lui demander ſon bras. Je ſors, nous a-t-elle dit; mais demeurez, Monſieur; je reviens à l'inſtant. Excuſez, Madame, (en portant la main à ſa tête.) Je ne me ſens pas tout-à-fait bien; j'ai beſoin de me retirer un moment.

Nous ſommes demeurés, la Marquiſe & moi, dans une tendre admiration de tout ce que nous venions de voir & d'entendre; & quoiqu'elle fût accompagnée d'autant de douleur, nous avons trouvé de la conſolation à pouvoir nous féliciter des apparences d'un prompt rétabliſſement. Clémentine n'a pas tardé à rentrer, ſoutenue par Camille, qui pour la flatter, m'a demandé ſi je

n'étois pas convaincu que sa Maîtresse jouiroit bientôt d'une parfaite santé? J'ai répondu, qu'il ne m'en restoit plus aucun doute. La Marquise a confirmé ma réponse, & s'est efforcée, par les plus douces promesses, d'encourager un cœur abattu.

Mais tandis qu'elle se livroit à sa tendresse, elle a cru remarquer à la contenance de sa Fille, qui tenoit les yeux baissés, & dont le visage s'est même couvert d'une charmante rougeur, qu'il se passoit quelque chose de nouveau dans son esprit. Elle lui a demandé, en lui prenant la main, ce qui l'occupoit, & d'où venoit cette rêverie? Je ne vous le dissimulerai pas, Madame, a répondu Clémentine, d'une voix basse & timide, mais que je pouvois entendre: je serois bien aise d'avoir un moment d'entretien avec le Chevalier. Il est plein de bonté & d'honneur. Cependant je cesserai de le désirer, si vous ne l'approuvez pas. Je ne veux me gouverner que par vos ordres. Au fond, j'ai honte de moi, car ai-je quelque chose à dire, que ma Mere ne puisse pas entendre? Non, non, Madame. Mon cœur fait partie du votre.

Mon Amour ne sera contredit en rien. Camille, retirez-vous avec moi. Elles sont sorties toutes deux.

Clémentine m'a ordonné de m'asseoir près d'elle. J'ai obéi: dans la situation où j'étois, il ne m'appartenoit point d'ouvrir la scene. J'ai attendu ses ordres en silence.

Elle m'a paru embarrassée. Ses yeux se tournoient de divers côtés, tomboient un moment sur moi, se fixoient ensuite à terre, ou devant elle. J'ai cru ne pouvoir me dispenser de parler. Il me semble, lui ai-je dit, que l'aimable Clémentine a quelque chose dans l'esprit, qu'elle souhaite de me communiquer. Vous n'avez pas, Mademoiselle, d'Ami plus sincere & plus fidele que moi. Votre bonheur & celui de mon cher Jeronimo font ma seule occupation. Honorez-moi de votre confiance.

J'ai quelque chose à dire. J'ai plus d'une question à faire. Mais, plaignez-moi, Chevalier; il ne me reste plus de mémoire. Je l'ai tout-à-fait perdue! Ce qui m'est fort présent, c'est que nous vous avons des obligations, qu'il nous est impossible de reconnoître; & ce sentiment m'agite beaucoup.

Qu'ai-je fait, Mademoiselle, que de répondre à la voix de l'amitié, comme chaque personne de votre Famille l'auroit fait dans la même situation?

Cette généreuse maniere de penser augmente l'obligation. Dites-moi seulement, Monsieur, comment notre reconnoissance peut s'exprimer; comment la mienne le peut en particulier? & je serai plus tranquille. Il m'est impossible autrement de l'être jamais.

Eh quoi? Mademoiselle. Ne me croyez-vous pas bien récompensé par l'approche du succès, que toutes les apparences promettent à nos desirs?

Telle peut être votre opinion : mais la dette n'en a que plus de force pour nous.

Jugez, cher Docteur, si je n'étois pas comme forcé d'expliquer cette ouverture en ma faveur. Cependant, quand la chere Clémentine auroit été sans Parens, quand elle n'auroit dépendu que d'elle-même, je ne pouvois la croire assez bien rétablie, pour se déterminer d'elle-même dans une situation si délicate. Ainsi, quoique toute sa Famille m'eût déclaré, qu'on ne se conduiroit que par ses propres desirs, l'honneur me permettoit-il de prendre avantage, du noble sentiment de reconnoissance, dont je la voyois remplie ?

Si vous supposez, Mademoiselle, ai-je répondu, que votre Famille m'ait des obligations, qu'il lui soit difficile de reconnoître, le retour doit-être un Acte de Famille. Permettez que je m'en rapporte à votre Pere, à votre Mere, à vos Freres, & à vous-même. Ce que vous déterminerez ensemble aura surement ma parfaite approbation.

Après quelques momens de silence ; oui, Monsieur, je crois que vous le prenez fort bien. Mais, voici ma difficulté : la récompense est impossible. Je ne puis vous récompenser. Malheureusement le sujet commence à passer mes forces. J'ai de hautes idées, Monsieur, de ce que je dois au Ciel, à mes Parens, à vous . . . & j'ai commencé à jetter par écrit tout ce qui m'est venu sur cet im-

portant sujet. Je voudrois agir avec noblesse. Vous m'en avez donné l'exemple. Il faut que je continue d'écrire mes pensées ; je ne puis me fier à ma mémoire, non, ni même encore à mon cœur. Laissons un sujet, dont je me sens trop affectée. J'en parlerai d'abord à ma Mere; mais ce ne sera point sur le champ, & je vais la prier seulement de revenir.

Elle est passée aussi-tôt dans la chambre voisine, d'où elle est revenue avec la Marquise, qu'elle conduisoit par la main. J'en demande pardon à votre bonté, lui disoit-elle, en rentrant. J'avois plusieurs choses à dire au Chevalier pendant quelques momens que j'ai passés avec lui, & rien ne m'est revenu à la mémoire. Je n'ai pas dû me souvenir en effet de tout ce que je n'ai pu dire devant ma Mere. La Marquise n'a pensé qu'à la consoler par les plus indulgentes caresses. Mais tous les efforts qu'elle avoit faits commençant à l'affoiblir beaucoup, elle s'est retirée avec précipitation. Camille l'a suivie. Un instant après, elle est venue presser la Marquise de passer aussi dans le Cabinet; & je n'ai pas douté qu'il ne fût arrivé quelque accident extraordinaire. En effet la Marquise, après m'avoir laissé seul un quart d'heure entier, est revenue d'un air consterné. Que faire, Chevalier ! Elle est aussi mal que jamais. J'ai même observé des symptômes, que je ne lui avois jamais vus.

Il me semble, Madame, qu'elle a dans

l'esprit quelque fardeau, dont elle a de la peine à se décharger. Elle sera plus tranquille, lorsqu'elle aura révélé son secret. Vos tendres instances l'engageront à vous le communiquer. Je passe chez le Seigneur Jeronimo. Vous apprendrez d'elle-même, lorsqu'elle sera un peu revenue, ce qui s'est passé entr'elle & moi.

J'ai tout entendu, Chevalier; & je vous regarde comme le plus noble des hommes. Il n'y a que vous au monde, qui soit capable à la fois de tant de bonté & de désintéressement. Un acte de Famille! Assurément, il en faut un. Et comptez qu'il ne tardera point. Promettez-moi seulement que la maladie de ma Fille ne diminuera point votre affection, & qu'il lui sera permis de demeurer Catholique. De ma part, ces deux conditions sont les seules que j'exigerai. Tous les autres vous presseront encore d'embrasser notre foi, mais ce n'est plus que par honneur & pour sauver les apparences... L'arrivée du Marquis & du Prélat est venue interrompre cette effusion de cœur. Je les ai laissés, en priant la Marquise de leur apprendre ses nouvelles craintes, dont elle ne m'avoit informé qu'à demi. Camllie, que j'ai rencontrée en me retirant, m'a dit que sa Maîtresse étoit beaucoup mieux, mais qu'il étoit évident, qu'elle ne se rétabliroit pas avant la célébration du mariage. Jeronimo étant endormi; je suis retourné à mon logement, après avoir fait dire à la Marquise que je reviendrois le soir.

LETTRE LXXVI.

Le Chevalier GRANDISSON, *au même.*

Boulogne, 7, 18 *Juillet.*

C'Eſt à préſent, cher Ami, que les affaires touchent à leur criſe. En arrivant, on m'a dit que j'étois attendu dans l'appartement de la Marquiſe. Le Marquis, que j'y ai trouvé ſeul avec elle, m'a reçu d'un air tendre, mais ſérieux, & m'a pris la main pour me placer ſur un Fauteuil, entre celui de la Marquiſe & le ſien. Le Prélat, le Comte & le Pere Mareſcotti, ſont entrés auſſi-tôt, & ſe contentant de me ſaluer, ils ont pris leur place.

Ma chere, a dit le Marquis, en s'adreſſant à ſa Femme.

Après un moment d'héſitation, nous n'eſpérons plus, a-t-elle commencé, le parfait rétabliſſement de ma Fille, que de... elle s'eſt arrêtée.

Que de notre complaiſance pour tous les deſirs de ſon cœur, a continué le Prélat.

Eh bien, continuez, lui a dit la Marquiſe.

Il ſeroit inutile, a-t-il repris, de preſſer le Chevalier ſur un point rebattu, que nous avons fort à cœur.

Je me ſuis baiſſé, en confirmant ce qu'il diſoit par mon ſilence.

Quel malheur! a-t-il répliqué.

Le plus grand des malheurs, a dit le Comte.

Alors le Marquis m'a demandé, par quelle garantie je pouvois les assurer, que leur Fille ne seroit pas pervertie.

J'ai répondu que le Pere Marescotti prescriroit les conditions.

Ma conscience, a dit le Pere, ne me permet pas de consentir à ce mariage : cependant le mérite & les généreux services du Chevalier m'ôtent le pouvoir de m'y opposer. Je demande qu'il me soit permis de me taire.

Ma situation est la même, a dit le Prélat : mais la qualité de Frere me fait oublier celle d'Evêque. Cher Grandisson, nous laissez-vous du moins la liberté de répondre aux Curieux, que nous vous regardons comme un Enfant de l'Eglise, mais que de fortes raisons vous empêchent à présent de le déclarer ?

J'espere de votre bonté, Monseigneur, que vous n'exigerez point de moi ce que je ne pourrois accorder sans perdre une partie de votre estime. Si vous m'honorez beaucoup, en m'admettant dans votre illustre Famille, que ce ne soit point en me déshonorant à mes propres yeux.

Vous avez l'exemple de plusieurs grands Princes, m'a dit le Pere Marescotti; de Henry de France, Chevalier, d'Auguste de Pologne.

Il est vrai, mon Pere : mais les plus grands

Rois n'ont pas été grands dans toutes les actions de leur vie. Un changement de Religion leur cause d'autant moins de scrupule, que la plûpart n'en observent gueres les maximes...

Le Prélat m'a interrompu : Nous avons déja poussé cette matiere assez loin entre le Chevalier & moi. Je reviens à la question de mon Pere. Quelle sureté pouvons-nous avoir que ma Sœur ne sera point pervertie ? Le Chevalier s'en rapporte au Pere Directeur. Le Pere se dispense de répondre. Moi, Chevalier, je vous demande, si vous promettez que par vous ou par les Ministres de votre Eglise vous n'entreprendrez jamais de pervertir Clémentine ? Vous lui accorderez un Confesseur ; consentez-vous que ce soit le Pere Marescotti ?

Eh ! le Pere Marescotti seroit-il disposé...

Je le suis, Monsieur, pour soutenir l'attachement de Clémentine à sa foi, & dans l'espérance de convertir un homme, qui sera justement cher alors à toute cette Famille.

Non-seulement je donne volontiers les mains à cette proposition, mais je me croirai fort heureux, que le Pere Marescotti m'accorde le pouvoir de lui marquer tout le respect que j'ai pour lui. Je n'ai qu'une demande à faire ; c'est que le Pere me prescrive lui-même ses conditions. Elles seront remplies, je vous assure, à quelque prix qu'il mette ses soins.

Jamais, a-t-il repliqué, il n'y aura de difficulté

difficulté là-dessus entre vous & moi.

Vous n'en sauriez avoir sur cet article, a dit le Marquis; car le Pere Marescotti ne cessera point d'être le Directeur de cette maison.

Je ne propose au Pere qu'un seul engagement de sa part : c'est de borner ses soins à ceux qui sont déja dans ses principes, & de n'entrer jamais dans aucune discussion avec mes Domestiques, mes Vassaux, mes Voisins, dans un Pays, où la Religion établie est différente de la sienne. Je pourrois m'en reposer sur sa propre modération : mais, sans l'engagement que je lui demande, sa conscience seroit peut-être embarrassée; & je crois devoir cette précaution au repos de ma Patrie.

Vos Anglois, Chevalier, m'a dit le Comte, se plaignent beaucoup des persécutions de notre Eglise : cependant, à quelle contrainte les Catholiques ne sont-ils pas réduits en Angleterre ?

J'aurois mille choses à dire sur ce point. Mais il me suffit de répondre pour moi-même, & pour ma propre conduite.

A l'égard des Domestiques de ma Fille, je crois pouvoir espérer, a dit la Marquise, que le soin en sera confié au Pere Marescotti, qui en formera une petite Eglise autour d'elle, pour la soutenir dans un Pays, où sa Religion ne laissera point d'être exposée à quelque danger. Ses Femmes, ai-je répondu, & ses Domestiques particuliers,

feront toujours de fon choix. Si leur conduite eft raifonnable, ils trouveront de l'avantage à me regarder auffi comme leur Maître. S'ils fe conduifent mal, il eft jufte que je puiffe les croire dans ma dépendance, comme dans celle de leur Maîtreffe. Je ne dois pas être foumis à leurs caprices. S'ils fe croyoient indépendans de moi, je ferois défobéi, peut-être infulté; & mon reffentiment pour leur infolence pafferoit peut-être pour haine de leur Religion.

Cet article ayant été réglé fous une bonne forme, j'ai ajouté que fi Camille fuivoit fa Maîtreffe, j'aurois beaucoup de confiance à fa difcretion. Comme vous en avez auffi pour le Pere, m'a dit le Prélat, nous nous flattons qu'en Angleterre vous ne feriez pas difficulté de le confulter, fur les fautes dont les Domeftiques de ma Sœur pourroient être accufés.

C'eft à quoi je ne puis m'engager. Je dois être le Juge des mœurs & de la conduite de tous mes Domeftiques. Leur indépendance pourroit faire naître, entre leur Maîtreffe & moi, des difficultés, qui n'arriveroient jamais autrement. C'eft à moi, que le pouvoir de les congédier, pour une faute grave, doit appartenir. Je ne fuis pas d'un naturel capricieux. Ma charité ne fe borne point à ceux qui ont la même Religion que moi. Dans un pays éloigné, je fais ce qu'on doit à des Etrangers fur lefquels on a quelque pouvoir. Peut-être fe trouveront-ils mieux

de celui que j'aurai ſur eux. Mais les Domeſtiques de ma Femme, fût-elle Reine du monde entier, doivent être auſſi les miens.

Quel malheur, a dit le Pere Mareſcotti, que nous n'ayons pas tous une même foi! Mais, Monſieur, vous permettrez du moins que dans l'occaſion je prenne quelque part aux affaires de cette nature.

Oui; mon Pere; & je me conduirai volontiers par vos avis. Mais, je n'accorderois pas, au plus grand Saint du Ciel, ni au plus ſage de tous les hommes, l'empire ſur moi, dans ma Famille.

Mes ſentimens ont paru raiſonnables au Prélat. D'accord, m'a-t-il dit, ſur cet important article. N'eſt-ce pas neuf mois, que vous vous propoſez de paſſer en Italie?

Cette promeſſe, Monſeigneur, ſuppoſe que le goût de Clémentine ne ſoit pas pour un plus long ſéjour en Angleterre. Alors, je ne paſſerois que trois mois dans le Pays de ma naiſſance. Autrement, j'avois propoſé, que l'Angleterre & l'Italie euſſent alternativement leur année.

Nous ne pouvons déſirer, a dit le Marquis, que le Mari vive ſéparé de ſa Femme. Clémentine vous accompagnera, ſans doute, & la ſtipulation ne ſera que d'année en année: mais la premiere année doit être pour nous; & nous nous promettons, de votre part, toute ſorte d'indulgence pour cette chere Fille, en faveur d'une ſanté ſi foible.

Que je vous fasse une autre proposition, a repris la Marquise : c'est que dans cette premiere année, qui sera pour nous, vous engagerez vos deux Sœurs, qu'on nous a représentées ici comme de fort aimables femmes, & votre Pupille même, qui peut être regardée comme une petite Italienne, à venir passer une partie du tems avec nous. Vous aimez vos Sœurs ; & je serois bien aise, de voir Clémentine familiarisée, avant son départ, avec les Dames de votre Famille.

Mes Sœurs, Madame, sont du caractere le plus obligeant ; & je dois le même éloge à leurs Maris. Je ne doute point qu'elles n'entrent volontiers dans cette idée. Le tems, que vous jugez le plus agréable pour leur visite, est, sans doute, vers la fin de la premiere année. Outre la commodité de pouvoir s'y préparer, elles auront alors le double avantage, d'avoir commencé une heureuse amitié avec Clémentine, & de pouvoir l'accompagner, dans son voyage en Angleterre.

Cette ouverture n'a reçu que des applaudissemens. J'ai ajouté, que l'année d'après, je n'étois pas sans espérance, de voir quelqu'un de l'illustre Famille disposé à se mettre de la partie, pour ne laisser rien manquer à la satisfaction d'une fille si chere.

Qui sait, m'a répondu la Marquise, si le Marquis & moi, nous ne serons pas du nombre ? Il nous sera bien difficile de nous séparer de notre chere Fille. Cependant, ces mers...

Le Prélat, nous interrompant, a dit qu'il falloit remettre ce soin, à l'avenir, & le faire dépendre des circonstances; mais, qu'il étoit question, à présent, du bien de sa Sœur.

Il est considérable, a dit le Comte, & chacun de nous prendra plaisir à l'augmenter.

Si le Ciel vous donnoit plus d'un fils, a repris le Prélat; comme votre bien d'Angleterre suffiroit pour l'un, & que celui de nos deux Grand-Peres, qui est légué à ma Sœur, feroit un ample partage pour l'autre, nous espérons que l'un des deux seroit confié à nos soins.

Toute l'assemblée a jugé cette demande fort raisonnable.

J'ai répondu que c'étoit à quoi je ne pouvois m'engager. L'éducation des Fils, ai-je continué, ne regarde que moi, comme celle des Filles appartient à la Mere. Je consens que le bien d'Italie soit le partage des Filles, & qu'elles soient élevées sous vos yeux. Les Fils n'y auront aucune part.

A moins qu'ils ne deviennent Catholiques, a dit le Prélat.

Non, non, Monseigneur, ai-je répliqué. Ce pourroit être une tentation pour eux. Quoique je sois résolu de laisser, sur l'article de la Religion, la même liberté à mes descendans, qu'on m'a laissée à moi-même, je ne veux pas qu'on m'accuse de leur tendre un piege. En qualité d'Anglois, ils

feront exclus de tout droit à la fucceffion d'Italie. Ce Pays, fans doute, a des loix qui peuvent affurer cette difpofition.

Par le mariage de Clémentine, a dit le Marquis, toutes les prétentions de Daurana font annullées. Mais croyèz-vous, Chevalier, qu'il y ait de la juftice à priver du droit de la nature, des Enfans qui ne font point encore nés ?

Je jouis, Monfieur, d'une fortune confidérable, & j'ai d'autres efpérances. Ce que je ne poffede point ne peut être regardé comme à moi. C'eft le mariage qui fera mon droit, & les articles peuvent le modifier. Vous favez que les richeffes ne font pas le bonheur. Si mes Defcendans ne fe trouvent point heureux de ce qui peut leur fuffire, ils ne le deviendront point par une abondance fuperflue. J'efpere que le Seigneur Jeronimo fe rétablira. Il peut fe marier. Que le bien d'Italie paffe entre fes mains, au moment de mon mariage. S'il juge convenable, en le recevant, d'en marquer quelque reconnoiffance à fa Sœur, ce qu'il fera pour elle ne tournera qu'à fon ufage, fans aucune dépendance de moi. Si le Seigneur Jeronimo meurt dans le célibat, ou fans Enfans, que ce bien paffe au Général. Il ne peut être mieux employé ; & par le confentement que je promets, il ne fortira pas du Nom.

Ils fe font entre-regardés tous, avec diverfes marques d'étonnement. Mon Frere,

a dit le Comte au Marquis, nous pourrions tout abandonner à la générosité d'un jeune Homme de ce caractere. J'avoue qu'il me confond.

Le plus juste tempéramment, a repris la Marquise, est celui que le Chevalier a touché d'abord, & le plus conforme aussi à l'intention des deux Grand-Peres : c'est que le bien en question soit assuré aux Filles. Nos deux Fils n'auront rien à desirer après notre succession : & ce sera une sorte de récompense, pour la générosité du Chevalier, que le Patrimoine des siens ne soit pas diminué par la dote des Filles.

Tout le monde a généreusement applaudi ; & cet expédient m'étant proposé, j'y ai donné pleinement les mains. Voyez, Chevalier, m'a dit le Pere Marescotti, à quelle généreuse famille vous êtes prêt à vous allier ! Quoi ? des sentimens si conformes aux vôtres n'auront pas la force de vous toucher assez pour vous rendre Catholique ? Sa Sainteté, M. l'Evêque s'y engage, recevroit elle-même votre aveu, & se feroit une joie de vous accorder toutes ses bénédictions. Vous convenez qu'on peut faire son salut dans notre Eglise ; nous croyons qu'on ne le peut hors de son sein. Rendez-vous. Répandez la joie dans cette Famille. Faites le bonheur de Clémentine.

Quelle idée, mon Pere, prendriez-vous d'un homme qui sacrifieroit sa conscience aux plus grands avantages, aux plus hautes

considérations de la terre? Si je pouvois me persuader qu'il fût indifférent.... Mais remettons ce point à d'autres circonstances, lorsque nous pourrons le traiter entre vous & moi, comme entre un Pere & son Fils. Aujourd'hui, n'augmentez pas mes peines, en me mettant dans la nécessité de refuser quelque chose à cette chere & respectable assemblée.

Mon Pere, lui a dit le Prélat, n'insistons plus sur ce point. Vous savez quelles explications j'ai eues avec le Chevalier. Il est inébranlable. Si, dans la suite, vous faites plus d'impression sur lui, nous vous devrons tout notre bonheur. Et s'adressant au Marquis; à présent, Monsieur, il est question d'apprendre au Chevalier ce que vous avez dessein de faire pour ma Sœur, outre les donations de ses deux Grand-Peres.

J'ai prévenu le Marquis, qui se disposoit à répondre. Je vous demande en grace, Monsieur, de ne pas prononcer un mot là-dessus. Tous vos projets de cette nature peuvent s'exécuter annuellement, comme la conduite que vous me verrez tenir avec votre Fille pourra m'en faire juger digne. Ne connois-je pas la générosité de toute cette noble Famille? Je veux dépendre de vous. J'ai assez de bien pour Clémentine & pour moi, ou je connois mal son cœur. Dans tout ce que vous me dites, ne considérez que votre propre satisfaction, & de grace, épargnez-moi les détails.

Que dira ma sœur Sforce? s'est écrié le Comte. Tout opposée qu'elle est à cette alliance, pourra-t-elle refuser son admiration à tant de noblesse!

Quoi? m'a dit le Prélat, c'est sérieusement, Chevalier, que vous ne voulez aucun détail?

Très-sérieusement, & je le demande en grace.

Faisons tout ce qu'il désire, a-t-il repris. Monsieur (en me pressant la main) mon Frere, mon Ami, quel nom dois-je vous donner; nous cédons à toutes vos volontés. Mais notre reconnoissance aura son tour. Elle s'acquittera, n'en doutez point. Avec quelle ardeur ce devoir sera rempli! Mais hâtons-nous d'aller réjouir le cœur de Jeronimo, par le récit de tout ce qui s'est passé. Cette conférence auroit pu se tenir dans sa chambre; & tout le reste peut être reglé en sa présence.

Ce qui nous reste à faire, m'a dit le Marquis, c'est d'obtenir la permission de sa Sainteté. Elle ne l'a pas refusée dans les mêmes cas, c'est-à-dire, lorsque les Fils, ou les Filles d'un mariage, doivent être élevés dans la Religion Catholique.

Nous sommes tous passés dans l'appartement de Jeronimo; mais je n'ai fait que le traverser, en me rendant à la chambre de M. Lowther, pour leur laisser le tems de faire leurs récits. Jeronimo a marqué tant d'impatience de me voir, qu'on n'a pas

tardé à me rappeller. Il m'a serré dans ses bras, comme son Frere, avec mille félicitations sur son bonheur & le mien. Au milieu de ses caresses, je n'ai pu me défendre d'un peu de surprise, lorsque le Prélat, qui ne croyoit pas que je pusse l'entendre, a dit à sa Mere; ah Madame! le pauvre Comte de Belvedere! Quelle sera son affliction! Mais il ira se consoler à Madrid, avec quelque Dame Espagnole. Pauvre Comte! a répondu la Marquise: mais il seroit injuste de nous blâmer.

Demain, je suis invité à prendre le Chocolat avec Clémentine. On nous laissera peut-être seuls; ou du moins, je ne m'attens à trouver, avec elle, que sa Mere ou Camille.

Que ne donnerois-je pas, cher Docteur Barlet, pour être assuré que la plus excellente Fille d'Angleterre sera heureuse, avec le Comte de D..., le seul de tous ses Admirateurs, que je crois digne d'un si précieux trésor? Si Miss Byron avoit à se plaindre de son sort, & par ma faute, le souvenir de toutes mes précautions ne seroit pas capable d'adoucir l'amertume de mon cœur. Mais après tout, d'où me viennent tous ces soupçons de tendresse? & ne dois-je pas les prendre pour des mouvemens d'une vaine présomption? Cependant, si le Ciel ordonne que ma destinée soit unie à celle de Clémentine, je serois extrêmement satisfait de pouvoir apprendre, avant qu'elle ait reçu mes vœux, que Miss Byron, par complai-

ſance pour les ſollicitations de ſes Amis, ait accordé ſa main au Comte de D...

Il ſe préſente une occaſion, pour faire partir mes trois Lettres à la fois. Adieu, très-cher Docteur. Dans nos plus grands ſujets de plaiſir, les ſoupirs du cœur nous rappellent nos foibleſſes! Il n'eſt pas donné à la nature d'être plus parfaite. Adieu, cher Ami!

Suite de la Lettre de Mylady G..., où les trois précedentes étoient renfermées.

Eh bien, chere Sœur, que dites-vous de ces trois Lettres? je ſouhaiterois de m'être trouvée avec vous, lorſque vous les avez lues, pour mêler mes larmes avec les vôtres, en faveur de notre aimable Henriette. Pourquoi mon Frere s'eſt-il hâté d'écrire? Ne pouvoit-il pas attendre le réſultat de ſon entrevue ſuivante avec Clémentine? Quelle peut avoir été l'occaſion de faire partir des Lettres, qu'il a dû croire capables de nous jetter dans une mortelle incertitude? Malheur à cette occaſion, qui eſt venue ſi officieuſement ſe préſenter. Mais, tendre comme il eſt, peut-être s'eſt-il figuré, qu'il étoit néceſſaire de nous préparer à ce qui doit ſuivre, de peur que notre émotion ne fût trop vive, ſi nous n'apprenions l'évenement qu'après ſa concluſion. Nous, ma Sœur, aller faire notre cour, dans un an, à Mylady Clémentine Grandiſſon? Ah, la pauvre Henriette! & nous le permettroit-elle?

Mais il n'en sera rien ; non, non, c'est une chose impossible. Mais, silence là-dessus, & parlons des faits.

Lorsque ces Lettres sont venues de Londres, le Docteur Barlet étoit à table avec nous. On achevoit de diner. Il s'est levé, il est passé dans son appartement. Nous étions tous dans une extrême impatience. Après lui avoir laissé le tems de lire des dépêches d'un mille de long, ne le voyant point revenir, sa lenteur m'a paru insupportable. Notre chere Henriette a dit : je crains de mauvaises nouvelles. Espérons qu'il n'est rien arrivé de mal à Sir Charles, que Clémentine n'est pas retombée, que le bon Jeronimo ... J'appréhende pour lui.

Moi, j'ai pris le parti de monter à la chambre du Docteur. Je l'ai trouvé assis, le dos vers la porte, enseveli dans ses réflexions ; & lorsqu'il s'est tourné, en m'entendant entrer, j'ai vu qu'il étoit vivement pénétré.

Cher Docteur Barlet ! au nom du Ciel, comment se porte mon Frere ?

Ne vous alarmez pas, Mylady. Tout le monde se porte bien à Boulogne, ou commence à se bien porter. Mais hélas ! je m'afflige pour Miss Byron.

Comment, comment ? mon Frere seroit-il marié ? Il est impossible. Je ne le croirai jamais. Mon Frere est-il marié ?

Oh non, avant ces Lettres. Mais tout est conclu. Chere, chere Miss Byron ! C'est à

présent que votre grandeur d'ame sera mise à l'épreuve. Cependant Clémentine est une Fille d'un rare mérite. Pour vous, Mylady, vous pouvez lire ces Lettres, mais je ne crois pas qu'elles doivent être communiquées à Miss Byron. Vous verrez, à la fin de la derniere, quel est l'embarras du Chevalier, entre son honneur & sa tendresse.

J'ai parcouru fort avidement les trois Lettres. O Docteur! lui ai-je dit en finissant, comment faire cette ouverture à Madame Selby, à Madame Sherley, à notre Henriette? Cependant, différer de les rejoindre, lorsqu'elles savent que ces Lettres sont de mon Frere, ce seroit les alarmer trop. Descendons.

Prenez vous même les Lettres, Mylady. Vous avez de la tendresse de cœur. On peut se fier à votre prudence. Je vous suivrai dans quelques momens.

Excellent homme! Je voyois les larmes, qui s'avançoient jusqu'au bord de ses paupieres.

Je suis descendue. J'ai rencontré mon Mari au bas des dégrés; comment se porte Sir Charles, Madame? O Mylord, tout est perdu. Mon Frere, depuis le tems, est le Mari de la Signora Clémentine.

Un coup de foudre ne l'auroit pas plus abattu. Le Ciel nous en préserve! c'est tout ce qu'il a pu répondre. Il est devenu pâle comme la mort. Je l'aime, pour la tendre affection qu'il porte à mon Henriette. Les

Lettres, lui ai-je dit, en lui tordant la main, ne parlent point encore de la célébration ; mais tout le monde eſt d'accord ; & s'il n'eſt pas marié, il le ſera bien-tôt. Allez, Mylord; dites à Madame Selby, que je ſouhaiterois de l'entretenir dans le jardin à fleurs.

Il m'a dit que Miſs Byron étoit allée faire un tour dans le grand jardin avec ſa Couſine Nancy; que m'ayant vue monter chez le Docteur, qui étoit ſi long-tems à reparoître, elle avoit eu beſoin de prendre l'air ; qu'il avoit laiſſé dans la ſalle à manger M. Selby, ſa Femme, Emilie & Lucie, pour venir au devant de moi, & m'apprendre combien tout le monde étoit alarmé. En vérité les larmes couloient le long de ſes joues. Je lui ai tendu la main avec un regard d'amour. Il m'a plu dans ce moment. Je l'ai nommé mon cher Mylord. Je crois avoir entendu dire à notre chere Amie, que la crainte diſpoſe à la tendreſſe. Elle nous fait tourner les yeux autour de nous, pour trouver quelqu'un qui nous raſſure.

J'ai trouvé les perſonnes que je viens de nommer, prêtes à paſſer dans le jardin. O chere Madame Selby, ai-je dit en entrant, tout eſt réglé en Italie !

Ils ſont tous demeurés muets, à l'exception d'Emilie, dont le chagrin s'eſt fait entendre. Elle étoit prête à s'évanouir. On a fait appeller ſa Femme de chambre. Emilie s'eſt retirée.

J'ai dit alors à M. & à Madame Selby ce

que j'avois lu dans la derniere des trois Lettres. Le chagrin du Mari a vivement éclaté. Je n'entends point, a-t-il dit, quelle ſorte d'honneur peut avoir obligé Sir Charles de partir, à la premiere invitation, après les traitemens qu'il avoit reçus de ces fiers Italiens. Tout le monde auroit prévu que cela ne pouvoit ſe terminer autrement. Pauvre Henriette! Quel ſort pour la fleur de l'Univers! Méritoit-elle d'être ravallée au-deſſous d'une Précieuſe d'Italie? Ma conſolation, c'eſt qu'elle eſt ſupérieure à tous deux. Oui, Madame, je le ſoutiens. Un homme, fût-il un Roi, qui eſt capable de préférer une autre femme à notre Henriette, n'eſt pas digne d'elle.

Il s'eſt levé; il a fait pluſieurs tours dans la ſalle, à grands pas & d'un air chagrin. Enſuite, ſe remettant ſur ſa chaiſe; Madame, a-t-il dit à ſa Femme, nous allons voir ce que cette dignité de votre ſexe, pour laquelle vous avez ſi ſouvent plaidé, ſera capable de produire dans la plus noble de toutes les ames. Mais hélas! ce cher Amour trouvera une extrême différence entre la théorie & la pratique.

Lucie pleuroit: ſa douleur étoit muette. Madame Selby s'eſt eſſuyé pluſieurs fois les yeux. Chere Mylady, a-t-elle dit enfin; comment apprendrons-nous cette nouvelle à Miſs Byron? Il faut qu'elle la ſache de vous. Elle aura recours à moi pour ſe conſoler. Un peu de patience, M. Selby; vous ne

ménagez point assez Sir Charles Grandisson.

Je lui ai demandé aussi un peu de quartier pour mon Frere, en lui représentant qu'il méritoit plutôt d'être plaint; & je lui ai lu la conclusion de la troisieme Lettre. Mais rien ne pouvoit appaiser M. Selby. Il a continué de blâmer Sir Charles. Après tout, chere Sœur, ces Seigneurs de la création sont plus violens, plus déraisonnables, & par conséquent plus sots & plus pervers, plus enfans, s'il vous plaît, que nous autres femmes, lorsqu'ils voyent manquer ce qu'ils desirent beaucoup.

Pendant que nous cherchions le moyen de faire cette triste ouverture à notre charmante Amie, Madame Sherley est arrivée au château. Nous lui avons communiqué aussi-tôt le sujet de notre chagrin. Sa grande ame n'a laissé voir aucune marque de surprise. Je n'y vois point, nous a-t-elle dit, d'autre remede que la patience. Notre chere Fille s'y attendoit elle-même. Puis-je lire la Lettre qui contient cette intéressante nouvelle? Je lui ai présenté les trois Lettres. Elle n'a fait que les parcourir. J'admire Sir Charles, a-t-elle repris. Quel auroit été notre bonheur, si le Ciel avoit exaucé nos vœux! Mais vous vous souvenez, Madame Selby, que nous avons souvent plaint la vertueuse Clémentine. Il paroît assez que la généreuse attention de Sir Charles pour Henriette, coute quelque chose à sa tranquillité. Où est donc ma chere Fille?

Je fortois pour la chercher ; & je l'ai rencontrée fur les degrés de la Terrasse. Votre Grand-Maman, ma chere,... Oui, m'a-t-elle dit; j'apprends qu'elle est arrivée, & je me hâtois de lui venir rendre mes devoirs.

Mais comment vous trouvez-vous, Henriette ?

Assez bien, depuis que j'ai pris l'air. J'ai fait demander des nouvelles au Docteur Barlet ; il m'a fait dire que Sir Charles est en bonne santé, & que tous ses Amis se portent mieux. Je suis plus tranquille.

Elle a couru vers sa Grand-Mere avec la joie qu'elle a toujours de la voir. Elle lui a demandé sa bénédiction, un genou à terre, comme elle n'y manque jamais.

Eh quel heureux vent amene ma chere Mere à sa Fille ?

Le jour est fort beau. J'ai cru que l'air & le plaisir de voir mon Henriette feroient bien à ma santé. J'apprens, mon Amour, que vous avez des Lettres d'Italie ?

Ce n'est pas moi, Madame ; mais le Docteur Barlet en a reçu ; & je ne dois pas savoir apparemment ce qu'elles contiennent, car on ne me les a pas communiquées. C'est sans doute quelque chose, qui ne feroit point agréable pour moi. Mais, lorsque tout le monde est en bonne santé, je suis capable de patience pour le reste. Le tems nous apprendra tout.

Le Docteur Barlet, qui a pour cette vieille Dame autant d'admiration qu'elle en a pour

lui, s'eſt hâtée de lui venir rendre ſes reſpects. Elle m'a remis les Lettres; & je les ai gliſſées dans les mains du Docteur, ſans que Miſs Byron s'en ſoit apperçue. On m'a dit, a repris cette chere Fille, que mon Emilie s'eſt trouvée mal. Je ſors un inſtant, pour le ſavoir d'elle-même. Non, mon Amour, lui a dit ſa Tante, en la retenant par la main: Emilie ſera tout à l'heure ici.

Cet empreſſement, pour l'arrêter, lui a fait naître de nouveaux ſoupçons. Elle nous a regardés ſucceſſivement. Je vois, nous a-t-elle dit, dans les yeux de tout le monde, un air de compaſſion, qui doit ſignifier quelque choſe. Si c'eſt ſur moi qu'elle tombe, je demande en grace, que par une tendreſſe mal entendue je ne ſois pas la derniere, qu'on ait la bonté d'en informer. Mais je devine... avec un ſourire forcé.

Que devine mon Henriette? a dit ſa Tante.

Le Docteur, a-t-elle répondu, m'a fait aſſurer que Sir Charles ſe porte bien, & que ſes Amis commencent heureuſement à ſe rétablir: il ne m'eſt donc pas difficile de deviner, par le ſilence qu'on garde ſur le fond des Lettres, que Sir Charles eſt, ou marié, ou fort proche de l'être. Que dites-vous, cher Docteur?

Il n'a fait aucune réponſe, mais ſes yeux étoient mouillés. Miſs Byron s'eſt tournée vers nous, & nous a tous vus avec notre mouchoir aux nôtres. Son Oncle, quittant ſa chaiſe, eſt demeuré debout près d'une fenêtre, le dos tourné vers nous.

Ce langage eſt aſſez clair, a repris l'incomparable Henriette; & je vois que tout le monde s'afflige ici pour moi. Ma reconnoiſſance en eſt extrême; & je ne la crois pas moins juſte, parce que l'homme eſt Sir Charles Grandiſſon. Ainſi, cher Docteur, a-t-elle continué, en mettant la main ſur la ſienne, il eſt actuellement marié! Dieu tout-puiſſant (en levant affectueuſement les yeux vers le Ciel) je vous demande ſon bonheur & celui de Clémentine! Hé bien, mes chers Amis, que voyez-vous ici de contraire à mon attente?

Sa Tante l'a tendrement embraſſée. Son Oncle, courant à elle, l'a ſerrée entre ſes bras. Sa Grand-Mere, qui étoit aſſiſe, a tenu les ſiens ouverts, & la chere Henriette s'y eſt précipitée, en mettant un genou à terre. Mais après avoir fait de nouveaux remercimens à l'aſſemblée, elle a demandé la permiſſion de ſe retirer pour quelques momens. Sa Tante l'a retenue par la main, en lui diſant que Sir Charles n'étoit pas encore marié, mais... S'il doit l'être, a-t-elle interrompu, ne peut-on pas dire qu'il l'eſt déja? Emilie eſt entrée au même moment. Elle avoit fait un effort pour ſe remettre de ſon trouble, & peut-être croyoit-elle avoir retrouvé toute ſa préſence d'eſprit: mais, à la vue de ſa chere Miſs Byron, ſon courage s'eſt évanoui. Elle a recommencé à pleurer, à ſangloter. Elle vouloit ſortir, pour cacher ſes larmes; lorſque Miſs Byron l'arrêtant &

la prenant dans ses bras, l'a exhortée à s'armer de force, à faire des vœux, comme elle, pour le bonheur d'autrui, & même à s'en réjouir. Je ne m'en consolerai jamais, lui a répondu naïvement la petite Fille avec de nouveaux sanglots. C'est pour vous que je m'afflige. Je hais ces Italiennes. Je serois la plus heureuse créature du monde, si vous étiez Mylady Grandisson.

A présent que Miss Byron sait le pire, ai-je dit au Docteur, ne pouvons-nous pas lui communiquer les Lettres? Je vous en prie, a interrompu Madame Sherley, vous voyez que notre Henriette est un cœur noble. Le Docteur a répondu qu'il s'en rapportoit à notre jugement, & nous a remis les Lettres. Moi, qui les ai lues, ai-je repris, je vais passer au jardin avec Lucie, Nancy, Emilie; & nous laisserons ensemble, Madame Sherley, Madame Selby & Miss Byron. Le Docteur, à qui j'ai proposé de me suivre, a pris le parti de remonter à sa chambre. Lucie a témoigné quelque desir de rester, & les yeux de Henriette ont paru le desirer aussi. Je suis sortie avec les deux autres, auxquelles j'ai expliqué toute la substance des Lettres. Mylord G . .... est venu nous joindre, & n'a pas pris moins de part que nous à notre affliction; de sorte qu'il n'est resté autour de Henriette que des consolateurs, qui ont aidé à soutenir ses esprits; car sa Grand-Mere & sa Tante avoient toujours applaudi à la préférence qu'elle donnoit à Clémentine, en

faveur de sa maladie. Jamais il n'y eut dans une même famille trois Femmes aussi nobles que Madame Sherley, Madame Selby & Miss Byron. Mais M. Selby n'est pas satisfait, que mon Frere, aimant Henriette, comme il est évident qu'il l'aime, ait pu se déterminer si facilement à partir pour l'Italie. Son chagrin vient de l'affection même qu'il porte à mon Frere, & de celle qu'il a pour sa Niece. Mais il n'est pas besoin de vous dire, que tout homme qu'il est, il n'a pas l'ame aussi grande de moitié, qu'aucune des trois Femmes que j'ai nommées.

A notre retour, vous auriez été charmée de voir Henriette prendre Emilie à l'écart, pour la consoler, & pour lui faire valoir les circonstances qui semblent avoir entraîné mon Frere. Elle a rendu ensuite le même office à son Oncle. Que cette généreuse Fille a brillé aux yeux de tous les Témoins!

Lorsqu'elle s'est trouvée seule avec moi, elle m'a parlé du dernier article de la troisieme Lettre, où elle est nommée avec l'apparence d'une si vive tendresse, dans des termes si dignes du plus poli des hommes, qui marque un respect extrême pour elle & pour son sexe, & qui se reproche de la présomption à lui-même, pour avoir osé supposer que Miss Byron est à plaindre, & qu'elle a pour lui quelque partie de la tendresse qu'il a pour elle. Il est certain, m'a-t-elle dit, qu'il n'a pas vu, comme vous & votre Sœur, tout le fond d'estime que j'ai pour

lui. Comment l'auroit-il vu ? a-t-elle continué. Vous ſavez que nous étions rarement enſemble ; & lui ayant tant d'obligation, il a pu n'attribuer mes égards qu'à la ſeule reconnoiſſance. Mais il eſt clair qu'il m'aime ; ne le penſez-vous pas ? & peut-être m'auroit-il donné la préférence ſur toutes les autres Femmes, s'il avoit pu ſe refuſer aux circonſtances. Que le Ciel répande ſur lui toutes ſes bénédictions ! a-t-elle ajouté : c'eſt mon premier amour ; jamais je n'en aurai d'autre. Ne blâmez pas cette déclaration, ma chere Mylady. Vous m'avez déja condamnée une fois, en me traitant de Romanciere : mais ſongez que l'homme eſt Sir Charles Grandiſſon.

Malgré toutes ces apparences de force, hélas ! chere Sœur, on s'apperçoit aiſément que les heures ſolitaires de cette aimable Fille ſont un pénible fardeau pour elle. Elle a pris l'habitude de ſoupirer. Elle ſe leve avec les yeux enflés : le ſommeil l'abandonne : l'appétit lui manque : & tous ces ſymptômes ne lui ſont pas inconnus à elle-même ; on en juge par l'effort qu'elle fait pour les cacher. Quoi ? Faut-il que Henriette Byron, avec une beauté incomparable, avec une ſanté ſi floriſſante, une humeur ſi égale, des paſſions ſi faciles à gouverner, généreuſe, reconnoiſſante juſqu'à l'héroïſme, ſupérieure à toute autre femme en franchiſe de cœur, en vraie délicateſſe, d'un jugement & d'une maturité d'eſprit au-deſſus de ſon âge ; faut-il qu'elle

se voie sacrifiée, comme une victime innocente, sur l'autel d'un amour sans espérance? Sa situation me perce le cœur. Je ne puis supporter ce triomphe de l'autre sexe, quoique l'homme soit mon Frere. Mais au fond ce n'en est pas un pour lui. Il paroît au contraire, que son cœur, véritablement noble, soûffre mortellement de ne pouvoir se donner tout entier à cette excellente Fille.

M. Deane est arrivé ici ce matin. Il est homme de mérite. Dans un moment d'entretien, où il m'a parlé à cœur ouvert, j'ai su de lui que son dessein a toujours été de faire Miss Byron sa principale Héritiere. Il m'a informé de son bien, qui est considérable. Je vois que la vraie politique est d'être bon. Jeunes & Vieux, Riches & Pauvres, tout le monde est idolâtre de Miss Byron.

M. Deane est dans une inquiétude extrême pour sa santé, qui décline visiblement. Il la croit *en consomption*. Mais nous sommes convaincus, elle-même, & tous autant que nous sommes, que le mal n'est pas du ressort de la Médecine. Elle a feint de la surprise, lorsqu'il s'est expliqué sur ses craintes; dans la vue, comme elle me l'a confessé, d'éviter les sollicitations d'une tendresse importune, qui voudroit l'engager à des consultations pour une maladie, dont il n'y a que la patience & le tems qui puissent la guérir.

Que va devenir la Signora Olivia, lorsqu'elle sera informée de ce qui se passe à Boulogne? Elle a ses Emissaires, qui ne lui

permettront pas de l'ignorer long-tems. Quels sont ses transports! Je suppose, qu'étant en correspondance avec elle, vous ne serez pas long-tems sans être troublée par ses invectives.

Tout le monde vous desire ici, vous & votre Lord. Pour moi, je n'ai pas de plus vive impatience que de vous revoir tous deux, ou, si vous l'aimez mieux, de vous voir arriver pour me voir. Vous ne sauriez me prendre dans un tems plus avantageux pour moi. Pas le moindre démêlé avec mon Mari. Vous n'entendriez de nous, que tout ce qu'il vous plaît, Mylord..., mon cher Amour, vous ne me demandez rien.... Vous me prévenez, Mylord, dans tous mes desirs. Je l'ai averti fort tendrement de quelques-uns de ses foibles: il me remercie de l'instruction; & sa résolution, dit-il, est d'être tout ce qu'il faut pour me plaire.

J'ai fait des découvertes en sa faveur. Je lui ai trouvé plus d'esprit, plus d'agrément, plus de sens & de savoir, que je ne lui en croyois, & que je ne lui en avois même soupçonné, lorsque j'avois plus de raison de chercher toutes ces qualités dans son caractere. Il m'accorde une très-grande portion de jugement; & vous jugez bien, qu'après de telles découvertes à son avantage, il ne peut faire autrement. En un mot, nous faisons des progrès si monstrueux dans notre commerce d'estime, que pour peu qu'ils continuent, nous aurons peine à nous reconnoître

pour

pour le même homme & la même femme, qui firent, il y a quelques mois, une si bizare figure aux yeux des Spectateurs dans l'Eglise de Saint Georges. Il faudra nous remarier, pour nous assurer l'un de l'autre; car, soyez persuadée, que nous ne voudrons jamais paroître aussi sots, que nous le fumes alors. Ce qui le releve beaucoup dans mes idées, c'est la bonne opinion que tout le monde semble avoir ici de lui. On le trouve homme de sens, homme de bon naturel, & le croiriez-vous fort bel-homme? Tous les Habitans de cette maison passent pour gens très-sensés, & d'une grande pénétration; je ne puis les contredire, sans me faire tort à moi-même.

Vous apprendrez avec joie qu'Emilie, toujours attentive à copier son modele, sera une excellente Femme, & une très-bonne Mere de Famille. Miss Byron est réellement la Fille du monde qui entend le mieux l'économie domestique. A son arrivée, elle a repris la direction de cette Famille, pour soulager sa Tante Selby. C'étoit son office avant son voyage de Londres. Jusqu'à présent je me suis crue assez entendue sur cet article, mais elle m'a fermé pour jamais la bouche, & son administration est accompagnée de tant de dignité & de douceur, qu'elle est adorée de toute la Maison. Cependant j'ai peine à comprendre où elle trouve du temps pour cette multitude de soins, car nous ne nous appercevons jamais

qu'elle nous manque. Mais avec peu d'amour pour le lit, beaucoup d'ordre, & de l'aisance sans précipitation, rien n'est difficile.

Votre Lettre m'est remise à ce moment. J'avois prévu quelles seroient les agitations d'Olivia. Elle a reçu sans doute quelques informations de Boulogne, car pourquoi quitter si-tôt l'Angleterre, lorsqu'elle avoit résolu d'y attendre le retour de mon Frere? Malheureuse Femme! Henriette a pitié d'elle. Mais quel est le Malheureux dont Henriette n'ait pas pitié?

(N.) *On trouve ici plusieurs Lettres plus agréables qu'utiles au soutien de l'intérêt, l'une de la Comtesse de D.., qui ne perdant point de vue le mariage de son Fils, s'efforce de combattre l'amour de Miss Byron pour Sir Charles, par des raisonnemens pris de la nature de cette passion, & des difficultés où elle n'ignore pas que Sir Charles est engagé: les autres, de différentes personnes, & par des motifs tout différens de l'intérêt général. Mylady G... (auparavant Miss Charlotte Grandisson) ayant enfin quitté le Château de Selby, écrit aussi à Miss Byron, qu'elle y a laissée avec Emilie, & lui dit mille choses badines. Miss Byron lui fait une réponse plus grave, qui se ressent de sa situation. Le plus grand éloge qu'on doive ici à l'Auteur, regarde les caracteres qui sont habilement soutenus. Mais tout étant accessoire à la situation de Sir Charles,*

on y revient enfin par une Lettre au Docteur Barlet.

LETTRE LXXVII.

LE CHEVALIER GRANDISSON, au DOCTEUR BARLET.

A Boulogne, 8, 19 Juillet.

JE me sens le cœur plus triste qu'il ne l'a jamais été. Quel nom donner au bonheur dont on ne peut jouir, sans faire le malheur d'autrui ! Le Comte de Belvedere, informé de l'heureux changement de Clémentine, & que suivant toute apparence elle sera le prix des services d'un homme, à qui toute la Famille attribue son rétablissement, arriva hier au soir dans cette Ville, & me fit avertir aussitôt du dessein qu'il avoit de me rendre aujourd'hui sa visite.

Ce matin, j'ai reçu, par Camille, un message de Clémentine, qui me prie de remettre à l'après-midi l'entrevue dont nous étions convenus hier. J'ai demandé à Camille, si elle en savoit la raison, & pourquoi cet ordre me venoit si matin ? Elle m'a répondu, qu'il n'étoit parti que de sa Maîtresse, & qu'aucun autre n'y avoit eu la moindre part. La Marquise, m'a-t-elle dit, l'informa hier au soir, que tout étoit terminé; qu'elle seroit maîtresse de son sort,

& que vous auriez la permiſſion de la voir ce matin, pour apprendre ſes intentions d'elle-même. Là-deſſus, elle ſe jetta aux pieds de ſa Mere, avec les plus vives marques de reconnoiſſance pour l'affection & la bonté de ſa Famille; & depuis ce moment, elle a paru dans une diſpoſition tout-à-fait différente. Dans l'inſtant même, elle devint grave, réſervée; mais ardente pour ſa plume, dont elle ſe ſervit tout le reſte du jour, pour mettre au net ce qu'elle avoit écrit ſur ſes Tablettes. Demain, me diſoit-elle quelquefois, demain, Camille, ſera un grand jour. Que n'eſt-il déja venu! Cependant je le redoute. Comment ſoutiendrai-je une converſation de cette importance? Que ferai-je, pour être auſſi généreuſe, auſſi grande que le Chevalier? Sa bonté m'enflamme d'émulation. Que le jour me tarde; & que n'eſt-il paſſé! Toute la ſoirée s'eſt reſſentie de cette chaleur. Je crois, a continué Camille, qu'elle a rédigé pluſieurs articles, que ſon deſſein eſt de vous faire ſigner: mais, ſur quelques mots qui lui ſont échappés, j'oſe dire, Monſieur, qu'ils ſont dignes de ſon ame généreuſe, & que vous y trouverez moins de dureté que de caprice.

J'eus beaucoup de peine, a pourſuivi la fidelle Camille, à lui perſuader vers minuit, de prendre un peu de ſommeil. Elle s'eſt levée, dès quatre heures du matin, elle a repris ſa plume; & vers ſix heures, elle m'a chargée de la commiſſion dont je m'acquitte.

Je lui ai repreſenté que l'heure étoit peu convenable, & je l'ai preſſée d'attendre que ſa Mere fut levée. Mais elle m'a priée de ne pas la contredire, & de ſonger que ſa Mere la laiſſoit maîtreſſe de ſes volontés. Ainſi, Monſieur, a conclu Camille, mon devoir eſt rempli. Je vois que les événemens du jour demandent des précautions; mais vous n'avez pas beſoin de conſeil dans une conjoncture ſi délicate.

L'arrivée du Comte de Belvedere ayant interrompu Camille, elle m'a quitté, pour retourner à ſes fonctions.

à dix heures.

Le Comte, que j'ai reçu avec toutes les civilités poſſibles, n'y a répondu, que par un air froid & mécontent. Surpris de ne pas lui trouver la politeſſe & l'amitié qu'il a toujours marquées pour moi, je lui en ai témoigné quelque choſe; il m'a demandé ſi je l'informerois fidellement des termes où j'étois avec la Signora Clémentine? Fidellement, ſans doute, ai-je répondu, ſuppoſé que j'entre dans quelque explication: mais la diſpoſition, où je vous vois, ne me permet peut-être point de vous ſatisfaire là-deſſus.

Je vous diſpenſe d'une autre réponſe, a-t-il répliqué. Vous me ſemblez ſur de vos avantages: mais, Clémentine ne ſera point à vous, pendant qu'il me reſtera un ſouffle de vie.

Après tant de révolutions, Monsieur; après tant d'incidens & de scenes, que je n'ai pas cherché à faire naître, rien ne doit être capable de me surprendre: mais si vous avez quelques prétentions à former, quelques demandes à faire sur ce point, ce n'est point à moi, c'est à la Famille du Marquis della Porretta qu'il faudroit vous adresser.

Croyez-vous, Monsieur, que je ne sente point l'ironie de ce langage? Sachez, néanmoins, qu'à l'exception d'un seul, tous les cœurs de la Famille sont dans mes intérêts. D'ailleurs toutes les considérations sont pour moi; & vous n'avez pour vous, que la générosité de vos services, que je ne conteste point, ou peut-être les agrémens de votre figure & de vos manieres.

Ces qualités, Monsieur, réelles ou non, ne doivent être reprochées qu'à ceux qui veulent s'en prévaloir. Mais permettez que je vous fasse une question: si vous n'aviez pas d'autre obstacle que moi, auriez-vous quelque espérance à l'affection de Clémentine?

Aussi long-tems qu'elle ne sera point mariée, il m'est permis d'espérer. Sans votre retour, je ne doute point qu'elle n'eut été à moi. Vous n'ignorez pas que sa maladie n'auroit point été capable de m'arrêter.

Je n'ai rien à me reprocher dans ma conduite. C'est, Monsieur, le point essentiel pour moi, qui n'en dois compte à personne. Cependant, si vous en avez quelque doute,

éclairciſſez-vous. J'ai tant d'eſtime pour le Comte de Belvedere, que je ſouhaite ſincerement de mériter la ſienne.

Apprenez-moi donc, Chevalier, quelle eſt actuellement votre ſituation avec Clémentine, ce qui s'eſt conclu entre vous & la Famille, & ſi Clémentine s'eſt déclarée pour vous ?

Elle ne s'eſt point encore ouverte avec moi. Je répete que l'eſtime du Comte de Belvedere m'eſt précieuſe; & je m'expliquerai, par conſéquent, avec plus de franchiſe qu'il ne doit ſe le promettre de l'humeur chagrine qui paroit le dominer dans cette viſite. J'ai parole, cet après midi, pour un entretien avec Clémentine. Tout eſt d'accord entre ſa Famille & moi. Je me ſuis impoſé pour regle, de prendre les mouvemens d'un eſprit ſi pur, quoique hors de ſon aſſiette naturelle, pour l'ordre de la Providence. Juſqu'à préſent, les miens ont été purement paſſifs : l'honneur ne me permet plus de m'arrêter à ces bornes. Cet après - midi, Monſieur, ...

Cet après-midi ... (d'une voix alterée) quoi ? cet après-midi !

Décidera de ma deſtinée par rapport à Clémentine.

Vous me déſeſperez ! Si ſes Parens ſont déterminés en votre faveur, c'eſt par néceſſité, plutôt que par choix. Mais s'ils la laiſſent maîtreſſe d'elle-même, je ſuis perdu !

Suppoſé qu'elle ſe détermine pour moi,

c'est une raison, Monsieur, qui ne laisse point de réplique. Mais les circonstances ne me paroitront pas fort heureuses, si c'est, comme vous le dites, sans inclination du côté de la Famille que j'obtiens l'honneur d'y être admis; & moins encore, si ma bonne fortune entraîne le malheur d'un homme tel que vous.

Quoi? Chevalier, c'est aujourd'hui que vous devez voir Clémentine, pour terminer avec elle! Cet après-midi! Et vous devez changer de conduite? mettre de l'empressement dans vos soins? la solliciter de se donner à vous? Ma Religion, l'honneur de mon Pays.... Expliquons-nous, Monsieur. Il faut convenir de quelque chose. Je vous le dis avec un mortel regret; mais il le faut. Vous ne refuserez point de vous mesurer... Le consentement n'est pas encore donné. Vous ne déroberez pas ce trésor à l'Italie. Faites-moi l'honneur de sortir à ce moment avec moi.

Malheureux Comte! Que je vous plains! Vous connoissez mes principes. Il est dur, après la conduite que j'ai tenue, de se voir invité.... Faites-vous expliquer tous mes procédés, par le Prélat, par le Pere Marescotti, par le Général même, qui a toujours été de vos Amis, & qui étoit autrefois si peu des miens. Ce qui les a fait entrer dans des sentimens, aussi contraires à leurs inclinations que vous le pensez, ne peut être sans force sur une ame aussi noble que celle du

Comte de Belvedere. Mais à quelque résolution que les éclaircissemens puissent vous porter, je vous déclare d'avance que je n'accepterai jamais votre rendez-vous, qu'à titre d'Ami.

Il s'est tourné, avec une vive émotion. Il s'est promené dans ma chambre, comme un homme irrésolu. Enfin, se rapprochant de moi, d'un air égaré; je vais de ce pas, m'a-t-il dit, voir le Pere Marescotti, le Prélat, leur faire connoître mon désespoir; & si je perds l'espérance... O Chevalier! Je vous le répéte encore; Clémentine ne sera point à vous pendant ma vie. En sortant, il a regardé autour de lui, comme s'il eut craint d'être entendu de quelque autre que moi, quoique nous n'eussions personne proche de nous; & se baissant vers moi, il vaut mieux, a-t-il ajouté, mourir de votre main que de... Il n'a point achevé; & sans me laisser le tems de répondre, il m'a quitté si brusquement, qu'il avoit disparu lorsque je suis arrivé à la Porte. Comme il étoit venu à pied, un Valet, qu'il avoit à sa suite, a dit aux miens, que Madame de Sforce l'étoit allée voir à Parme, & que depuis cette visite, on avoit rémarqué dans son humeur, un changement qui alarmoit toute sa Maison.

Apprenez-moi, cher Docteur, comment les Téméraires vivent si tranquilles, lorsqu'avec tant de précautions pour éviter l'embarras, & tant d'éloignement pour toute

sorte d'offense, à peine suis-je parvenu à me dégager d'une difficulté, que je retombe dans une autre. De quoi les Femmes ne sont-elles pas capables, lorsqu'elles entreprennent de mettre la division entre des Amis? Madame de Sforce a l'humeur hautaine, intriguante. Il n'est pas de son intérêt que Clémentine soit jamais mariée. Cependant le Comte de Belvedere est d'un naturel si froid, si éloigné de la violence, que n'ignorant point les vues de cette Dame, j'admire par quels artifices elle a pû susciter une flamme si vive, dans une ame si paisible.

Le tems me presse, pour me rendre au Palais della Porretta. Je ne suis pas tranquille sur le recit de Camille. Ne marque-t-il point, dans sa Maîtresse, une imagination trop échauffée, pour une occasion de cette importance? & ne dois-je pas craindre, qu'elle ne soit rien moins que rétablie?

LETTRE LXXVIII.

Le Chevalier GRANDISSON au même.

même jour, au soir.

JE voudrois recueillir mes esprits, mon cher & respectable Docteur, pour vous faire un détail, que vous trouverez fort surprenant. Clémentine est la plus noble Fille qui soit au monde. Qu'arrivera-t-il enfin .....

Mais, j'ai besoin d'un cœur plus tranquile, & d'une main plus ferme, pour être en état de continuer.

Je me trouve un peu moins agité. Mes premieres lignes demeureront, pour vous faire juger quelle étoit l'émotion de mon ame, lorsqu'en arrivant, j'ai tenté d'écrire mille choses, qui venoient de se passer sous mes yeux.

Camille m'attendoit dans la premiere salle, avec ordre de me conduire chez la Marquise. J'y ai trouvé avec elle le Marquis & le Prélat. O Chevalier, m'a-t-elle dit, nous avons été fort troublés par une visite du Comte de Belvedere. Qu'il est à plaindre! Il nous a dit, qu'il vous avoit vu chez vous.

Il est vrai, Madame. Alors, j'ai raconté, à la priere du Prélat, tout ce qui s'étoit passé entre nous, excepté ses derniers mots, par lesquels j'ai cru devoir entendre, qu'il aimoit mieux mourir de la main d'autrui, que de la sienne.

Ils ont témoigné la part qu'ils prenoient à sa peine, & leur inquiétude pour moi; mais je ne me suis point apperçu, que cet incident eût altéré leurs dispositions en ma faveur. Ils avoient déclaré au Comte, que le rétablissement de leur Fille, paroissant dépendre de la parfaite satisfaction de ses desirs, ils étoient résolus de n'y plus apporter la moindre opposition. La visite de ce malheureux Ami, m'a dit la Marquise, & ses emportemens,

qui m'ont fait d'autant plus de pitié, que je le crois menacé de la maladie de ma Fille, m'ont empêchée de voir Clémentine depuis deux heures. J'allois passer chez elle, lorsque vous êtes arrivé: mais Camille ira pour moi.

Ce matin, a continué la Marquise, dans l'entretien que j'ai eu avec elle, elle s'est excusée de vous avoir envoyé Camille, pour vous prier de remettre votre visite à l'après midi. Elle n'étoit pas préparée, m'a-t-elle dit, à vous recevoir. Je lui ai demandé de quels préparatifs elle avoit besoin, pour voir un homme que nous estimions tous, & qui lui avoit toujours marqué tant de respect? Elle m'a répondu, que devant vous voir dans un jour, sous lequel il ne lui avoit pas encore été permis de vous regarder, elle avoit quantité de choses à vous dire, & qu'elle craignoit de ne pouvoir se les rappeller; qu'elle en avoit écrit une partie, mais qu'elle n'étoit pas encore contente d'elle-même; que vous étiez grand, qu'elle vouloit s'efforcer de ne l'être pas moins; que la liberté, que nous lui accordions, augmentoit son embarras, & qu'elle avoit déja souhaité vingt fois d'être à la fin du jour.

Je lui ai proposé, a poursuivi la Marquise, de prendre plus de tems; un mois, une semaine. Non, non, m'a-t-elle dit; je serai prête à le voir tantôt. Qu'il vienne. Je me sens la tête assez bien. Qui sait si je ne serai pas plus mal demain, ou dans une semaine.

Camille est rentrée. On lui a demandé

dans quel état elle avoit laissé sa Maîtresse. Elle nous a dit qu'elle l'avoit trouvée fort pensive, mais l'esprit vif & agité ; qu'elle paroissoit remplie de la visite qui s'approchoit, & que depuis une demie-heure, elle avoit demandé trois fois si le Chevalier étoit arrivé ; qu'elle relisoit souvent ce qu'elle avoit écrit ; qu'elle le mettoit sur sa table & le reprenoit ; que se levant quelquefois, elle se promenoit un moment dans sa chambre, tantôt avec un air de dignité, tantôt la tête panchée ; que pendant la derniere heure elle avoit plusieurs fois pleuré ; que dans d'autres momens elle soupiroit : qu'elle n'étoit pas contente de son habillement ; qu'elle avoit voulu d'abord être en noir, puis en couleur ; qu'ensuite elle avoit demandé une robe bleue & argent, & qu'elle s'étoit déterminée enfin pour un satin blanc tout uni. Elle paroît un Ange dans cette parure, a conclu Camille ; mais qu'il seroit à souhaiter, que ses yeux & ses mouvemens fussent un peu plus composés !

Je prévois de la difficulté pour vous, m'a dit le Prélat. Toutes ces agitations marquent encore quelque désordre. Cependant, si proche d'une entrevue, qui doit finir par une déclaration en votre faveur, elles font juger combien son cœur est intéressé à cet événement : Puisse-t-il faire votre bonheur & le sien !

Je ne crains rien pour le bonheur de ma Fille, a dit la Marquise, dans tout ce qui

dépendra du Chevalier. Je suis sûre de sa tendresse pour elle.

Il me semble, a dit le Marquis, que nous pourrions lui laisser la liberté de mener sa Femme en Angleterre, pendant les premiers six mois, a condition de nous la ramener pour les six autres. Ce changement pourroit faire prendre un nouveau cours à ses idées. La vue continuelle des mêmes lieux & des mêmes personnes est capable d'attrister son cœur. J'ajoute que son absence serviroit à fortifier ce pauvre Comte de Belvedere.

Le Prélat a loué cette idée. La Marquise n'a pas fait d'autre objection, que celle de sa tendresse. On a conclu, que le choix en seroit abandonné aussi à Clémentine. Camille, a dit le Marquis, il est tems d'avertir ma Fille, que le Chevalier attend qu'elle demande à le voir. Vous y consentez? m'a-t-il dit civilement.

Camille n'est pas revenue aussi-tôt: à son retour, elle nous a fait une nouvelle peinture des agitations de sa Maîtresse, qu'elle a terminée, en priant la Marquise de monter à son appartement. Si c'étoit votre premiere entrevue, m'a dit le Prélat, je ne serois pas surpris de ce désordre: mais il faut avouer que le mal se montre sous une étrange variété de formes.

La Marquise est montée avec Camille, & m'a fait avertir presqu'aussi-tôt de la suivre. Elle est venue au devant de moi, jusqu'à la porte du cabinet: & sortant, elle

m'a dit en peu de mots; je crois qu'elle sera plus satisfaite, que je vous laisse seul avec elle. Je ne m'éloignerai point. Camille me tiendra compagnie dans la chambre voisine.

En entrant dans la chambre, j'ai trouvé Clémentine à sa toilette, mais abîmé dans ses méditations, & la tête appuyée sur sa main. A ma vue, un charmant vermillon s'est répandu sur ses joues. Elle s'est levée, elle m'a fait une profonde révérence, elle s'est avancée de quelque pas vers moi; mais elle paroissoit tremblante, & ses regards étoient incertains.

Je me suis approché d'elle. J'ai pris respectueusement sa main des deux miennes, & je l'ai pressée de mes levres. Ah! Chevalier, m'a-t-elle dit, en détournant un peu le visage; mais sans retirer sa main. Elle n'a rien ajouté; & comme retenue par l'embarras de s'expliquer, elle a poussé un soupir.

Je l'ai conduite à sa chaise. Elle s'est assise, en continuant de trembler. Que je remercie le Ciel, ai-je dit, en penchant la tête sur ses deux mains, que je tenois dans les miennes, de me faire voir cet heureux changement dans une santé si chere: Puisse-t-il achever son ouvrage!

Heureux vous-même, m'a t-elle répondu; heureux, du pouvoir qui vous est donné d'obliger, comme vous l'avez su faire! Mais comment.... comment pourrai-je.... O Monsieur! vous savez les mouvemens qui n'ont pas cessé de déchirer mon cœur,

depuis que... j'oublie depuis quand... O Chevalier! le pouvoir me manque... Elle s'est arrêtée. Elle a pleuré. Elle a comme perdu la force de parler.

Il est en votre pouvoir, Mademoiselle, de rendre heureux ce même homme, à qui vous attribuez des obligations, dont vous êtes déja plus qu'acquittée.

Je me suis assis près d'elle, au signe qu'elle m'en a fait.

Parlez, Monsieur. Il se passe de grands mouvemens dans mon Ame. Dites-moi, dites-moi, tout ce que vous avez à me dire. Mon cœur (en y portant la main) est serré dans sa prison; je crois sentir qu'il manque d'espace. Cependant, le pouvoir de s'expliquer lui est refusé. Parlez, & je vous écouterai en silence.

Toute votre Famille, Mademoiselle, est réunie dans le même sentiment. Il m'est permis de vous ouvrir mon cœur. Je me promets d'être entendu avec bonté. Le Pere Marescotti me favorise de son amitié. Les conditions sont celles que j'ai offertes, en partant pour l'Angleterre.

Elle a panché la tête, & son attention sembloit redoubler.

De deux années l'une, je serai heureux avec ma Clémentine, en Angleterre....

Votre Clémentine, Monsieur! Ah, Chevalier! [Elle a tourné la tête, en rougissant.] Votre Clémentine, Monsieur! a-t-elle répété; & j'ai crû voir un air de joie sur

son visage. Cependant une larme s'est dérobée de ses yeux.

Oui, Mademoiselle, on m'accorde l'espérance de vous voir à moi. Vous aurez votre Directeur avec vous: le Pere Marescotti consent à vous accompagner, pour cette fonction. Sa piété, son zele, mes propres égards pour ceux dont les principes sont différens des miens, mon honneur, engagé solemnellement à la Famille qui me confie son plus cher trésor, seront votre sureté....

Ah Monsieur! a-t-elle interrompu; vous ne serez donc pas Catholique?

Vous avez consenti, Mademoiselle, avant mon départ pour l'Angleterre, que je suivisse le mouvement de ma conscience.

Est-il donc vrai? a-t-elle dit, avec un soupir.

Votre Pere, Mademoiselle, vous informera lui-même de tous les autres articles, dont on est convenu, pour votre parfaite satisfaction.

Ses yeux étoient gros de larmes. Elle paroissoit incertaine. Deux ou trois efforts, qu'elle a faits pour parler, n'ont produit qu'un son confus. Enfin, s'appuyant sur mon bras, elle s'est avancée en tremblant, vers le Cabinet; elle y est entrée. Laissez-moi, laissez-moi, m'a-t-elle dit: & m'ayant mis un papier dans la main, elle a tiré la porte sur elle. Le cœur percé de ses sanglots, que je pouvois entendre, je suis passé dans la chambre voisine, d'où sa Mere &

Camille avoient entendu une partie de notre court entretien. La Marquise est entrée dans le Cabinet ; mais revenant aussitôt ; graces au Ciel, m'a-t-elle dit, elle jouit de toute sa raison, quoiqu'elle paroisse fort affligée. Elle m'a suppliée de l'abandonner à elle-même. Si vous pouvez lui pardonner, dit-elle, son cœur sera soulagé. Elle vous a donné un papier, qu'elle vous prie de lire. Elle attendra que vous la fassiez appeller, si vous pouvez, a-t-elle ajouté, souffrir, après l'avoir lu, une créature indigne de votre bonté. Quel étrange mystere, a repris la Marquise, cet Ecrit peut-il donc renfermer ?

J'étois aussi surpris qu'elle. Je n'avois pas encore ouvert le papier, & j'ai offert de le lire en sa présence : mais elle a souhaité de ne le voir qu'avec le Marquis, s'il convenoit qu'ils en prissent tous deux connoissance. Elle est sortie avec précipitation, & Camille a passé dans l'autre chambre, pour y attendre les ordres de sa Maîtresse. Je suis demeuré seul. Voici l'étonnante Piece que j'ai lue. (a)

„ O vous, qui êtes ce qu'il y a de plus „ cher à mon cœur, pardon mille fois... „ de quoi dirai-je ? Est-ce du dessein que „ j'ai de faire une grande action, si j'en ai

(a) Il n'est pas besoin de faire observer qu'elle se ressent de la maladie de Clémentine, qui est causée par l'amour & la Religion ; ni d'avertir que c'est en quoi consiste ici l'art de l'Auteur.

„ la force ? L'exemple me vient de vous ;
„ qui êtes à mes yeux le plus grand des hom-
„ mes. Mon devoir parle d'un côté ; mon
„ cœur y résiste, & me tente d'une foiblesse.
„ C'est toi, Dieu puissant ! que je prie de me
„ soutenir dans ce grand combat. Ne per-
„ met pas qu'il renverse ma raison, comme
„ il l'a déja fait ; cette foible raison, qui ne
„ commence qu'à renaître ! O Dieu ! fortifie-
„ moi ! L'effort est extrême. Il est digne de
„ la perfection à laquelle Clémentine a tou-
„ jours aspiré.

„ Mon Précepteur ! Mon Frere ! Mon
„ Ami ! O le plus cher & le meilleur des
„ hommes ! Ne pense plus à moi ! Je suis in-
„ digne de toi. C'est ton ame, qui a charmé
„ Clémentine. Lorsque j'ai remarqué les
„ graces de ta figure, j'ai retenu mes yeux,
„ j'ai mis un frein à mon imagination : &
„ comment ? en tournant mes réflexions sur
„ les graces supérieures de ton ame. Mais
„ cette ame, ai-je dit, n'est-elle pas faite
„ pour une autre vie ? L'obstination, la per-
„ versité de cette ame si chere, permet-elle à
„ la mienne de se lier à elle ? L'aimerai-je,
„ jusqu'à souhaiter à peine d'être séparée
„ d'elle dans son sort futur ? O le plus aima-
„ ble de tous les hommes ! comment puis-je
„ m'assurer que si j'étois à toi, la force de
„ l'amour, la douceur des manieres, les
„ complaisances de la bonté, ne m'entrai-
„ nassent point après toi ? Moi, qui regar-
„ dois autrefois un Hérétique comme le pire

„ de tous les Etres, je me sens déja changée, „ par une séduction irrésistible, jusqu'à „ prendre, en ta faveur, une meilleure opi- „ nion de ce que j'ai déteſté. De quelle for- „ ce seroient les avis du plus pieux Directeur, „ lorsque tes caresses, & tes douces persua- „ sions, s'employeroient à pervertir un „ cœur tout à toi? Je sais que l'espérance „ de te convaincre toi-même me donneroit „ la force de disputer avec toi: mais ne te „ connois-je pas des talens fort supérieurs „ aux miens? & quel seroit mon embarras, „ entre le sentiment de mon devoir & la foi- „ blesse de ma raison? Alors, un Directeur „ ne manqueroit point de s'allarmer pour „ moi. Mon sexe n'aime pas les soupçons „ dont il se croit offensé; ils produisent „ le mécontentement & l'aversion: & ton „ amour, ta bonté, emportant bientôt la „ balance, ma perte ne seroit-elle pas cer- „ taine?

„ Et que m'ont fait mon Pere, ma Mere, „ mes Freres, pour m'inspirer l'envie de les „ quitter, & pour me faire préferer à ma „ Patrie, un Pays que je haïssois il n'y a pas „ longtemps, aussi bien que sa Religion? Le „ changement même, qui a fait disparoître „ cette haine, n'est-il pas une autre preuve „ de ma foiblesse & de ton pouvoir? O le „ plus aimable des hommes! O toi, que „ mon ame adore, ne cherche point à me „ perdre par ton amour! Si je me donnois à „ toi, un devoir trop cher me feroit oublier

„ ce que je dois à Dieu, & me précipiteroit
„ dans des malheurs qui ne regarderoient
„ pas ſeulement l'avenir; car ma perverſion,
„ dans un tems, n'empêcheroit pas qu'il ne
„ me revînt des doutes; & tes moindres ab-
„ ſences me rendroient doublement malheu-
„ reuſe. L'indifférence eſt-elle poſſible ſur un
„ ſujet de cette importance? Ne m'as-tu pas
„ fait voir toi-même qu'elle ne l'eſt pas pour
„ toi? & ton exemple ne ſert-il pas à m'inſ-
„ truire? Une fauſſe Religion aura-t-elle plus
„ de force que la vraie Religion du Ciel? O
„ toi, le plus aimable des hommes! ne cher-
„ che point à me perdre par ton amour.

„ Mais eſt-il vrai que tu m'aimes? Ou
„ n'ai-je l'obligation de tes ſoins, qu'à ta
„ généroſité, à ta compaſſion, à ta nobleſſe,
„ pour une malheureuſe Fille, qui ſe propo-
„ ſant d'être auſſi grande que toi, n'a pu ſou-
„ tenir l'effort? Le Ciel m'eſt témoin des
„ combats que j'ai livrés à mon cœur, & de
„ tout ce que j'ai tenté pour me vaincre moi-
„ même. Permets, généreux Homme, que
„ je parvienne à cette victoire. Il eſt en ton
„ pouvoir de me tenir enchaînée ou de me
„ rendre libre. Tu m'aimes, je le ſais. C'eſt
„ la gloire de Clémentine, de penſer que tu
„ l'aimes. Mais elle n'eſt pas digne de toi.
„ Cependant laiſſe avouer à ton cœur que
„ tu aimes ſon ame, ſon ame immortelle,
„ & ſa paix future. C'eſt le ſeul témoignage
„ qu'elle demande de ton amour, comme
„ elle s'eſt efforcée de te témoigner le ſien.

„ Tu es la grandeur même ; tu es capable de
„ l'effort qu'elle n'a pu soutenir. Fais le bon-
„ heur de quelque autre Femme ! Mais je ne
„ pourrois supporter que ce fut une Italienne.
„ Si c'en devoit être une, ce ne seroit pas
„ Florence, mais Boulogne, qui te l'offriroit.
„ O Chevalier Grandisson ! comment vous
„ présenter cet Ecrit, qui m'a coûté tant de
„ larmes, tant d'étude, que j'ai changé,
„ revu, transcrit tant de fois, & que je mets
„ encore une fois au net, dans l'intention de
„ vous le faire lire ? Je doute réellement que
„ je le puisse, & je ne le ferai point sans
„ avoir essayé mes forces dans une conversa-
„ tion particuliere avec vous.
„ Vous, mon Pere ! ma Mere ! mes Freres !
„ & vous, mon cher & pieux Directeur !
„ vous m'avez aidée par votre généreuse in-
„ dulgence, à remporter sur moi-même une
„ partie de la victoire. Vous avez fait céder
„ votre jugement au mien. Vous m'avez dit
„ que je serois heureuse, si je pouvois l'être
„ par le choix de mon cœur. Mais ne vois-je
„ point que je n'en ai l'obligation qu'à votre
„ complaisance ? Cesserai-je jamais de me
„ rappeller les raisons que vous avez oppo-
„ sées tant de fois à cette alliance avec le plus
„ noble des hommes, toutes fondées sur la
„ différence de ma Religion, & sur l'opiniâ-
„ treté qui l'attache à la sienne ? Ce souvenir
„ me permettra-t-il jamais d'être heureuse ?
„ Ah ! chere & respectable Famille, laissez-
„ moi la liberté d'embrasser le seul parti qui

„ me convienne, celui de m'enfermer dans
„ un Cloître. Qu'il me ſoit permis de conſa-
„ crer au Ciel le reſte d'une vie, dont je ne
„ craindrai plus que la durée ſoit trop lon-
„ gue, occupée à prier pour vous, & pour
„ la converſion de l'homme qui ſera toujours
„ cher à mon ame! Qu'eſt-ce donc que cette
„ petite portion du monde qui m'appartient
„ par la diſpoſition de mes Grands-Peres?
„ Et de quel poids eſt-elle dans la balance de
„ mon ſalut éternel? Qu'il me ſoit permis de
„ tirer une noble vengeance des cruautés de
„ Daurana! Je lui abandonne un bien que
„ je mépriſe, & dont je me prive volontai-
„ rement pour un ſort plus heureux. Toute
„ ma Famille n'eſt-elle pas riche & noble?
„ Quelle plus glorieuſe voie pour me venger?

„ O toi, qui poſſedes mon ame! Laiſſe-
„ moi faire l'eſſai de la tienne, & mettre ton
„ amour à l'épreuve, par tes efforts pour ſou-
„ tenir & fortifier une réſolution qu'il ſera
„ toujours en ton pouvoir, je le confeſſe, de
„ me faire violer ou remplir. Dieu connoit
„ ſeul ce que tous ces combats m'ont coûté,
„ & ce qu'ils me coûteront encore. Mais
„ avec une ſanté affoiblie, avec un cerveau
„ bleſſé, puis-je me promettre une longue
„ vie? Et ne tâcherai-je point d'en rendre la
„ fin plus heureuſe? Permets que je ſois
„ grande, *mon Chevalier!* Cependant avec
„ quelle douce complaiſance je te donne un
„ nom ſi cher! Tu peux tout faire de la mal-
„ heureuſe Clémentine.

„ Mais, ô mes chers Parens ! que ferons-
„ nous pour cet excellent homme à qui nous
„ avons tant d'obligations ! Comment recon-
„ noître ſa bonté pour deux de vos Enfans ?
„ Ses bienfaits ſont un peſant fardeau ſur
„ mon cœur. Cependant, qui ne connoit
„ pas ſa grandeur d'ame ? Qui ne ſait pas
„ que pour lui, la ſeule joie de bien faire eſt
„ une parfaite récompenſe. Honneur de la
„ race humaine ! es-tu capable de me par-
„ donner ? Mais je ſais que tu le peux. Tu as
„ les mêmes notions que moi de la vanité
„ des biens du monde, & de la durée de
„ ceux d'une autre vie. Comment aurois-je
„ la préſomption de m'imaginer qu'en te
„ donnant ma main, un Etre affoibli, bleſſé,
„ pût ſervir à ton bonheur ? Encore une fois,
„ ſi j'ai le courage, la force de te donner cet
„ Ecrit, rends-moi capable, par ton grand
„ exemple, d'achever noblement ma victoi-
„ re, & ne me réduis point à prendre avan-
„ tage de la généroſité de ma Famille. Mais,
„ après tout, que le choix en appartienne à
„ toi ſeul, car je ne puis ſoutenir l'idée de
„ manquer de reconnoiſſance pour un hom-
„ me à qui je me dois toute entiere, & qu'il
„ dépende de toi de joindre le nom qu'il te
„ plaît à celui de

CLE'MENTINE.

Jamais il n'y eut d'étonnement compara-
ble au mien. Pendant quelques momens j'ai
oublié que l'Ange attendoit, à quatre pas
de

de moi, le résultat de mes contemplations; & passant dans la chambre où étoit Camille, je me suis jetté sur un Sopha, sans faire attention à cette Femme. Je ne me possédois point. Cependant le plus vif de mes sentimens étoit mon admiration pour les divines qualités de Clémentine. J'ai voulu relire son Ecrit, mais il étoit gravé dans mon ame, & mes yeux n'y distinguoient rien.

Elle a sonné. Camille a couru. J'ai tressailli lorsqu'elle a passé devant moi. Je me suis levé, mais je me sentois tremblant, & j'ai été forcé de m'asseoir encore pour rassurer mes jambes. Le retour de Camille m'a fait sortir de cette espece de stupidité qui m'avoit saisi. Il est certain que de ma vie je n'avois été si peu présent à moi-même. Une Fille si supérieure à tout son sexe, & même à tout ce que j'ai lu du nôtre! O Monsieur! m'a dit Camille, ma Maîtresse craint votre ressentiment. Elle appréhende de vous revoir, cependant elle le desire. Hâtez-vous, elle est menacée de s'évanouir. Qu'elle vous aime! Qu'elle craint de vous déplaire! Camille me tenoit tous ces discours en me conduisant, & je me les rappelle ce soir, car toutes mes facultés étoient alors trop engagées pour y faire attention.

Je suis entré. L'admirable Clémentine est venue au-devant de moi d'un pas chancelant, & m'a dit, en baissant les yeux: pardon, Monsieur! pardon, si vous ne voulez pas que je meure du chagrin de vous avoir of-

ſenſé. Elle m'a paru ſi foible que j'ai tendu les deux bras pour la ſoutenir : vous pardonner, Mademoiſelle ! Inimitable Fille ! Gloire de votre ſexe ! Pouvez-vous me pardonner vous-même d'avoir élevé mes eſpérances juſqu'à vous ! Ses forces l'abandonnant tout-à-fait, elle eſt tombée dans mes bras. Camille lui tenoit des ſels, & ſi proche d'elle, j'en ai ſenti l'utilité, dans le beſoin que j'avois du même ſecours. Suis-je pardonnée, m'a-t-elle dit, en reprenant un peu ſes eſprits ? dites que je le ſuis. Pardonnée ! Mademoiſelle. Ah ! vous n'avez rien fait qui ait beſoin de pardon. J'adore votre grandeur d'ame ! Déclarez vos volontés ſur moi, & tout mon bonheur ſera de les ſuivre.

Je l'ai conduite à ſa chaiſe, j'ai mis ſans réflexion un genou à terre devant elle, & tenant ſes deux mains dans les miennes, je ſuis demeuré, dans cette poſture, à la regarder avec des yeux qui n'exprimoient pas les mouvemens de mon cœur, s'ils n'étoient pas ardens de tendreſſe & de reſpect.

Camille avoit couru chez la Marquiſe, pour lui rendre compte de cette étrange ſcene. Le Marquis, le Prélat, le Comte, & le Pere Mareſcotti, qui attendoient le ſuccès de ma viſite, ont été ſurpris de ce qu'ils ont entendu, mais ils s'en imaginoient peu la cauſe. La Marquiſe s'empreſſant de revenir avec Camille, m'a trouvé dans la même attitude, c'eſt-à-dire, à genoux, les deux mains de ſa Fille dans les miennes. Cher

Chevalier, m'a-t-elle dit, modérez le transport de votre reconnoissance, par ménagement pour la santé de ma Fille. Sensible comme elle est, je vois à ses yeux qu'il y a quelque danger.... Je me suis levé, j'ai quitté les mains de sa Fille, & saisissant une des siennes: O Madame! ai-je répondu en l'interrompant, glorifiez-vous de votre Fille! Vous l'avez aimée, vous l'avez admirée, mais aujourd'hui faites-en votre gloire. C'est un Ange! Permettez, Mademoiselle, ai-je dit à Clémentine, que je remette ce Papier à la Marquise; & sans attendre son consentement, j'ai présenté l'Ecrit à sa Mere: vous le lirez, Madame, vous le ferez lire au Marquis, au Prélat, au Pere Marescotti, mais que ce soit avec compassion pour moi, & vous m'apprendrez ensuite ce que j'ai à dire, ce que j'ai à faire! Je m'abandonne à votre direction, à celle de votre Famille, & à la vôtre, chere Clémentine!

Vous me pardonnez donc, Chevalier! Avec cette assurance, je vous promets d'être plus tranquille. La bonté du Ciel achevera de me rétablir. Ma direction, Chevalier, c'est que vous aimiez mon ame, comme le principal objet de mon amour a toujours été la vôtre.

Sa Mere tenant le Papier, & n'osant l'ouvrir, lui a demandé ce qu'il pouvoit donc contenir d'une si haute importance..... Pardon, Madame, a répondu Clémentine, si vous n'êtes pas la premiere à qui je l'ai

communiqué. Comment l'aurois-je pu ; lorsque j'ignorois encore si j'aurois la force de le maintenir, ou même de le faire sortir de mes mains. Mais à présent (en mettant la main sur mon bras) laissez-moi pour quelques momens, Chevalier. Je me sens la tête un peu foible. Madame, ayez la bonté de pardonner. Nous nous sommes retirés pour la laisser avec Camille, & nous lui avons entendu pousser de profonds soupirs.

La Marquise m'a dit en marchant : je n'y comprends rien. Vous ne vous expliquez pas non plus. Que contient donc ce papier ?

Je n'étois pas en état de lui répondre. En passant dans un Vestibule, qui sert de communication à son appartement, je me suis baissé sur sa main, & le même passage ayant un escalier dérobé, j'ai pris cette voie pour descendre au Jardin, où j'espérois que l'air réveilleroit un peu mes esprits.

Je n'y avois pas été long-temps, lorsque M. Lowther est venu à moi. Le Seigneur Jeronimo, m'a-t-il dit, est fort agité par la lecture d'un Ecrit qu'on lui a mis entre les mains. Il demande sur le champ à vous parler.

J'ai trouvé Jeronimo dans son fauteuil. Dès qu'il m'a vu paroître, avec un air pensif dont je ne pouvois encore me défendre : ô cher Grandisson ! que mon cœur est alarmé pour vous ! Je ne puis supporter qu'un homme de votre caractere soit exposé à la pétulance d'une fille dont le cerveau....

Arrêtez, très-cher jeune Jeronimo! Que la qualité d'Ami ne vous fasse pas oublier celle de Frere! Clémentine est l'honneur de son sexe. Il est vrai que je n'étois pas préparé à ce coup : mais je respecte une si grande Ame! Avez-vous lu son Ecrit?

Oui; & je ne reviens pas de mon étonnement.

Le Marquis, le Comte, le Prélat, & le Pere Marescotti sont entrés. Le Prélat a commencé par m'embrasser. Ensuite m'ayant protesté au nom de toute la Famille, que personne n'avoit eu la moindre connoissance des intentions de sa Sœur; tout le monde, a-t-il ajouté, s'attendoit au contraire, qu'elle recevroit vos offres avec transport. Mais elle n'en sera pas moins à vous, Chevalier. Nous sommes engagés d'honneur avec vous. Ne voyez dans cet incident, qu'un excès de délicatesse mal entendue, qui opere dans une imagination échauffée. Elle vous laisse après tout le pouvoir de lui faire prendre le nom qu'il vous plaira.

Ah, Messieurs! ai-je répondu, vous ne considérez pas la force de ses argumens. Sur une jeune personne, à qui sa Religion, sa Famille & sa Patrie sont si cheres, ils doivent être d'un grand poids. Cependant, Messieurs reglez ma conduite. Et la Marquise ayant paru au même moment; ayez la bonté, Madame, de me prescrire ce que j'ai à faire: je suis à vous sans réserve. Permettez que je me retire. Vous tiendrez conseil, & vous

m'apprendrez comment vous aurez disposé de moi.

Je suis sorti, & je suis retourné au jardin. Camille est venu à moi. O Monsieur! quels événemens! Ma Maîtresse a pris une résolution qu'elle ne sera jamais capable de soutenir. Elle m'a donné ordre d'observer vos yeux, vos démarches, votre humeur. Elle ne sauroit vivre, dit-elle, s'il vous reste quelque ressentiment. Je vous vois dans une grande agitation d'esprit : lui en rendrai-je compte?

Assurez-la, chere Camille, que je suis soumis à toutes ses volontés; que son repos m'est plus précieux que ma propre vie; que je ne suis pas capable de ressentiment, & que je l'admire plus que je ne puis l'exprimer.

Camille m'ayant quitté, j'ai bientôt vu paroître le Pere Marescotti, qui m'a prié de rejoindre la Famille dans l'appartement de Jeronimo. Nous y sommes retournés ensemble. Le Pere s'est contenté de me dire, en marchant, que le Ciel connoissoit seul ce qui étoit le plus avantageux aux hommes; que pour lui, dans une occasion si extraordinaire, il ne pouvoit qu'admirer & adorer en silence.

Tout le monde s'étant assis, le Prélat m'a tenu ce discours : mon cher Chevalier, nous déclarons tous que vous vous êtes acquis des droits immortels sur notre reconnoissance. Il est confirmé que ma Sœur

ne ſera qu'à vous. Nous ſommes tous du même avis ſur ce point. Ma Mere ſe charge de lui parler en votre faveur.

Je ſens toute l'étendue de cette bonté. Mais ſi Clémentine perſiſte, qu'aurai-je à dire lorſqu'elle me preſſera ſolemnellement de la ſoutenir dans ſa réſolution, & de ne pas la mettre dans la néceſſité de prendre avantage de la générosité de ſa Famille ?

Ne doutez pas, Chevalier, a répliqué le Prélat, qu'elle ne ſe laiſſe aiſément perſuader. Elle vous aime. Ne reconnoît-elle pas dans cet Ecrit,, qu'il eſt en votre pouvoir de ,, lui faire violer ou remplir ſa réſolution, ,, & de joindre à ſon nom celui que vous ,, ſouhaiterez ? Nous ſommes tous convaincus qu'elle ne ſoutiendra point ſon entrepriſe. Vous voyez qu'elle a recours à vous, pour en obtenir la force. En un mot, permettez que je ſois le premier, qui vous embraſſe ſous le nom de Frere.

Il a pris ma main, & m'a fait l'honneur de m'embraſſer. Rien de ſi noble, lui ai-je dit. Je m'abandonne à votre conduite. Jeronimo m'a tendu affectueuſement les bras, & m'a ſalué ſous le même titre. Le Marquis, le Comte, m'ont pris ſucceſſivement la main ; & la Marquiſe m'offrant la ſienne, je l'ai preſſée de mes levres. Je ſuis ſorti auſſitôt, pour retourner droit à mon logement ; le cœur, ô Docteur Barlet, plus pénétré, que je ne le puis dire, d'un délai ſi étrange & ſi peu prévu !

LETTRE LXXIX.

Le Chevalier GRANDISSON *au même.*

Lundi, 10, 11 *Juillet.*

IL n'avoit pas été question de repos la nuit précédente. A peine avois-je pris une heure de sommeil dans mon Fauteuil. Le matin je fis demander par un Billet avec la plus tendre inquiétude des nouvelles de toute la Famille, particulierement de Clémentine & de Jeronimo. On répondit que Clémentine avoit passé une mauvaise nuit ; qu'on jugeoit à propos de la laisser tranquille pendant tout le jour, à moins qu'elle ne marquât beaucoup d'empressement pour me voir, & qu'alors on me feroit avertir.

J'étois moi-même très-indisposé. Cependant j'avois peine à me dispenser d'aller voir du moins Jeronimo ; & je m'y serois déterminé, si mon indisposition n'avoit été assez forte pour m'arrêter. Il me sembla qu'il y auroit de l'affectation à me montrer das l'état où j'étois, & qu'on pourroit me soupçonner de vouloir exciter la compassion ; bassesse, qui n'est pas de mon caractere. Je comptois d'ailleurs de recevoir une invitation. N'ayant entendu parler de rien jusqu'après midi, je renouvellai mes informations par un Billet. Elles ne me procurerent qu'une ligne de Jeronimo, par laquelle il me marquoit l'espérance de me voir le lendemain.

Je n'ai pas eu cette nuit, plus de repos que la derniere. Mon impatience m'a conduit plutôt qu'à l'ordinaire au Palais della Porretta.

Le Seigneur Jeronimo m'a reçu avec de grands témoignages de joie. „ Il se flattoit, „ m'a-t-il dit, que je n'avois pas pris mal „ l'espéce d'oubli où l'on m'avoit laissé le „ jour précédent; elle n'en avoit eu que l'ap- „ parence: & pour me parler avec franchise, „ on avoit pensé que pour sa Sœur & pour „ moi, un jour de repos ne seroit pas inuti- „ le; mais sur tout pour sa Sœur, à qui l'on „ n'avoit pas eu peu de peine à faire entendre „ raison là-dessus. J'apprens, a-t-il continué, „ qu'elle vous demande aujourd'hui avec „ beaucoup d'impatience. Elle vous croit „ fâché. Elle suppose que vous ne voulez „ plus la voir. A peine nous eutes-vous quit- „ tés, Samedi au soir, qu'elle vous fit deman- „ der par Camille. Pour moi, a-t-il ajouté, „ je suis emporté si loin de moi-même, par „ le tour extraordinaire que je vois prendre „ à son imagination, que j'en perds quelque- „ fois jusqu'au sentiment de mon mal. „

Il m'a demandé ensuite, si je pourrois pardonner à sa Sœur; & se plaignant de ce sexe, il a prétendu qu'une Femme ne commence à savoir ce qu'elle desire que lorsqu'elle trouve de l'obstacle à ses volontés. Mais elle n'en sera pas moins à vous, cher Grandisson, m'a-t-il dit; & s'il plaît au Ciel de la rétablir, vous serez heureusement dédommagé.

Le Prélat & le Pere Marescotti sont entrés pour faire leur visite du matin à Jéronimo. Le Marquis & le Comte ont paru après eux. La Marquise les a suivis. Clémentine, m'a-t-elle dit, fut si peu tranquille Samedi au soir, en apprenant que vous étiez parti sans prendre congé d'elle, & continua hier de l'être si peu pendant tout le jour, que je n'ai pas jugé à propos de commencer avec elle un entretien sérieux. Mais je suis charmée de vous voir.

Au même moment, quelqu'un frappant à la porte ; entrez, Camille, a dit la Marquise. Ce n'est pas Camille, c'est moi, a répondu Clémentine, en ouvrant elle-même, & s'avançant vers la Compagnie. On m'a dit que le Chevalier... mais je le vois. Accordez-moi, Monsieur, un instant d'entretien (en marchant vers une fenêtre, à l'extrémité de la chambre.)

Je l'ai suivie. Ses yeux étoient humides de larmes. Elle m'a regardé fixement ; ensuite, elle a tourné le visage, sans m'avoir dit un mot. J'ai pris sa main : d'où vient cette émotion, Mademoiselle ? Je me flatte de ne vous avoir pas offensée.

O Chevalier ! Il m'est impossible de supporter le mépris, sur tout de votre part ; quoique je l'aye peut-être mérité. Votre mépris est pour moi un reproche d'ingratitude ; & c'est ce que mon cœur ne peut soutenir.

Du mépris, Mademoiselle ! moi, qui vous

revére, comme la premiere personne du monde! A la vérité! vous avez rempli mon cœur d'amertume: mais la cause même de cette amertume augmente pour vous mon admiration.

Ne me tenez pas ce tendre langage. Votre générosité fait mon tourment. Je crois que vous devez être fâché, que vous devez me traiter mal; sans quoi, puis-je espérer de garder ma résolution?

Votre résolution, Mademoiselle! Votre résolution!

Oui, Monsieur; ma résolution. Vous afflige-t-elle?

Peut-elle ne pas m'affliger? Que penseriez-vous...

Silence, cher Chevalier. Je crains qu'elle ne vous afflige: mais ne m'en dites rien. Je ne me pardonnerois pas de vous avoir affligé.

Lorsque votre Famille entiere m'honore de son consentement, Mademoiselle. . .

C'est, Monsieur, par compassion pour moi.

Ma chere Fille, lui a dit le Marquis, en s'approchant de nous, tel étoit notre premier motif; mais, à présent, une alliance avec le Chevalier, pour rendre justice à son mérite, est devenue notre choix.

J'ai remercié ce généreux Seigneur, par une profonde révérence. Au même moment, Clémentine s'est mise à genoux devant son Pere, elle a pris sa main, elle l'a baisée; &

lui demandant pardon, du trouble qu'elle avoit causé dans la Famille, elle lui a promis, pour le reste de ses jours, autant de soumission que de reconnoissance. Tout le monde a pris cette action pour un changement, qui a fait concevoir les plus douces espérances. La Marquise, relevant tendrement sa Fille, s'est écartée de quelque pas avec elle. Nous avons entendu leurs discours, quoiqu'elles affectassent de baisser la voix.

Hier, ma fille, vous futes tout le jour dans un abbattement, qui ne me permit pas de vous entretenir; sans quoi, je vous aurois appris, avec combien d'ardeur nous désirons tous l'alliance du Chevalier Grandisson. Nous ne connoissons pas d'autre voye, pour nous acquitter avec lui.

Permettez-moi, Madame, de vous expliquer mes véritables sentimens. Si je me croyois capable de faire le bonheur du Chevalier; si je ne regardois pas l'alliance que vous proposez, comme un châtiment pour lui, plutôt qu'une récompense; si je pouvois y trouver mon propre bonheur, sans danger pour mon salut; enfin si je pouvois espérer qu'elle fit le votre & celui de mon Pere, la moindre de toutes ces espérances me feroit accepter votre proposition. Mais je sens, Madame, que le bras du Ciel s'est appésanti sur moi. Ma tête n'est point encore telle qu'elle devroit être. Avant que de prendre ma résolution, j'ai tout consideré, autant du moins qu'une foible raison me l'a permis.

Je me suis mise dans la situation d'une autre, qui se trouvant dans les mêmes circonstances, feroit venue prendre mon conseil. Une alliance avec le Chevalier m'a paru impossible, parce qu'il n'y a nulle apparence qu'il s'accorde jamais avec moi, sur le plus important des articles. J'ai imploré le secours du Ciel, parce que je me défiois de moi-même; j'ai changé plusieurs fois ce que j'avois écrit: mais tout ce qui est sorti de ma plume s'est rapporté à la même conclusion. Comme rien n'étoit si contraire à mes propres désirs, j'ai pris cette constance d'idées pour une réponse du Ciel à ma priere. Cependant j'ai douté encore de moi. Mais je n'ai pas voulu vous consulter, Madame, parce que vous vous seriez déclarée pour le Chevalier: j'aurois craint de répondre mal à l'inspiration divine, par laquelle j'étois résolue de me gouverner. J'ai déguisé mes combats à Camille même, qui ne me quittoit pas un moment. J'ai recommencé à solliciter la pitié du Ciel, pour une malheureuse Fille, attachée de cœur à son devoir, mais troublée dans ses opérations d'esprit. La lumiere m'est venue. J'ai mis au net toutes mes pensées. Ce n'est pas tout d'un coup, néanmoins que je me suis déterminée à les communiquer au Chevalier. Je ne me fiois pas encore à mon cœur; & j'ai douté si j'aurois jamais la force de lui donner mon Ecrit. Enfin, j'en ai pris la résolution. Mais lorsqu'il a paru, le courage m'a manqué. Il a dû remarquer

l'excès de ma peine. Je suis sure d'avoir excité sa compassion. Si je puis lui remettre seulement mon Papier, disois-je, les difficultés sont vaincues: je suis sure, presque sure, que voyant mes scrupules & la droiture de mes intentions, il aura la générosité d'aider lui-même à mes efforts. Je lui ai donné mon Ecrit. A présent, Madame, je suis réellement persuadée que si je puis m'en tenir à ce qu'il contient, & me garantir du reproche d'ingratitude, j'aurai l'esprit plus tranquille. Cher & généreux Grandisson (en se tournant vers moi,) lisez encore une fois mon papier: alors, si vous ne voulez pas, ou si vous ne pouvez me laisser libre, j'obéis à ma Famille, & je sers autant qu'il m'est possible à votre bonheur. En finissant, elle a levé les mains & les yeux vers le Ciel: grand Dieu! a-t-elle ajouté, je te remercie de cet instant de raison!

Quelque opinion que la noble Enthousiaste eut de la sérénité de son esprit, j'ai cru lui remarquer trop d'agitation, & l'air de ses yeux m'a fait craindre une rechute. Le combat de sa raison & de son amour n'avoit pû manquer de causer quelque désordre. Je me suis approché d'elle. Admirable Clémentine! lui ai-je dit avec transport, soyez libre! Quelle que puisse être ma destinée, soyez pour moi tout ce que vous voulez être. Si je vous vois heureuse, je m'efforcerai, s'il est possible, de le devenir.

Cher Grandisson, m'a dit le Prélat en me

saisissant sa main, que je vous admire! Où prenez-vous cette merveilleuse grandeur?

Eh! comment un si grand exemple ne m'inspireroit-il pas de l'émulation? Il n'est point entré d'intérêt dans les vues qui m'ont ramené en Italie. Je me suis cru lié par les anciennes conditions; mais, dans mes idées, Clémentine & sa Famille ont toujours été libres. J'ai conçu des espérances, lorsqu'on m'a fait l'honneur de les approuver; je rentre aujourd'hui, quoiqu'avec un profond regret, dans ma premiere situation. Si Clémentine persiste dans ses idées, je ferai mes efforts pour m'y soumettre. Si ses dispositions changent, je me tiendrai prêt à recevoir sa main, comme le plus grand bonheur auquel je puisse aspirer.

La Marquise, prenant à la fois la main de sa Fille & la mienne, a fait de tendres plaintes au Ciel, de la difficulté d'unir deux cœurs qui avoient tant de ressemblance. Ne me retenez point, Maman, lui a dit Clémentine, en retirant assez vivement sa main. Laissez-moi remonter à ma chambre, pour y demander au Ciel qu'il conserve ma force, après la peine qu'il m'en a couté pour l'obtenir. Adieu, adieu Chevalier. Je vais prier pour vous, comme pour moi-même.

L'Ange est sortie. Elle a rencontré sa Femme de Chambre. Chere Camille! lui a-t-elle dit, de quel danger me vois-je échappée! Ma main & celle du Chevalier ont été plus d'une minute dans celles de ma Mere!

Que devenoit ma résolution ? car ma Mere pouvoit les joindre, & j'étois au Chevalier.

Jeronimo, en silence, mais les larmes aux yeux, avoit été témoin de cette Scene entre sa Sœur & moi. Il m'a serré dans ses bras. Le plus cher des hommes ! eh ! pourrez-vous attendre avec patience le résultat du caprice de cette chere Fille ?

Je le puis, & je m'y engage.

Je lui parlerai moi-même, a-t-il dit, & je me promets beaucoup de sa tendresse pour moi.

Oui ; nous lui parlerons tous, a dit le Marquis.

Il faut la presser, a dit le Comte ; de peur que son repentir ne vienne trop tard.

Mais il me semble, a dit le Pere Marescotti, que le Chevalier ne doit pas souhaiter lui-même qu'elle soit trop pressée. Elle se retranche sur son salut : raison bien puissante, qui demande beaucoup de ménagement. Je doute néanmoins qu'elle soutienne sa résolution. Si son courage la rend capable de cet effort, elle mérite les honneurs de la sainteté.

Le Pere a voulu relire l'Ecrit, qui lui avoit déja causé de l'admiration. Je l'avois dans ma poche. Jeronimo s'est opposé à cette proposition ; mais le Prélat l'approuvant, l'Ecrit a été relu. Tout le monde en a paru aussi touché que la premiere fois. Cependant on s'est accordé à douter qu'elle pût demeurer ferme dans ses idées ; & l'on

m'a fait là-dessus quantité de complimens.

Mais si la gloire continue de se joindre à ses motifs, & si leurs instances ne sont pas extrêmement vives en ma faveur, je suis porté à croire qu'avec tant de grandeur d'ame, elle obtiendra sur elle-même une parfaite victoire. Vous savez mieux que moi, cher Docteur, que la véritable pieté l'emporte sur tous les intérêts temporels. D'ailleurs, le Pere Marescotti ne fera-t-il pas renaître son influence sur un esprit qu'il est accoutumé à gouverner? N'est-ce pas même son devoir, avec autant de zele qu'il en a pour sa Religion? & le Prélat, qui n'y est pas moins attaché, ne secondera-t-il point le Directeur?

Mais, quelles épreuves, cher Ami, pour un cœur livré à cette incertitude! Ne sont-elles pas propres à nous convaincre de la vanité de toutes les espérances humaines? Dieu connoît seul, si le succès de nos désirs mérite le nom de récompense ou de punition: mais je sais que si Clémentine, après m'avoir donné son cœur & sa main, trouvoit, dans ses doutes de Religion, quelque obstacle à vivre heureuse avec moi, je serois moi-même extrêmement misérable; sur tout, si j'avois contribué à la déterminer en ma faveur, contre les mouvemens de sa conscience.

Même jour.

L'agitation de mon esprit m'avoit forcé de quitter ma plume. Mais, avant que de

ſortir, nous avons continué long-tems de raiſonner ſur les circonſtances : ils jugeoient tous, comme je vous l'ai dit, qu'elle ne perſiſteroit pas dans ſa nouvelle réſolution. L'opinion du Marquis & de la Marquiſe étoit de l'abandonner entiérement au travail de ſon eſprit. Le Comte a propoſé, pour fortifier leur ſentiment, de la laiſſer donc dans ſon Cabinet, ſans que perſonne entreprît de combattre, ou de favoriſer ſes vues. Jeronimo a deſiré qu'avant l'exécution de ce projet, il lui fût permis d'avoir, avec ſa Sœur, une converſation particuliére.

On m'a demandé quelle étoit mon opinion? J'ai répondu, que pluſieurs traits de cet Ecrit étoient d'une nature, qui ne me permettoit pas de refuſer mon approbation à ce qu'on propoſoit; mais que ſi j'obſervois néanmoins, dans mes entretiens avec elle, qu'elle fut diſpoſée à changer de réſolution, & qu'elle n'eut beſoin que d'être encouragée, pour ſe déclarer en ma faveur, on devoit m'accorder, pour mon propre honneur en qualité d'homme, & par égard pour ſa délicateſſe en qualité de femme, la liberté de faire éclater mon attachement, par quelque déclaration qui prévint la ſienne, & par des inſtances, même, convenables à mon ſexe.

La Marquiſe s'eſt baiſſée vers moi, avec un ſourire de reconnoiſſance & d'approbation. Le Pere Mareſcotti a paru héſiter, comme s'il eut préparé quelque objection;

mais le Marquis lui a fermé la bouche, en disant qu'on pouvoit se reposer sur mon honneur & sur ma délicatesse. J'en juge de même, a dit le Comte; on sait que le Chevalier est capable de se mettre dans la situation d'autrui, & d'oublier ses intérêts, lorsqu'il est question de prendre un parti sage. Il est vrai, a interrompu Jeronimo, mais faisons-lui connoître qu'il n'est pas le seul au monde qui pense avec cette noblesse. Le Prélat s'est hâté de répondre: d'accord, cher Jeronimo, mais souvenez-vous que la Religion est un intérêt supérieur à tous les autres. Ma Sœur, qui ne fait que suivre l'exemple du Chevalier, sera-t-elle découragée dans un effort si noble? Je suis pour la proposition qui réduit les choses à l'égalité.

Pour moi, si la noble Enthousiaste persiste à croire que sa résolution vient d'un mouvement du Ciel, & qu'elle en a l'obligation à ses prieres, je m'efforcerai de lui marquer, quoiqu'il m'en coûte, & contre mes intérêts, que je suis capable de répondre à l'opinion qu'elle a de moi, lorsqu'elle demande mon secours pour se soutenir.

Ils m'ont forcé de demeurer à dîner. Clémentine s'est excusée de paroître à table, mais elle m'a fait prier de ne pas sortir sans la voir.

Camille m'a conduit à sa chambre. Je l'ai trouvée toute en larmes. Elle craignoit, m'a-t-elle dit, que je n'eusse peine à lui pardonner, mais elle étoit sûre que j'aurois cette

générosité, si je pouvois juger des combats qui se passoient dans son cœur. Je n'ai rien épargné pour rendre le calme à son esprit. Je l'ai assurée que je me conduirois par ses volontés; que son Ecrit seroit mon étude constante, & sa conscience la regle de mes desirs. Mais dans les agitations, dont j'appercevois une partie, malgré l'effort qu'elle faisoit pour se vaincre, elle m'a demandé enfin la liberté de demeurer seule, après m'avoir fait promettre de la revoir le jour suivant. Ses yeux, qui commençoient à s'égarer, m'ont fait sortir aussi-tôt pour cacher ma propre émotion. Mais, en me retirant avec cette promptitude, j'ai surpris le Pere Marescotti qui étoit venu prêter l'oreille, comme je l'ai reconnu à sa confusion, & même à quelques excuses qu'il m'a faites en hésitant, aux discours que j'avois tenus à sa Fille spirituelle. Quelle pitié, qu'un zele mal entendu puisse rendre un honnête homme capable d'une bassesse!

Point d'apologies, mon cher Pere, lui ai-je dit de l'air le plus doux & le plus civil. Si vous doutez de mon honneur, je crois vous avoir obligation de la méthode que vous prenez pour m'éprouver. Il m'a demandé mille fois pardon, en me confessant qu'il avoit regardé comme impossible qu'un jeune homme, dont on ne pouvoit mettre l'amour en doute pour une des plus aimables Filles du monde, se renfermât dans les bornes qu'on lui avoit prescrites, & ne fît pas

usage du pouvoir qu'on lui connoissoit sur ses affections. Je l'ai conduit à l'appartement de Jeronimo, après l'avoir prié de croire que cette petite aventure étoit oubliée, & de ne me rien faire perdre à son estime. Combien de fois, cher Docteur, ai-je éprouvé la haine irréconciliable d'un homme à qui j'avois pardonné une bassesse ! Mais c'est ce que j'appréhende peu du Pere Marescotti. Il est capable d'une généreuse confusion. A peine a-t-il osé lever la tête pendant tout le temps que j'ai continué de passer avec lui.

En arrivant chez moi, j'y ai trouvé le Comte de Belvedere, qui avoit passé près d'une heure à m'attendre. Mes gens lui avoient dit que celle de mon retour étoit incertaine, mais il avoit déclaré qu'il étoit résolu de me voir, à quelque heure que je pusse revenir. Son propre Valet m'a prié de veiller à ma sûreté, en m'apprenant que depuis la visite qu'il m'avoit rendue, il n'avoit pas été tranquille un moment ; qu'il avoit répété mille fois que la vie étoit un fardeau pour lui ; & qu'en sortant de sa Maison, il avoit pris dans ses poches deux pistolets. Soyez sans crainte, ai-je dit à cet homme. Votre Maître est homme d'honneur. Pour le monde entier, je ne voudrois pas lui faire le moindre mal, & je me flatte de n'en avoir pas à craindre de lui.

Je me suis hâté de monter. C'est vous, Monsieur ? Pourquoi ne m'avoir pas fait avertir (en lui prenant tendrement les deux

mains, & par une double raison) que votre dessein étoit de me faire cet honneur? ou du moins, pourquoi ne pas me faire dire que vous étiez ici?

Vous faire dire... Vous arracher de votre Clémentine? Non. (D'un air mélancolique.) Mais apprenez-moi ce que vous avez conclu. Mon ame est impatiente de le savoir. Répondez-moi en homme d'honneur.

Il n'y a rien de conclu, Monsieur. Rien ne peut l'être avant que les intentions de Clémentine soient entiérement connues.

S'il n'y a point d'autre obstacle...

Il n'est pas léger. Je vous assure que Clémentine sait ce qu'elle vaut. Elle veut mettre un juste prix au don de sa main. Dans ses plus grandes absences, elle a toujours conservé un vif sentiment de cette délicatesse, qui distingue une femme d'honneur; & maintenant on la voit éclater dans son langage & dans ses actions, avec un nouveau lustre. Elle fera d'autant plus de difficultés, que sa Famille en fait moins. On ne précipitera rien: & si vous en pouvez tirer quelque avantage pour votre repos, car vous ne paroissez pas tranquille, je vous informerai de tout ce qui pourra survenir.

Vous m'assurez donc qu'on n'a rien conclu. Et me promettez-vous ces informations?

Je vous les promets.

Sur votre honneur?

Sur mon honneur.

Hé bien, il me reste donc quelques jours

de plus à languir dans cette malheureuse vie.

Monsieur!... que signifie ce langage?

Vous l'allez voir (en retirant ses deux mains des miennes, & tirant deux pistolets de sa poche.) J'étois venu dans la résolution de vous offrir le choix d'une de ces armes, si l'affaire eût été conclue, comme j'avois raison de le craindre. Je ne suis point un Assassin, & jamais il ne m'est arrivé d'en employer. Je n'aurois pas souhaité non plus de priver Clémentine du Mari dont elle auroit fait choix. Mon seul desir étoit que la main qu'elle doit unir à la sienne, me délivrât d'une odieuse vie. Quoiqu'elle ait refusé d'être ma femme, je ne veux, ni ne puis vivre pour la voir celle d'un autre.

Quel oubli de vous-même, Monsieur! Mais je vois que votre esprit est troublé. Autrement le Comte de Belvedere ne tiendroit pas ce discours.

Comme il n'est pas impossible, mon cher Docteur, quoiqu'il y ait à présent peu d'apparence que Clémentine change de résolution, je ne pouvois instruire le Comte de notre situation réelle, parce que l'espérance qu'il en auroit conçue n'auroit fait qu'augmenter son désespoir, si le succès avoit été différent. Je me suis contenté de raisonner avec lui sur ses étranges intentions, & de lui renouveller ma promesse. Il étoit si tranquille en me quittant, qu'il m'a remercié de mes avis. Son Valet & les miens ont paru fort surpris de nous voir descendre en bonne in-

telligence, & même avec un air d'amitié. J'oubliois de vous dire qu'en traversant mon Antichambre, le Comte a laissé sur une table ses deux pistolets. L'ouvrage en est curieux, m'a-t-il dit, acceptez-les. Où serois-je à présent, & dans quelles difficultés seriez-vous engagé, vous, Etranger & Protestant... Je ne les considérois pas, car toute ma malice devoit tourner contre moi-même.

Je finis cette relation du jour, mais elle ne partira que demain, lorsque je saurai ce que le cours du temps aura produit. Cher Ami! quel supplice que l'incertitude! Peut-être me croirois-je plus obligé à la patience, si mon embarras & mes chagrins m'étoient venus par ma faute.

(N) *Les visites de plusieurs jours produisent de nouvelles scenes, & par conséquent de nouvelles Lettres, qui représentent Clémentine toujours attachée à sa résolution, quoique mortellement combattue par son amour. La Religion du Chevalier est mise à de nouvelles épreuves. De part & d'autre, on ne voit que de la noblesse & d'autres sujets d'admiration. Mais comme la santé de Clémentine se fortifie de jour en jour, sans que sa résolution s'affoiblisse, le Prélat & le Pere Marescotti, qui commencent à se promettre un égal succès de ces deux côtés, cédent au second avec beaucoup d'adresse, & semblent se refroidir un peu pour le Chevalier. Il s'en apperçoit. Il ne dissimule pas au Docteur Barlet que son orgueil en est blessé. Cependant, fidele*

fidele à ses principes, il est le premier qui propose à la Famille d'essayer par l'absence, si la raison & le courage de Clémentine sont capables de se soutenir. Il lui fait goûter lui-même le projet de son éloignement, sous des prétextes qu'elle approuve. Mais elle souhaite un commerce de Lettres avec lui jusqu'à son retour, & la Marquise y consent. Il part pour un mois, dans le dessein de l'employer à visiter plusieurs Villes d'Italie.

LETTRE LXXX.

Mylady G.... à Miss BYRON.

(En lui envoyant les Lettres de Sir Charles.)

Londres, 7 d'Août.

BOn Dieu, ma chere ! quelles Lettres je vous envoie ! Je ne perds pas un moment. Le Docteur Barlet qui les a reçues, il y a deux heures, a souhaité qu'elles vous fussent envoyées par un Exprès. Je les ai lues avec ma Sœur, qui est ici depuis quelques jours. Que vous dirons-nous ? Parlez vous-même, chere Henriette. Plus d'incertitude que jamais ! Chere Fille ! Dites, dites-nous ce que vous en pensez. Si j'entrois dans le moindre détail, j'appréhenderois de ne pas finir. Adieu, mon Amour !

LETTRE LXXXI.

Miss BYRON *à Mylady* G...

Au Château de Selby, 11 d'Août.

VOus dire, ma chere Mylady, ce que je pense des Lettres que vous avez la bonté de m'envoyer par un Exprès! Il m'est plus aisé de vous apprendre ce qu'en disent ici mes Amis. Ils croient y trouver un sujet de félicitation pour moi. Mais puis-je me féliciter moi-même? Puis-je recevoir leurs félicitations? Une Clémentine! Un Ange, plus digne mille fois de Sir Charles Grandisson qu'Henriette Byron ne peut jamais l'être. Qu'elle est grande, & que je suis petite, à mes yeux! Elle ne peut manquer d'être à lui. Elle sera sa Femme. Elle doit l'être. Elle changera de résolution. Votre Frere si constant dans ses soins! Elle, si vivement pressée par l'amour! Elle!... Qui se flattera jamais d'obtenir place dans le cœur de Sir Charles après elle? Mon orgueil, ma chere, est absolument évanoui. Moi! Que toute autre Femme doit lui paroître abjecte, lorsqu'il pense à sa Clémentine! Et puis qui pourroit se contenter de la moitié d'un cœur? La moitié, c'est trop dire, s'il rend justice à ce prodige de Femme. Ma consolation, lorsque je l'ai regardé comme perdu pour moi, a

toujours été de le voir à une Femme d'un mérite si supérieur.

Mais qui seroit capable de refuser de la compassion à ce glorieux Homme ? O ma chere, je me perds dans un tel sujet ! Je ne sais que vous dire. S'il falloit vous rapporter ce que j'ai pensé, quelles ont été mes émotions, en lisant, tantôt sa généreuse pitié pour le Comte de Belvedere, tantôt ses nobles & respectueux discours à la premiere de toutes les Femmes ; les agitations de cette incomparable Clémentine avant que de lui livrer son Ecrit... cet Ecrit, qui surpasse tout ce que j'ai jamais lu de notre sexe, si conforme néanmoins à la conduite qu'elle avoit tenue, lorsqu'un combat sans exemple entre sa Religion & son amour lui avoit couté sa raison; sa délicatesse, sa fermeté dans les principes de sa foi, en un mot, tous les grands traits de l'un & de l'autre, dans les différens jours sous lesquels ils paroissent tous deux ; s'il falloit vous dire tout ce qui s'est passé dans mon cœur, un volume seroit bien éloigné de suffire, & je ne sais quelle mesure pourroit contenir mes larmes. Il suffit de vous avouer que pendant deux jours & deux nuits, je n'ai pas eu la force de me lever, & que ce n'est pas sans difficulté que j'ai obtenu la permission de vous écrire, & que les Médecins parlent de me tenir confinée dans ma chambre pendant toute une semaine. Sir Charles se plaint amérement de l'incertitude; c'est en effet un cruel tourment;

Vous observerez que dans toutes ces Lettres, il ne me nomme qu'une fois. Et pourquoi pensez-vous que je fais cette remarque? Ce n'est pas pour me plaindre, je vous assure: c'est pour louer, au contraire, sa politesse & son attention; car pourroit-on l'excuser de s'être souvenu plus souvent de la pauvre Angloise qu'il a sauvée, ou de penser à quelque autre Femme que sa noble Italienne, pendant que son ame est agitée par des mouvemens si vifs, à l'occasion des grands objets qu'il a sous les yeux?

Mais vous voyez, chere Charlotte, que cet excellent homme n'est pas toujours en bonne santé, & qu'il est peut-être fort mal à présent. En serions-nous surprises? Un si grand objet en vue, tant d'obstacles surmontés, une nouvelle difficulté, insurmontable en apparence, née de sa Clémentine même, & par des motifs, qui augmentent pour elle son estime & son admiration! La douleur peut rendre une femme éloquente; mais un homme, quoique déchiré en piéces, doit à peine se plaindre. Que j'ai de pitié, des tourmens d'un cœur viril!

Si la noble Italienne demeure ferme dans sa résolution, lorsqu'il reviendra près d'elle, après un mois d'absence, voici mes conjectures sur l'avenir. Il renoncera au mariage. Doit-il jamais y penser, s'il ne se sent point capable d'aimer une autre Femme, autant que sa Clémentine? & qui peut jamais mériter autant d'amour? Ne savons-nous pas de

lui-même, aussi bien que du Docteur Barlet, que toutes les peines de sa vie sont venues de notre sexe? A la vérité, les plus grandes peines des hommes & des Femmes, leur viennent ordinairement les uns des autres. Et les siennes sont même venues de plusieurs bonnes Femmes; car je me figure que la Signora Olivia n'est pas volontairement mauvaise. Pourquoi voudrions-nous qu'un homme de son caractere s'exposât aux caprices, à la pétulance de notre sexe, qui sait à peine, comme le Seigneur Jéronimo le disoit à son Ami, quels sont ses désirs, lorsqu'ils dépendent de lui?

Mais malade, ou en bonne santé, vous voyez que la vivacité ne manque point à Sir Charles. Son grand cœur fait se réjouir du bonheur d'autrui. Je veux avoir de la joie dans le cœur, me disoit-il un jour. Ne doit-il pas en ressentir, de la santé renaissante de son cher Jeronimo, & du rétablissement de l'admirable Clémentine & du bonheur que ces grands événemens répandent dans une illustre Famille? Je veux faire, après lui-même, l'énumération des plaisirs qu'il trouve dans la félicité de plusieurs personnes, qui lui en ont l'obligation. N'est-il pas charmé de celle de Mylord & de Mylady W...? de celle de son Belcher, & du Pere & de la Mere de son Belcher? de celle de Mylady Mansfield & de sa Famille? de la votre, chere Mylady, & de celle de votre Mylord? Mais vous me trouvez, sans doute, fort

étrange dans cette Lettre. Je voudrois être gaye, s'il m'étoit possible, parce que tous mes Amis souhaitent que je le sois. En relisant ce que je viens d'écrire, je crains que vous ne m'ayez appris à penser d'une maniere un peu bizarre. Parlez de bonne foi, Charlotte: ce qui vient de sortir de ma plume n'est-il pas dans votre caractere plus que dans le mien?

Une ligne encore, une seule ligne, ma chere, ma bonne Tante Selby! Ils ne veulent pas que j'écrive, Charlotte, tandis que j'ai mille choses de plus à dire sur ces importantes Lettres; sans quoi, je n'aurois pas fini de si mauvaise grace.

LETTRE LXXXII.

Le Chevalier Grandisson, (a) à Clementine della Porretta.

Florence, 18 Juillet.

JE commence, chere & admirable Clémentine, le précieux commerce que vous me permettez, avec un vif sentiment d'une si grande faveur. Cependant ne puis-je pas dire qu'elle est douloureuse pour moi? Jamais homme fut-il dans les mêmes circonstances?

(a) On ne peut se dispenser de donner deux Lettres de ce commerce.

Il m'est permis de vous admirer, de me croire honoré de votre estime, & même d'un sentiment plus flatteur encore; tandis qu'il m'est défendu, par l'honneur, de solliciter un bien qui m'étoit autrefois destiné, & dont on ne peut m'accuser de m'être rendu indigne. Suis-je différent de ce que vous m'avez cru, dans mes manieres ou dans mes principes? Ai-je jamais tenté de combattre vos gouts, pour votre Religion & votre Patrie? Non, Mademoiselle. Vous connoissant un invincible attachement à votre foi, je me suis contenté de vous déclarer la mienne: j'aurois cru reconnoître mal la protection que j'ai trouvée ici, dans le pouvoir Civil & Ecclésiastique, & manquer aux loix de l'hospitalité, si j'avois entrepris de dérober à sa Religion, la Fille d'une illustre Famille, qui n'y est pas moins attachée. Comment cette conduite vous a-t-elle permis de douter du libre exercice de vos sentimens, si vous aviez... Mais loin toutes sortes de plaintes. J'étoufferai, dans mon cœur, celles qu'il voudroit dicter à ma plume. Ne vous ai-je pas dit que je veux être tout ce que vous voulez que je sois? Quelque peine qu'il m'en coute, quelque impossible que fût l'effort, s'il ne m'étoit pas ordonné par la conscience, je me soumets à vos dispositions. Si vous persévérez, chere & respectable, comme vous me le serez toujours, je me résigne à toutes vos volontés.

Un cœur, qui perd ce qu'il pouvoit espé-

ter de plus heureux, & que la Religion soutient seule contre le désespoir, cherche au moins, dans son affliction, le bien qui touche de plus près à celui qu'il a perdu. M'est-il permis, Mademoiselle, quel que puisse être le succès du plus grand évenement, de me flatter qu'un commerce, entrepris sous de si légitimes auspices, ne sera jamais interrompu? qu'une amitié si pure, subsistera éternellement? que l'homme, dont le bonheur s'est évanoui, sera regardé comme un Fils, comme un Frere, dans une Famille qui ne doit jamais cesser de lui être chere? J'en ai l'espérance... Je demande à cette aimable Famille la continuation de son estime; pourquoi ne dirois-je point de son affection? mais aussi long-tems seulement que mon propre cœur, impartial pour moi-même, plein de zele pour la gloire & le bonheur de toute votre illustre Maison, me fera sentir qu'il le mérite; aussi long-tems que ma conduite forcera tout le monde d'approuver mes prétentions. Il ne peut arriver de ma part, comme il n'arrivera jamais de la vôtre, qu'un homme, à qui le bonheur de la plus étroite alliance étoit promis par la faveur de toute votre Famille, y soit regardé comme un Etranger.

Jamais, Mademoiselle, le cœur d'un homme n'a pu se vanter d'une passion plus désintéressée que la mienne, pour un objet dont l'ame lui ait été plus chere encore que les charmes de la personne; ni d'une plus

sincere affection pour toute sa Famille. Mon malheur a voulu que ces deux sentimens fussent mis à des épreuves, qui n'en peuvent laisser aucun doute. Jusqu'à la derniere heure de ma vie, vous me serez chere, Mademoiselle, vous & tous les vôtres.

Adieu, gloire & modele de votre sexe! Dans les circonstances où je suis, que puis-je dire de plus? Adieu, incomparable Clémentine! Que tous les biens du Ciel & de la terre tombent sans mesure & sans fin; sur vous & sur votre chere Famille! C'est le vœu de votre, &c.

GRANDISSON.

LETTRE LXXXIII.

CLEMENTINE DELLA PORRETTA, au Chevalier GRANDISSON.

Boulogne 5 Août.

DE plusieurs raisons, Monsieur, qui m'ont fait souhaiter un commerce de Lettres avec vous, l'espérance de vous écrire avec plus de liberté que je ne puis vous parler, est une des plus fortes. Aussi serai-je très-libre & très-sincere dans mes Lettres. Je veux supposer que j'écris à mon Frere, à mon meilleur Ami. Auquel de mes Freres écrirois-je en effet si librement? A l'imitation du Ciel, vous ne demandez que le cœur;

Le mien ne vous ſera pas moins ouvert, que ſi vous en pouviez pénétrer, comme lui, tous les détours.

Je commence par vous remercier, Monſieur, des tendres & généreux égards, par leſquels vous avez ouvert notre commerce. Vous touchez, avec tant de ménagement, le malheureux état de ma ſanté, ſans le nommer... O Monſieur! vous êtes le plus délicat des hommes. Avec quelle tendreſſe n'avez-vous pas toujours parlé de mon attachement à la Religion de mes Peres? Surement, Monſieur, vous êtes le plus pieux des Proteſtans. Vous m'avez convaincue, vous & Madame Bemont, que les Proteſtans peuvent avoir auſſi leur piété. Je ne me ſerois jamais crue capable de parler auſſi favorablement de votre Religion, que vous m'y forcez tous deux, par la connoiſſance que j'ai de votre bonté. O Monſieur! à quoi ne m'auriez-vous pas engagée par votre amour, par vos complaiſances, par votre langage irréſiſtible, ſi j'avois été à vous, & vivant dans une Nation Proteſtante, au milieu de vos Amis, qui profeſſent la même Religion, tous aimables peut-être, & d'excellent caractere? Je vous craignois, Chevalier. Mais ne réveillons point ces dangereuſes idées. Vous êtes invincible: & je me flatte, que ſi j'avois été à vous, rien n'auroit été capable de me vaincre.

Il n'y a qu'une juſte conſidération de la brieveté de cette vie, & de l'éternelle durée

de l'autre, qui ait eu la force de m'armer contre mon cœur. Cher Grandisson! quel bonheur auroit été le mien, si ma main avoit pu suivre le penchant de ce cœur, sans mettre mon sort futur en danger? Comment sortir de ces douces réflexions! Prêtez-moi, prêtez-moi votre secours; & rétablissez-moi dans cette paisible situation où vous m'avez trouvée. Que mon exemple tienne lieu d'expérience aux jeunes personnes de mon sexe & de mon âge! Qu'elles apprennent à ne pas s'occuper, avec plaisir, des grandes qualités d'un homme, qu'elles ont souvent l'occasion d'entretenir. Hélas! je reviens au sujet que je voulois quitter. Mais puisqu'il m'est impossible de retenir mon imagination & ma plume, je veux leur laisser un libre cours.

Dites-moi donc, mon Frere! mon Ami! le plus fidele & le plus désintéressé des Amis! dites-moi ce que je dois faire, quelle méthode je dois prendre, pour vous devenir indifférente à tout autre titre. Que faire, pour ne voir plus en vous que mon Frere & mon Ami? Ne pouvez-vous me l'apprendre! Est-ce le pouvoir, est-ce la volonté qui vous manque? Est-ce votre amour pour Clémentine, qui vous empêche de lui rendre ce service? Je vais vous dicter les termes: dites que vous êtes l'Ami de son ame. Si vous ne pouvez être toujours Catholique, soyez-le dans vos conseils. Alors, cette affection pour son ame vous donnera la force

de dire ; persevere, Clémentine, & je ne te reprocherai pas d'être ingrate.

O Chevalier ! je ne crains rien tant que le reproche d'ingratitude, de la part de ceux que j'aime. Ne l'ai-je pas mérité ? Etes-vous bien persuadé que je ne le mérite point ? Vous me l'avez dit. Si ce n'étoit pas un pur compliment, pourquoi ne me dites-vous pas comment je puis être reconnoissance ? Etes-vous le seul au monde, qui veuille & qui puisse lier par des bienfaits, sans desirer qu'on s'acquitte avec lui ? Quel service n'avez-vous pas rendu à la jeunesse inconsidérée de mon Frere, dès les premiers tems de votre liaison ? Malheureux jeune homme ! & quel retour vous a-t-il fait éprouver ? Aujourd'hui, sa générosité le porte à s'en accuser lui-même. Il nous a raconté quelle héroïque patience vous eutes avec lui. Qu'il doit vous aimer ! Après une longue interruption d'amitié, votre bravoure lui sauva la vie. Cependant vous n'avez pas trouvé, dans quelques personnes de notre Famille, toute la reconnoissance que vous étiez en droit d'en attendre. Ce souvenir nous coute de mortels regrets. Vous futes obligé de quitter notre Italie. Cependant, rappellé par votre Ami, dont on commençoit à croire les blessures incurables, vous vous êtes hâté de revenir ; vous êtes revenu pour sa Sœur, blessée à la tête, blessée au cœur ; vous êtes revenu pour son Pere, sa Mere, ses Freres, blessés jusqu'au fond de l'ame,

par les souffrances de leur Fils & de leur Fille. Et d'où vous êtes-vous hâté de revenir? de votre Pays natal, en vous séparant de votre propre Famille & de mille personnes cheres, qui font gloire d'être aimés de vous & de vous aimer. Vous êtes revenu sur les aîles de l'amitié. L'éloignement & d'autres obstacles n'ont pas eu le pouvoir de vous arrêter. Vous vous êtes fait accompagner du Génie de la santé, sous la forme d'un habile Opérateur. Vous avez recueilli tout l'art des Médecins de votre Patrie, pour le succès de votre noble entreprise. Il a répondu à vos généreux desirs. Nous nous voyons, toute une Famille se voit, se regarde, avec cette délicieuse complaisance, qui faisoit notre bonheur commun, avant les désastres qui ont fait notre affliction.

A présent, quelle sera notre reconnoissance? quel retour vous offrirons-nous pour tant de bienfaits? Vous êtes déjà récompensé, dites-vous, par le succès de vos glorieux services. N'ai-je pas à vous reprocher de l'orgueil, en portant envie à votre bonheur! Je sais qu'il n'est pas au pouvoir d'une Femme de vous récompenser. Tout ce que feroit une femme, pour un homme tel que vous, pourroit-il prendre un autre nom que celui de son devoir? & si Clémentine pouvoit être à vous, voudriez-vous que votre amour, votre bonté, vos complaisances pour elle, lui coutassent son bonheur éternel? Non, répondez-vous: vous lui laissa-

riez un libre & plein exercice de sa Religion. Mais, si vous croyez votre Femme dans l'erreur, pouvez-vous promettre, vous sentez-vous capable, vous, le Chevalier Grandisson, de ne faire jamais aucun effort pour l'en délivrer? Vous, à qui la qualité de Mari imposera le devoir de guider sa conscience, de fortifier son esprit, pourrez-vous croire votre Religion vraie, la sienne fausse, & souffrir qu'elle persévere dans l'erreur? Elle-même, sur le même principe, dont elle croira l'obligation plus rigoureuse encore, pourra-t-elle éviter avec vous les discussions; & la supériorité de votre jugement ne mettra-t-elle pas sa foi dans un grand danger? De quel poids les argumens de mon Directeur seront-ils contre les vôtres, fortifiés par votre amour, & par le charme de vos manieres? Et quelle seroit l'affliction de mes Parens, en apprenant que Clémentine seroit devenue indifférente pour eux, pour sa Patrie, & plus qu'indifférente pour sa Religion?

Parlez, cher Grandisson, mon Ami, mon Frere, ces grandes considérations seroient-elles sans force à vos yeux? Non, il est impossible. L'Evêque de Nocera m'a dit (ne lui en faites pas un reproche) qu'en parlant de vos offres, vous aviez déclaré au Général & à lui, que vous n'auriez pas tant fait pour la premiere Princesse du monde. Peut-être la compassion y avoit-elle autant de part que l'amour. Malheureuse Clémentine! Cepen-

dant, s'il n'y avoit pas eu de plus grand obstacle, j'aurois accepté votre compassion, parce que vous êtes bon, noble, & que la pitié d'un grand cœur, comme celle du Ciel, n'est point une insulte. Mon Pere, ma Mere, les plus indulgens des Peres & des Meres, mon Oncle, mes Freres, & tous mes Amis, se sont-ils conduits avec moi par un autre sentiment? & sans ce motif, la différence de la Religion & du pays n'auroit-elle pas mis un obstacle invincible à leur consentement? Il l'auroit mis, Chevalier, n'en doutez pas. Avouez donc, que connoissant votre motif & le leur, sachant que me reposer trop sur mes propres forces, c'est tenter le Ciel, je n'ai pas de meilleur parti à prendre, que de me confirmer dans ma résolution. O vous, autrefois mon Précepteur! soyez encore ce que vous avez été pour moi. Vous ne m'avez jamais donné de leçon, dont nous puissions rougir, l'un ou l'autre. Servez, comme je vous en ai supplié dans mon Ecrit, à fortifier une ame foible. Je reconnois qu'il m'en a couté d'affreux combats : à ce moment même je suis... au-dessus... ou peut-être au-dessous de moi. J'ignore où je suis, car ma Lettre n'est pas telle que je me l'étois proposé. Elle est trop remplie de vous. Je voulois qu'elle fût courte, & qu'elle ne contînt que des remercimens pour tous les bienfaits que vous avez répandus sur ma Famille, avec des instances pour obtenir de vous, comme un nouveau remede au trouble de

mon esprit, le moyen même de ne pas languir dans une impuissante reconnoissance.

Cette Lettre m'étonne par sa longueur. Pardonnez à ma tête, qui s'égare encore ; & croyez-moi avec autant de zele pour votre gloire que pour la mienne, votre, &c.

CLEMENTINE DELLA PORRETTA.

[N.] *Les autres Lettres de ce commerce roulent sur les mêmes idées & les mêmes sentimens. Le Chevalier est rappellé à Boulogne, mais avec plus de tranquillité de la part de Clémentine, & des espérances plus confirmées du côté de sa Famille.*

LETTRE LXXXIV.

Le Chevalier GRANDISSON *au Docteur* BARLET.

Boulogne, 17 *Août*.

JE suis de retour ici depuis hier au soir. Mais avant le récit de ma réception, je dois vous apprendre que la Signora Olivia est arrivée à Florence, lorsque je me disposois à quitter cette Ville. Avec quelque diligence que j'aie pressé mon départ, je n'ai pu me dispenser de lui rendre une visite, qu'elle m'a fait demander. N'attendez pas les circonstances de ses emportemens, sur-tout lorsqu'elle a su que je retournois à Boulogne. Je l'ai laissée dans cette fureur. Une entre-

prise fort extraordinaire, dont j'ai eu peine à me garantir le jour suivant, m'a paru venir de la même source. Cependant je suis parti, sans faire la moindre recherche & la moindre plainte.

Je ne dois pas oublier non plus, que j'ai rendu au Comte de Belvedere la visite que je lui avois promise. Le Général à Naples, & le Comte à Parme, m'ont reçu avec les plus grandes civilités; tous deux, vous n'en doutez pas, par le même motif. Le Général & sa Femme, se rendant à Boulogne, m'ont accompagné pendant une partie du chemin vers Florence. Ils alloient se rejouir avec leurs Amis d'Urbin & de Boulogne de la résolution de leur Sœur, & la féliciter de son courage, comme le Général l'avoit déja fait par une Lettre qu'il m'a montrée. Les complimens & les éloges y étoient prodigués pour moi. On peut s'expliquer avec politesse sur un homme qui ne cause plus de crainte ni d'envie. Il auroit voulu me charger de présens: mais je me suis dispensé de les accepter, de maniere néanmoins, qu'il n'a pu s'offenser de mon refus.

Hier en arrivant, je me rendis au Palais della Porretta; & j'entrai d'abord chez le Seigneur Jeronimo, avec lequel j'avois entretenu un commerce de Lettre pendant mon absence. Il me reçut avec des transports de joie; & la mienne ne fut pas moins vive, de trouver sa guérison fort avancée. L'appétit lui est revenu. Son sommeil est fort pai-

sible. Il demeure levé pendant une partie du jour. Enfin, sa santé & celle de sa Sœur font régner la joie dans leur Famille. Mais il me fit entendre qu'il manquoit à son bonheur de pouvoir me nommer son Frere; & s'enflammant sur ce point, il me supplia, au nom du Ciel, en me pressant la main & la mouillant même de ses larmes, de conduire cette affaire à sa conclusion. Le Marquis, la Marquise, le Prélat & le Pere Marescotti, vinrent me remercier, & m'applaudir de ma correspondance avec leur chere Clémentine. Le Prélat & le Pere me protesterent que pendant toute leur vie j'aurois part à leurs prieres, & qu'ils supplieroient le Ciel de m'accorder une Clémentine, meilleure & plus charmante, s'il étoit possible, que celle dont les idées cessoient de répondre à leur attente. Le Général & sa Femme étoient arrivés depuis deux jours; mais ils étoient sortis pour quelques visites.

Tandis que chacun répétoit ses applaudissemens, & que je les recevois presque en silence, car mon rolle étoit embarrassant dans une situation si critique; Camille vint dire à la Marquise, que Clémentine étoit impatiente de voir son Ami. Je vous introduirai, me dit cette tendre Mere. Elle se leva. Je la suivis.

Sa Fille, en m'apperçevant, vint à moi, les bras ouverts, me nomma son quatrieme Frere, & me fit de vifs remercimens de mes Lettres. Comme elle m'avoit pressé dans une

de ses réponses d'employer mon crédit auprès de sa Famille, pour lui faire obtenir la permission d'entrer dans un Cloître, & que j'avois fortement combattu cette idée, elle se plaignit de la résistance que je faisois à ses desirs. Vous savez, Madame, dit-elle à sa Mere, que c'est un ancien goût, que je n'ai jamais perdu : & se tournant vers moi; O Chevalier, vos objections ne m'ont pas convaincue.

Non, Mademoiselle, je le vois bien : car si Clémentine étoit convaincue, elle suivroit à toutes sortes de prix le mouvement de sa conviction.

O Monsieur, vous êtes dangereux, je m'en apperçois. Si certain événement étoit devenu réel, j'étois perdue. N'êtes-vous pas convaincu, Monsieur, que dans mes principes j'étois absolument perdue? Si vous l'êtes, j'espere que vous agirez aussi suivant votre conviction.

Il me semble, cher Docteur, que me connoissant si bien, elle pouvoit s'épargner cette réflexion badine. Elle a même souri en la prononçant. Remarquez qu'elle est déjà capable d'enjouement, dans une occasion si grave. Peut-être a-t-elle voulu prendre un air qu'elle me voyoit affecter moi-même. Mais enfin, je commence à croire, quelqu'éloignée qu'elle soit à présent de se l'imaginer, qu'il n'est pas impossible qu'avec le temps elle ne se laisse amener au sentiment de son devoir, lorsqu'il lui sera représenté

par des Avocats aussi puissans qu'elle en a dans sa Famille. Quoiqu'il puisse arriver, si c'est pour son bonheur & celui de tous les siens, je ne puis être tout-à-fait sans joie.

J'espere, lui dis-je, que vos desirs pour la retraite seront du moins suspendus. Elle convint de la force de quelques-uns de mes raisonnemens, mais je crus appercevoir qu'elle n'abandonnoit pas entiérement l'espérance d'obtenir le consentement de sa Famille.

Le Général & le Comte, qui étoient revenus dans l'intervalle, se hâterent de me venir faire leurs complimens. Qu'ils y mirent tous deux de profusion! A la priere de la Marquise on repassa dans l'appartement de Jeronimo, où le Marquis, le Prélat & le Pere Marescotti étoient encore. Chacun recommençant à s'étendre sur l'obligation, qu'ils avoient à mes services, & faisant des vœux pour mon bonheur, je leur dis qu'il dépendoit d'eux de me faire un plaisir inexprimable. Ils me presserent, tout d'une voix, de m'expliquer: c'est, répondis-je, de permettre que j'engage mon tendre Ami, le Seigneur Jeronimo, à m'accompagner en Angleterre. M. Lowther se croiroit heureux de pouvoir lui continuer ses soins à Londres, plutôt qu'ici; quoiqu'il soit résolu, si ma demande n'est point accordée, de ne le pas quitter, jusqu'à sa parfaite guérison.

Ils se regarderent l'un l'autre, d'un air de joie & de surprise. Jeronimo versa quel-

ques larmes. Je ne puis, je ne puis soutenir, dit-il, ce poids d'obligations. Chevalier, nous ne pouvons rien faire pour vous ; & vous n'avez procuré ma guérison, que pour vous donner le pouvoir de me tuer vous même. Les yeux de Clémentine étoient humides. Elle sortit avec quelque précipitation. O Chevalier, me dit la Marquise, le cœur de ma Fille est trop sensible, pour son repos, aux impressions de la reconnoissance. Je crains pour sa vie, si vous ne la faites pas repentir de sa résolution.

Ce que je demande, répliquai-je, n'est une faveur que pour moi. Je me flatte que le Seigneur Jeronimo ne partiroit pas sans quelques-uns de ses Amis. Nos Bains sont restauratifs. Je ne manquerois pas de l'y conduire moi-même. La différence du climat peut lui devenir avantageuse. Que j'aie l'honneur, Messieurs, ajoutai-je, en promenant les yeux autour de moi, de vous recevoir tous en Angleterre. Ce sera vous acquitter pleinement des obligations que vous relevez avec tant de bonté.

Ils continuoient de se regarder en silence. Plût au Ciel, repris-je, que vous même, Monsieur, & vous, Madame, (en m'adressant au Pere & à la Mere) vous fussiez disposés à me faire cette faveur. Vous y pensiez autrefois dans une heureuse supposition. J'engagerois mes deux Sœurs & leurs Maris à vous accompagner avec moi dans votre retour jusqu'à Boulogne. Mes Sœurs embrasse-

roient avec joie l'occasion de voir l'Italie, & d'acquérir l'amitié de l'incomparable Clémentine, dont elles réverent déja le caractere.

Leur silence continuoit; mais personne ne sembloit désapprouver mes instances : Cet honneur, Messieurs, cette grace, Madame, seroit d'un autre avantage pour moi. Après les espérances que vous m'aviez données, retourner seul dans ma Patrie, c'est y rentrer en homme qui fuit, & qui revient maltraité. Mon orgueil n'y est pas moins intéressé que ma satisfaction. Je vous offre un logement à la Ville & à la Campagne. Je n'ai rien dont je ne vous abandonne la disposition. Personne n'aime son Pays plus que moi; mais il me deviendra plus cher encore, si vous en tirez quelque utilité pour votre amusement, ou votre santé. Obligez-moi, Messieurs, obligez-moi, Madame, ne fut-ce que pour trouver l'Italie plus agréable à votre retour. Nos Etés sont moins chauds. Le Commerce nous donne en abondance tous les fruits qui croissent ici en Automne : & nos Hyvers ne sont pas si froids que les vôtres. Obligez-moi seulement pour l'Hiver prochain; & vous consulterez votre inclination, pour demeurer plus long-tems.

Très-cher Ami, s'écria Jeronimo, j'accepte votre invitation, aussi-tôt qu'on me croira capable d'entreprendre le voyage. Le voyage? interrompis-je. Un Vaisseau vous assure les mêmes commodités que votre

Chambre. Il vous portera jusqu'au milieu de Londres. Vous ne vous appercevrez qu'aux progrès de votre santé, que vous avez quitté votre appartement.

En vérité, leur a dit le Général, ma Sœur craignoit avec raison de n'être pas long-tems Catholique, en devenant la Femme de cet étrange Homme. Je vous conseillerois de l'en croire. Vous l'aimez. Vous avez essuyé beaucoup de chagrins & de fatigues. Allez passer l'Hiver avec lui. On vante beaucoup les bains de Bath, & vous ne sauriez vous en trouver mal. Nous nous chargerons, ma Femme & moi, du bonheur de Clémentine pendant votre absence. Prenez Grandisson au mot. Ramenez-le avec vous, lui, ses Sœurs, & leurs Maris. Mais, Chevalier, quel tems choisissez-vous pour votre départ?

Je lui dis que le plutôt seroit le mieux, parce que la saison ne pouvoit être plus favorable. Je répétai que cette résolution me combleroit de joie, & que c'étoit l'unique moyen de s'acquitter de ce qu'ils nommoient leurs obligations. Je leur promis de revenir avec eux. La santé de Clémentine, ajoutai-je, sera confirmée alors; & celle du Seigneur Jeronimo parfaitement rétablie. Avec quelle satisfaction ne se reverront-ils pas l'un & l'autre!

On ne me demanda que jusqu'au lendemain, pour tenir conseil, & pour me donner une explication positive.

M. Lowther & ses Collegues, qui ont été consultés ce matin, jugent que le Seigneur Jeronimo pourroit être transporté en litiere, jusqu'au Port le plus voisin, & s'y embarquer pour l'Angleterre; mais que le plus sûr est d'attendre au Printems, parce qu'alors les nouvelles chairs seront tout à fait raffermies. On promet que Jeronimo, les deux Fils du Comte, & quelques autres personnes de la Famille, entreprendront alors le voyage. Dans l'intervalle, le Prélat & le Pere Marescotti se chargent d'entretenir un commerce de Lettres avec moi, & de m'informer de tous les événemens.

Clémentine a pris le Chocolat avec nous. On ne lui a point caché la nouvelle résolution. Elle a fort approuvé la visite qu'on me promet pour l'année prochaine. Facheuses circonstances, m'a-t-elle dit à l'oreille, qui ne permettent pas le même voyage à celle qui le feroit le plus volontiers, & qui ne seroit pas la plus mal reçue. Je verrois, avec plaisir, le Pays où le Chevalier Grandisson est né.

Et moi j'ai pensé à la bizarrerie de l'usage, qui n'auroit pas permis à Clémentine de me tenir un langage de cette nature, si elle n'eût été absolument déterminée à ne plus voir en moi qu'un Frere. Combien de ressources, mon cher Docteur, les ames délicates n'ont-elles pas pour exprimer un refus?

Etant demeuré seul avec Jeronimo, il m'a parlé,

parlé, dans des termes fort tendres, du changement qui paroissoit sur mon visage, depuis que sa Sœur sembloit s'affermir dans ses idées. Si le cœur ne souffroit pas, m'a-t'il dit, je suis bien sûr qu'on n'en verroit point ces marques au dehors. Cher Ami! lui ai-je répondu, qu'y trouvez-vous de surprenant? Lorsque je suis revenu en Italie, quelque opinion que j'eusse de votre Sœur, je ne la croyois pas aussi grande qu'elle s'est montrée depuis. Je l'ai toujours admirée; mais à présent, je vais plus loin que l'admiration. Voir évanouir mes espérances, après les avoir vues si bien établies! je serois plus qu'homme, si je n'en étois pas vivement touché.

Vous devez l'être, sans doute, & j'entre cordialement dans vos peines; mais, cher Grandisson, c'est Dieu seul qu'elle préfere à vous. Elle souffre plus que vous ne pouvez souffrir. Elle n'a, m'a-t-elle dit qu'un motif de consolation; c'est l'espérance de ne pas vivre long-temps. Chere Fille! Elle se flatte qu'elle doit le retour de sa raison, aux ardentes prieres, qu'elle adressoit au Ciel, dans ses intervalles lucides, & dont l'unique objet étoit la consolation de ses Parens; après quoi, elle ne formeroit pas d'autre vœu, que pour une meilleure vie. Mais, Chevalier, si votre cœur est dans une situation violente...

N'en doutez pas, cher Ami. Je ne suis pas un homme insensible. Cependant, quand on réussiroit aujourd'hui à faire descendre

Clémentine du point de grandeur où elle s'est élevée ; quelque satisfaction que mes desirs y pussent trouver, je n'en jugerois pas moins, que, si sa conscience en étoit blessée, ce seroit une diminution pour sa gloire. Et me seroit-il possible, comme elle l'a fort bien observé dans une de ses Lettres, de voir une Epouse cherie, malheureuse par ses scrupules, sans m'efforcer de rendre la paix à son cœur, en les écartant ? Et pourrois-je espérer quelque succès, sans lui faire une peinture avantageuse de la Religion que je professe ? Et ne seroit-ce pas m'exposer au reproche d'avoir violé les articles ? O mon cher Jeronimo ! les choses doivent demeurer telles qu'elles sont ; à moins qu'elle ne puisse penser mieux de ma Religion, ou moins favorablement de la sienne.

Il est revenu à me parler des obligations de sa Famille. Je lui ai déclaré que ce langage étoit le seul chagrin qu'il pût me causer. De grace, lui ai-je dit, qu'il n'en soit plus question. Tout le monde n'est pas excité par l'occasion, comme j'ai eu le bonheur de l'être. Mon Ami porteroit-il envie à mon bonheur ?

Le plus ardent de mes vœux, cher Docteur, seroit à présent d'imaginer quelque chose que je pusse accepter, pour satisfaire des cœurs si reconnoissans. Je souffre de me voir placé, par eux-mêmes, dans un jour qui doit les faire souffrir. Que puis-je faire,

suivant mes notions d'amitié, pour soulager leur reconnoissance ?

Il craignoit, a-t-il repris, que je ne pensasse bientôt à les quitter. Je lui ai dit que, ne doutant plus de la persévérance de Clémentine, & du consentement qu'elle donneroit à mon retour dans ma Patrie, je devois souhaiter pour moi-même, comme pour elle, qu'il me fut permis de hâter mon départ; d'autant plus que M. Lowther consentoit volontiers à demeurer après moi.

La Marquise est entrée. Clémentine, m'a-t-elle dit, appréhende que vous ne nous quittiez bientôt. Elle est à se promener au Jardin, avec son Pere & ses Freres. J'ose vous répondre qu'ils seroient charmés de votre compagnie.

J'ai laissé Jéronimo & sa Mere ensemble. Le Marquis, me voyant approcher, a dit à sa Fille quelques mots que je n'ai pas entendus. Ensuite, après m'avoir fait un compliment fort civil, il a pris un prétexte pour entretenir particulierement ses deux Fils; & je suis demeuré seul avec elle.

N'y a-t-il pas de la cruauté, m'a-t-elle dit d'abord, non-seulement à m'avoir refusé votre secours, pour un dessein que j'ai fort à cœur, mais à fortifier contre moi les raisons de mes Parens. Quelques-uns ont fait grand usage de ce que vous m'avez écrit. O Chevalier, vous avez gagné le cœur du Général; mais vous n'avez pas contribué à soulager celui de sa Sœur. Non, non, je ne me réta-

blirai jamais, si l'on me refuse l'entrée du Cloître.

Souvenez-vous, Mademoiselle, que le parfait rétablissement de votre santé dépend, après Dieu, de la tranquillité de votre esprit. Ne vous abandonnez pas, je vous en conjure, à des idées qui le troublent. Quelle Fille, quelle Sœur, peut compter sur l'affection de sa Famille, si vous ne le pouvez pas? Vous avez vu combien leur bonheur dépend de votre santé. Doutez-vous, dans le monde, de la force de cette vertu, dont vous avez déja donné, dirai-je à mes dépens, une si glorieuse preuve, que le malheureux qui en souffre est forcé lui-même d'y applaudir?

O Chevalier! ne dites pas à vos dépens, si vous souhaité que je sois tranquille.

J'ai besoin, Mademoiselle, d'un effort extrême, pour me faire violence dans ces occasions. Mais, permettez-moi deux mots de plus, sur le même sujet: Vous avez exigé de moi une des plus grandes preuves de désintéressement, dont il y ait jamais eu d'exemple; je vous conjure, chere Clémentine, pour vous même, pour l'honneur de votre devoir, &, si vous le permettez, par bonté pour moi, d'écarter à présent ce désir favori qui domine votre cœur.

Elle est demeurée quelques momens à réfléchir: & reprenant à la fin; je vois bien, Monsieur, que je ne dois attendre de vous aucune faveur sur ce point. Passons dans

l'allée voisine, où nous ne pourrons être entendus..... J'ai, Monsieur, une autre priere à vous faire. Elle n'est pas nouvelle. J'en ai déja touché quelque chose dans une de mes Lettres. Ce n'est point une priere qui me soit venue à l'esprit sans délibération.

Et quelle est cette demande, Mademoiselle ?

Comment l'expliquer ! Cependant je le ferai. Si vous voulez bannir de mon cœur... Elle s'est arrêtée encore une fois, & j'ai cru que dans ce moment elle ne retrouvoit pas ses idées.

Si vous voulez me rendre tranquille......

Mademoiselle !

Il faut vous marier !... C'est alors, Monsieur, qu'il ne me restera aucun doute de la fermeté de ma résolution. Mais écoutez-moi jusqu'à la fin : il faut vous marier avec une Angloise. Que ce ne soit pas une Italienne. Olivia ne feroit pas scrupule de changer de Religion pour vous. Mais n'épousez point Olivia. Je m'imagine que vous ne feriez pas heureux avec elle. Croyez-vous que vous pussiez l'être ?

Je lui ai marqué, par une révérence, que je pensois comme elle.

Non, non, vous ne le seriez pas. Ne faites point un choix qui puisse deshonorer Clémentine. J'ai le cœur fier. Qu'il ne soit pas dit qu'un homme, à qui Clémentine a pû appartenir, se soit avili par son mariage. Si vous vous mariez, Monsieur, il

me sera peut-être permis d'être du nombre de ceux qui vous ont promis une visite en Angleterre. Ma Belle-Sœur souhaitoit à ce moment d'en être aussi. Son Mari ne lui refuse rien. Elle l'engagera facilement à l'accompagner. Vous n'aurez pas de peine à persuader à Madame Bemont de faire encore une fois le voyage de son Pays. Vous reviendrez en Italie avec nous, vous, votre Femme, & peut-être vos Sœurs avec leurs Maris. Nous ne composerons ainsi qu'une Famille. Si mes autres demandes sont refusées, il faut m'accorder celle-ci. Elle dépend de vous. Et ne souhaitez-vous pas de me voir tranquille ?

Admirable Clémentine ! le Monde n'a rien de si grand que vous. Vous êtes capable de tout ce qu'il y a de noble. C'est cette grandeur même, qui m'attache à vous....

Laissez, laissez ce langage, Chevalier. Il me touche plus que je ne le desire. Je crains qu'il n'y ait de l'affectation à me reprocher dans le mien... mais je répéte qu'il faut vous marier. Je ne serai pas tranquille, aussi long-tems que vous ne serez pas marié... lorsque je ne vois pas la moindre apparence ... Mais n'y pensons plus. Combien de tems vous aurons-nous encore avec nous ?

S'il ne me reste aucune espérance, Mademoiselle.....

Ah, Chevalier ! (en détournant le visage de moi) n'employez pas ces expressions.

Le plutôt sera le mieux.... Mais vos ordes.......

Je vous rends graces, Monsieur, (en m'interrompant); mais ne vous ai-je pas dit que j'ai de l'orgueil, Chevalier? Ah, Monsieur, vous l'avez découvert il y a long-tems. L'orgueil fait plus pour une Femme, que la raison. Asseyons-nous un moment, & j'acheverai de vous faire connoître mon orgueil. Elle s'est placée sur un banc voisin, & me faisant asseoir près d'elle : Je vais parler à ces arbres, m'a-t-elle dit, en se tournant vers les Myrthes qui nous couvroient. " Le „ Chevalier Grandisson sera-t-il informé de „ toute ta foiblesse, Clémentine? Sa com„ passion le ramenera-t-il de son Pays pour „ te fortifier? Après avoir pris, par le secours „ du Ciel, une résolution digne de ton ca„ ractere, douteras-tu si tu es capable d'y „ persister, & lui donneras-tu lieu de croire „ que tu en doutes? Consentira-il encore à „ d'officieuses absences, pour faire l'essai de „ ta force? & succomberas-tu dans l'épreu„ ve?... Non, Clémentine. „

Ensuite se tournant vers moi, mais les yeux baissés; je renouvelle, Monsieur, tous mes remercimens, pour la généreuse compassion dont vous m'avez donné tant de preuves. Ma triste situation m'y donnoit peut-être quelque droit. J'y reconnois la main du Ciel, qui a peut-être voulu punir mon orgueil, & je m'y soumets. Je reconnois même, sans honte, l'obligation que j'ai à votre pitié, & j'en conserverai un tendre souvenir, jusqu'au dernier instant de ma

vie. Je souhaite que vous vous souveniez de moi avec la même tendresse. Ma vie ne peut être longue : ainsi, pour céder à vos desirs & à ceux d'une chere Famille, je suspendrai les vues que j'avois pour le Cloître. Il me reste l'espérance de vous voir en Angleterre, dans l'heureux état dont j'ai parlé ; surtout, ensuite à Boulogne. Je vous croirai de ma Famille. Je me croirai de la vôtre. Dans ces suppositions, dans ces espérances, j'ai la force de consentir à votre départ. Si je vis, c'est une absence de peu de mois. N'ai-je pas soutenu assez bien la derniere ? Je vous laisse donc, Monsieur, le choix que vous m'avez offert. Nommez vous-même le jour. Votre Sœur Clémentine vous rend à vos Sœurs & aux siennes. O Monsieur ! (en levant les yeux sur moi, & remarquant sur mon visage une émotion que je m'efforçois de cacher] que votre cœur est tendre ! qu'il est sensible à la pitié !.... Mais nommez-moi votre jour. Ce banc, dans l'éloignement où vous serez bientôt, sera consacré au souvenir de votre tendresse. Je le visiterai tous les jours. L'ardeur de l'Eté, le froid de l'Hiver, ne m'y feront pas manquer.

Le mieux, admirable Clémentine ! le plus sur pour l'un & l'autre, ou du moins pour moi, c'est que le temps ne soit pas remis bien loin. Permettez que ce soit Lundi.... Dimanche au soir, après avoir passé tout le jour à implorer le Ciel pour la santé, pour le bonheur de ma chere Clementine, de

mon cher Jeronimo, & de toute leur Famille, je viendrai le ſoir, ſi vous m'en accordez la permiſſion .... je viendrai ... il ne m'a pas été poſſible d'achever. Elle ne m'a répondu que par un déluge de larmes. Sa tête s'eſt penchée ſur mon épaule. L'agitation de ſes ſentiments ſoulevoit ſon ſein. Oh Chevalier! il le faut donc! Que le Ciel nous fortifie tous deux!

La Marquiſe, qui venoit alors à nous, s'eſt apperçue, à quelque diſtance, de l'émotion de ſa Fille; & craignant qu'elle ne s'évanouit, elle s'eſt précipitée vers elle, elle l'a priſe dans ſes bras. Ma Fille! ma Clémentine! d'où viennent ces larmes? Regardez-moi, mon Amour.

Ah Madame! le jour, le jour eſt fixé! Lundi prochain ... le Chevalier quittera Boulogne.

Quoi, Chevalier? vous nous quitteriez ſitôt? Ma chere, nous obtiendrons de lui....

Je me ſuis levé, ſans prononcer un mot, & je ſuis entré dans une allée qui traverſoit. J'étois pénétré juſqu'au fond. O Docteur Barlet! Tant de bonté! Pourquoi ſuis-je ſi ſenſible, & ſi ſouvent expoſé à des épreuves qui demandent plus de force!

Le Général, le Prelat, & le Pere Mareſcotti ſont venus me joindre. Je leur ai fait le récit de ce qui s'étoit paſſé entre Clémentine & moi. Le Marquis, qui étoit allé vers ſa Fille, ma joint promptement, après avoir entendu ce qu'elle avoit eu la force

de lui raconter auſſi. Comment pouvez-vous penſer, m'a-t-il dit, à partir ſi bruſquement? Vous ne nous quitterez pas ſitôt.

Non ſi Clémentine l'ordonne. Mais ſi je ne ſuis pas retenu par ſes ordres, le plus prompt départ eſt le plus avantageux pour moi. Je ne puis ſoutenir tant de bonté. C'eſt la plus divine de toutes les Femmes.

Vous ne manquerez point, m'a dit le Général, d'entretenir un commerce de Lettres avec ma Sœur. Perſonne ici ne s'y oppoſera. Comme elle vous a déja témoigné qu'elle ſouhaite de vous voir marié, ne pouvons-nous pas eſpérer que vous vous emploirez auſſi à lui inſpirer le même deſſein pour elle-même? Le mariage de l'un ou l'autre produira l'effet qu'elle ſe propoſe par le vôtre.

Bon Dieu! ai-je penſé, me croient-ils donc abſolument dégagé de toutes les paſſions humaines? J'ai fait une continuelle guerre, vous le ſavez cher Docteur, aux plus rebelles des miennes; mais ſans ſouhaiter jamais de vaincre ces tendres ſenſibilités, qui ſont la gloire de notre nature.

C'eſt demander trop, a dit la jeune Marquiſe, qui étoit venue nous joindre avec ſa Belle-Mere. Comment pouvez-vous attendre cette démarche du Chevalier?

Vous ne ſavez pas, Madame, a dit le Prélat, en ſecondant la propoſition de ſon Frere, de quoi le Chevalier Grandiſſon eſt capable, pour le bonheur d'une Famille entiere.

Le Pere Marescotti, aussi insensible, quoique plein de bonté, a remarqué que Clémentine ayant pris sa résolution par un mouvement du Ciel, ce monde & toutes *ses pompes*, n'étoient pour elle qu'une considération subalterne, & qu'au péril de sa vie, elle demeureroit ferme dans ses idées : que devant renoncer par conséquent à toute espérance, je pouvois....

Non, a interrompu le Marquis, je ne lui demanderai point un service de cette nature. Et s'adressant à moi ; oh ! si le grand obstacle pouvoit être surmonté ! Mon cher Grandisson (en prenant ma main) ne peut... Mais je n'ose plus l'en presser. S'il le pouvoit, mes propres Enfans ne me seroient pas plus chers que lui.

Vous m'honorez beaucoup, Monsieur ; vous engagez ma plus vive reconnoissance. Ce n'est pas sans difficulté, que je suis capable de soutenir, lorsque je suis avec elle, l'engagement que j'ai pris, de ne la pas presser d'être à moi. Je l'ai exhortée, comme vous l'avez vu, à se conformer aux désirs de sa Famille ; & je conçois tout ce qu'ils renferment. Il y a beaucoup d'apparence, que si l'un se déterminoit au mariage, l'autre en seroit plus tranquille ; & j'aimerois mieux suivre l'exemple que le donner. Vous verrez ce que mon départ aura produit : mais elle ne doit pas être trop pressée. Ce seroit s'exposer à voir renaître son empressement pour le Cloître ; le point d'honneur se join-

droit peut-être à sa pieté ; & si l'on n'accordoit rien à ses désirs, elle pourroit retomber dans toutes ses disgraces.

Ils s'accordent à suivre mon opinion ; c'est-à-dire, à prendre le parti de la patience, en attendant un heureux effet de l'avenir. Je les ai quittés, pour retourner chez Jeronimo, à qui j'ai communiqué l'état des choses, & le jour marqué pour mon départ. Avec quelque tendresse que je lui aye fait cette déclaration, son chagrin m'a paru si vif, que sentant croître beaucoup le mien, j'ai été forcé de quitter sa chambre avec précipitation, & de retourner droit à mon logement, pour y reprendre un peu mes esprits.

Ainsi, mon cher Docteur, le jour est absolument fixé; & j'espere qu'on ne m'engagera point à le changer. Madame Bémont me dispensera, j'en suis sûr, de retourner à Florence. Olivia ne doit rien exiger. Je leur écrirai à toutes deux. Mon dessein est de prendre par Modene, Parme & Plaisance. Madame de Sforce m'a fait demander une entrevue. Je me flatte qu'elle prendra la peine de se rendre à Pavie ; sans quoi, je ne ferai pas difficulté d'aller à Milan. Je lui ai promis une visite, avant mon départ d'Italie. Mais, quoiqu'elle me l'ait demandée dans un tems, où l'alliance ne paroissoit pas éloignée, je suppose qu'aujourd'hui elle ne peut avoir d'autre motif que la civilité. Tout ce que je desire, si je la vois, c'est que sa cruelle Fille ne soit pas présente.

. . . .

(N.) Le Chevalier quitte Boulogne & l'Italie. On passe sur ses derniers adieux. En chemin il voit à Parme le Comte de Belvedere, qu'il laisse avec d'heureuses espérances ; à Milan, Madame de Sforce, dont il emporte une fort mauvaise opinion, &c. *Il écrit à Madame Bemont, & sur-tout à la Signora Olivia. Cette derniere Lettre, qui est pleine de vertu & de noblesse, lui attire une réponse assez curieuse, mais qui a peu de rapport au fond de l'intérêt. Au milieu de ses fureurs, Olivia laisse entrevoir que les sages avis de l'homme qu'elle aime commencent à faire impression sur son cœur. Le Chevalier passe à Paris, où il trouve son Cousin Everard Grandisson, qui s'étant à demi ruiné par le jeu & par d'autres excès, a besoin de son secours, autant que de ses conseils. Il jette dans l'ame de ce jeune Libertin, les fondemens d'une solide conversion. Enfin, l'impatience de trouver de la consolation, pour le trouble de son cœur, dans les entretiens de son cher Docteur, le fait partir pour Londres.*

Fin du sixieme Volume.



